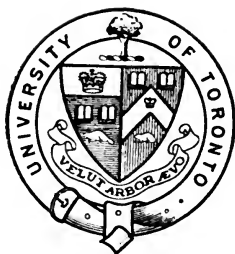


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01010271 3



COLLECTION G.M.A.

Presented to

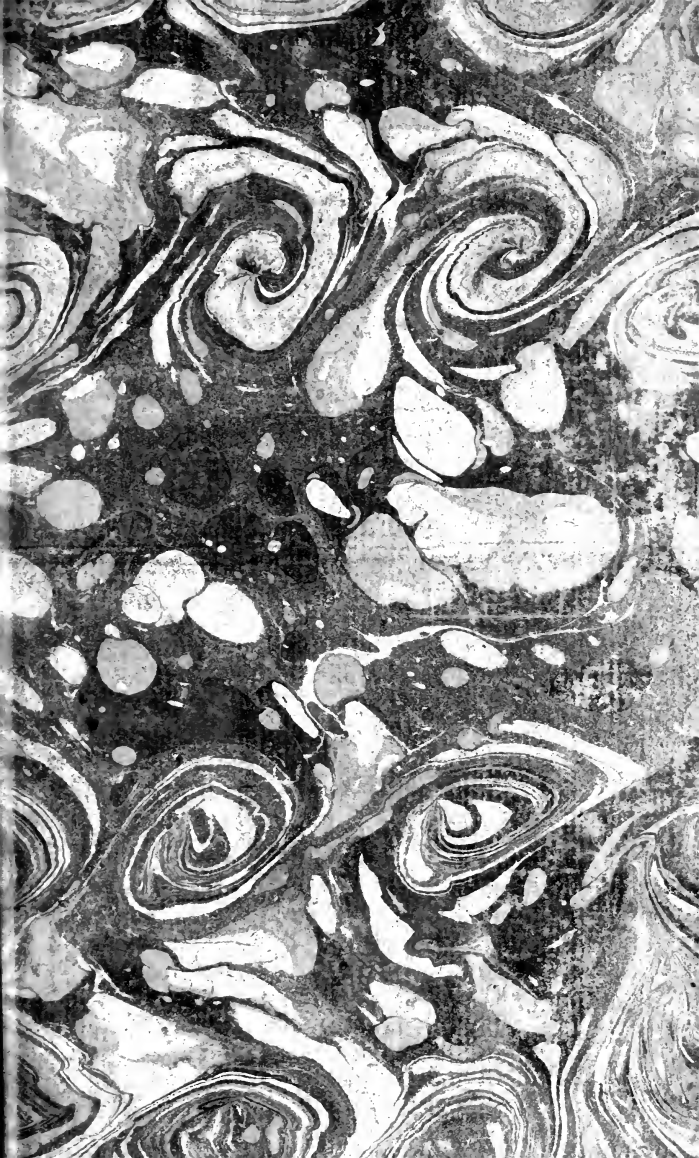
The Library

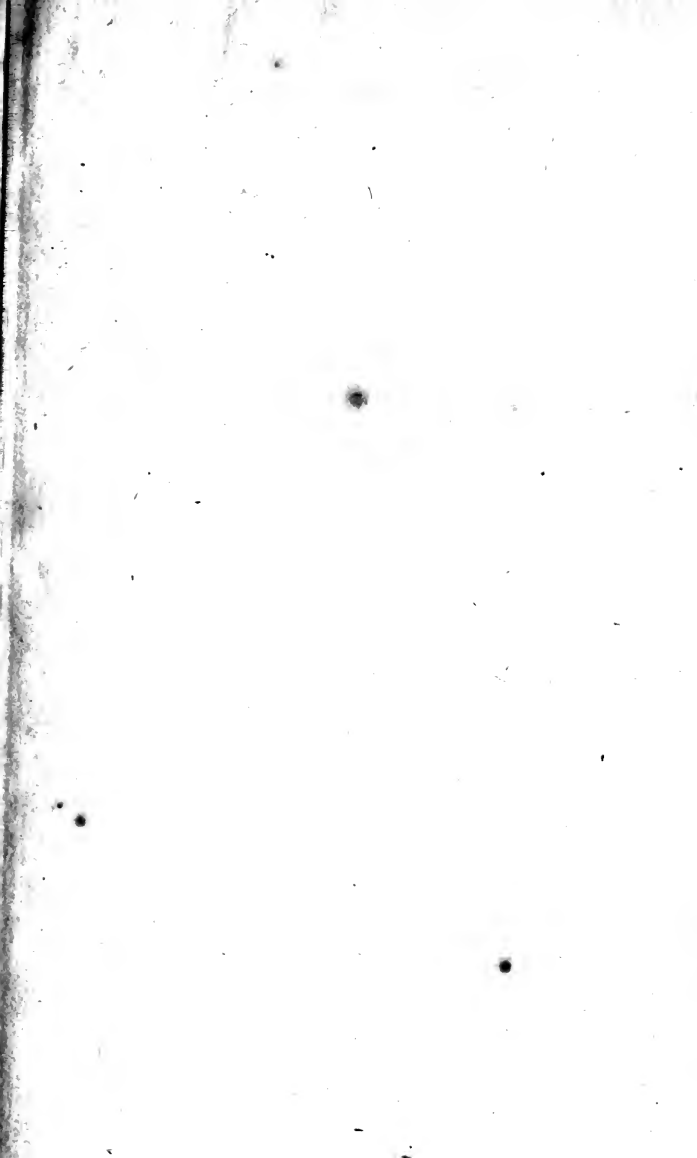
of the

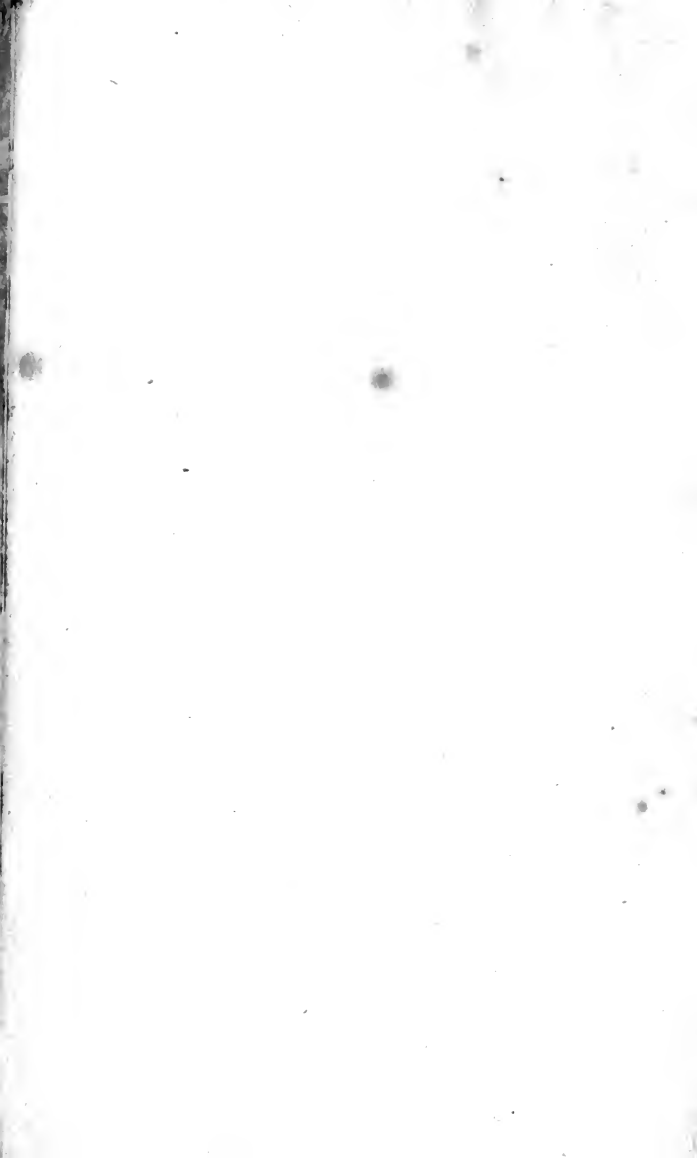
University of Toronto

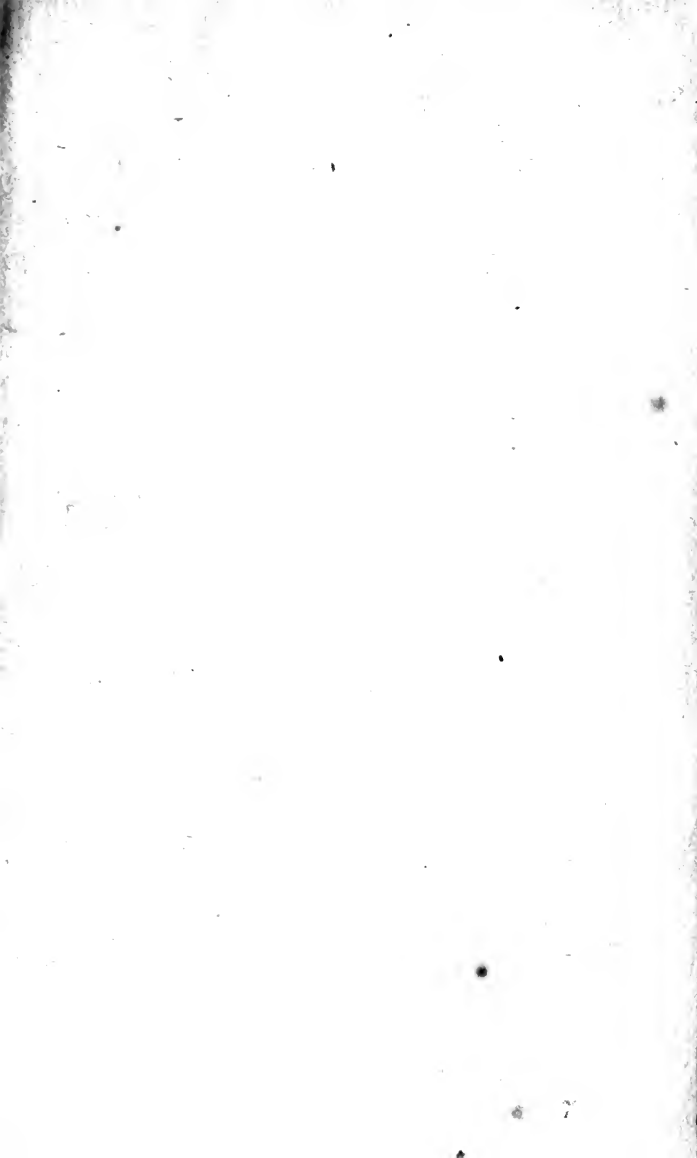
by

An Anonymous Donor











LES
OEUVRES
DE
M. BOILEAU
DESPREAUX,
AVEC
DES ECLAIRCISSEMENTS
HISTORIQUES.

NOUVELLE EDITION REVUE
& corrigée.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez BARTHELEMY ALIX, Libraire,
rue S. Jacques, au Griffon.

M. DCC. XXXV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

PQ

1719

A1

1735

t.2

699600

184.59



T A B L E

DES PIECES ET CHAPITRES

Contenus dans ce second Volume.

T R A I T E' D U S U B L I M E.

P reface sur le <i>Traité du Sublime</i> , iiij	constances , 39
<i>Preface de M. Dacier</i> , xvij	<i>Chap. IX. De l'Amplification</i> , 45
<i>Traité du Sublime ou du merveilleux dans le discours</i> , i	<i>Chap. X. Ce que c'est qu'Amplification</i> , 46
<i>Chapitre I. servant de Préface à tout l'Ouvrage</i> , 2	<i>Chap. XI. De l'Imitation</i> , 48
<i>Chap. II. S'il y a un Art particulier du sublime, & des trois vices qui lui sont opposés</i> , 7	<i>Chap. XII. De la manière d'imiter</i> , 51
<i>Chap. III. Du stile froid</i> , 15	<i>Chap. XIII. Des Images</i> , 53
<i>Chap. IV. De l'origine du stile froid</i> , 22	<i>Chap. XIV. Des figures, & premièrement de l'Anastrophe</i> , 62
<i>Chap. V. Des moyens en general pour connoître le sublime</i> , 23	<i>Chap. XV. Que les figures ont besoin du sublime pour les soutenir</i> , 65
<i>Chap. VI. Des cinq sources du Grand</i> , 26	<i>Chap. XVI. Des Interrogations</i> , 67
<i>Chap. VII. De la sublimité des Pensées</i> , 28	<i>Chap. XVII. Du mélange des figures</i> , 70
<i>Chap. VIII. De la sublimité qui se tire des circonstances</i> , 39	<i>Chap. XVIII. Des Hiperbates</i> , 71
	<i>Chap. XIX. Du changement</i>

T A B L E.

mem de nombre, 74	seffe des termes, 117
Chap. XX. Des pluriels re- duits en singuliers, 77	Chap. XXXV. Des causes de la decadence des Es- prits, 120
Chap. XXI. Du change- ment de tems, 78	
Chap. XXII. Du change- ment de Personnes, ibid.	R E F L E X I O N S
Chap. XXIII. Des Tran- sitions imprévues, 79	C R I T I Q U E S
Chap. XXIV. De la peri- phrase, 82	Sur quelques passages de Longin.
Chap. XXV. Du choix des mots, 85	Reflexion I. 129
Chap. XXVI. Des Méta- phores, 87	Reflexion II. 135
Chap. XXVII. Si l'on doit preferer le médiocre par- fait au sublime qui a quelques défauts, 92	Reflexion III. 137
Chap. XXVIII. Compa- raison d'Hyperide & de Demosthène, 95	Reflexion IV. 150
Chap. XXIX. De Platon & de Lysias, & de l'ex- cellence de l'esprit hu- main, 99	Reflexion V. 152
Chap. XXX. Que les fau- tes dans le sublime se peuvent excuser, 101	Reflexion VI. 160
Chap. XXXI. Des Para- boles, des Comparaisons, & des Hyperboles, 103	Reflexion VII. 168
Chap. XXXII. De l'arran- gement des paroles, 109	Reflexion VIII. 173
Chap. XXXIII. De la na- ture des périodes, 116	Reflexion IX. 178
Chap. XXXIV. De la bas-	Conclusion, 185
	Avertissement touchant la dixième Reflexion, 189
	Reflexion X. ou refutation d'une Dissertation de M. Le Clerc, contre Longin, 193
	Reflexion XI. 212
	Reflexion XII. 216
	O U V R A G E S D I V E R S.
	Discours sur le Dialogue suivant, 221
	Les Heros de Roman, Dia- logue, 227
	Arrêt burlesque, 262

DES P I E C E S.

Discours sur la Satire, 267

*Remerciment à Messieurs
de l'Académie François-
se*, 274

*Discours sur le stile des
Inscriptions*, 281

L E T T R E S.

I. *A M. l'Abbé Le
Vayer, Dissertation sur
la Joconde*, 284

II. *A Monseigneur le
Duc de Vivonne, sur
son entrée dans le Fave
de Messine*, 304

III. *Au même*, 310

IV. *Réponse à M. le
Comte d'Ericeyra*, 314

V. *A M. Perrault, de
l'Académie Françoisise*,
317

VI. *A M. Le Verrier*, 328

VII. *A M. Racine*, 331

VIII. *A M. de Maucroix*,
336

IX. *Lettre de M. Ar-
nauld, Docteur de Sor-
bonne*, 344

X. *Remerciment à M.
Arnauld*, 396.

Epitaphe de M. Racine, 373

PREFACES DIVERSES.

*Preface de la premiere édi-
tion faite en 1666, &
des éditions suivantes,
jusqu'en 1674.* 376

*Preface pour l'édition de
1674.* 379

*Preface pour l'Édition de
1675.* 383

*Préface pour les Éditions
de 1683. & 1694.* 384

*Avertissement mis après
la Préface de 1694.* 388

*Avertissement pour la pre-
miere Edition de la Sa-
tire IX.* 391

*Avertissement pour la se-
conde Edition de l'Épi-
tre I.* 392

*Avertissement pour la pre-
miere Edition de l'Épi-
tre IV.* 394

*Preface pour la premiere
Edition du Lutrin, en
1674.* 395

*Preface pour l'Édition de
1701.* 398

SECRET

1941

100-443886-100

12

100-443887-100

80-1

VI

2007-2008

100

100-443887-100

7-10-68

RECEIVED

SECRET

1941

T R A I T É
D U
S U B L I M E ,
O U
D U M E R V E I L L E U X
D A N S L E D I S C O U R S :

Traduit du Grec de LONGIN.

Avec les Remarques de M. Despreaux, & de
Messieurs Tollius, Dacier, & Boivin.

DU MONT

1871

1871



P R E F A C E.



E petit Traité , dont je donne la traduction au Public , est une pièce échappée du naufrage de plusieurs autres Livres que Longin avoit composés. Encore n'est-elle pas venue à nous toute entière. Car bien que le volume ne soit pas fort gros , il y a plusieurs endroits défectueux , & un Livre à part , qui étoit comme une suite naturelle de celui-ci. Néanmoins, tout défiguré qu'il est , il nous en reste encore assez pour nous faire concevoir une fort grande idée de son Auteur , & pour nous donner un véritable regret de la perte de ses autres Ouvrages. Le nombre n'en étoit pas médiocre. Suidas en compte jusqu'à neuf , dont il ne nous reste plus que des titres assez confus. C'étoient tous Ouvrages de critique. Et certainement on ne sçauroit assez plaindre la perte de ces excellens originaux , qui , à en juger par celui-ci , devoient être autant de chef-d'œuvres de bons sens , d'érudition , & d'éloquence. Je dis d'éloquence ; parce que Longin ne s'est pas conten-

ré, comme Aristote & Hermogène, de nous donner des préceptes tout secs & dépourvus d'ornemens. Il n'a pas voulu tomber dans le défaut qu'il reproche à Cécilius, qui avoit, dit-il, écrit du Sublime en stile bas. En traitant des beautés de l'élocution, il a employé toutes les finesses de l'Elocution. Souvent il fait la figure qu'il enseigne; & en parlant du Sublime, il est lui-même très-sublime. Cependant il fait cela si à propos, & avec tant d'art, qu'on ne sauroit l'accuser en pas un endroit de sortir du stile didactique. C'est ce qui a donné à son Livre cette haute réputation qu'il s'est acquise parmi les Savans, qui l'ont tous regardé comme un des plus précieux restes de l'Antiquité sur les matieres de Rhétorique. Casaubon (1) l'appelle un *Livre d'or*, voulant marquer par là le poids de ce petit Ouvrage, qui, malgré sa petitesse, peut être mis en balance avec les plus gros volumes.

Aussi jamais homme de son tems même, n'a été plus estimé que Longin. Le Philosophe Porphyre, qui avoit été son disciple, parle de lui comme d'un prodige. Si on l'en croit, son jugement étoit la règle du bon sens; ses décisions en matiere d'Ouvrages, passaient pour des Arrêts souverains; & rien n'étoit bon ou mauvais, qu'autant que Lon-

(1) Exercit. 1. adv. Baro- | *jus extat aureolus* : *et T. 1. v.*
nium. *Dionysius Longinus*, cu- | *libellus*.

P R E F A C E.

gin l'avoit approuvé ou blâmé. Eunapius , dans la vie des Sophistes , passe encore plus avant. Pour exprimer l'estime qu'il fait de Longin , il se laisse emporter à des hyperboles extravagantes , & ne sauroit se résoudre à parler en stile raisonnable , d'un mérite aussi extraordinaire que celui de cet Auteur. Mais Longin ne fut pas simplement un critique habile : ce fut un Ministre d'Etat considérable ; & il suffit , pour faire son éloge , de dire , qu'il fut considéré de Zénobie cette fameuse Reine des Palmyreniens , qui osa bien se déclarer Reine de l'Orient après la mort de son mari Odénat. Elle avoit appelé d'abord Longin auprès d'elle , pour s'instruire dans la Langue Grecque. Mais de son Maître en Grec elle en fit à la fin un de ses principaux Ministres. Ce fut lui qui encouragea cette Reine à soutenir la qualité de Reine de l'Orient , qui lui rehaussa le cœur dans l'adversité , & qui lui fournit les paroles altières qu'elle écrivit à Aurélian , quand cet Empereur la somma de se rendre. Il en couta la vie à notre Auteur ; mais sa mort fut également glorieuse pour lui , & honteuse pour Aurélian , dont on peut dire qu'elle a pour jamais flétri la mémoire. Comme cette mort est un des plus fameux incidens de l'histoire de ce tems-là , le Lecteur ne sera peut-être pas fâché que je lui rapporte ici ce que Flavius Vopiscus en a

écrit. Cet Auteur raconte que l'armée de Zénobie & de ses alliés ayant été mise en fuite près de la Ville d'Emesse, Aurélian alla mettre le siège devant Palmyre, où cette Princesse s'étoit retirée. Il trouva plus de résistance qu'il ne s'étoit imaginé, & qu'il n'en devoit attendre vrai-semblablement de la résolution d'une femme. Ennuyé de la longueur du siège, il essaya de l'avoir par composition. Il écrivit donc une lettre à Zénobie, dans laquelle il lui offroit la vie & un lieu de retraite, pourvû qu'elle se rendît dans un certain tems. Zénobie, ajoutée Vopiscus, répondit à cette lettre avec une fierté plus grande que l'état de ses affaires ne le lui permettoit. Elle croyoit par là donner de la terreur à Aurélian. Voici sa réponse.

ZENOBIÉ REINE DE L'ORIENT,
 A L'EMPEREUR AURELIAN. *Personne jusques ici n'a fait une demande pareille à la tienne. C'est la vertu, Aurélian, qui doit tout faire dans la guerre. Tu me commandes de me remettre entre tes mains ; comme si tu ne sçavois pas que Cléopâtre aimoit mieux mourir avec le titre de Reine, que de vivre dans toute autre dignité. Nous attendons le secours des Perses. Les Sarrafins arment pour nous. Les Arméniens se sont déclarés en notre faveur. Une troupe de voleurs dans la Syrie a défait ton armée. Juge ce que tu dois attendre, quand toutes ces forces se-*

ront jointes. Tu rabattras de cet orgueil avec lequel, comme maître absolu de toutes choses, tu m'ordonnes de me rendre. Cette Lettre, ajoûte Vopiscus, donna encore plus de colere que de honte à Aurélian. La Ville de Palmyre fut prise peu de jours après, & Zénobie arrêtée, comme elle s'enfuyoit chez les Perses. Toute l'armée demandoit sa mort. Mais Aurélian ne voulut pas déshonorer sa victoire par la mort d'une femme. Il réserva donc Zénobie pour le triomphe, & se contenta de faire mourir ceux qui l'avoient assistée de leurs conseils. Entre ceux-là, continuë cet Historien, le Philosophe Longin fut extrêmement regretté. Il avoit été appelé auprès de cette Princesse pour lui enseigner le Grec. Aurélian le fit mourir, pour avoir écrit la Lettre précédente. Car bien qu'elle fût écrite en langue Syriaque, on le soupçonnoit d'en être l'Auteur. L'Historien Zosime témoigne que ce fut Zénobie elle-même qui l'en accusa. Zenobie, dit-il, se voyant arrêtée, rejetta toute sa faute sur ses Ministres, qui avoient, dit-elle, abusé de la faiblesse de son esprit. Elle nomma, entre autres, Longin, celui dont nous avons encore plusieurs écrits si utiles. Aurélian ordonna qu'on l'envoyât au supplice. Ce grand personnage, poursuit Zosime, souffrit la mort avec une constance admirable, jusques à consoler en mourant ceux que son malheur touchoit de pitié & d'indignation.

Par là on peut voir que Longin n'étoit pas seulement un habile Rhéteur, comme Quintilien & comme Hermogène ; mais un Philosophe, digne d'être mis en parallèle avec les Socrates & avec les Catons. Son Livre n'a rien qui démente ce que je dis. Le caractère d'honnête homme y paroît par tout ; & ses sentimens ont je ne sçai quoi qui marque non seulement un esprit sublime, mais une ame fort élevée au dessus du commun. Je n'ai donc point de regret d'avoir employé quelques-unes de mes veilles à débrouïller un si excellent Ouvrage, que je puis dire n'avoir été entendu jusqu'ici que d'un très-petit nombre de Sçavans. Muret fut le premier qui entreprit de le traduire en latin, à la sollicitation de Manuce : mais il n'acheva pas cet Ouvrage ; soit parce que les difficultés l'en rebutèrent, ou que la mort le surprit auparavant. Gabriel (1) de Pétra, à quelque tems de là, fut plus courageux ; & c'est à lui qu'on doit la traduction Latine que nous en avons. Il y en a encore deux autres ; mais elles sont si informes & si grossières, que ce seroit faire trop d'honneur à leurs Auteurs, (2) que de les nommer. Et même celle de Pétra, qui est infiniment la meilleure, n'est pas

(1) *Gabriel de Pétra*] Professeur en Grec à Lauzane. Il vivoit en 1615. neur à leurs Auteurs.] Dominicus Pizimentius, & Petrus Paganus.

(2) *Ce seroit faire trop d'hon-*

fort achevée. Car outre que souvent il parle Grec en Latin, il y a plusieurs endroits où l'on peut dire qu'il n'a pas fort bien entendu son Auteur. Ce n'est pas que je veuille accuser un si sçavant homme d'ignorance, ni établir ma réputation sur les ruines de la sienne. Je sçai ce que c'est que de débrouiller le premier un Auteur; & j'avoue d'ailleurs que son Ouvrage m'a beaucoup servi, aussi-bien que les petites (1) notes de Langbaine & de (2) M. le Févre. Mais je suis bien aise d'excuser, par les fautes de la traduction Latine, celles qui pourront m'être échappées dans la Françoisé. J'ai pourtant fait tous mes efforts pour la rendre aussi exacte qu'elle pouvoit l'être. A dire vrai, je n'y ai pas trouvé de petites difficultés. Il est aisé à un Traducteur latin de se retirer d'affaire, aux endroits même qu'il n'entend pas. Il n'a qu'à traduire le grec mot pour mot, & à débiter des paroles, qu'on peut au moins soupçonner d'être intelligibles. En effet, le Lecteur, qui bien souvent n'y conçoit rien, s'en prend

(1) *Notes de Langbaine.*] Gerard Langbaine, Anglois, a traduit en Latin le Traité du Sublime de Longin, avec des Notes fort estimées. Cet Ouvrage fut imprimé à Oxford, en 1688. Et ces mêmes Notes ont été insérées avec celles des autres Commentateurs de Longin, dans la belle

édition que Jacques Tollius a donnée de cet excellent Critique, à Utrecht, en 1694. Langbaine mourut en 1657.

(2) *M. le Févre.*] Tanne-gui le Févre, Professeur à Saumur, pere de Pillustre & savante Madame Dacier. Il donna son édition de Longin en 1663.

plutôt à soi-même , qu'à l'ignorance du Traducteur. Il n'en est pas ainsi des Traductions en langue vulgaire. Tout ce que le Lecteur n'entend point , s'appelle un galimathias , dont le Traducteur tout seul est responsable. On lui impute jusqu'aux fautes de son Auteur ; & il faut en bien des endroits qu'il les rectifie , sans néanmoins qu'il ose s'en écarter.

Quelque petit donc que soit le volume de Longin , je ne croirois pas avoir fait un médiocre présent au Public , si je lui en avois donné une bonne traduction en notre langue. Je n'y ai point épargné mes soins ni mes peines. Qu'on ne s'attende pas pourtant de trouver ici une version timide & scrupuleuse des paroles de Longin. Bien que je me sois efforcé de ne me point écarter , en pas un endroit , des règles de la véritable traduction , je me suis pourtant donné une honnête liberté , sur tout dans les passages qu'il rapporte. J'ai songé qu'il ne s'agissoit pas simplement ici de traduire Longin ; mais de donner au Public un Traité du Sublime , qui pût être utile. Avec tout cela néanmoins il se trouvera peut-être des gens , qui non seulement n'approuveront pas ma traduction , mais qui n'épargneront pas même l'original. Je m'attends bien qu'il y en aura plusieurs qui déclineront la juridiction de Longin , qui condamneront

ce qu'il approuve, & qui loueront ce qu'il blâme. C'est le traitement qu'il doit attendre de la plûpart des Juges de notre siècle. Ces hommes accoutumés aux débauches & aux excès des Poëtes modernes, & qui n'admirant que ce qu'ils n'entendent point, ne pensent pas qu'un Auteur se soit élevé, s'ils ne l'ont entierement perdu de vûe : ces petits esprits, dis-je, ne seront pas sans doute fort frappés des hardiesses judicieuses des Homères, des Platons & des Démosthènes. Ils chercheront souvent le Sublime dans le Sublime, & peut-être se mocqueront-ils des exclamations que Longin fait quelquefois sur des passages, qui, bien que très-sublimes, ne laissent pas d'être simples & naturels, & qui saisissent plutôt l'ame, qu'ils n'éclatent aux yeux. Quelque assurance pourtant que ces Messieurs ayent de la netteté de leurs lumieres, je les prie de considérer que ce n'est pas ici l'ouvrage d'un Apprenti, que je leur offre ; mais le chef-d'œuvre d'un des plus sçavans critiques de l'Antiquité. Que s'ils ne voyent pas la beauté de ces passages, cela peut aussi-tôt venir de leur vûe, que du peu d'éclat dont ils brillent. Au pis aller, je leur conseille d'en accuser la traduction, puisqu'il n'est que trop vrai que je n'ai ni atteint, ni pû atteindre à la perfection de ces excellens Originaux ; & je leur déclare par avance, que s'il y a

quelques défauts , ils ne ſçauroient venir que de moi.

Il ne reſte plus , pour finir cette Préface, que de dire ce que Longin entend par Sublime. Car comme il écrit de cette matiere après Cécilius , qui avoit preſque employé tout ſon livre à montrer ce que c'eſt que Sublime ; il n'a pas crû devoir rebattre une choſe qui n'avoit été déjà que trop diſcutée par un autre. Il faut donc ſçavoir que par Sublime , Longin n'entend pas ce que les Orateurs appellent le ſtile ſublime : mais cet extraordinaire & ce merveilleux , qui frappe dans le diſcours , & qui fait qu'un Ouvrage enlève , ravit , transporte. Le ſtile ſublime veut toujours de grands mots ; mais le Sublime ſe peut trouver dans une ſeule penſée , dans une ſeule figure , dans un ſeul tour de paroles. Une choſe peut être dans le ſtile ſublime , & n'être pourtant pas ſublime ; c'eſt-à-dire , n'avoir rien d'extraordinaire ni de ſurprenant. Par exemple , *Le ſouverain arbitre de la nature d'une ſeule parole forma la lumiere.* Voilà qui eſt dans le ſtile ſublime : cela n'eſt pas néanmoins ſublime ; parce qu'il n'y a rien là de fort merveilleux , & qu'on ne pût aiſément trouver. Mais , *Dieu dit : Que la lumiere ſe faſſe , & la lumiere ſe fit ;* ce tour extraordinaire d'expreſſion , qui marque ſi bien l'obéiſſance de la Créature aux ordres du Créateur ,

(1) est véritablement sublime, & a quelque chose de divin. Il faut donc entendre par Sublime dans Longin, l'Extraordinaire, le Surprenant, & comme je l'ai traduit, le Merveilleux dans le discours.

(2) J'ai rapporté ces paroles de la Genèse, comme l'expression la plus propre à mettre ma pensée en son jour, & je m'en suis servi d'autant plus volontiers, que cette expression est citée avec éloge (3) par Longin même, qui, au milieu des ténèbres du Paganisme, n'a pas laissé de reconnoître le divin qu'il y avoit dans ces paroles de l'Ecriture. Mais, que dirons-nous (4) d'un des plus sçavans hommes de notre siècle, qui éclairé des lumieres de l'Evangile, ne s'est pas apperçu de la beauté de cet endroit; qui a osé, dis-je, avancer (5) dans un Livre qu'il a fait pour démontrer la Religion Chrétienne, que Longin s'étoit trompé lorsqu'il avoit crû que ces paroles étoient sublimes? J'ai la satisfaction au moins que (6) des personnes, non moins considérables

(1) *Est véritablement sublime.*] Voyez ci-après, la Réflexion X. de Mr. Despreaux sur ce passage de Longin.

(2) *J'ai rapporté ces paroles de la Genèse, &c.*] Toute cette Section fut ajoutée par l'Auteur à sa Préface, dans l'édition de 1683. qui fut la troisième de ce Traité du sublime.

(3) *Par Longin même*] Chapitre VII.

(4) *D'un des plus sçavans Hommes.*] Monsieur Huet, alors sous-Précepteur de Monsieur le Dauphin, & ensuite Evêque d'Avranches.

(5) *Dans un Livre qu'il a fait &c.*] *Demonstratio Evangelica: Propos. 4. cap. 2. n. 53. pag. 54.* Ce livre fut imprimé en 1678. in folio.

(6) *Des personnes non moins considérables, &c.*] Messieurs de

par leur piété que par leur profonde érudition, qui nous ont donné depuis peu la traduction du livre de la Genèse, n'ont pas été de l'avis de ce sçavant homme; & (1) dans leur Préface, entre plusieurs preuves excellentes qu'ils ont apportées pour faire voir que c'est l'Esprit saint qui a dicté ce Livre, ont allegué le passage de Longin, pour montrer combien les Chrétiens doivent être persuadés d'une vérité si claire, & qu'un payen même a sentie par les seules lumières de la raison.

(2) Au reste, dans le tems qu'on travailloit à cette dernière édition de mon Livre, M. Dacier, celui qui nous a depuis peu donné les Odes d'Horace en François, m'a communiqué de petites notes très-sçavantes qu'il a faites sur Longin, où il a cherché de nouveaux sens, inconnus jusques ici aux interprètes. J'en ai suivi quelques-unes. Mais comme dans celles où je ne suis pas de son sentiment, je puis m'être trompé, il est bon d'en faire les Lecteurs juges. C'est dans cette vûe que (3) je les ai mises à la suite de

Port-roial, & sur tout Mr. le Maître de Saci.

(1) Dans leur Préface.] Seconde partie, § 3. où il est traité de la simplicité sublime de l'Ecriture sainte. On y cite avec éloge Mr. Despreaux, Traducteur de Longin.

(2) Au reste, dans le tems qu'on travailloit &c.] L'Au-

teur ajouta cette autre Section, à cette Préface, dans la même édition de 1683.

(3) Je les ai mises à la suite de mes Remarques.] M. Despreaux avoit fait imprimer ses Remarques, celles de M. Dacier, & celles de M. Boivin, séparément, & à la suite de sa Traduction. Dans cette nou-

mes Remarques ; M. Dacier n'étant pas seulement un homme de très-grande érudition , & d'une critique très-fine , mais d'une politesse d'autant plus estimable , qu'elle accompagne rarement un grand sçavoir. Il a été disciple du célèbre M. le Fèvre , pere de cette sçavante fille à qui nous devons la premiere traduction qui ait encore paru d'Anacreon en François , & qui travaille maintenant à nous faire voir Aristophane , Sophocle & Euripide en la même langue.

(1) J'ai laissé dans toutes mes autres éditions cette Préface , telle qu'elle étoit lorsque je la fis imprimer pour la premiere fois : il y a plus de vingt ans , & je n'y ai rien ajouté. Mais aujourd'hui , comme j'en revoyois les épreuves , & que je les allois renvoyer à l'Imprimeur , il m'a paru qu'il ne seroit peut-être pas mauvais , pour mieux faire connoître ce que Longin entend par ce mot de Sublime , de joindre encore ici au passage que j'ai rapporté de la Bible , quelque autre exemple pris d'ailleurs. En voici un qui s'est présenté assez heureusement à ma mémoire. Il est tiré de l'Horace

velle édition , l'on a mis les unes & les autres sous le Texte. On y a joint les Remarques Françoises de M. Tollius , qui a donné au public une édition de Longin , avec une Traduction Latine , enrichie de Notes très-savantes. Il

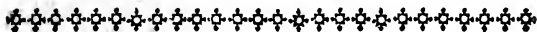
avoit inferé dans son édition la Traduction Françoisse de M. Despreaux.

(1) J'ai laissé dans toutes mes autres éditions , &c.] Ceci , jusqu'à la fin de la Préface , fut ajouté par l'Auteur dans l'édition de 1701.

de M. Corneille. Dans cette Tragédie, dont les trois premiers Actes font, à mon avis, le chef-d'œuvre de cet illustre Ecrivain, une femme qui avoit été présente au combat des trois Horaces, mais qui s'étoit retirée un peu trop tôt, & n'en avoit pas vû la fin, vient mal-à-propos annoncer au vieil Horace leur pere, que deux de ses fils ont été tués, & que le troisiéme ne se voyant plus en état de résister, s'est enfui. Alors, ce vieux Romain, possédé de l'amour de sa patrie, sans s'amuser à pleurer la perte de ses deux fils, morts si glorieusement, ne s'afflige que de la fuite honteuse du dernier, qui a, dit-il, par une si lâche action, imprimé un opprobre éternel au nom d'Horace. Et leur sœur, qui étoit là présente, lui ayant dit, *Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ?* Il répond brusquement, *Qu'il mourût.* Voilà de fort petites paroles. Cependant il n'y a personne qui ne sente la grandeur héroïque qui est renfermée dans ce mot, *Qu'il mourût*, qui est d'autant plus sublime qu'il est simple & naturel, & que par là on voit que c'est du fond du cœur que parle ce vieux héros, & dans les transports d'une colere vraiment Romaine. De fait, la chose auroit beaucoup perdu de sa force, si, au lieu de *Qu'il mourût*, il avoit dit, *Qu'il suivît l'exemple de ses deux freres*, ou, *Qu'il sacrifîât sa vie à l'intérêt & à la gloire de son pays.* Ainsi, c'est la sim-

plicité même de ce mot qui en fait la grandeur. Ce sont là de ces choses que Longin appelle sublimes, & qu'il auroit beaucoup plus admirées dans Corneille, s'il avoit vécu du tems de Corneille, que ces grands mots dont Ptolomée remplit sa bouche au commencement de (1) *la mort de Pompée*, pour exagérer les vaines circonstances d'une déroute qu'il n'a point vûe.

(1) *La mort de Pompée*. [Autre Tragédie de M. Corneille.



P R E F A C E

D E

MONSIEUR DACIER. (1)

DE tous les Auteurs Grecs il n'y en a point de plus difficiles à traduire que les Rhéteurs, sur tout quand on débrouille le premier leurs Ouvrages. Cela n'a pas empêché que M. Despreaux, en nous donnant Longin en françois, ne nous ait donné une des plus belles traductions que nous ayons en notre Langue. Il a non seulement pris la naïveté & la simplicité du stile didactique de cet excellent Auteur ; il en a même si bien attrapé le Sublime, qu'il fait valoir aussi heureusement que

(1) Cette Préface, & les Remarques de M. Dacier, parurent pour la première fois dans l'édition de Despreaux, faite en 1683.

lui, toutes les grandes figures dont il traite, & qu'il employe en les expliquant. Comme j'avois étudié ce Rhéteur avec soin, je fis quelques découvertes en le relisant sur la traduction : & je trouvai de nouveaux sens, dont les interprètes ne s'étoient point avisés. Je me crus obligé de les communiquer à M. Despreaux. J'allai donc chez lui, quoique je n'eusse pas l'avantage de le connoître. Il ne reçut pas mes critiques en Auteur, mais en homme d'esprit & en galant homme : il convint de quelques endroits ; nous disputâmes long-tems sur d'autres ; mais dans ces endroits mêmes dont il ne tomboit pas d'accord, il ne laissa pas de faire quelque estime de mes Remarques ; & il me témoigna que si je voulois, il les feroit imprimer avec les siennes dans une seconde édition. C'est ce qu'il fait aujourd'hui. Mais de peur de grossir son Livre, j'ai abrégé le plus qu'il m'a été possible, & j'ai tâché de m'expliquer en peu de mots. Il ne s'agit ici que de trouver la vérité : & comme M. Despreaux consent que, si j'ai raison, l'on suive mes Remarques ; je serai ravi que s'il a mieux trouvé le sens de Longin, on laisse mes Remarques pour s'attacher à sa traduction, que je prendrois moi-même pour modèle, si j'avois entrepris de traduire un ancien Rhéteur.





T R A I T É
D U
S U B L I M E ,
O U
D U M E R V E I L L E U X
D A N S L E D I S C O U R S :

Traduit du Grec de LONGIN. (1)

(1) **L**E Roi a dans sa Bibliothèque un Manuscrit (N^o. 308.) de sept à huit cens ans , où le Traité du Sublime de Longin se trouve à la suite des Problèmes d'Aristote. Il me seroit aisé de prouver que cet Exemplaire est original par rapport à tous ceux qui nous restent aujourd'hui. Mais je n'entre point présentement dans un détail , que je réserve pour une remarque particulière sur le Chapitre VII. J'avertis seulement ceux qui voudront se donner la peine de lire les Notes suivantes , qu'elles sont pour la plupart appuyées sur l'ancien Manuscrit. Il fournit lui seul un grand nombre de

leçons , que Vossius a autrefois recueillies , & que Tottius a publiées. Il ne me reste à remarquer qu'un petit nombre de choses , auxquelles il me semble qu'on n'a pas encore fait attention.

Chapitre I. Le partage des Chapitres n'est point de Longin. Les chiffres , qui en font la distinction , ont été ajoutés d'une main récente dans l'ancien Manuscrit. A l'égard des argumens ou sommaires , il n'y en a qu'un très-petit nombre , qui même ne conviennent pas avec ceux que nous avons dans les Imprimés. Après cela il ne faut pas s'étonner si les Imprimés ne s'accordent pas entr'eux , en



CHAPITRE PREMIER.

Servant de Préface à tout l'Ouvrage.



O u s sçavez bien , (1) mon cher Terentianus, que lorsque nous lûmes ensemble le petit Traité que (2) Cécilius a fait du Sublime , nous trouvâmes que (3) la bassesse de son stile répon-
doit assez mal à la dignité de son sujet ; que les principaux points de cette matiere n'y étoient pas touchés , & qu'en un mot , cet ouvrage ne pouvoit pas apporter un grand profit aux Lecteurs , qui est néanmoins le but où doit tendre tout homme qui veut écrire. D'ailleurs , quand on traite d'un art , il y a

ce qui regarde la division & les argumens des Chapitres.
BOIVIN.

(1) *Mon cher Terentianus.*] Le grec porte , *mon cher Posthumus Terentianus* ; mais j'ai retranché *Posthumus* : le nom de *Terentianus* n'étant déjà que trop long. Au reste , on ne sçait pas trop bien , qui étoit ce Terentianus. Ce qu'il y a de constant , c'est que c'étoit un Latin , comme son nom le fait assez connoître , & comme Longin le témoigne lui-même dans le Chapitre X. BOILEAU.

(2) *Cecilius.*] C'étoit un Rhéteur Sicilien. Il vivoit sous Auguste , & étoit contemporain de Denis d'Halicarnasse , avec qui il fut lié même d'une amitié assez étroite. BOILEAU.

(3) *La bassesse de son stile , &c.*] C'est ainsi qu'il faut entendre *τὸ κατώτερον*. Je ne me souviens point d'avoir jamais vu ce mot employé dans les sens , que lui veut donner M. Dacier ; & quand il s'en trouveroit quelque exemple , il faudroit toujours , à mon avis , revenir au sens le plus naturel , qui est celui , que je lui ai donné. Car pour ce qui est des paroles , qui suivent *τὸς ἰσχυρίους* , cela veut dire , *que son stile est par tout inférieur à son sujet* : y ayant beaucoup d'exemples en grec de ces Adjectifs mis pour l'Adverbe. BOILEAU.

Ibid. *La bassesse de son stile répondoit assez mal à la dignité de son sujet.*] C'est le sens , que tous les Interprètes ont donné à ce passage : mais com-

deux choses à quoi il se faut toujours étudier. La première est, de bien faire entendre son sujet. La seconde, que je tiens au fond la principale, consiste à montrer comment & par quels moyens ce que nous enseignons se peut acquérir. Cécilius s'est fort attaché à l'une de ces deux choses : car il s'efforce de montrer par une infinité de paroles, ce que c'est que le Grand & le Sublime, comme si c'étoit un point fort ignoré ; mais il ne dit rien des moyens qui peuvent porter l'esprit à ce Grand & à ce Sublime. Il passe cela, je ne sçai pourquoi, comme une chose absolument inutile. Après tout, cet Auteur peut-être

me le Sublime n'est point nécessaire à un Rhéteur pour nous donner des règles de cet art, il me semble, que Longin n'a pû parler ici de cette prétendue bassesse du stile de Cécilius. Il lui reproche seulement deux choses ; la première, que son Livre est beaucoup plus petit, que son sujet ; que ce Livre ne contient pas toute sa matiere ; & la seconde, qu'il n'en a pas même touché les principaux points. Συγραμμάτων ταπεινότερον ἐφάρη τῆς ὅλης ὑποθέσεως, ne peut pas signifier à mon avis, le stile de ce Livre est trop bas : mais ce livre est plus petit, que son sujet, ou trop petit pour tout son sujet. Le seul mot ὅλης le détermine entièrement. Et d'ailleurs on trouvera des exemples de ταπεινότερον pris dans ce même sens. Longin en disant, que Cécilius n'avoit exécuté qu'une partie de ce grand dessein, fait voir ce qui l'oblige d'écrire après lui sur le même sujet. DACIER.

Ibid. La bassesse de son stile.] Encore que M. Dacier ait ici très-bien compris le sens de

notre Auteur, néanmoins je ne trouve pas toute la netteté nécessaire dans sa traduction. J'aimerois mieux traduire ces paroles ainsi : Vous vous souvenez, mon cher Terentianus, que quand nous lûmes ensemble le petit traité, que Cécile a fait du Sublime, nous le trouvâmes trop maigre à l'égard de toute sa matiere, & que nous jugeâmes, que les principaux points n'y étoient pas même touchés. Mais comme c'est une témérité à un étranger de corriger les François naturels, & principalement les hommes illustres par leur grand génie, & par leur érudition, je me contenterai de renvoyer le lecteur à ma traduction latine. TOLLIVS.

Ibid. La bassesse de son stile.] Longin se sert par tout du mot ταπεινός, dans le sens que lui donne M. Despreaux. Ce qu'il dit dans le Chapitre VII. en parlant d'Ajex, ἡ γὰρ βίη ἐν γῆτι. ὡς γὰρ τὸ αἶμα τὸ ἥρωος ταπεινότερον : Il ne demande pas la vie ; un Héros n'étoit pas capable de cette bassesse ; est fort semblable, pour la constru-

n'est-il pas tant à reprendre pour ses fautes, qu'à louer pour son travail, & (1) pour le dessein qu'il a eu de bien faire. Toutefois, puisque vous voulez que j'écrive aussi du Sublime, voyons pour l'amour de vous, si nous n'avons point fait, sur cette matière, quelque observation raisonnable, (2) dont les Orateurs puissent tirer quelque sorte d'utilité.

Mais c'est à la charge, mon cher Terentianus, que nous reverrons ensemble exactement mon Ouvra-

tion, à ce qu'il dit ici, το συγγραμμάτων ταπεινότερον ἐφάνη τῆς ὅλης ὑπερίστας. Voyez aussi les Chapitres II. VI. XXVII. XXIX. XXXII. XXXIV. &c. BOIVIN.

(1) Pour le dessein qu'il a eu de bien faire. Il faut prendre ici le mot d'ἐπίνοια, comme il est pris en beaucoup d'endroits pour une simple pensée. Cécilius n'est pas tant à blâmer pour ses défauts, qu'à louer pour la pensée qu'il a eue : pour le dessein, qu'il a eu de bien faire. Il se prend aussi quelquefois pour Invention ; mais il ne s'agit pas d'invention dans un traité de Rhétorique : c'est de la raison, & du bon sens, dont il est besoin. BOILEAU.

Ibid. Pour le dessein qu'il a eu de bien faire.] Dans le texte il y a deux mots ἐπίνοια & σπουδή. M. Despreaux ne s'est attaché qu'à exprimer toute la force du dernier. Mais il me semble, que cela n'explique pas assez la pensée de Longin, qui dit, que Cécilius n'est peut-être pas tant à blâmer pour ses défauts, qu'il est à louer pour son invention, & pour le dessein, qu'il a eu de bien faire. Επίνοια signifie dessein, invention, &c., par ce

seul mot, Longin a voulu nous apprendre, que Cécilius étoit le premier, qui eût entrepris d'écrire du Sublime. DACIER.

Ibid. Pour le dessein] C'est une chose étonnante, que M. Dacier ait touché justement les mêmes lieux, que j'avois marqués dans mon exemplaire. Car ce mot d'ἐπίνοια m'avoit aussi donné dans la vûe : c'est pourquoi je l'ai interprété, cogitationem, en me servant d'une transposition, qui fait la cadence plus délicate. Car il est plus doux à l'oreille de dire, curam cogitationemque suscepit, que cogitationem curamque suscepit. Επίνοια donc signifie ici le dessein, non pas de bien faire, mais de traiter du Sublime. TOLLIVS.

(2) Et dont les Orateurs.] Le Grec porte ἀνδράσι πολιτικοῖς, viris Politicis : c'est-à-dire les Orateurs, en tant qu'ils sont opposés aux Déclamateurs, & à ceux qui font des discours de simple ostentation. Ceux qui ont lû Hermogène, savent ce que c'est que πολιτικὸς λόγος, qui veut proprement dire un stile d'usage, & propre aux affaires ; à la

ge, & que vous m'en direz votre sentiment avec cette sincérité que nous devons naturellement à nos amis. Car, comme un Sage (*Pythagore*) dit fort bien, si nous avons quelque voye pour nous rendre semblables aux Dieux, c'est de faire du bien, & de dire la vérité.

Au reste, comme c'est à vous que j'écris, c'est-à-dire, à un homme (1) instruit de toutes les belles connoissances, je ne m'arrêterai point sur beaucoup de choses qu'il m'eût fallu établir avant que d'entrer en matière, pour montrer que le Sublime est en effet ce qui forme l'excellence & la souveraine perfection du Discours : que c'est par lui que les grands Poëtes & les Ecrivains les plus fameux ont remporté le prix, (2) & rempli toute la postérité du bruit de leur gloire.

Car il ne persuade pas proprement, mais il ravit, il transporte, & produit en nous une certaine admiration mêlée d'étonnement & de surprise, qui est toute autre chose que de plaire seulement, ou de persuader. Nous pouvons dire à l'égard de la per-

différence du stile des Déclamateurs, qui n'est qu'un stile d'apparat, où souvent l'on sort de la Nature, pour éblouir les yeux. L'Auteur donc par viros Politicos, entend ceux qui mettent en pratique sermonem politicum. BOILEAU.

(1) Instruit de toutes les belles connoissances.] Je n'ai point exprimé φίλων : parce qu'il me semble tout-à-fait inutile en cet endroit. BOILEAU.

Ibid, Instruit de toutes les belles connoissances.] J'ai changé dans le Grec le mot φίλων en φίλῳ, mon cher ami. TOLLIV.

(2) Et rempli toute la postérité du bruit de leur gloire.] Gerard Langbaine, qui a fait

de petites Notes très-sçavantes sur Longin, prétend, qu'il y a ici une faute, & qu'au lieu de περιβαλιν ευκλείαις τὸν αἰῶνα, il faut mettre υπερβαλιν ευκλείαις. Ainsi dans son sens, il faudroit traduire, ont porté leur gloire au-delà de leurs siècles. Mais il se trompe : περιβαλιν veut dire ont embrassé, ont rempli toute la postérité de l'étendue de leur gloire. Et quand on voudroit même entendre ce passage à sa maniere, il ne faudroit point faire pour cela de correction : puisque περιβαλιν signifie quelquefois υπερβαλιν, comme on le voit dans ce vers d'Homere. Il. 32. v. 296. Ἴσ' γὰρ ὅσον ἐμὸν ἀρετῇ περιβαλῆσεν Ἴφιν. BOILEAU.

luation, que pour l'ordinaire elle n'a sur nous qu'autant de puissance que nous voulons. Il n'en est pas ainsi du Sublime. (1) Il donne au Discours une certaine vigueur noble, une force invincible qui enlève l'ame de quiconque nous écoute. Il ne suffit pas d'un endroit ou deux dans un Ouvrage, pour vous faire remarquer la finesse de l'*Invention*, la beauté de l'*Economie*, & de la *Disposition*; c'est avec peine que cette justesse se fait remarquer par toute la suite même du Discours. Mais (2) quand le Sublime vient à éclater où il faut, il renverse tout comme un fou-dre, & présente d'abord toutes les forces de l'Orateur ramassées ensemble. Mais ce que je dis ici, & tout ce que je pourrois dire de semblable, seroit fort inutile pour vous, qui sçavez ces choses par expérience, & qui m'en feriez au besoin à moi-même des leçons.

(1) Il donne au Discours une certaine vigueur noble , &c. 7

Je ne sçai pourquoi M. le Févre veut changer cet endroit, qui, à mon avis, s'entend fort bien, sans mettre *parés*, au lieu de *partés*, surmonte tous ceux qui l'écoutent; *Se met au dessus de tous ceux qui l'écoutent.* BOILEAU.

Ibid. Il donne au Discours
une certaine vigueur noble, une
force invincible, qui enlève l'a-
me de quiconque nous écoute.]

Tous les Interprètes ont traduit de même ; mais je crois qu'ils se sont fort éloignés de la pensée de Longin , & qu'ils n'ont point du tout suivi la figure , qu'il employe si heureusement. Τα ὑπερβὰ προσέπειρα βίαι , est-ce , qu'Horace diroit *adhibere vias* : au lieu de παρὰ , il faut lire πᾶσας avec un omega , comme M. e Fèvre l'a remarqué. *Πᾶσαι*

ἵπαινω τὸ ἀκρωμένον καθίσταται, est
une métaphore prise du manège,
& pareille à celle dont Ana-
créon s'est servi, οὐδ' ἔκ ἔχουσιν
ἐκείνους ἐπὶ τοῖς ἵπποις ψυχὰς ἡνιοχέως.
Mais tu n'as point d'oreilles,
& tu ne sçais point que tu es le
maître de mon cœur. Longin
dit donc, il n'en est pas ainsi
du Sublime : par un effort, au-
quel on ne peut résister, il se
rend entièrement maître de
l'Auditeur. DACIER.

(2.) *Quand le Sublime vient à éclater.* Notre Langue n'a que ce mot *éclater* pour exprimer le mot *εξερχομαι*, qui est emprunté de la tempête, & qui donne une idée merveilleuse, à peu près comme ce mot de Virgile, *abrupti nubibus ignes*, Longin a voulu donner ici une image de la foudre, que l'on voit plutôt tomber que partir. D A C I E R.

S'il y a un Art particulier du Sublime, & des trois vices qui lui sont opposés.

IL faut voir d'abord s'il y a un Art particulier du Sublime. Car il se trouve des gens qui s'imaginent que c'est une erreur de le vouloir réduire en Art, & d'en donner des préceptes. Le Sublime, disent-ils, naît avec nous, & ne s'apprend point. Le seul Art pour y parvenir, c'est d'y être né. Et même, à ce qu'ils prétendent, il y a des Ouvrages que la nature doit produire toute seule. La contrainte des préceptes ne fait que les affoiblir, & leur donner une certaine sécheresse qui les rend maigres & décharnés. Mais je soutiens, qu'à bien prendre les choses, on verra clairement tout le contraire.

Et à dire vrai, quoique la Nature ne se montre jamais plus libre, que dans les discours sublimes & pathétiques; il est pourtant aisé de reconnoître qu'elle ne se laisse pas conduire au hazard, & qu'elle n'est pas absolument ennemie de l'art & des règles. J'avoué que dans toutes nos productions il la faut toujours supposer comme la base, le principe, & le premier fondement. Mais aussi il est certain que notre esprit a besoin d'une méthode pour lui enseigner à ne dire que ce qu'il faut, & à le dire en son lieu; & que cette méthode peut beaucoup contribuer à nous acquérir la parfaite habitude du Sublime. (1) Car comme les vaisseaux sont en danger de périr, lorsqu'on les abandonne à leur seule légèreté,

(1) *Car comme les vaisseaux, &c.*] Il faut suppléer au Grec, ou sous-entendre πλοία, qui veut dire des vaisseaux de charge, & ὡς ἱππιδυόπια αὐτὰ πλοία, &c. & expliquer ἀνεμάτια, dans le sens de M. le Fèvre, & de

Suidas, des vaisseaux qui flottent manque de sable & de gravier dans le fond, qui les soutienne, & leur donne le poids qu'ils doivent avoir, auxquels on n'a pas donné le lest. Autrement il n'y a point de sens. BOILEAU.

& qu'on ne sçait pas leur donner la charge & le poids qu'ils doivent avoir : il en est ainsi du Sublime, si on l'abandonne à la seule impétuosité d'une nature ignorante & téméraire. Notre esprit assez souvent n'a pas moins besoin de bride que d'éperon. Démosthène dit en quelque endroit, que le plus grand bien qui puisse nous arriver dans la vie, c'est d'être heureux : mais qu'il y en a encore un autre qui

Ibid. *Car comme les vaisseaux.*] Je suis d'accord ici avec M. Despreaux, qu'il y manque le mot *πλοία*, ou, si on aime mieux, le mot *σκάφη*, qu'on rencontre dans la même comparaison dans Théodoret, orat. VII. de *Providentia* : *Ἐπειδὴ γὰρ ἡ φύσις πρὸς τὸ χεῖρον ἐξώκειλε, καὶ ὁ νῆς τοῖς πάδεσι περικλυθεὶς, ὑπερῷχρὸς τε ἡλύμῳ, οἷον τι σκαφὶς ἀνερμάπτου, ἀτάκτως φέρεσθαι τὸ σῶμα κατέλιπεν ἀναγκαίως ἐδιδυμῶν νόμων, καθάπερ τινὲς ἀλκίρας ἰσχύος τὸ σκάφος, καὶ τῷ ἐπὶ πρῶτω φέρει κωλύσεως, καὶ συλχωρέσεως ἀγαθύναι πὺν κωλύειν, καὶ τῶν οἰάκων ἐπιλαβέσθαι.*
TOLLIVS

Ibid. *Car comme les vaisseaux.*] Les conjonctions *ὥς* & *ἔτι*, usitées dans les comparaisons, le mot *ἀνερμάπτα*, & quelques autres termes métaphoriques, ont fait croire aux Interprètes, qu'il y avoit une comparaison en cet endroit. M. Despreaux a bien senti qu'elle étoit défectueuse. Il faut, dit-il, suppléer au Grec, ou sous-entendre *πλοία*, qui veut dire des vaisseaux de charge. . . . Autrement il n'y a point de sens. Pour moi je crois qu'il ne faut point chercher ici de comparaison. La conjonction *ἔτι*, qui en étoit, pour ainsi dire, le caractère,

ne se trouve ni dans l'ancien Manuscrit, ni dans l'édition de Robortellus. L'autre conjonction, qui est *ὥς*, ne signifie pas, *comme*, en cet endroit, mais *que*. Cela posé, le raisonnement de Longin est très-clair, si on veut se donner la peine de le suivre. En voici toute la suite. *Quelques-uns s'imaginent que c'est une erreur de croire que le Sublime puisse être réduit en art. Mais je soutiens que l'on sera convaincu du contraire, si on considère que la Nature, quelque liberté qu'elle se donne ordinairement dans les passions, & dans les grands mouvemens, ne marche pas tout-à-fait au hasard ; que dans toutes nos productions il la faut supposer comme la baze, le principe & le premier fondement : mais que notre esprit a besoin d'une méthode, pour lui enseigner à ne dire que ce qu'il faut, & à le dire en son lieu : & qu'enfin (c'est ici qu'il y a dans le Grec *καὶ* *ὥς*, pour *καὶ* *ἐπὶ*, dont Longin s'est servi plus haut, & qu'il n'a pas voulu répéter) le Grand, de soi-même, & par sa propre grandeur, est glissant & dangereux, lorsqu'il n'est pas soutenu & affermi par les règles de l'Art, & qu'on l'abandonne à l'impétuosité d'une*

n'est pas moindre , & sans lequel ce premier ne sçayroit subsister, qui est de *savoir se conduire avec prudence.* (1) Nous en pouvons dire autant à l'égard du Discours. (2) La nature est ce qu'il y a de plus nécessaire pour arriver au Grand. Cependant, si l'art

nature ignorante. On se passe très-bien de la comparaison, qui ne servoit qu'à embrouiller la phrase. Il faut seulement sous-entendre, *εἰ ἐπισκί-
ψαι τὸ πρῶτον*, qui est fix ou sept lignes plus haut, & faire ainsi la construction ; *ἢ [εἰ ἐπισκί-
ψαι τὸ πρῶτον] ὥς ἐπικινδυνότερα* ; & si on considère, *que le Grand, &c. ἐπικινδυνότερα αὐτὰ ἐφ' ἑαυ-
τῶν τὰ μεγάλα*, est précisément la même chose que, *τὰ μεγάλα ἐπισφαλῆ δὲ αὐτῷ τῷ μέ-
γεθους*, qu'on lit dans le Chapitre XXVII. & que M. Despreaux a traduit ainsi : *Le Grand, de soi-même, & par sa propre grandeur, est glissant & dangereux.* *Ἀνεμάπτειν & ἀσέβηται*, sont des termes métaphoriques, qui, dans le sens propre, conviennent à de grands bâtimens ; mais qui, pris figurément, peuvent très-bien s'appliquer à tout ce qui est grand, même aux ouvrages d'esprit. B O I-
V I N.

(1) *Nous en pouvons dire autant, &c.*] J'ai suppléé la reddition de la comparaison, qui manque en cet endroit dans l'original. B O I L E A U.

(2) *La nature est ce.*] Je traduirai ici ce qu'il y a de plus dur dans l'original de mon manuscrit : *Que la Nature tienne pour arriver au Grand la place du bonheur : & l'Art celle de la prudence. Mais*

ce qu'on doit considérer ici sur toutes choses, c'est, que cette connoissance même, qu'il y a dans l'Eloquence quelque chose qu'on doit à la bonté de la Nature, ne nous vient que de l'Art même, qui nous l'indique. C'est pourquoi je ne doute pas, que quand celui qui nous blâme de ce que nous tâchons d'assujettir le Sublime aux études & à l'Art, voudra faire ses réflexions sur ce que nous venons de débiter, il ne change bien-tôt d'avis, & qu'il ne condamne plus nos soins dans cette matière, comme s'ils étoient superflus, & sans aucun profit. TOLLIVS.

Ibid. *La Nature est ce qu'il y a.*] Il manque en cet endroit deux feuilletts entiers dans l'ancien Manuscrit : c'est ce qui a fait la lacune suivante. Je ne sçai par quel hazard les cinq ou six lignes que Tollivus a eues d'un Manuscrit du Vatican, & qui se trouve aussi dans un Manuscrit du Roi (No. 3171.) transposées & confonduës avec un fragment des Problèmes d'Aristote, ont pû être conservées. Il y a apparence que quelqu'un ayant rencontré un morceau des deux feuilletts égarés de l'ancien Manuscrit, ou les deux feuilletts entiers, mais gâtés, n'aura pû copier que ces cinq ou six lignes. A la fin de ce petit Supplément, dont le Public

ne prend soin de la conduite , c'est une aveugle qui ne sçait où elle va. (1) * * * * *

(2) Telles sont ces pensées : *Les Torrens entortillés de flammes. Vomir contre le Ciel. Faire de Borée son joueur de flûtes ; & toutes les autres façons de parler dont cette pièce est pleine. Car elles ne sont pas grandes & tragiques , mais enflées & extrava-*

est redevable à Tollius , je crois qu'il faut lire *ὑψίστη* , & non pas *κομίσσῃ* , qui ne me paroît pas faire un sens raisonnable. Le Manuscrit du Roi , où se trouve ce même Supplément , n'a que *σαίω* , de la première main : *κομίσσῃ* est d'une main plus récente. Cela me fait soupçonner , que dans l'ancien Manuscrit le mot étoit à demi effacé , & que quelques-uns ont crû mal-à-propos qu'il devoit y avoir *κομίσσῃ*. BOIVIN,

(1) * * * * *] L'Auteur avoit parlé du stile enflé , & citoit à propos de cela les sorites d'un Poète tragique dont voici quelques restes. BOILEAU.

(2) *Telles sont ces pensées , &c.*] Il y a ici une lacune considérable. L'Auteur après avoir montré qu'on peut donner des règles du Sublime , commençoit à traiter des vices qui lui sont opposés , & entr'autres du stile enflé , qui n'est autre chose que le Sublime trop poussé. Il en faisoit voir l'extravagance par le passage d'un je ne sçai quel Poète Tragique , dont il reste encore ici quatre vers : mais comme ces vers étoient déjà fort galimatias d'eux-mêmes , au rapport de Longin , ils se sont devenus encore

bien davantage par la perte de ceux qui les précédoient. J'ai donc crû que le plus court étoit de les passer , n'y ayant dans ces quatre vers qu'un des trois mots que l'Auteur raille dans la suite. En voilà pourtant le sens confusément. C'est quelque Capanée qui parle dans une Tragédie : *Et qu'ils arrêtent la flamme qui sort à longs flots de la fournaise. * Car si je trouve le Maître de la maison seul , alors d'un seul torrent de flammes entortillé j'embraserai la maison , & la réduirai toute en cendres. Mais cette noble Musique ne s'est pas encore fait ouïr.* J'ai suivi ici l'interprétation de Langbaine. Comme cette Tragédie est perdue , on peut donner à ce passage tel sens qu'on voudra : mais je doute qu'on attrape le vrai sens. Voyez les Notes de M. Dacier. BOILEAU.

* *Car si je trouve le maître.* M. Despreaux me semble avoir lû dans le Grec , *εἰ γὰρ τὴν ἐστῆσαν ἑξομαί μόνον* , au lieu de *τὴν ἐστῆσαν*. Mais j'aimerois mieux dire : *Car si je trouve seulement le maître de la maison.* TOLLIVS.

Ibid. *Telles sont ces pensées , &c.*] Dans la lacune suivante Longin rapportoit un passage d'un Poète tragique ,

gantes. (1) Toutes ces phrases ainsi embarrassées de vaines imaginations, troublent & gâtent plus un discours qu'elles ne servent à l'élever. De sorte qu'à les regarder de près & au grand jour, ce qui paroît d'abord si terrible, devient tout à coup sot & ridicule. Que si c'est un défaut insupportable dans la Tragédie, qui est naturellement pompeuse & magnifique, que de s'enfler mal-à-propos ; à plus forte raison doit-il être condamné dans le discours ordinaire. De là vient qu'on s'est raillé de Gorgias, pour avoir appelé Xerxès, *le Jupiter des Perses*, &

dont il ne reste que cinq vers. M. Despreaux les a rejettés dans ses Remarques ; & il les a expliqués comme tous les autres Interprètes. Mais je crois que le dernier vers auroit dû être traduit ainsi : *Ne viens-je pas de vous donner maintenant une agréable Musique ?* Ce n'est pas quelque Capanée, mais Borée, qui parle, & qui s'applaudit pour les grands vers qu'il a récités. D A C I E R.

Ibid. *Telles sont ces pensées.*] Il n'est pas besoin qu'on prononce le dernier de ces vers par forme d'interrogation. Je m'imagine que ma traduction Latine est assez claire, & qu'elle suffit pour soutenir ce que j'avance. T O L L I U S.

(1) *Toutes ces phrases ainsi embarrassées de vaines imaginations, troublent & gâtent plus un discours.*] M. Despreaux a suivi ici quelques exemplaires, où il y a, *πρόλωται γὰρ τὰ φράσαι*, du verbe *πρόλω*, qui signifie, *gâter*, *barbouiller*, *obscurcir* ; mais cela ne me paroît pas assez fort pour la pensée de Longin, qui avoit écrit sans doute *πρόλωται*,

comme je l'ai vu ailleurs. De cette manière le mot *gâter* me semble trop général, & il ne détermine point assez le vice que ces phrases ainsi embarrassées causent, ou apportent au discours, au lieu que Longin, en se servant de ce mot, en marque précisément le défaut : car il dit, que *ces phrases, & ces imaginations vaines, bien loin d'élever & d'agrandir un discours, le troublent, & le rendent dur.* Et c'est ce que j'aurois voulu faire entendre, puisque l'on ne sçauroit être trop scrupuleux, ni trop exact, lorsqu'il s'agit de donner une idée nette & distincte des vices, ou des vertus du discours. D A C I E R.

Ibid. *Toutes ces phrases.*] M. Dacier préfère ici le mot de *πρόλωται* : mais celui de *πρόβηται* est capable de soutenir le *πρόλωται*, par la ressemblance qu'il y a entre les expressions obscures & embarrassées du discours, & les pensées confuses & brouillées. Car un discours clair & net coule comme une eau pure, & donne du plaisir à ceux

les Vautours, (1) *des Sépulcres animés*. On n'a pas été plus indulgent pour Callisthène, qui en certains endroits de ses écrits (2) ne s'élève pas proprement, mais se guinde si haut qu'on le perd de vûe. De tous ceux-là pourtant (3) je n'en vois point de si enflé que Clitarque. Cet Auteur n'a que du vent & de l'écorce. Il ressemble à un homme, *qui*, pour me servir des termes de Sophocle, (4) *ouvre une grande bouche, pour souffler dans une petite flûte*. Il faut

qui l'entendent. Cette confusion dans cette manière de parler, est très-bien remarquée par Plutarque, quand il dit ; (*de liberorum educatione.*) *H' μὲν ὑπέρτοκος λέγει ἀπολίπυλός ἐστιν.* C'est pourquoi, dit-il, il faut prendre garde, & τῷ διατεχνῶν ἡ παρατρέφουσιν διαλαβεῖσθαι. Je souhaite que l'on jette les yeux sur ma traduction Latine, & on verra sans doute ce qui manque ici. TOLLIVS.

(1) *Des sépulcres animés.*] Hermogène va plus loin, & trouve celui qui a dit cette pensée, digne des sépulcres dont il parle. Cependant je doute qu'elle déplût aux Poètes de notre siècle, & elle ne seroit pas en effet si condamnable dans les vers. BOILEAU.

(2) *Ne s'élève pas proprement ;*] Le mot *μεγίστη* signifie ici ce que S. Augustin dit en quelque lieu de l'orgueil : *Tumor est, non magnitudo.* J'aimerois donc mieux m'expliquer de cette manière : *C'est de la même manière quelquefois qu'on a traité Callisthène, qui, quand il affecte de s'énoncer en termes sublimes & relevés, s'égare alors dans les nuées.* TOLLIVS.

(3) *Je n'en vois point de si enflé que Clitarque.*] Ce jugement de Longin est fort juste ; & pour le confirmer il ne faut que rapporter un passage de ce Clitarque, qui dit d'une guêpe, *κατανέμειται τῷ ὄρεινῳ, εἰσιπτάται δὲ εἰς τὰς κοίλας δρύς.* Elle paît sur les montagnes, & vole dans les creux des chênes. Car en parlant ainsi de ce petit animal, comme s'il parloit du Lion de Némée, ou du Sanglier d'Erymanthe, il donne une image qui est en même tems & désagréable & froide, & il tombe manifestement dans le vice que Longin lui a reproché. DACIER.

Ibid. *Je n'en voi point, &c.*] Voilà encore une fois le même exemple cité par M. Dacier, & qu'on trouve dans mes remarques. Mais il a fort bien fait de n'avoir pas nommé son auteur. TOLLIVS.

(4) *Ouvre une grande bouche pour souffler dans une petite flûte.*] J'ai traduit ainsi *εἰσβέβηκε δὲ ἀπὸς*, afin de rendre la chose intelligible. Pour expliquer ce que veut dire *εἰσβέβηκε*, il faut sçavoir que la flûte chez les Anciens, étoit fort différente de la flûte d'aujourd'hui.

faire le même jugement d'Amphicrate, d'Hégésias, & de Matris. Ceux-ci quelquefois s'imaginant qu'ils sont épris d'un enthousiasme & d'une fureur divine, au lieu de tonner, comme ils pensent, ne sont que niaiser & que badiner comme des enfans.

Et certainement, en matière d'éloquence, il n'y a rien de plus difficile à éviter que l'*Enflure*. Car comme en toutes choses naturellement nous cherchons le Grand, & que nous craignons sur tout d'être accusés de sécheresse ou de peu de force, il arrive, je ne sçai comment, que la plupart tombent dans ce vice, fondés sur cette maxime commune :

(1) *Dans un noble projet on tombe noblement.*

Cependant il est certain que l'*Enflure* n'est pas moins vicieuse dans le discours que dans les corps.

d'hui. Car on en tiroit un son bien plus éclatant, & pareil au son de la trompette, *tubaque annula*, dit Horace. Il falloit donc pour en jouir employer une bien plus grande force d'haleine, & par conséquent s'enfler extrêmement les jouës, qui étoit une chose désagréable à la vûë. Ce fut en effet ce qui en dégoûta Minerve & Alcibiade. Pour obvier à cette difformité, ils imaginèrent une espèce de lanier ou courroye, qui s'appliquoit sur la bouche, & se lioit derrière la tête, ayant au milieu un petit trou, par où l'on embouchoit la flûte. Plutarque prétend que Marsias en fut l'inventeur. Ils appelloient cette lanier *σφραγίς* ; & elle faisoit deux différens effets : car outre qu'en serrant les jouës elle les empêchoit de s'enfler, elle donnoit bien plus de force à l'haleine, qui étant repoussée

sortoit avec beaucoup plus d'impétuosité & d'agrément. L'Auteur donc pour exprimer un Poète enflé, qui souffle & se démente sans faire de bruit, le compare à un homme qui joue de la flûte sans cette lanier. Mais comme cela n'a point de rapport à la flûte d'aujourd'hui, puisqu'à peine on serre les lèvres quand on en joue, j'ai crû qu'il valoit mieux mettre une pensée équivalente, pourvu qu'elle ne s'éloignât point trop de la chose ; afin que le Lecteur, qui ne se soucie pas tant des antiquailles, puisse passer, sans être obligé, pour m'entendre, d'avoir recours aux Remarques. BOILEAU.

(1) *Dans un noble projet on tombe noblement.*] Il y a dans l'ancien Manuscrit *μεγάλω ἀπολοδαίνειν ὄρωσ ἐυγενὲς ἀμάρτυρα*. Les Copistes ont voulu faire un vers ; mais ce vers n'a ni césure, ni quan-

(1) Elle n'a que de faux dehors & une apparence trompeuse : mais au dedans elle est creuse & vuide, & fait quelquefois un effet tout contraire au Grand. Car comme on dit fort bien :

Il n'y a rien de plus sec qu'un hydropique.

Au reste, le défaut du stile enflé, c'est de vouloir aller au delà du Grand. Il en est tout au contraire du Puéril. Car il n'y a rien de si bas, de si petit, ni de si opposé à la noblesse du discours.

Qu'est-ce donc que puérilité ? Ce n'est visiblement autre chose qu'une pensée d'écolier, qui, pour être trop recherchée, devient froide. C'est le vice où tombent ceux qui veulent toujours dire quelque chose d'extraordinaire & de brillant ; mais sur tout ceux qui cherchent avec tant de soin le plaisant &

tité. On ne trouvera point dans les Poètes Grecs d'exemple d'un Iambe, qui commence par deux anapestes. Il y a donc apparence que ce qu'on a pris jusques ici pour un vers, est plutôt un proverbe, ou une Sentence tirée des écrits de quelque Philosophe. Μεγάλω ἀπολιθαίνειν, ὥμως ἔνθεν ἀμάρτημα, est la même chose que s'il y avoit, μεγάλω ἀπολιθαίνειν ἀμάρτημα μὲν, ὥμως δὲ ἐνθεν ἀμάρτημα, tomber est une faute ; mais une faute noble à celui qui est grand ; c'est-à-dire, qui se montre grand dans sa chute même, ou qui ne tombe que parce qu'il est grand. C'est à peu près dans ce sens, que M. Corneille a dit, *Il est beau de mourir maître de l'Univers.* BOIVIN.

(1) Elle n'a que de faux dehors.] Tous les Interprètes ont suivi ici la leçon corrompue de ἀταλίδης, φαηχ, pour

ἀταλίδης, comme M. le Févre a corrigé, qui se dit proprement de ceux qui ne peuvent croître ; & dans ce dernier sens le passage est très-difficile à traduire en notre langue. Longin dit : *Cependant il est certain que l'enflure dans le discours aussi-bien que dans le corps, n'est qu'une tumeur vuide, & un défaut de forces pour s'élever, qui fait quelquefois, &c.* Dans les Anciens on trouvera plusieurs passages, où ἀταλίδης a été mal pris pour ἀταλίδης. D A C I E R.

Ibid. Elle n'a que de faux dehors.] Je ne suis pas ici du même sentiment, comme j'ai montré dans mes Remarques. Car je ne puis pas comprendre, comment il y auroit un ὄγκος, une enflure, ou une grandeur, quoique mauvaise dans un corps qui ne peut croître, ou qui ne tire point

l'agréable : parce qu'à la fin, (1) pour s'attacher trop au stile figuré, ils tombent dans une sorte affectation.

Il y a encore un troisième défaut opposé au Grand, qui regarde le Pathétique. Théodore l'appelle une *furor hors de saison*, lorsqu'on s'échauffe mal-à-propos, ou qu'on s'emporte avec excès, quand le sujet ne permet que de s'échauffer médiocrement. En effet, on voit très-souvent des Orateurs, qui, comme s'ils étoient yvres, se laissent emporter à des passions qui ne conviennent pas à leur sujet, mais qui leur sont propres, & qu'ils ont apportées de l'école : si bien que comme on n'est point touché de ce qu'ils disent, ils se rendent à la fin odieux & insupportables. Car c'est ce qui arrive nécessairement à ceux qui s'emporent & se débattent mal-à-propos devant des gens qui ne sont point du tout émûs. Mais nous parlerons en un autre endroit de ce qui concerne les passions.

de profit de sa nourriture. Nous avons le mot contraire en grec dans le chap. xv. TOLLIVS.

(1) Pour s'attacher trop au stile figuré, ils tombent dans

une sorte affectation.] Longin dit d'une manière plus forte, & par une figure, Ils échouent dans le stile figuré, & se perdent dans une affectation ridicule. DACIER.

CHAPITRE III.

Du Stile froid.

POUR ce qui est de ce Froid ou Puéril dont nous parlions, Timée en est tout plein. Cet Auteur est assez habile homme d'ailleurs ; il ne manque pas quelquefois par le Grand & le Sublime : (1) il sçait beaucoup, & dit même les choses d'assez bon sens : si ce n'est qu'il est enclin naturelle-

(1) Il dit les choses d'assez bon sens.] Εἰρωνεύειν veut dire un homme qui imagine, qui pense sur toutes choses ce

qu'il faut penser, & c'est proprement ce qu'on appelle un homme de bon sens. B O R P E A U.

ment à reprendre les vices des autres quoiqu'aveugle pour les propres défauts, & si curieux au reste d'étaler de nouvelles pensées, que cela le fait tomber assez souvent dans la dernière puérité. Je me contenterai d'en donner ici un ou deux exemples ; parce que Cécilius en a déjà rapporté un assez grand nombre. En voulant louer Alexandre le Grand : *Il a*, dit-il, *conquis toute l'Asie en moins de tems qu'Isocrate n'en a employé* (1) *à composer son Panégyrique.* (2) Voilà, sans mentir, une comparaison admirable d'Alexandre le Grand avec un Rhéteur. Par cet-

(1) *Ib. Il sçait beaucoup, & dit même les choses d'assez bon sens.]*

Longin dit de Timée *πλουσιος & ἐμπροσίωνος*. Mais ce dernier mot ne me paroît pas pouvoir signifier un homme, qui dit les choses d'assez bon sens : & il me semble qu'il veut bien plutôt dire un homme qui a de l'imagination, &c. Et c'est le caractère de Timée dans ces deux mots. Longin n'a fait que traduire ce que Cicéron a dit de cet Auteur dans le second Livre de son Orateur : *Rerum copia & sententiarum varietate abundantissimus*. *Πλουσιος* répond à *rerum copia*, & *ἐμπροσίωνος* à *sententiarum varietate*. DACIER.

Ibid. Il sçait beaucoup, &c.] M. Dacier est ici encore de mon sentiment. Nous avons vu dans le premier chapitre le mot *ἐμπροσίωνος*. Ici nous en avons un qui en est dérivé, *ἐμπροσίωνος*, c'est-à-dire qui est fort riche en pensées & en expressions. *Νόστος ἐξῆς*, ce qu'Herodien dit de l'Empereur Sévere, est encore un peu plus, & se dit d'un homme qui sçait sur le champ trouver

des expédiens pour se tirer d'affaires. TOLLIVS.

(1) *A composer son Panégyrique.]* Le Grec porte, *à composer son Panégyrique pour la guerre contre les Perses*. Mais si je l'avois traduit de la sorte, on croiroit qu'il s'agiroit ici d'un autre Panégyrique, que du Panégyrique d'Isocrate, qui est un mot consacré en notre langue. BOILEAU.

Ibid. A composer son Panégyrique.] J'aurois mieux aimé traduire, *qu'Isocrate n'en a employé à composer le Panégyrique*. Car le mot *son* m'a semblé faire ici une équivoque, comme si c'étoit le Panégyrique d'Alexandre. Ce Panégyrique fut fait pour exhorter Philippe à faire la guerre aux Perses ; cependant les Interprètes Latins s'y sont trompés, & ils ont expliqué ce passage, comme si ce discours d'Isocrate avoit été l'éloge de Philippe pour avoir déjà vaincu les Perses. DACIER.

(2) *Voilà, sans mentir, une comparaison admirable d'Alexandre le Grand avec un Rhe-*

te raison, Timée, il s'ensuivra que les Lacédémoniens le doivent céder à Isocrate : (1) puisqu'ils furent trente ans à prendre la ville de Messène, & que celui-ci n'en mit que dix à faire son Panégyrique.

Mais à propos des Athéniens qui étoient prisonniers de guerre dans la Sicile, de quelle exclamation penseriez-vous qu'il se serve ? Il dit, *Que c'étoit une punition du Ciel, à cause de leur impiété envers le Dieu Hermès, autrement Mercure ; & pour*

honneur.] Il y a dans le Grec, du Macédonien, avec un Sophiste. A l'égard du Macédonien, il falloit que ce mot eût quelque grace en Grec, & qu'on appellât ainsi Alexandre par excellence, comme nous appellons Ciceron, l'Orateur Romain. Mais le Macédonien en François, pour Alexandre, seroit ridicule. Pour le mot de Sophiste, il signifie bien plutôt en Grec un Rhéteur, qu'un Sophiste, qui en François ne peut jamais être pris en bonne part, & signifie toujours un homme qui trompe par de fausses raisons, qui fait des Sophismes, *Cavillatorem* : au lieu qu'en Grec c'est souvent un nom honorable.

BOILEAU.

(1) *Puisqu'ils furent trente ans à prendre la ville de Messène.*] Longin parle ici de cette expédition des Lacédémoniens, qui fut la cause de la naissance des Parthéniens, dont j'ai expliqué l'Histoire dans Horace. Cette guerre ne dura que vingt ans ; c'est pourquoi, comme M. le Fèvre l'a fort bien remarqué, il faut nécessairement corriger le texte de Longin, où les Copistes ont mis un λ, qui signifie trente, pour un κ, qui ne marque que vingt. M. le Fèvre ne s'est pas amusé à le prouver ; mais voici un passage de Tyrtée qui confirme la chose fort clairement :

Ἀμφοὶ τῷδ' ἐμάχοντ' ὄνειακαὶ δ' ἐκ
Νωλεμῖως, αἰεὶ Τηλασίφρονα θυμὸν ἔχοντες,
Αἰχμηταὶ παλῆρων ἡμετέρων παλῆρες.
Εἰκοστὴ δ' οἱ μὲν κατὰ πύονα ἔργα λιπύσας
Φεύγον Ἰθωμαίων ἐκ μεγάλων ὀρέων.

Nos braves ayeux assiégèrent pendant dix-neuf ans sans aucun relâche la ville de Messène, & à la vingtième année, les Messéniens quittèrent leur citadelle

d'Ithome. Les Lacédémoniens eurent encore d'autres guerres avec les Messéniens, mais elles ne furent pas si longues.

DACIER.

avoir mutilé ses statues. Vû principalement (1) qu'il y avoit un des Chefs de l'armée ennemie (2) qui tiroit son nom d'Hermès de pere en fils, sçavoir Hermocrate fils d'Hermon. Sans mentir, mon cher Terentianus, je m'étonne qu'il n'ait dit aussi de Denis le Tyran, que les Dieux permirent qu'il fût chassé de son Royaume par Dion & par Heraclide, à cause de son peu de respect à l'égard de Dios & d'Heraclès, c'est-à-dire, de Jupiter & d'Hercule.

Mais pourquoi m'arrêter après Timée ? Ces Heros de l'antiquité, je veux dire Xenophon & Platon, sortis de l'école de Socrate, s'oublient bien quelquefois eux-mêmes, jusqu'à laisser échaper dans leurs écrits des choses basses & puériles. Par exemple ce premier, dans le livre qu'il a écrit de la République des Lacédémoniens : *On ne les entend, dit-il, non plus parler que si c'étoient des pierres. Ils ne tournent non plus les yeux que s'ils étoient de bronze.*

(1) *Parce qu'il y avoit, &c.]* Cela n'explique point, à mon avis, la pensée de Timée, qui dit, *Parce qu'il y avoit un des Chefs de l'armée ennemie, sçavoir Hermocrate fils d'Hermon, qui descendoit en droite ligne de celui qu'ils avoient si maltraité.* Timée avoit pris la généalogie de ce Général des Syracusains, dans les Tables qui étoient gardées dans le Temple de Jupiter Olympien près de Syracuse, & qui furent surprises par les Athéniens au commencement de cette guerre, comme cela est expliqué plus au long par Plutarque dans la vie de Nicias. Thucydide parle de cette mutilation des statues de Mercure, & il dit qu'elles furent toutes mutilées, tant celles qui étoient dans les Temples, que celles qui étoient à l'entrée des maisons des par-

ticuliers. D A C I E R.

Ibid. *Parce qu'il y avoit, &c.]* J'avois ici mis en marge, *qui tiroit son origine de ce Dieu, dont il avoit outragé la Majesté.* Ce mot *maltraiter*, duquel M. Dacier se sert, ne me semble pas assez fort : parce qu'il s'agit ici d'une impiété singulière, & d'un sacrilège, par lequel on viole le droit des dieux. De même M. Despreaux peu après, en disant, *à cause de son peu de respect*, ne me donne pas cette idée que l'impiété de Denis mérite. TOLLIVS.

(2) *Qui tiroit son nom d'Hermès.]* Le Grec porte, *qui tiroit son nom du Dieu qu'on avoit offensé* ; mais j'ai mis d'Hermès, afin qu'on vit mieux le jeu de mots. Quoique puisse dire M. Dacier ; je suis de l'avis de Langbaine, & ne crois point que *ἡ ἀπὸ ἡρμῆ*

Enfin vous diriez qu'ils ont plus de pudeur (1) que ces parties de l'œil ; que nous appellons en Grec du nom de Vierges. C'étoit à Amphicrate, & non pas à Xénophon, d'appeller les prunelles, des Vierges pleines de pudeur. Quelle pensée ! bon Dieu ! parce que le mot de Coré, qui signifie en Grec la prunelle de l'œil, signifie aussi une Vierge, de vouloir que toutes les prunelles universellement soient des Vierges pleines de modestie : vû qu'il n'y a peut-être point d'endroit sur nous où l'impudence éclate plus que dans les yeux ; & c'est pourquoi Homere, pour exprimer un impudent, Homme chargé de vin, dit-il, qui as l'impudence d'un chien dans les yeux. Cependant, Timée n'a pû voir une si froide pensée dans Xénophon, (2) sans la revendiquer comme un vol, qui lui avoit été fait par cet Auteur. Voici donc comme il l'employe dans la vie d'Agathocle. N'est-ce pas une chose étrange, qu'il ait ravi sa propre cousine qui venoit d'être mariée à un autre ; qu'il l'ait, dis-je, ravie le lendemain même de ses nûces ? Car qui est-ce

καμνιδίτης ἦν, veuille dire autre, chose que, qui tiroit son nom de pere en fils, du Dieu qu'on avoit offensé. BOILEAU.

(1) *Que ces parties de l'œil, &c.*] Ce passage est corrompu dans tous les exemplaires que nous avons de Xénophon, où l'on a mis θαλάμους pour ἰσθαλμοῖς ; faute d'avoir entendu l'équivoque de κέρη.

Ibid. *Que ces parties de l'œil.*] Ifidore de Péluſe dit dans une de ses lettres, αἱ κέραι, αἱ εἰς τὸν ὀφθαλμὸν, καὶ ὡς παρδύνοι ἐν θαλάμοις, ἰδρυμέναι, & τοῖς βλεφάροις καθάπερ παραπετασμάσι κεκαλυμμέναι : les prunelles placées au-dedans des yeux, comme des vierges dans la chambre nuptiale, & cachées sous les paupières, comme sous

des voiles. Ces paroles mettent la pensée de Xénophon dans tout son jour. BOIVIN.

(2) *Sans la revendiquer comme un vol.*] C'est ainsi qu'il faut entendre, εἰς φάρμακον τινὲς ἰσθαλμῶνες, & non pas, sans lui en faire une espèce de vol, Tanquam furtum quoddam attingens. Car cela auroit bien moins de sel. BOILEAU.

Ibid. *Sans la revendiquer, &c.*] Je ne sçai pas si cette expression de M. Boileau est assez nette & exacte ; parce que Timée ayant vécu assez long-tems après Xénophon, ne pouvoit revendiquer cette pensée de Xénophon, comme un vol qui lui pût avoir été fait : mais il croyoit qu'il s'en pouvoit servir comme

qui eût voulu faire cela , (1) s'il eût eu des vierges aux yeux , & non pas des prunelles impudiques ? Mais que dirons-nous de Platon , quoique divin d'ailleurs , qui voulant parler de ces Tablettes de bois de cypres , où l'on devoit écrire les actes publics , use de cette pensée : (2) *Ayant écrit toutes choses , ils poseront dans les temples ces* (3) *monumens de cypres* , Et ailleurs , à propos des murs : *Pour ce qui est des murs* , dit-il , Mégillus , *je suis de l'avis de Sparte , de les laisser dormir à terre , & de ne les point faire lever*. Il y a quelque chose d'aussi ridicule dans Hérodote , quand il appelle les belles femmes (4) *le mal des yeux*. Ceci néanmoins semble en quelque

d'une chose qui étoit exposée au pillage.

(1) *S'il eût eu des vierges aux yeux , & non pas des prunelles impudiques*.] L'opposition , qui est dans le texte entre *κόρας* & *πόρνας* , n'est pas dans la traduction entre *vierges* & *prunelles impudiques*. Cependant comme c'est l'opposition qui fait le ridicule , que Longin a trouvé dans ce passage de Timée , j'aurois voulu la conserver , & traduire , *S'il eût eu des vierges aux yeux , & non pas des courtisanes*. DACIER.

(2) *Ayant écrit toutes ces choses ils poseront dans les temples ces monumens de Cypres*.] De la manière dont M. Boileau a traduit ce passage , je n'y trouve plus le ridicule que Longin a voulu nous y faire remarquer. Car pourquoi des *Tablettes de Cypres* ne pourroient-elles pas être appellées des *monumens de Cypres* ? Platon dit , *ils poseront dans les temples ces mémoires de Cypres*. Et ce sont ces mémoires de

Cypres , que Longin blâme avec raison ; car en Grec , comme en notre langue , on dit fort bien *des mémoires* , mais le ridicule est d'y joindre la matière , & de dire *des mémoires de Cypres*. DACIER.

(3) *Monumens de Cypres*.] J'ai oublié de dire , à propos de ces paroles de Timée , qui sont rapportées dans ce Chapitre , que je ne suis point du sentiment de M. Dacier , & que tout le froid , à mon avis , de ce passage consiste dans le terme de *Monument* mis avec *Cypres*. C'est comme qui diroit , à propos des Registres du Parlement , *ils poseront dans le Greffe ces monumens de parchemin*. BOILEAU.

(4) *Le mal des yeux*.] Ce sont des Ambassadeurs Persans , qui le disent dans Hérodote chez le Roi de Macédoine Amyntas. Cependant Plutarque l'attribue à Alexandre le Grand ; & le met au rang des Apophthegmes de ce Prince. Si cela est , il falloit qu'Alexandre l'eût pris à Hé-

façon pardonnable à l'endroit où il est ; (1) parce que ce sont des barbares qui le disent dans le vin & la débauche : mais ces personnes n'excusent pas la bassesse de la chose ; & il ne falloit pas , pour rap-

rodote. Je suis pourtant du sentiment de Longin , & je trouve le mot froid dans la bouche même d'Alexandre. BOILEAU.

Ibid. *Le mal des yeux.*] Ce passage d'Herodote est dans le cinquième Livre , & si l'on prend la peine de le lire, je m'assure que l'on trouvera ce jugement de Longin un peu trop sévère. Car les Perses , dont Herodote rapporte ce mot , n'appelloient point en général les belles femmes *le mal des yeux* : ils parloient de ces femmes qu'Amyntas avoit fait entrer dans la chambre du festin , & qu'il avoit placées vis-à-vis d'eux , de manière qu'ils ne pouvoient que les regarder. Ces barbares , qui n'étoient pas gens à se contenter de cela , se plaignirent à Amyntas , & lui dirent , qu'il ne falloit point faire venir ces femmes , ou qu'après les avoir fait venir , il devoit les faire asséoir à leurs côtés , & non pas vis-à-vis pour leur faire mal aux yeux. Il me semble que cela change un peu l'espèce. Dans le reste il est certain que Longin a eu raison de condamner cette figure. Beaucoup de Grecs déclineront pourtant ici sa juridiction sur ce que de fort bons Auteurs ont dit beaucoup de choses semblables. Ovide en est plein. Dans Plutarque , un homme appelle un

bon garçon , *la fièvre de son fils*. Térence a dit *mos mores morbum illi esse scio*. Et pour donner des exemples plus conformes à celui dont il s'agit , un Grec appelle les fleurs *εἰς τὴν ὀφθαλμῶν*, *la fête de la vue* , & la verdure *παύγουεν ὀφθαλμῶν*, *l'écalage des yeux*. DACIER.

Ibid. *Le mal des yeux.*] Comme je l'ai montré dans mes Remarques , Herodote trouve dans cette faute , si c'en est une , beaucoup d'imitateurs , *sic ut ipsum numerus defendat , si quid peccaverit*. Quant à moi , je trouve ce trait assez délicat & agréable , & j'opposerai au jugement de Longin celui de Philostrate , qui louë un semblable trait de l'Orateur Isée : Ἀρδύος γὰρ ἡ πόρος ἐρεμῖν αὐτὸν , ἢ ἡ δεινὰ αὐτῷ καλὴ φαίνεται ; μάλα σφραγῶς ὁ Γ' αἰῶς , πέπαιμαι , εἶπεν , ὀφθαλμῶν. Et puisque ces façons de parler ont plû à tant de monde , & à tant de sçavans , je m'arrêterai à la sentence que Longin même donne à la fin du septième chapitre. TOLLIVUS.

(1) *Parce que ce sont des Barbares qui le disent dans le vin & dans la débauche.*] Longin rapporte deux choses qui peuvent en quelque façon excuser Hérodote d'avoir appelé les belles femmes , *le mal des yeux* : la première , que ce sont des Barbares qui le disent : & la seconde , qu'ils le

porter un méchant mot, se mettre au hazard de déplaire à toute la postérité.

<p>disent dans le vin & dans la débauche. En les joignant on n'en fait qu'une : & il me semble que cela affoiblit en quelque maniere la pensée de Lon-</p>	<p>gin, qui a écrit, parce que ce sont des Barbares qui le disent, & qui le disent même dans le vin & dans la débauche. D A- C I E R.</p>
--	---

C H A P I T R E IV.

De l'origine du Stile froid.

TOUTES ces affectations cependant, si basses & si puériles, ne viennent que d'une seule cause, c'est à sçavoir de ce qu'on cherche trop la nouveauté dans les pensées, qui est la manie sur tout des Ecrivains d'aujourd'hui. Car du même endroit que vient le bien, assez souvent vient aussi le mal. Ainsi voyons-nous que ce qui contribué le plus en de certaines occasions à embellir nos Ouvrages, ce qui fait, dis-je, la beauté, la grandeur, les graces de l'élocution, cela même en d'autres rencontres, est quelquefois cause du contraire ; comme on le peut aisément reconnoître (1) dans les *Hyperboles*, & dans ces autres figures qu'on appelle *Pluriels*. En effet, nous montrerons dans la suite, combien il est dangereux de s'en servir. Il faut donc voir maintenant comment nous pourrons éviter ces vices, qui se glissent quelquefois dans le Sublime. Or nous en viendrons à bout sans doute, si nous nous acquérons d'abord une connoissance nette & distincte du véritable Sublime, & si nous apprenons à en bien juger ; ce qui n'est pas une chose peu difficile ; puisqu'enfin, de sçavoir bien juger du fort & du foible d'un discours, ce ne peut être que l'effet d'un long usage, & le dernier fruit, pour ainsi dire,

(1) Dans les *Hyperboles*.] *μεταβολαι*, c'est-à-dire, *chan-*
 Dans le Grec il y a encore *gemens*, de laquelle figure il

d'une étude consommée. Mais par avance , voici peut-être un chemin pour y parvenir.

parle dans le Chapitre XIX. | *preaux.*) TOLLIVS.
(*suivant l'édition de M. Des-* |

CHAPITRE V.

Des moyens en général pour connoître le Sublime.

IL faut sçavoir , mon cher Tércntianus , que dans la vie ordinaire , on ne peut point dire qu'une chose ait rien de grand , quand le mépris qu'on fait de cette chose tient lui-même du grand. Telles sont les richesses , les dignités , les honneurs , les empires , & tous ces autres biens en apparence , qui n'ont qu'un certain faste au dehors , & qui ne passeront jamais pour de véritables biens dans l'esprit d'un Sage : puisqu'au contraire ce n'est pas un petit avantage que de les pouvoir mépriser. D'où vient aussi qu'on admire beaucoup moins ceux qui les possèdent , que ceux qui les pouvant posséder , les rejettent par une pure grandeur d'ame.

Nous devons faire le même jugement à l'égard des Ouvrages des Poètes & des Orateurs. Je veux dire , qu'il faut bien se donner de garde d'y prendre pour Sublime une certaine apparence de grandeur , bâtie ordinairement sur de grands mots assemblés au hazard , & qui n'est à la bien examiner , qu'une vaine enflure de paroles , plus digne en effet de mépris que d'admiration. (1) Car tout ce qui est véritablement Sublime , a cela de propre , quand on l'écoute , qu'il élève l'ame , & lui fait concevoir une plus haute opinion d'elle-même , la remplissant de joye , & de je ne sçai quel noble orgueil , comme si c'étoit elle qui eût produit les choses qu'elle vient simplement d'entendre.

(1) Car tout ce qui est véritablement sublime , &c.] Le Grand Prince de Condé en-
tendant lire cet endroit ; Voilà le Sublime , s'écria-t-il , Voilà son véritable caractère.

(1) Quand donc un homme de bons sens, & habile en ces matieres, nous récitera quelque endroit d'un Ouvrage ; si après avoir ouï cet endroit plusieurs fois, nous ne sentons point qu'il nous élève l'ame, & nous laisse dans l'esprit une idée qui soit même au dessus de ce que nous venons d'entendre ; mais si au contraire, en le regardant avec attention, nous trouvons qu'il tombe, & ne se soutienne pas, il n'y a point là de Grand, puisqu'enfin ce n'est qu'un son de paroles, qui frappe simplement l'oreille, & dont il ne demeure rien dans l'esprit. La marque infailible du Sublime, c'est quand nous sentons qu'un Discours (2) nous laisse beaucoup à penser ; qu'il fait d'abord un effet sur nous, auquel il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de résister ; & qu'ensuite le souvenir nous en dure, & ne s'efface qu'avec peine. En un mot, figurez-vous qu'une chose est véritablement sublime, quand vous voyez qu'elle plaît universellement & dans toutes

(1) *Quand donc un homme de bon sens.*] Voyez mes remarques Latines. TOLLIVS.

(2) *Nous laisse beaucoup à penser.*] Οὐ πολλὰ μὲν ἀναδεύσεις, dont la contemplation est fort étendue, qui nous remplit d'une grande idée. A l'égard de κατεξάνσεις, il est vrai que ce mot ne se rencontre nulle part dans les Auteurs grecs ; mais le sens que je lui donne est celui, à mon avis, qui lui convient le mieux, & lorsque je puis trouver un sens au mot d'un Auteur, je n'aime point à corriger le texte. BOILEAU.

Ibid. *Qu'un discours nous laisse beaucoup à penser, &c.*] Si Longin avoit défini de cette maniere le Sublime, il me semble que sa définition seroit

vicieuse, parce qu'elle pourroit convenir aussi à d'autres choses qui sont fort éloignées du Sublime. M. Boileau a traduit ce passage comme tous les autres Interprètes ; mais je croi qu'ils ont confondu le mot κατεξάνσεις avec κατεξάνσεις. Il y a pourtant bien de la différence entre l'un & l'autre. Il est vrai que le κατεξάνσεις de Longin ne se trouve point ailleurs. Hesychus marque seulement ἀνάστημα, ὑψωμα. Οὐ ἀνάστημα est la même chose qu'ἀνάσεις ; d'où ἐξάνσεις & κατεξάνσεις ont été formés. Κατεξάνσεις n'est donc ici que ἀύξησης, augmentum : ce passage est très-important, & il me paroît que Longin a voulu dire : *Le véritable Sublime est celui,*

ses parties. (1) Car lorsqu'en un grand nombre de personnes différentes de profession & d'âge, & qui n'ont aucun rapport ni d'humeur, ni d'inclination, tout le monde vient à être frappé également (2) de quelque endroit d'un Discours; ce jugement & cette approbation uniforme de tant d'esprits, si discordans d'ailleurs, est une preuve certaine & indubitable qu'il y a là du Merveilleux & du Grand.

auquel, quoique l'on médite, il est difficile, ou plutôt impossible, de rien ajouter; qui se conserve dans notre mémoire, & qui n'en peut être qu'à peine effacé.

DACIER.

Ibid. Qu'un discours nous laisse.] Voyez mes remarques Latines. TOLLIVS,

(1) *Car lorsqu'en un grand nombre.] C'est l'explication que tous les Interprètes ont donnée à ce passage; mais il me semble qu'ils ont beaucoup ôté de la force & du raisonnement de Longin, pour avoir joint λόγων ἐν π, qui doivent être séparés. Λόγων n'est point ici le discours, mais le langage. Longin dit, car lorsqu'en un grand nombre de personnes dont les inclinations, l'âge, l'humeur, la profession, & le langage sont différens, tout le monde vient à être frappé également d'un même endroit, ce jugement, &c. Je ne doute pas que ce ne soit le véritable sens. En effet, comme chaque nation dans sa langue a une manière de dire les*

choses, & même de les imaginer, qui lui est propre; il est constant qu'en ce genre, ce qui plaira en même tems à des personnes de langage différent, aura véritablement ce Merveilleux & ce Sublime.

DACIER.

Ibid. Car lorsqu'en un grand nombre, &c.] J'ai de la satisfaction de ce que M. Dacier est ici de même sentiment que moi: mais dans le Latin le mot de λόγων n'avoit point de grace. C'est pourquoi je me suis servi d'une autre expression, ac tota denique vita ratione, au lieu de ac sermonis varietate. J'eusse pû dire avec autant de douceur, atque omni orationis varietate: mais alors je ne m'en souvins pas. TOLLIVS.

(2) *De quelque endroit d'un discours.] Λόγων ἐν π, c'est ainsi que tous les Interprètes de Longin ont joint ces mots. M. Dacier les arrange d'une autre sorte; mais je doute qu'il ait raison. BOILEAU.*



C H A P I T R E V I.

Des cinq sources du Grand.

IL y a, pour ainsi dire, cinq sources principales du Sublime : (1) mais ces cinq sources présupposent, comme pour fondement commun, *une faculté de bien parler* ; sans quoi tout le reste n'est rien.

Cela posé, la première & la plus considérable est *une certaine élévation d'esprit, qui nous fait penser heureusement les choses*, comme nous l'avons déjà montré dans nos Commentaires sur Xénophon.

La seconde consiste dans le *Pathétique* : j'entends par *Pathétique*, cet enthousiasme, cette véhémence naturelle, qui touche & qui émeut. Au reste, à l'égard de ces deux premières, elles doivent presque tout à la nature, & il faut qu'elles naissent en nous ; au lieu que les autres dépendent de l'art en partie.

La troisième n'est autre chose que *les Figures tournées d'une certaine manière*. Or les Figures sont de deux sortes : les Figures de pensée, & les Figures de diction.

Nous mettons pour la quatrième, *la noblesse de l'expression*, qui a deux parties ; le choix des mots, & la diction élégante & figurée.

Pour la cinquième, qui est celle, à proprement parler, qui produit le Grand, & qui renferme en soi toutes les autres, c'est *la composition & l'arrangement des paroles dans toute leur magnificence & leur dignité*.

Examinons maintenant ce qu'il y a de remar-

(1) Mais ces cinq sources présupposent comme pour fondement commun.] Longin dit, mais ces cinq sources présupposent comme pour fond, comme pour

lit commun, la faculté de bien parler. M. Despreaux n'a pas voulu suivre la figure, sans doute de peur de tomber dans l'affectation. DACIER.

quable dans chacune de ces espèces en particulier : mais nous avertirons en passant , que Cecilius en a oublié quelques-unes , & entre autres le Pathétique. Et certainement , s'il l'a fait pour avoir crû que le Sublime & le Pathétique naturellement n'alloient jamais l'un sans l'autre , & ne faisoient qu'un ; il se trompe : puisqu'il y a des passions qui n'ont rien de grand , & qui ont même quelque chose de bas , comme l'affliction , la peur , la tristesse ; & qu'au contraire il se rencontre quantité de choses grandes & sublimes , où il n'entre point de passion. Tel est entre autres ce que dit Homere avec tant de hardiesse , (1) en parlant des Aloïdes.

*Pour détrôner les Dieux , leur vaste ambition
Entreprit d'entasser Osse sur Pélion.*

Ce qui suit est encore bien plus fort.

Ils l'eussent fait sans doute , &c.

Et dans la Prose , les Panégyriques , & tous ces Discours qui ne se font que pour l'ostentation , ont par tout du grand & du Sublime , bien qu'il n'y entre point de passion pour l'ordinaire. De sorte que même entre les Orateurs , ceux-là communément sont les moins propres pour le Panégyrique , qui sont les plus pathétiques ; & au contraire ceux qui réussissent le mieux dans le Panégyrique , s'entendent assez mal à toucher les passions.

Que si Cécilius s'est imaginé que le Pathétique en général ne contribuoit point au Grand , & qu'il étoit par conséquent inutile d'en parler ; il ne s'a-

(1) *En parlant des Aloïdes.*] C'étoient des Géans , qui croissoient tous les ans d'une cou-dée en largeur , & d'une aul-ne en longueur. Ils n'avoient pas encore quinze ans , lorsqu'ils se mirent en état d'es-

calader le Ciel. Ils se tuèrent l'un l'autre par l'adresse de Diane. *Odyss.* L. XI. vers 310. Aloïds étoit fils de Titan & de la Terre. Sa femme s'appelloit Iphimedis , elle fut violée par Neptune dont elle

buse pas moins. Car j'ose dire qu'il n'y a peut-être rien qui relève davantage un Discours, qu'un beau mouvement & une passion poussée à propos. En effet, c'est comme une espèce d'enthousiasme & de fureur noble, qui anime l'Oraison, & qui lui donne un feu & une vigueur toute divine.

eut deux enfans, Otus & Ephialte, qui furent appelés Aloïdes; à cause qu'ils furent nourris & élevés chez

Aloüs, comme ses enfans, Virgile en a parlé dans le 6. de l'Eneïde :

*Hic & Aloïdas geminos immania vidi
Corpora.* BOILEAU.

C H A P I T R E V I I.

De la sublimité dans les pensées.

BIEN que des cinq parties dont j'ai parlé, la première & la plus considérable, je veux dire cette élévation d'esprit naturelle, soit plutôt un présent du ciel, qu'une qualité qui se puisse acquérir; nous devons, autant qu'il nous est possible, nourrir notre esprit au Grand, (1) & le tenir toujours plein & enflé, pour ainsi dire, d'une certaine fierté noble & généreuse.

(1) *Et le tenir toujours plein & enflé, pour ainsi dire, d'une certaine fierté, &c.*] Il me semble que le mot *plein* & le mot *enflé* ne demandent pas cette modification, *pour ainsi dire*. Nous disons tous les jours, *c'est un esprit plein de fierté*, *cet homme est enflé d'orgueil*; mais la figure dont Longin s'est servi la demandait nécessairement. J'aurois voulu la conserver & traduire, & le tenir toujours, pour ainsi dire, gros d'une fierté noble & généreuse. DACIER.

Ibid, Et le tenir toujours

plein.] Ni l'un ni l'autre des Interprètes François n'a pu trouver dans sa langue un mot qui exprimât la force du Grec ἐκχύμενος. Et c'est pour cela que M. Boileau s'est servi de la modification que M. Dacier rejette. On eût pu s'exprimer de cette manière: *Nous devons, autant qu'il nous est possible, accoutumer notre ame aux pensées sublimes, & la tenir toujours comme enceinte, pour ainsi dire, d'une certaine fierté noble & généreuse.* TOLLIVS.

Que si on demande comme il s'y faut prendre, j'ai déjà écrit ailleurs, que cette élévation d'esprit étoit (1) une image de la grandeur d'ame; & c'est pourquoi nous admirons quelquefois la seule pensée d'un homme, encore qu'il ne parle point, à cause de cette grandeur de courage que nous voyons. Par exemple, le silence d'Ajux aux enfers, dans l'Odyssée. Car ce silence a je ne sçai quoi de plus grand que tout ce qu'il auroit pû dire.

La première qualité donc qu'il faut supposer en un véritable Orateur, c'est qu'il n'ait point l'esprit rampant. En effet, il n'est pas possible qu'un homme qui n'a toute sa vie que des sentimens & des inclinations basses & serviles, puisse jamais rien produire qui soit merveilleux, ni digne de la postérité. Il n'y a vrai-semblablement que ceux qui ont de hautes & de solides pensées, qui puissent faire des discours élevés; & c'est particulièrement aux grands hommes qu'il échape de dire des choses extraordinaires. (2) Voyez, par exemple, ce que répondit Alexandre, quand Darius lui offrit la moitié

(1) *Une image de la grandeur.*] Ce mot d'*image* n'est pas assez fort, ni assez clair dans cet endroit. C'est toute autre chose dans le Latin. Quant à moi, je me fusse servi du mot *écho*; ou plutôt d'une autre similitude, en disant, que cette élévation d'esprit étoit la resplendeur de la sublimité de l'ame. TOLLIVS.

(2) *Voyez, par exemple, &c.*] Tour ceci jusqu'à cette grandeur qu'il lui donne, &c. est suppléé au texte Grec qui est défectueux en cet endroit. BOILEAU.

Ibid. *Voyez, par Exemple, ce que répondit Alexandre, &c.*] Il manque en cet endroit plusieurs feuillets, Ce-

pendant, Gabriel de Pétra a crû qu'il n'y manquoit que trois ou quatre lignes. Il les a suppléées. M. le Fèvre de Saumur approuve fort sa restitution, qui en effet est très-ingénieuse, mais fautive, en ce qu'elle suppose que la réponse d'Alexandre à Parménion doit précéder immédiatement l'endroit d'Homère, dont elle étoit éloignée de douze pages raisonnablement grandes. Il est donc important de sçavoir précisément combien il manque dans tous les endroits défectueux, pour ne pas faire à l'avenir de pareilles suppositions. Il y a six grandes lacunes dans le Traité du Sublime. Les Chapitres,

de l'Asie avec sa fille en mariage. *Pour moi*, lui disoit Parménion, *si j'étois Alexandre, j'accepterois ces offres. Et moi aussi*, repliqua ce Prince, *si j'étois Parménion*. N'est-il pas vrai qu'il falloit être Alexandre pour faire cette réponse ?

Et c'est en cette partie qu'a principalement excellé Homere, dont les pensées sont toutes sublimes : comme on le peut voir dans la description de la Déesse Discorde, qui a, dit-il,

La tête dans les Cieux, & les pieds sur la Terre.

Car on peut dire que cette grandeur qu'il lui donne est moins la mesure de la Discorde, que de la capacité & de l'élévation de l'esprit d'Homere. Hésiode a mis un Vers bien différent de celui-ci, dans son Bouclier, s'il est vrai que ce Poème soit

où elles se trouvent, sont le II. le VII. le X. le XVI. le XXV. & le XXXI. selon l'édition de M. Despreaux. Elles sont non seulement dans tous les Imprimés, mais aussi dans tous les Manuscrits. Les Copistes ont eu soin, pour la plupart, d'avertir combien il manque dans chaque endroit. Mais jusqu'ici les Commentateurs n'ont eu égard à ces sortes d'avertissemens qu'autant qu'ils l'ont jugé à propos : l'autorité des Copistes n'étant pas d'un grand poids auprès de ceux qui la trouvent opposée à d'heureuses conjectures. L'ancien Manuscrit de la Bibliothèque du Roi a cela de singulier, qu'il nous apprend la mesure juste de ce que nous avons perdu. Les cahiers y sont cotés jusqu'au nombre de trente. Les cotés ou signatures sont de même antiquité que le texte. Les vingt-

trois premiers cahiers, qui contiennent les Problèmes d'Aristote, sont tous de huit feuillets chacun. A l'égard des sept derniers, qui appartiennent au Sublime de Longin, le premier, le troisième, le quatrième, & le sixième, cotés 24. 26. 27. & 29. sont de six feuillets, ayant perdu chacun les deux feuillets du milieu. C'est ce qui a fait la première, la troisième, la quatrième, & la sixième lacune des Imprimés, & des autres Manuscrits. Le second cahier manque entièrement, mais comme il en restoit encore deux feuillets dans le tems que les premières copies ont été faites, il ne manque en cet endroit, dans les autres Manuscrits, & dans les Imprimés, que la valeur de six feuillets. C'est ce qui a fait la seconde lacune, que Gabriel de Pétra a prétendu remplir de trois ou quatre de

de lui, (1) quand il dit, à propos de la Déesse des Ténébres :

Une puante humeur lui couloit des narines.

En effet, il ne rend pas proprement cette Déesse terrible, mais odieuse & dégoûtante. Au contraire, voyez quelle majesté Homere donne aux Dieux.

Autant qu'un homme (2) assis au rivage des mers

Voit d'un roc élevé d'espace dans les airs :

Autant des Immortels les coursiers intrépides

En franchissent d'un saut, &c.

Il mesure l'étendue de leur saut à celle de l'Uni-

gnés. Le cinquième cahier, coté 28. n'est que de quatre feuillets : les quatre du milieu sont perdus. C'est la cinquième lacune. Le septième n'est que de trois feuillets continus, & remplis jusqu'à la dernière ligne de la dernière page. On examinera ailleurs s'il y a quelque chose de perdu en cet endroit. De tout cela, il s'ensuit qu'entre les six lacunes spécifiées, les moindres sont de quatre pages, dont le vuide ne pourra jamais être rempli par de simples conjectures. Il s'ensuit de plus, que le Manuscrit du Roi est original par rapport à tous ceux qui nous restent aujourd'hui, puisqu'on y découvre l'origine & la véritable cause de leur imperfection. BOIVIN.

(1) *Quand il a dit à propos de la Déesse des Ténébres.* Je ne sçai pas pourquoi les Interprètes d'Hésiode & de Longin ont voulu que Ἀχλὺς soit ici la Déesse des ténébres. C'est sans doute la tristesse ;

comme M. le Fèvre l'a remarqué. Voici le portrait qu'Hésiode en fait dans le *Bouclier*, au vers 264. *La tristesse se tenoit près de là toute baignée de pleurs, pâle, sèche, dé faite, les genoux fort gros, & les ongles fort longs. Ses narines étoient une fontaine d'humeurs, le sang couloit de ses joues, elle grinçoit les dents, & couvroit ses épaules de poussière.* Il seroit bien difficile que cela pût convenir à la Déesse des ténébres. Lorsqu'Hésychius a marqué ἀχλὺς, λυγρία, il a fait assez voir que ἀχλὺς peut fort bien être prise pour λυγρία, tristesse. Dans ce même chapitre Longin s'est servi de ἀχλὺς pour dire les ténébres, une épaisse obscurité : & c'est peut-être ce qui a trompé les Interprètes. DACIER.

(2) *Assis au rivage des mers.* Cette expression gâte ici la véritable idée que nous devons avoir de la hauteur d'un écueil aux bords de la mer : parce que ce mot *assis* ne fait pas monter nos pensées des ri-

vers. Qui est-ce donc qui ne s'écrieroit avec raison en voyant la magnificence de cette Hyperbole, que si les chevaux des Dieux vouloient faire un second saut, ils ne trouveroient pas assez d'espace dans le monde ? Ces peintures aussi qu'il fait du combat des Dieux, ont quelque chose de fort grand, quand il dit :

Le Ciel en retentit, & l'Olympe en trembla :

Et ailleurs :

L'Enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie.

Pluton sort de son Thrône, il pâlit, il s'écrie :

Il a peur que ce Dieu, dans cet affreux séjour,

D'un coup de son Trident ne fasse entrer le jour ;

Et par le centre ouvert de la Terre ébranlée,

Ne fasse voir du Styx la rive désolée ;

Ne découvre aux vivans cet Empire odieux,

Abhorré des Mortels, & craint même des Dieux.

Voyez-vous, mon cher Terentianus, la terre ouverte jusqu'en son centre, l'enfer prêt à paroître, & toute la machine du monde sur le point d'être détruite & renversée, pour montrer que dans ce combat, le ciel, les enfers, les choses mortelles & immortelles, tout enfin combattoit avec les Dieux, & qu'il n'y avoit rien dans la nature qui ne fût en danger ? Mais il faut prendre toutes ces pensées dans un sens allégorique ; (1) autrement elles ont je ne sçai quoi d'affreux, d'impie, & de peu convenable

vages de la mer au haut d'une tour, qui y vient trop tard, & ne frappe pas l'imagination déjà occupée de sa bassesse. TOLLIVS.

(1) Autrement elles ont.] M. Despreaux n'a pas ici assez bien compris le sens de notre Auteur. Il falloit avoir

traduit : Voilà des expressions qui jettent bien de la frayeur dans nos ames : mais, si on ne les prend pas dans un sens allégorique, elles ne peuvent être que très-impies & très-injurieuses à la majesté & à la nature très-parfaite des Dieux. C'est une vertu de la Poésie, & c'est

à la majesté des Dieux. Et pour moi, lorsque je vois dans Homere les playes, les ligue's, les supplices, les larmes, les emprisonnemens des Dieux, & tous ces autres accidens où ils tombent sans cesse; il me semble qu'il s'est efforcé, autant qu'il a pû, de faire des Dieux de ces hommes qui furent au siège de Troie; & qu'au contraire, des Dieux mêmes il en a fait des hommes. Encore les fait-il de pire condition: car à l'égard de nous, quand nous sommes malheureux, au moins avons-nous la mort, qui est comme un port assuré pour sortir de nos miseres: au lieu qu'en représentant les Dieux de cette sorte, il ne les rend pas proprement immortels, mais éternellement misérables.

Il a donc bien mieux réussi, lorsqu'il nous a peint un Dieu tel qu'il est dans toute sa majesté & sa grandeur, & sans mélange des choses terrestres; comme dans cet endroit, qui a été remarqué par plusieurs avant moi, où il dit, en parlant de Neptune:

*Neptune ainsi marchant dans ces vastes campagnes,
Fait trembler sous ses pieds & forêts & montagnes.*

Et dans un autre endroit:

*Il attelle son char, & montant fièrement,
Lui fait fendre les flots de l'humide élément.*

(1) *Dès qu'on le voit marcher sur ces liquides
Plaines,*

D'aïse on entend sauter les pesantes Baleines.

son but, de jeter de la frayeur & de l'étonnement dans les ames des lecteurs; ce que notre Longin appelle ἐκπληξίς dans le Chap. xv, où il dit, ἐπὶ τῆς μὲν ἐν ποιήσει φαντασίας τέλος ἐστὶν ἐκπληξίς. Mais il veut dire encore que ce soit là une

perfection de la Poësie, néanmoins ce seroit une horrible impiété d'attribuer aux Dieux des passions qui conviennent si mal à l'excellence & à la perfection de leur nature. TOLLIVS.

(1) *Dès qu'en le voit mar-*

*L'eau (1) frémit sous le Dieu qui lui donne la Loi,
Et semble avec plaisir reconnoître son Roi.
Cependant le char vole, &c.*

Ainsi le Législateur des Juifs, qui n'étoit pas un homme ordinaire, ayant fort bien conçu la grandeur & la puissance de Dieu l'a exprimée dans toute sa dignité au commencement de ses Loix, par ces paroles, DIEU DIT : QUE LA LUMIERE SE FASSE ; ET LA LUMIERE SE FIT : QUE LA TERRE SE FASSE ; ET LA TERRE FUT FAITE.

Je pense, mon cher Terentianus, que vous ne ferez pas fâché que je vous rapporte encore ici un passage de notre Poëte, quand il parle des hommes ; afin de vous faire voir, combien Homere est héroïque lui-même en peignant le caractère d'un Héros. Une épaisse obscurité avoit couvert tout d'un coup l'armée des Grecs, & les empêchoit de combattre. En cet endroit Ajax, ne sçachant plus quelle résolution prendre, s'écrie :

cher sur ces liquides plaines.]

Ces vers sont fort nobles & fort beaux : mais ils n'expriment pas la pensée d'Homere, qui dit que lorsque Neptune commence à marcher, les Baleines sautent de tous côtés devant lui, & reconnoissent leur Roi ; que de joye la mer se fend pour lui faire place. M. Despreaux dit de l'eau, ce qu'Homere a dit des Baleines, & il s'est contenté d'exprimer un petit frémissement, qui arrive sous les moindres barques comme sous les plus grands vaisseaux : au lieu de nous représenter, après Homere, des flots enrouverts, & une mer qui se

sépare. DACIER.

Ibid. *Dès qu'on le voit marcher.]* La traduction de ces vers, que j'ai donné au public il y a quelques années, & qui peut-être a été vûe de M. Dacier, me délivrera du soupçon qu'on pourroit avoir que je me suis servi de ses remarques, dans cette édition. Ces mots, *mare diffidit undas*, est justement en François, *la mer se fend*. TOLLIVS.

(1) *Frémit sous le Dieu qui lui donne la loi.]* Il y a dans le Grec, que l'eau en voyant Neptune, se ridoit & sembloit sourire de joye. Mais cela seroit trop fort en notre langue. Au reste, j'ai crû que,

Grand Dieu, chasse la nuit qui nous couvre les yeux ;

(1) *Et combats contre nous à la clarté des Cieux.*

Voilà les véritables sentimens d'un Guerrier tel qu'Ajx. Il ne demande pas la vie ; un Héros n'étoit pas capable de cette bassesse : mais comme il ne voit point d'occasion de signaler son courage au milieu de l'obscurité, il se fâche de ne point combattre : il demande donc en hâte que le jour paroisse, pour faire au moins une fin digne de son grand cœur, quand il devroit avoir à combattre Jupiter même. En effet, Homere, en cet endroit, est comme un vent favorable, qui seconde l'ardeur des combattans. Car il ne se remue pas avec moins de violence, que s'il étoit épris aussi de fureur.

*Tel que Mars en courroux au milieu des batailles :
Ou comme on voit un feu, jettant par tout l'horreur,
Au travers des forêts promener sa fureur.
De colere il écume, &c.*

Mais je vous prie de remarquer, pour plusieurs raisons, combien il est affoibli dans son Odyssée, où il fait voir en effet, que c'est le propre d'un grand esprit, lorsqu'il commence à vieillir, & à décliner, de se plaire aux contes & aux fables. Car, qu'il ait composé l'Odyssée depuis l'Iliade, j'en pourrois donner plusieurs preuves. Et premièrement il est certain qu'il y a quantité de choses dans l'Odyssée, qui

l'eau reconnoît son Roi, seroit quelque chose de plus sublime que de mettre comme il y a dans le Grec, que les Balleines reconnoissent leur Roi. J'ai tâché, dans les passages qui sont rapportés d'Homere, à encherir sur lui plutôt que

de le suivre trop scrupuleusement à la piste. BOILEAU.

(1) *Et combats contre nous, &c.*] Il y a dans Homere : *Et après cela fais nous périr situ vœux à la clarté des Cieux.* Mais cela auroit été foible en notre Langue, & n'auroit

ne sont que la suite des malheurs qu'on lit dans l'Iliade, & qu'il a transportées dans ce dernier Ouvrage, comme autant d'Episodes de la guerre de Troie. (1) Ajoûtez que les accidens, qui arrivent dans l'Iliade, sont déplorés souvent par les Héros de l'Odyssée, comme des malheurs connus & arrivés il y a déjà long-tems. Et c'est pourquoi l'Odyssée n'est, à proprement parler, que l'Epilogue de l'Iliade.

Là gît le grand Ajax, & l'invincible Achille.

Là de ses ans Patrocle a vû borner le cours.

Là mon fils, mon cher fils a terminé ses jours.

De là vient, à mon avis, que comme Homere a composé son Iliade durant que son esprit étoit en sa plus grande vigueur, tout le corps de son Ouvrage est dramatique, & plein d'action : au lieu que la meilleure partie de l'Odyssée se passe en narrations, qui est le génie de la vieillesse ; tellement qu'on le peut comparer dans ce dernier Ouvrage au soleil quand il se couche, qui a toujours sa même grandeur, mais qui n'a plus tant d'ardeur ni de force. En effet, il ne parle plus du même ton ; on n'y voit plus ce Sublime de l'Iliade, qui marche par tout d'un pas égal, sans que jamais il s'arrête ni se repose. On n'y remarque point cette foule de mou-

pas si bien mis en jour la remarque de Longin, que, *Et combats contre nous, &c.* Ajoûtez que de dire à Jupiter, *Combats contre nous*, c'est presque la même chose que, *fais nous périr* : puisque dans un combat contre Jupiter on ne sçauroit éviter de périr. BOILEAU.

(1) *Ajoûtez que les accidens, &c.*] La remarque de M. Dacier sur cet endroit est fort sçavante & fort subtile : mais je m'en tiens pourtant tou-

jours à mon sens. BOILEAU. Ibid. *Ajoûtez que les accidens, &c.*] Je ne croi point que Longin ait voulu dire, que les accidens qui arrivent dans l'Iliade, sont déplorés par les Héros de l'Odyssée. Mais il dit : *Ajoûtez, qu'Homere rapporte dans l'Odyssée des plaintes & des lamentations, comme connues dès long-tems à ses Héros.* Longin a égard ici à ces chansons qu'Homere fait chanter dans l'Odyssée sur les malheurs des Grecs, &

Vemens & de passions entassées les unes sur les autres. Il n'a plus cette même force, &, s'il faut ainsi parler, cette même volubilité de discours, si propre pour l'action, & mêlée de tant d'images naïves des choses. (1) Nous pouvons dire que c'est le reflux de son esprit, qui, comme un grand Océan, se retire & deserte ses rivages. (2) A tout propos il s'égare dans des imaginations & des fables incroya-

sur toutes les peines qu'ils avoient eues dans ce long siège. On n'a qu'à lire le Livre
V I I I. DACIER.

Ibid. *Ajoutez que les accidens.*] On trouvera la même pensée dans ma traduction.
TOLLIVS.

(1) *Nous pouvons dire que c'est le reflux de son esprit, &c.*] Les Interprètes n'ont point rendu toute la pensée de Longin, qui, à mon avis, n'auroit eu garde de dire d'Homere, qu'il s'égare dans des imaginations & des fables incroyables. M. le Fèvre est le premier qui ait connu la beauté de ce passage ; car c'est lui qui a découvert que le Grec étoit défectueux, & qu'après ἀμείβετο, il falloit suppléer, ἦτο δ' ἄρ' Ὀμήρου. Dans ce sens-là on peut traduire ainsi ce passage. Mais comme l'Océan est toujours grand, quoiqu'il se soit retiré de ses rivages, & qu'il se soit resserré dans ses bornes ; Homere aussi après avoir quitté l'Iliade, ne laisse pas d'être grand dans les narrations même incroyables & fabuleuses de l'Odyssée. DACIER.

Ibid *Nous pouvons dire.*] Je croyois avoir pleinement satisfait sur ce passage, dans ma traduction, & dans mes remarques. Latines : néan-

moins cette nouvelle traduction de M. Dacier me plaît extrêmement. Seulement ce mot πλάτος ne peut pas s'accorder avec le sens que M. Dacier nous y donne : parce que ὁ Ὀμήρου πλάτος ne peut être que son débordement. Et quand il s'est retiré, comme l'Océan, dans ses bornes, on peut bien reconnoître sa grandeur, mais il ne se déborde pas alors. On le verra plus clairement dans la suite : où néanmoins il me semble que M. Dacier se trompe. Que l'on considère seulement ma traduction Latine. TOLLIVS.

(2) *A tout propos il s'égare dans des imaginations, &c.*] Voilà, à mon avis, le véritable sens de πλάτος. Car pour ce qui est de dire qu'il n'y a pas d'apparence que Longin ait accusé Homere de tant d'absurdités, cela n'est pas vrai, puisqu'à quelques lignes de là il entre même dans le détail de ces absurdités. Au reste quand il dit, des fables incroyables, il n'entend pas des fables qui ne sont point vrai-semblables ; mais des fables qui ne sont point vraisemblablement contées, comme la disette d'Ulysse qui fut dix jours sans manger, &c.
BOILEAU.

bles. (1) Je n'ai pas oublié pourtant les descriptions de tempêtes qu'il fait, les aventures qui arrivèrent à Ulysse chez Polyphème, & quelques autres endroits, qui sont sans doute fort beaux. Mais cette vieillesse dans Homere, après tout, c'est la vieillesse d'Homere : joint qu'en tous ces endroits-là il y a beaucoup plus de fable & de narration que d'action.

Je me suis étendu là-dessus, comme j'ai déjà dit, afin de vous faire voir que les génies naturellement les plus élevés tombent quelquefois dans la baderne, quand la force de leur esprit vient à s'éteindre. Dans ce rang on doit mettre ce qu'il dit du sac où Eole enferma les vents, & des compagnons d'Ulysse changés par Circé en pourceaux, & que Zoïle appelle de *petits cochons larmoyans*. (2) Il en est de même des Colombes qui nourrissent Jupiter.

(1) Je n'ai pas oublié pourtant les descriptions de tempêtes.] De la manière dont M. Despreaux a traduit ce passage, il semble que Longin en parlant de ces narrations incroyables & fabuleuses de l'Odyssée, n'y comprenne point ces tempêtes & ces aventures d'Ulysse avec le Cyclope : & c'est tout le contraire, si je ne me trompe, car Longin dit : *Quand je vous parle de ses narrations incroyables & fa-*

buleuses, vous pouvez bien croire que je n'ai pas oublié ces tempêtes de l'Odyssée, ni tout ce qu'on y lit du Cyclope, ni quelques autres endroits, &c. Et ce sont ces endroits même qu'Horace appelle *speciosa miracula*. DACIER.

(2) Il en est de même des Colombes qui nourrissent Jupiter.] Le passage d'Homere est dans le XII. Livre de l'Odyss. v. 62.

ὕδρ' πίλειαι

Τρήωνες, τὰι τ' ἀμβροσίην Διὶ πατρὶ φέρουσιν.

Ni les timides Colombes qui portent l'Ambrosie à Jupiter. Les Anciens ont fort parlé de cette fiction d'Homere, sur laquelle Alexandre consulta Aristote & Chiron. On peut voir Athénée Livre II. pag. 490. Longin la traite de songe; mais peut-être Longin n'est-il pas si sçavant dans

l'antiquité qu'il étoit bon Critique. Homere avoit pris ceci des Phéniciens, qui appelloient presque de la même manière une Colombe & une Prêtresse; ainsi quand ils disoient que les Colombes nourrissoient Jupiter, ils parloient des Prêtres & des Prêtresses qui lui offroient des

comme un pigeon : de la disette d'Ulyffe , qui fut dix jours sans manger après son naufrage ; & de toutes ces absurdités qu'il conte du meurtre des Amans de Pénélope. Car tout ce qu'on peut dire à l'avantage de ces fictions, c'est que ce sont d'assez beaux songes ; & , si vous voulez, des songes de Jupiter même. Ce qui m'a encore obligé à parler de l'Odyssée, c'est pour vous montrer que les grands Poètes & les Ecrivains célèbres, quand leur esprit manque de vigueur pour le Pathétique, s'amusent ordinairement à peindre les mœurs. C'est ce que fait Homère, quand il décrit la vie que menotent les Amans de Pénélope dans la maison d'Ulyffe. En effet, toute cette description est proprement une espèce de Comédie, où les différens caractères des hommes sont peints.

sacrifices que l'on a toujours	me maniere la fable des Co-
appelés la viande des Dieux.	
On doit expliquer de la mê-	
	lombes de Dodone & de Ju-
	piter Ammon. DACIER.

C H A P I T R E V I I I.

De la sublimité qui se tire des circonstances.

VOYONS si nous n'avons point encore quelque autre moyen, par où nous puissions rendre un Discours sublime. Je dis donc, que comme naturellement rien n'arrive au monde qui ne soit toujours accompagné de certaines circonstances, ce sera un secret infailible pour arriver au Grand, si nous sçavons faire à propos le choix des plus considérables ; & si en les liant bien ensemble, nous en formons comme un corps. Car d'un côté ce choix, & de l'autre cet amas de circonstances choisies attachent fortement l'esprit.

Ainsi, quand Sapho veut exprimer les fureurs de l'amour, elle ramasse de tous côtés les accidens qui suivent & qui accompagnent en effet cette passion.

Mais, où son adresse paroît principalement, c'est à choisir de tous ces accidens ceux qui marquent davantage l'excès & la violence de l'amour, & à bien lier tout cela ensemble.

(1) *Heureux ! qui près de toi, pour toi seule soupire ;
Qui jouit du plaisir de t'entendre parler :
Qui te voit quelquefois doucement lui sourire.
Les Dieux dans son bonheur peuvent-ils l'égalé ?*

* * * * *

(2) *Je sens de veine en veine une subtile flamme
Courir par tout mon corps, si-tôt que je te vois :
Et dans les doux transports où s'égare mon ame,
Je ne sçaurois trouver de langue, ni de voix.*

* * * * *

(1) *Heureux, qui près de toi, &c.*] Cette Ode, dont Catulle a traduit les trois premières strophes, & que Longin nous a conservée, étoit sans doute une des plus belles de Sapho. Mais, comme elle a passé par les mains des Copistes & des Critiques, elle a beaucoup souffert des uns & des autres. Il est vrai qu'elle est très-mal conçue dans l'ancien Manuscrit du Roi : il n'y a ni distinction de vers, ni ponctuation, ni orthographe. Cependant, on auroit peut-être mieux fait de la laisser telle qu'on l'y avoit trouvée, que de la changer entièrement, comme l'on a fait. On en a ôté presque tous les Eolismes. On a retranché, ajouté, changé, transposé : enfin on s'est donné toutes sortes de libertés. Isaac Vossius, qui avoit vû les Manuscrits, s'est apperçû le premier du

peu d'exactitude de ceux qui avoient avant lui corrigé cette Pièce. Voici comme il en parle dans ses Notes sur Catulle : *Sed ipsam nunc Lesbiam Musam loquentem audiamus ; Cuius Odam relictam nobis Longini beneficio, emendatam ascribemus. Nam certè in hac corrigenda viri docti operam lufere.* Après cela, il donne l'Ode telle qu'il l'a rétablie. Vossius pouvoit lui-même s'écarter moins qu'il n'a fait de l'ancien Manuscrit. Pour moi je croi qu'il est bon de s'en tenir le plus qu'on pourra à l'ancien Manuscrit, qui est original par rapport à tous les autres, comme on l'a fait voir ci-devant. Au reste, il faut avouer que toutes ces diversités de leçon ne changent pas beaucoup au sens, que M. Despreaux a admirablement bien exprimé. BOIVIN.

(2) *Je sens de veine en veine,*

Un nuage confus se répand sur ma vûe.

Je n'entends plus : je tombe en de douces langueurs ;

(1) *Et pâle , sans haleine , interdite , éperdue ,*

(2) *Un frisson me saisit , je tremble , je me meurs.*

* * * * *

*Mais quand on n'a plus rien , il faut tout ha-
rarder , &c.*

N'admirez-vous point comment elle ramasse toutes ces choses , l'ame , le corps , l'ouïe , la langue , la vûe , la couleur , (3) comme si c'étoient autant de personnes différentes , & prêtes à expirer ? Voyez de combien de mouvemens contraires elle est agitée. Elle gèle , elle brûle , elle est folle , elle est sage ; (4) ou elle est entièrement hors d'elle-même , ou elle va mourir. En un mot , on diroit qu'elle n'est

&c.] Lucrèce , dans le Livre 3. de son Poème , semble avoir imité l'Ode de Sapho. Il applique à la crainte les mêmes effets que Sapho attribue à l'amour.

Verum ubi vehementi magis est commota metu mens ,

Consentire animam totam per membra videmus.

Sudores itaque , & pallorem existere toto

Corpore , & infringi linguam , vocemque aboriri ;

Caligare oculos , sonere aures , succidere artus :

Denique concidere ex animi terrore videmus

Sapè homines.

Catulle, Ode ad Lesbiam, 2. a traduit les premières strophes de l'Ode de Sapho.

(1) *Et pâle.*] Le Grec ajoute ; comme l'herbe ; mais cela ne se dit point en François. BOILEAU.

(2) *Un frisson me saisit, &c.*] Il y a dans le Grec , une sueur froide ; mais le mot de sueur en François ne peut jamais

être agréable ; & laisse une vilaine idée à l'esprit. BOILEAU.

(3) *Comme si c'étoient , &c.*] Lisez plutôt , comme si c'étoient des choses empruntées , qu'elle fût obligée d'abandonner. TOLLIUS.

(4) *Elle est entièrement hors d'elle.*] C'est ainsi que j'ai traduit *velitai* , &c c'est ainsi qu'il

pas éprise d'une simple passion, (1) mais que son ame est un rendez-vous de toutes les passions. Et c'est en effet ce qui arrive à ceux qui aiment. Vous voyez donc bien, comme j'ai déjà dit, que ce qui fait la principale beauté de son Discours, ce sont toutes ces grandes circonstances marquées à propos, & ramassées avec choix. Ainsi quand Homere veut faire la description d'une tempête, il a soin d'exprimer tout ce qui peut arriver de plus affreux dans une tempête. Car, par exemple, l'Auteur du Poème des Arimaspiens pense dire des choses fort étonnantes, quand il s'écrie :

*O prodige étonnant ! ô fureur incroyable !
Des hommes insensés, sur de frêles vaisseaux,
S'en vont loin de la terre habiter sur les eaux :
Et suivant sur la mer une route incertaine,
Courent chercher bien loin le travail & la peine.
Ils ne goûtent jamais de paisible repos.
Ils ont les yeux au Ciel, & l'esprit sur les flots :
Et les bras étendus, les entrailles émues,
Ils font souvent aux Dieux des prières perduës.*

Cependant il n'y a personne, comme je pense, qui ne voye bien que ce discours est en effet plus fardé

Je faut entendre, comme je le prouverai aisément s'il est nécessaire. Horace, qui est amoureux des Héliénismes, emploie le mot de *metus* en ce même sens dans l'Ode *Bacchum in remotis*, quand il dit, *Evoë recenti mens trepidat metu* ; car cela veut dire, Je suis encore plein de la sainte horreur du Dieu qui m'a transporté. BOILEAU.

(1) Mais que son ame est un rendez-vous de toutes les pas-

sions.] Notre langue ne sauroit bien dire cela d'une autre manière : cependant il est certain que le mot *rendez-vous* n'exprime pas toute la force du mot Grec *σινδης*, qui ne signifie pas seulement *assemblée*, mais *choc*, *combat*, & Longin lui donne ici toute cette étendue ; car il dit que Sapho a ramassé & uni toutes ces circonstances, pour faire paroître non pas une seule passion, mais une assemblée de

& plus fleuri, que grand & sublime. Voyons donc comment fait Homere, & considérons cet endroit entre plusieurs autres.

*Comme l'on voit les flots soulevés par l'orage,
Fondre sur un vaisseau qui s'oppose à leur rage;
Le vent avec fureur dans les voiles frémit;
La mer blanchit d'écume, & l'air au loin gémit.
Le Matelot troublé, que son art abandonne,
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne.*

Aratus a tâché d'enchérir sur ce dernier Vers, en disant :

Un bois mince & léger les défend de la mort.

Mais en fardant ainsi cette pensée, il l'a rendue basse & fleurie, de terrible qu'elle étoit. Et puis renfermant tout le péril dans ces mots, *Un bois mince & léger les défend de la mort*, il l'éloigne & le diminue plutôt qu'il ne l'augmente. Mais Homere ne met pas pour une seule fois devant les yeux le danger où se trouvent les Matelots; il les représente, comme en un tableau, sur le point d'être submergés à tous les flots qui s'élèvent; & (1) imprime jusques dans ses mots & ses syllabes l'image du péril. (2) Archiloque ne s'est point servi d'autre arti-

toutes les passions qui s'entrechoquent, &c. DACIER.

(1) Il imprime jusques dans ses mots.] Il y a dans le Grec, & joignant par force ensemble des prépositions qui naturellement n'entrent point dans une même composition, ὡς ἐν θανάτῳ : par cette violence qu'il leur fait, il donne à son vers le mouvement même de la tempête, & exprime admirablement la passion. Car par la rudesse de ces

Syllabes qui se heurtent l'une l'autre, il imprime jusques dans ses mots l'image du péril, ὡς ἐν θανάτῳ κέποιται. Mais j'ai passé tout cela, parce qu'il est entièrement attaché à la Langue Grecque. BOILEAU.

(2) Archiloque ne s'est point servi d'autre artifice dans la description de son naufrage.] Je sçai bien que par son naufrage, M. Despreaux a entendu le naufrage qu'Archiloque

fice dans la description de son naufrage, non plus que Démosthène dans cet endroit où il décrit le trouble des Athéniens à la nouvelle de la prise d'Elatée, quand il dit : (1) *Il étoit déjà fort tard*, &c. Car ils n'ont fait tous deux que trier, pour ainsi dire, & ramasser soigneusement les grandes circonstances, prenant garde à ne point insérer dans leurs discours, des particularités basses & superflues, ou qui sentissent l'Ecole. En effet, de trop s'arrêter aux petites choses, cela gâte tout ; & c'est comme du moëlon ou des plâtras qu'on auroit arrangés & comme entassés les uns sur les autres, pour élever un bâtiment.

avoit décrit, &c. Néanmoins, comme le mot *son* fait une équivoque, & que l'on pourroit croire qu'Archiloque lui-même auroit fait le naufrage dont il a parlé, j'aurois voulu traduire, dans la description du naufrage. Archiloque avoit décrit le naufrage de son beau-frere. DACIER.

(1) *Il étoit déjà fort tard.*] L'Auteur n'a pas rapporté tout le passage, parce qu'il est un peu long. Il est tiré de l'Oraison pour Ctésiphon, Le voici. *Il étoit déjà fort tard, lorsqu'un Courrier vint apporter au Prytanée la nouvelle que la ville d'Elatée étoit prise. Les Magistrats qui somnoient dans ce moment, quittent aussitôt la table. Les uns vont dans la place publique, ils en chassent les Marchands, & pour les obliger de se retirer, ils brûlent les pieux des boutiques où ils étoient. Les autres envoient aver-*

tir les Officiers de l'Armée : on fait venir le Héraut public. Toute la ville est pleine de tumulte. Le lendemain dès le point du jour, les Magistrats assemblent le Sénat. Cependant, Messieurs, vous couriez de toutes parts dans la place publique, & le Sénat n'avoit pas encore rien ordonné, que tout le peuple étoit déjà assis. Dès que les Sénateurs furent entrés, les Magistrats firent leur rapport. On entend le Courrier. Il confirme la nouvelle. Alors le Héraut commence à crier : Quelqu'un veut-il haranguer le peuple ? mais personne ne lui répond. Il a beau répéter la même chose plusieurs fois. Aucun ne se lève. Tous les Officiers, tous les Orateurs étant présents, aux yeux de la commune Patrie, dont on entendoit la voix crier : N'y a-t-il personne qui ait un conseil à me donner pour mon salut ? BOILEAU.



CHAPITRE IX.

De l'Amplification.

EN TRE les moyens dont nous avons parlé ; qui contribuent au Sublime , il faut aussi donner rang à ce qu'ils appellent *Amplification*. Car quand la nature des Sujets qu'on traite , ou des causes qu'on plaide , demande des périodes plus étendus , & composées de plus de membres , on peut s'élever par degrés , de telle sorte qu'un mot enchérisse toujours sur l'autre. Et cette adresse peut beaucoup servir , ou pour traiter quelque lieu d'un Discours , ou pour exagérer , ou pour confirmer , ou pour mettre en jour un fait , ou pour manier une passion. En effet , l'Amplification se peut diviser en un nombre infini d'espèces : mais l'Orateur doit sçavoir que pas une de ces espèces n'est parfaite de soi , s'il n'y a du Grand & du Sublime : si ce n'est lorsqu'on cherche à émouvoir la pitié , ou que l'on veut ravaler le prix de quelque chose. Par tout ailleurs , si vous ôtez à l'amplification ce qu'il y a de Grand , vous lui arrachez , pour ainsi dire , l'ame du corps. En un mot , dès que cet appui vient à lui manquer , elle languit , & n'a plus ni force ni mouvement. Maintenant , pour plus grande netteté , disons en peu de mots la différence qu'il y a de cette partie à celle dont nous avons parlé dans le Chapitre précédent , & qui , comme j'ai dit , n'est autre chose qu'un amas de circonstances choisies , que l'on réunit ensemble : & voyons par où l'amplification en général diffère du Grand & du Sublime.



C H A P I T R E X.

Ce que c'est qu'Amplification.

JE ne sçaurois approuver la définition que lui donnent les Maîtres de l'Art. L'amplification, disent-ils, est un *Discours qui augmente & qui aggrandit les choses*. Car cette définition peut convenir tout de même au Sublime, au Pathétique, & aux figures, puisqu'elles donnent toutes au Discours je ne sçai quel caractère de grandeur. Il y a pourtant bien de la différence. Et premièrement le Sublime consiste dans la hauteur & l'élévation; au lieu que l'amplification consiste dans la multitude des paroles. C'est pourquoi le Sublime se trouve quelquefois dans une simple pensée : mais l'amplification ne subsiste que dans la pompe & dans l'abondance. L'amplification donc, pour en donner ici une idée générale, est un *accroissement de paroles, que l'on peut tirer de toutes les circonstances particulières des choses, & de tous les lieux de l'Oraison, qui remplit le Discours, & le fortifie, en appuyant sur ce qu'on a déjà dit*. Ainsi elle diffère de la preuve, en ce qu'on employe celle-ci pour prouver la question, au lieu que l'amplification (1) ne sert qu'à étendre & à exagérer. * * * * *

(1) *Ne sert qu'à exagérer.*] Cet endroit est fort défectueux. L'Auteur, après avoir fait quelques remarques encore sur l'Amplification, venoit ensuite à comparer deux Orateurs dont on ne peut pas deviner les noms : il reste même dans le texte trois ou quatre lignes de cette comparaison que j'ai supprimées dans la Traduction : parce que cela auroit embarrassé le Lecteur, & auroit été inutile ; puis-

qu'on ne sçait point qui sont ceux dont l'Auteur parle. Voici pourtant les paroles qui en restent : *Celui-ci est plus abondant & plus riche. On peut comparer son éloquence à une grande mer qui occupe beaucoup d'espace, & se répand en plusieurs endroits. L'un, à mon avis, est plus pathétique, & a bien plus de feu & d'éclat. L'autre demeurant toujours dans une certaine gravité pompeuse n'est pas froid à la vérité, mais n'a*

La même différence, à mon avis, est (1) entre Démosthène & Cicéron pour le Grand & le Sublime, autant que nous autres Grecs pouvons juger des Ouvrages d'un Auteur Latin. En effet, Démosthène est grand en ce qu'il est serré & concis ; & Cicéron au contraire, en ce qu'il est diffus & étendu. On peut comparer ce premier, à cause de la violence, de la rapidité, de la force, & de la véhémence avec laquelle il ravage, pour ainsi dire, & emporte tout, à une tempête & à un foudre. (2) Pour Cicéron, l'on peut dire, à mon avis, que comme un grand embrasement, il dévore & consume tout ce qu'il rencontre, avec un feu qui ne s'éteint point, qu'il répand diversement dans ses Ouvrages, & qui, à mesure qu'il s'avance, prend toujours de nouvelles forces. Mais vous pouvez mieux juger de cela que moi. Au reste, le sublime de Démosthène vaut sans doute bien mieux dans les exagérations fortes, & dans les violentes passions, (3) quand il faut, pour ainsi dire, étonner l'Auditeur. Au contraire, l'abondance est meilleure, lorsqu'on veut, si j'ose me

pas aussi tant d'activité, ni de mouvement. Le Traducteur Latin a cru que ces paroles regardoient Cicéron & Démosthène : mais il se trompe. BOILEAU.

(1) *Entre Démosthène & Cicéron.*] J'ai montré dans mes remarques Latines, que c'est de Platon, & non pas de Cicéron, que notre Auteur parle ici. TOLLIVS.

(2) *Pour Cicéron, &c.*] Longin en conservant l'idée des embrasemens qui semblent quelquefois ne se ralentir que pour éclater avec plus de violence, définit très-bien le caractère de Cicéron, qui conserve toujours un certain feu, mais qui le ranime en certains

endroits, & lorsqu'il semble qu'il va s'éteindre. DACIER.

(3) *Quand il faut, pour ainsi dire, étonner l'Auditeur.*] Cette modification, pour ainsi dire, ne me paroît pas nécessaire ici, & il me semble qu'elle affoiblit en quelque manière la pensée de Longin, qui ne se contente pas de dire, que le Sublime de Démosthène vaut mieux quand il faut étonner l'Auditeur ; mais qui ajoute, quand il faut entièrement étonner, &c. Je ne croi pas que le mot François étonner, demande de lui-même cette excuse, puisqu'il n'est pas si fort que le Grec *ἐκπληξαι*, quoiqu'il serve également à marquer l'effet que produit la foudre

servir de ces termes , (1) répandre une rosée agréable dans les esprits. Et certainement un Discours diffus est bien plus propre pour les lieux communs, les Peroraisons , les digressions , & généralement pour tous ces Discours qui se font dans le genre démonstratif. Il en est de même pour les Histoires , les Traités de Physique , & plusieurs autres semblables matieres.

dans l'esprit de ceux qu'elle a presque touchés. DACIER.

(1) *Une rosée agréable, &c.*] M. le Fèvre & M. Dacier donnent à ce passage une interprétation fort subtile : mais je ne suis point de leur avis, & je rends ici le mot de *καταρτίζουσι* dans son sens le plus naturel , arroser , rafraîchir , qui est le propre du stile abondant , opposé au stile sec. BOILEAU.

Ibid. *Répandre une rosée agréable dans les esprits.*] Outre que cette expression *répandre une rosée*, ne répond pas bien à l'abondance dont il est ici question , il me semble qu'elle obscurcît la pensée de Longin , qui oppose ici *καταρτίζουσι* à *ἐκπλήττει*, & qui après avoir dit que le Sublime concis de Démosthène doit être employé lorsqu'il faut entièrement étonner l'Auditeur , ajoute , qu'on doit se servir de cette ri-

che abondance de Cicéron lorsqu'il faut l'adoncir. Ce *καταρτίζουσι* est emprunté de la Médecine : il signifie proprement soigner , fomentier , adoncir ; & cette idée est venue à Longin du mot *ἐκπλήττει*. Le Sublime concis est pour frapper ; mais cette heureuse abondance est pour guérir les coups que ce Sublime a portés. De cette manière Longin explique fort bien les deux genres de discours que les anciens Rhéteurs ont établis , dont l'un qui est pour toucher & pour frapper , est appelé proprement *Oratio vehemens* ; & l'autre , qui est pour adoncir. *Oratio lenis*. DACIER.

Ibid. *Répandre une rosée.*] On verra dans ma traduction Latine , & dans mes remarques , que je suis ici du même sentiment que M. Dacier. TOLLIVS.

CH A P I T R E X I.

De l'Imitation.

P OUR retourner à notre Discours, Platon, dont le stile ne laisse pas d'être fort élevé , bien qu'il coule sans être rapide , & sans faire de bruit , nous a donné une idée de ce stile , que vous ne pouvez

ignorer, si vous avez lû les Livres de sa République. Ces hommes malheureux, dit-il quelque part, qui ne savent ce que c'est que de sagesse ni de vertu, & qui sont continuellement plongés dans les festins & dans la débauche, vont toujours de pis en pis, & errent enfin toute leur vie. La vérité n'a point pour eux d'attraits ni de charmes : ils n'ont jamais levé les yeux pour la regarder ; en un mot ils n'ont jamais goûté de pur ni de solide plaisir. Ils sont comme des bêtes qui regardent toujours en bas, & qui sont courbées vers la terre. Ils ne songent qu'à manger & à repâître, qu'à satisfaire leurs passions brutales ; & dans l'ardeur de les rassasier, ils regimber, ils égratignent, ils se battent à coups d'ongles & de cornes de fer, & périssent à la fin par leur gourmandise insatiable.

Au reste, ce Philosophe nous a encore enseigné un autre chemin, si nous ne voulons point le négliger, qui nous peut conduire au Sublime. Quel est ce chemin ? c'est l'imitation & l'émulation des Poëtes & des Ecrivains illustres qui ont vécu avant nous. Car c'est le but que nous devons toujours nous mettre devant les yeux.

Et certainement il s'en voit beaucoup que l'esprit d'autrui ravit hors d'eux-mêmes, comme on dit qu'une sainte fureur saisit la Prêtresse d'Apollon sur le sacré Trépié. Car on tient qu'il y a une ouverture en terre, d'où sort un souffle, une vapeur toute céleste, qui la remplit sur le champ d'une vertu divine, & lui fait prononcer des oracles. De même ces grandes beautés, que nous remarquons dans les Ouvrages des Anciens, sont comme autant de sources sacrées, d'où il s'élève des vapeurs heureuses, qui se répandent dans l'ame de leurs imitateurs, & animent les esprits même naturellement les moins échauffés ; si bien que dans ce moment ils sont comme ravis & emportés de l'enthousiasme d'autrui. Ainsi voyons-nous qu'Herodote, & avant lui Stésichore & Archiloque, ont été grands imitateurs d'Homere. Platon

néanmoins est celui de tous qui l'a le plus imité : car il a puisé dans ce Poète, comme dans une vive source, dont il a détourné un nombre infini de ruisseaux : & j'en donneroie des exemples, (1) si Ammonius n'en avoit déjà rapportés plusieurs.

Au reste, on ne doit point regarder cela comme un larcin, mais comme une belle idée qu'il a eue, & qu'il s'est formée sur les mœurs, l'invention, & les Ouvrages d'autrui. (2) En effet, jamais, à mon avis, il n'eût mêlé de si grandes choses dans ses Traités de Philosophie, passant, comme il fait, du simple discours à des expressions & à des matières Poétiques, s'il ne fût venu, pour ainsi dire, comme un nouvel Athlète, disputer de toute sa force le prix à Homère, c'est-à-dire, à celui qui avoit déjà reçu les applaudissemens de tout le monde. Car, bien qu'il ne le fasse peut-être qu'avec un peu trop d'ardeur, & comme on dit, les armes à la main, cela ne laisse pas néanmoins de lui servir beaucoup, puisqu'enfin, selon Hésiode,

La noble jalousie est utile aux mortels.

Et n'est-ce pas en effet quelque chose de bien glo-

(1) Si Ammonius n'en avoit déjà rapporté plusieurs.] Il y a dans le Grec *εἰ μὴ τὰ ἐκ τῶν Ἰνδῶν* & *οἱ πρὸς Ἀμμόνιον*. Mais cet endroit vrai-semblablement est corrompu. Car quel rapport peuvent avoir les Indiens au sujet dont il s'agit ? BOILEAU.

Ibid. Si Ammonius n'en avoit déjà rapporté plusieurs.] Le Grec dit, Si Ammonius n'en avoit rapporté de singuliers, *τὰ ἐκ τῶν Ἰνδῶν*, comme M. le Fèvre a corrigé. DACIER.

(2) En effet, jamais, à mon avis.] Il me semble que cette période n'exprime pas toutes

les beautés de l'original, & qu'elle s'éloigne de l'idée de Longin, qui dit : En effet, Platon semble n'avoir entassé de si grandes choses dans ses traités de Philosophie, & ne s'être jetté si souvent dans des expressions & dans des matières Poétiques, que pour disputer de toute sa force le prix à Homère, comme un nouvel athlète à celui qui a déjà reçu toutes les acclamations, & qui a été l'admiration de tout le monde. Cela conserve l'image que Longin a voulu donner des Athlètes, & c'est cette image qui fait la plus grande beauté de ce

rieux, & bien digne d'une ame noble, que de combattre pour l'honneur & le prix de la victoire, avec ceux qui nous ont précédé, puisque dans ces sortes de combats on peut même être vaincu sans honte ?

passage. DACIER.

Ibid. *En effet, jamais.*] J'avois déjà remarqué cet endroit dans la première édition de M. Despreaux, avec inten-

tion de l'éclaircir un peu mieux : mais la remarque de M. Dacier m'en épargne la peine. TOLLIVS.

CHAPITRE XII.

De la maniere d'imiter.

TOUTES les fois donc que nous voulons travailler à un Ouvrage qui demande du Grand & du Sublime, il est bon de faire cette réflexion. Comment est-ce qu'Homere auroit dit cela ? Qu'auroient fait Platon, Démosthène, ou Thucydide même, s'il est question d'histoire, pour écrire ceci en stile sublime ? Car ces grands hommes que nous nous proposons à imiter, se présentant de la sorte à notre imagination, nous servent comme de flambeaux, & nous élèvent l'ame presque aussi haut que l'idée que nous avons conçue de leur génie ; sur tout si nous nous imprimons bien ceci en nous-mêmes : Que penseroient Homere ou Démosthène de ce que je dis, s'ils m'écoutoient ? quel jugement feroient-ils de moi ? (1) En effet, nous ne croirons pas avoir un médiocre prix à disputer, si nous pou-

(1) *En effet, nous ne croirons pas.*] A mon avis, Le mot Grec ἀγώνισμα ne signifie point ici, *prix*, mais *spectacle*, Longin dit, *En effet, de nous figurer que nous allons rendre compte de nos écrits devant un si célèbre tribunal, & sur un Théâtre où nous avons de tels Héros pour juges ou pour témoins, ce sera un spectacle bien*

propre à nous animer. Thucydide s'est servi plus d'une fois de ce mot dans le même sens. Je ne rapporterai que ce passage du Livre VII. Οὐ γὰρ Γύλιππος καλὸν τὸ ἀγώνισμα ἐνομίζεν οἱ εἶναι ἐπὶ τοῖς ἄλλοις ἢ τὰς ἀντιστρατήγους κομίσαι Λακεδαιμονίῳ. Gylippe estimoit que ce seroit un spectacle bien glorieux pour lui, de mener comme en

vons nous figurer que nous allons, mais sérieusement, rendre compte de nos écrits devant un si célèbre Tribunal, & sur un théâtre où nous avons de tels Héros pour Juges & pour témoins. Mais un motif encore plus puissant pour nous exciter, c'est de songer au jugement que toute la postérité fera de nos écrits. (1) Car si un homme, dans la défiance de ce jugement, a peur, pour ainsi dire, d'avoir dit quelque chose qui vive plus que lui, son esprit

trionphe les deux Généraux des ennemis qu'il avoit pris dans le combat. Il parle de Nicias & de Démosthène, chefs des Athéniens. DACIER.

Ibid. En effet nous ne croirons.] C'est encore ici que je ne trouve pas juste la traduction Françoisse : & j'ai montré ailleurs la force & la véritable signification de ces mots, ἀνὰ & ἀνέναντα. On n'a qu'à voir ma traduction Latine. TOLLIVS.

(1) Car si un homme dans la défiance de ce jugement.] C'est ainsi qu'il faut entendre ce passage. Le sens que lui donne M. Dacier s'accorde assez bien au Grec ; mais il fait dire une chose de mauvais sens à Longin, puisqu'il n'est point vrai qu'un homme qui se défie que ses Ouvrages aillent à la postérité, ne produira jamais rien qui en soit digne, & qu'au contraire cette défiance même lui fera faire des efforts pour mettre ces ouvrages en état d'y passer avec éloge. BOILEAU.

Ibid. Car si un homme dans la défiance de ce jugement a peur, pour ainsi dire, d'avoir dit quelque chose qui vive plus que lui, &c.] A mon avis, aucun Interprète n'est entré ici dans le

sens de Longin, qui n'a jamais eu cette pensée, qu'un homme dans la défiance de ce jugement pourra avoir peur d'avoir dit quelque chose qui vive plus que lui, ni même qu'il ne se donnera pas la peine d'achever ses ouvrages. Au contraire, il veut faire entendre que cette crainte ou ce découragement le mettra en état de ne pouvoir rien faire de beau, ni qui lui survive, quand il travailleroit sans cesse, & qu'il feroit les plus grands efforts ; car si un homme, dit-il, après avoir envisagé ce jugement, tombe d'abord dans la crainte de ne pouvoir rien produire qui lui survive, il est impossible que les conceptions de son esprit ne soient aveugles & imparfaites, & qu'elles n'avortent, pour ainsi dire, sans pouvoir jamais parvenir à la dernière postérité. Un homme qui écrit doit avoir une noble hardiesse, ne se contenter pas d'écrire pour son siècle, mais envisager toute la postérité. Cette idée lui élèvera l'ame, & animera ses conceptions, au lieu que si dès le moment que cette postérité se présentera à son esprit, il tombe dans la crainte de ne pouvoir rien faire qui soit di-

ne ſçauroit jamais rien produire que des avortons aveugles & imparfaits ; & il ne ſe donnera jamais la peine d'achever des Ouvrages qu'il ne fait point pour paſſer juſqu'à la dernière poſtérité.

gne d'elle , ce découragement & ce deſeſpoir lui feront perdre toute ſa force , & quelque peine qu'il ſe donne , ſes écrits ne feront jamais que des avortons, C'eſt manifeſtement la doctrine de Longin , qui n'a garde pourtant d'autoriſer par là une confiance aveugle & téméraire , comme il ſeroit facile de le prouver. DACIER.

Ibid. *Car ſi un homme.*] C'eſt une choſe aſſez ſurprenante , que M. Dacier & moi nous nous ſoyons tant de fois rencontrés, Quand je conſidere

ſa traduction dans cet endroit, j'y trouve un parfait rapport avec la mienne , excepté le mot d'*αὐτίς* , que M. Boileau a auſſi bien traduit que M. Dacier , & que j'ai expliqué par les mots , *ita protinus* : c'eſt-à-dire , *auſſi-tôt* , *quand il entreprend quelque ouvrage.* On trouve chez Suidas un fragment d'un ancien Poète Grec ; où la Renommée immortelle eſt appelée , *la Fille de l'Eſpérance* : Τίξιν dit-il , *ἐλπίδος ἀμβροτε φέρει.* TOLLIVS.

CHAPITRE XIII.

Des Images.

CEs *Images* , que d'autres appellent *Peintures* , ou *Fictions* , ſont auſſi d'un grand artifice pour donner du poids , de la magnificence , & de la force au diſcours. Ce mot d'*Images* ſe prend en général pour toute penſée propre à produire une expreſſion , & qui fait une peinture à l'eſprit de quelque manière que ce ſoit. Mais il ſe prend encore dans un ſens plus particulier & plus reſſerré , pour ces diſcours que l'on fait , *lorsque par un enthouſiaſme & un mouvement extraordinaire de l'ame , il ſemble que nous voyons les choſes dont nous parlons , & quand nous les mettons devant les yeux de ceux qui écoutent.*

Au reſte , vous devez ſçavoir que les *Images* , dans la Rhétorique , ont tout un autre uſage que parmi les Poètes. En effet , le but qu'on ſ'y propoſe dans la Poéſie , c'eſt l'étonnement & la ſurpriſe ; au lieu

que dans la Prose, c'est de bien peindre les choses, & de les faire voir clairement. Il y a pourtant cela de commun, qu'on tend à émouvoir (1) en l'une & en l'autre rencontre.

Mere cruelle, arrête, éloigne de mes yeux

Ces Filles de l'enfer, ces spectres odieux.

Ils viennent : je les voi : mon supplice s'apprête.

Quels horribles serpens leur fissent sur la tête !

Et ailleurs :

Où fuirai-je ? Elle vient. Je la voi. Je suis mort.

Le Poète en cet endroit ne voyoit pas les Furies : cependant il en fait une image si naïve, qu'il les fait presque voir aux Auditeurs. Et véritablement (2) je ne sçaurois pas bien dire si Euripide est aussi heureux à exprimer les autres passions : mais pour ce qui regarde l'amour & la fureur, c'est à quoi il s'est étudié particulièrement, & il y a fort bien réussi. Et même en d'autres rencontres il ne manque pas quelquefois de hardiesse à peindre les choses. Car bien que son esprit de lui-même ne soit pas porté au Grand, il corrige son naturel, & le force d'être tragique & relevé, principalement dans les grands sujets : de sorte qu'on lui peut appliquer ces Vers du Poète :

A l'aspect du péril, au combat il s'anime :

(1) En l'une & l'autre rencontre.] Je préférerois, en l'une & l'autre Art. Voyez ce qu'en dit Porphyre de *Abstinentia Animalium* lib. 11. c. xli. Τὸ μὲν γὰρ ποιητικὸν ἔχον προσεξέκεναι τὰς ἀπειληφείς τῶν ἀνθρώπων τῷ χρῆσθαι χάσει πρὸς ἐκπληξιν, ἔχον τεταύταις πεποινημένον, κἀλλισιν τ' ἐμποιῆσαι, ἔχον πῶς περὶ τῶν ἀδύνατων. TOLLIVS.

(2) Je ne sçaurois pas bien dire.] M. Despreaux s'est ici servi du texte corrompu ; où il y avoit εἰ τιον ἱέρους, au lieu d'εἰ τις ἱέρους : c'est-à-dire, si Euripide n'est pas plu. heureux qu'aucun autre à exprimer les passions de l'amour & de la fureur, à quoi il s'est étudié avec une application très-particulière. TOLLIVS.

*Et le poil hérissé, (1) les yeux étincelans,
De sa queue il se bat les côtés & les flancs.*

Comme on le peut remarquer dans cet endroit, où le Soleil parle ainsi à Phaëton, en lui mettant entre les mains les rênes de ses chevaux :

*(2) Prends garde qu'une ardeur trop funeste à ta vie
Ne t'emporte au-dessus de l'aride Libye.
Là jamais d'aucune eau le sillon arrosé
Ne rafraîchit mon char dans sa course embrasé.*

Et dans ces Vers suivans :

*Aussi-tôt devant toi s'offriront sept Etoiles.
Dresse par là ta course, & suis le droit chemin.
Phaëton, à ces mots, prend les rênes en main ;
De ses chevaux ailés il bat les flancs agiles.
Les coursiers du Soleil à sa voix sont dociles.
Ils vont : le char s'éloigne, & plus prompt qu'un
éclair,
Pénètre en un moment les vastes champs de l'air.*

(1) Les yeux étincelans.] J'ai ajouté ce Vers que j'ai pris dans le texte d'Homère. BOILEAU.

(2) Prends garde qu'une ardeur trop funeste à ta vie.] Je trouve quelque chose de noble & de beau dans le tour de ces quatre vers : il me semble pourtant, que lorsque le Soleil dit, *au-dessus de la Libye*, le sillon n'étant point arrosé d'eau, n'a jamais rafraîchi mon char, il parle plutôt comme un homme qui pousse son

char à travers champs, que comme un Dieu qui éclaire la terre. M. Despreaux a suivi ici tous les autres Interprètes, qui ont expliqué ce passage de la même manière ; mais je croi qu'ils se sont fort éloignés de la pensée d'Euripide, qui dit : *Marche, & ne te laisse point emporter dans l'air de Libye, qui n'ayant aucun mélange d'humidité, laissera tomber ton char*. C'étoit l'opinion des Anciens qu'un mélange humide fait la force & la so-

*Le pere cependant, plein d'un trouble funeste,
Le voit-rouler de loin sur la plaine céleste ;*

*Lui montre encor sa route, (1) & du plus haut
des Cieux,*

Le suit autant qu'il peut, de la voix & des yeux,

Va par là, lui dit-il : revien : détourne : arrête.

Ne diriez-vous pas que l'ame du Poète monte sur le char avec Phaëton, qu'elle partage tous ses périls, & qu'elle vole dans l'air avec les chevaux ? car s'il ne les suivoit dans les Cieux, s'il n'assistoit à tout

l'idité de l'air. Mais ce n'est pas ici le lieu de parler de leurs principes de Physique. D A C I E R.

(1) *Et du plus haut des Cieux.*] Le Grec porte, au-dessus de la Canicule ; *ἐνίστ ῥῆτα Σείρις βέλως, ἱππεύει.* Le Soleil à cheval monta au-dessus de la Canicule. Je ne voi pas pourquoi Rutgerlius, & M. le Févre, veulent changer cet endroit, puisqu'il est fort clair, & ne veut dire autre chose, sinon que le Soleil monta au-dessus de la Canicule, c'est-à-dire, dans le centre du Ciel, où les Astrologues tiennent que cet Astre est placé, & comme j'ai mis, *au plus haut des Cieux* ; pour voir marcher Phaëton, & que de là il lui crioit encore : *Va par là, revien, détourne, &c.* B O I L E A U.

Ibid. *Et du plus haut des Cieux.*] M. Despreaux dit dans sa Remarque, que le Grec porte que le Soleil à cheval monta au-dessus de la Canicule, *ἐνίστ ῥῆτα Σείρις βέλως.* Et il ajoute, qu'il ne voit

pas pourquoi Rutgerlius & M. le Févre veulent changer cet endroit qui est fort clair. Premièrement, ce n'est point M. le Févre qui a voulu changer cet endroit : au contraire il fait voir le ridicule de la correction de Rutgerlius, qui li-soit *Σείρις*, au lieu de *Σείρις*. Il a dit seulement qu'il faut lire *Σείρις*, & cela est sans difficulté, parce que le pénultième pied de ces vers doit être un iambe, *etc.* Mais cela ne change rien au sens. Au reste, Euripide, à mon avis, n'a point voulu dire que le Soleil à cheval monta au-dessus de la Canicule ; mais plutôt que le Soleil pour suivre son fils, monta à cheval sur un astre qu'il appelle *Σείρις, Sīrium*, qui est le nom général de tous les astres, & qui n'est point du tout ici la Canicule : *ἐνίστ* ne doit point être construit avec *ῥῆτα*, il faut le joindre avec le verbe *ἱππεύει* du vers suivant, de cette manière : *Παῖρ δὲ βέλως ῥῆτα Σείρις ἱππεύει ἐνίστ, παῖδα ρεδύτῃ ;* Le Soleil monté sur un astre

ce qui s'y passe , pourroit-il peindre la chose comme il fait ? Il en est de même de cet endroit de sa *Cassandre* , qui commence par

Mais , ô braves Troyens , &c.

(1) Eschyle a quelquefois aussi des hardiesses & des imaginations tout-à-fait nobles & héroïques , comme on le peut voir dans sa Tragédie intitulée , *Les Sept devant Thèbes* , où un Courrier venant apporter à Etéocle la nouvelle de ces sept Chefs , qui avoient tous impitoyablement juré , pour ainsi dire , leur propre mort , s'explique ainsi :

Sur un bouclier noir sept Chefs impitoyables

Epouvantent les Dieux de sermens effroyables :

Près d'un Taureau mourant qu'ils viennent d'égorger ,

Tous la main dans le sang , jurent de se venger.

Ils en jurent la Peur , le Dieu Mars , & Bellone.

Au reste , bien que ce Poète , pour vouloir trop s'élever , tombe assez souvent dans des pensées rudes , grossières & mal polies , Euripide néanmoins , par une noble émulation , (2) s'expose quelquefois aux mêmes périls. Par exemple , dans Eschyle , le Palais de Lycurgue est ému , & entre en fureur à la vue de Bacchus :

alloit après son fils , en lui criant , &c. Et cela est beaucoup plus vrai-semblable , que de dire que le Soleil monta à cheval pour aller seulement au centre du ciel au dessus de la Canicule , & pour crier de là à son fils , & lui enseigner le chemin. Ce centre du ciel est un peu trop éloigné de la route que tenoit Phaëton. DACIER.

(1) *Eschyle a quelquefois*] Je ne trouve pas ici la connexion que je voudrois avec ce qui suit. Qu'on regarde seulement ma traduction Latine , & on en verra la différence. T O L L I U S.

(2) *S'expose quelquefois aux mêmes périls.*] Je me trompe fort , si un François entend le sens de ces paroles , sans qu'on leur donne quelque lu-

(1) *Le Palais en fureur mugit à son aspect.*

Euripide employe cette même pensée d'une autre manière, en l'adoucissant néanmoins :

miere. Car le mot Grec *κίνησις* signifie ici les pensées & les expressions, qui par leur sublimité approchent fort de l'enthousiasme, ou plutôt de l'enthousiasme qui va trop loin, & qui selon l'expression de Quintilien, rend le Poëte *grandiloquum usque ad vitium*. Car c'est de lui que Longin a tiré cette belle remarque. Mais je ne trouve pas que Longin ait ici autant de raison qu'il croit, de préférer cet adoucissement

d'Euripide, à l'expression *trop rude*, comme il l'appelle, & *mal polie* d'Eschyle. Car c'étoit le sentiment universel de presque tous les Payens, que dans les apparitions des Dieux tout se mouvoit & trembloit, non seulement les édifices & les palais, mais les montagnes même. Et voici ce que Claudien dit à cet égard des temples, *lib. 1. de raptu Proserpina* :

*Jam mihi cernuntur trepidis delubra moveri
Sedibus, & clarum dispergere culmina lumen
Adventum testata Dei.*

Virgile dit le même des montagnes; *libro vi. Æn.*

*Ecce autem primi sub lumina solis & ortus
Sub pedibus mugire solum, juga cæpta moveri
Sylvarum; visaque canes ululare per umbram,
Adventante Dea.*

De sorte que cette apparition ne se faisoit jamais sans quelque prodige, ou, comme les Grecs le nomment, *σημεῖον*. Mais, comme je l'ai dit dans mes remarques Latines, ce n'est ni toute la pensée, ni le mot *Εἰς αὐτὴν*, comme M. le Févrea crû, mais le seul mot *ἔκκεν*, qui déplaît à Longin; & cela, parce qu'il n'a pas tant de douceur, & ne nous donne pas une idée si délicate que le mot *συμπέπληται* : qui marque un mou-

vement libre, agréable, & qui vient d'une volonté emportée plutôt par la joye que lui cause la vûe d'un si grand Dieu, que par l'effort ou par la présence de sa divinité. *TOLLIVS.*

(1) *Le Palais en fureur mugit à son aspect.*] Le mot *mugir* ne me paroît pas assez fort pour exprimer seul le *ἔκκεν* & le *βαρύνειν* d'Eschyle; car ils ne signifient pas seulement *mugir*, mais *se remuer avec agitation, avec vio-*

La montagne à leurs cris répond en mugissant.

Sophocle n'est pas moins excellent à peindre les choses, comme on le peut voir dans la description qu'il nous a laissée d'Oedipe entourant, & s'enfouissant lui-même au milieu d'une tempête prodigieuse; & dans cet endroit, où il dépeint l'apparition d'Achille sur son tombeau, dans le moment que les Grecs alloient lever l'ancre. Je doute néanmoins, pour cette apparition, que jamais personne en ait fait une description plus vive que Simonide. Mais nous n'aurions jamais fait, si nous voulions étaler ici tous les exemples que nous pourrions rapporter à ce propos.

Pour retourner à ce que nous disions, (1) les *Images* dans la Poésie sont pleines ordinairement d'accidens fabuleux, & qui passent toute sorte de croyance; au lieu que dans la Rhétorique le beau des *Images* c'est de représenter la chose comme elle s'est passée, & telle qu'elle est dans la vérité. Car une invention Poétique & fabuleuse, dans une Oraison,

lence. Quoique ce soit une folie de vouloir faire un vers mieux que M. Despreaux, je ne laisserai pas de dire que ce-

lui d'Eschyle seroit peut-être mieux de cette manière pour le sens.

Du Palais en fureur les combles ébranlés

Tremblent en mugissant.

Et celui d'Euripide :

La Montagne s'ébranle : & répond à leurs cris.

DACIER.

(1) Les *Images* dans la Poésie sont pleines ordinairement d'accidens fabuleux. } C'est le sens que tous les Interprètes ont donné à ce passage : mais je ne croi pas que ç'ait été la pensée de Longin ; car il n'est pas vrai que dans la Poésie les images soient ordinai-

rement pleines d'accidens, elles n'ont en cela rien qui ne leur soit commun avec les images de la Rhétorique. Longin dit simplement, que dans la Poésie les images sont poussées à un excès fabuleux, & qui passe toute sorte de créance. DACIER.

traîne nécessairement avec soi (1) des digressions grossières & hors de propos, & tombe dans une extrême absurdité. C'est pourtant ce que cherchent aujourd'hui nos Orateurs; ils voyent quelquefois les Furies, ces grands Orateurs, aussi bien que les Poëtes tragiques; & les bonnes gens ne prennent pas garde que lorsqu'Oreste dit dans Euripide:

Toi qui dans les Enfers me veux précipiter,

Déesse, cesse enfin de me persécuter.

il ne s'imagine voir toutes ces choses, que parce qu'il n'est pas dans son bon sens. Quel est donc l'effet des *Images* dans la Rhétorique? C'est qu'outre plusieurs autres propriétés, elles ont cela qu'elles animent & échauffent le Discours. Si bien qu'étant mêlées avec art dans les preuves, elles ne persuadent pas seulement, mais elles domptent, pour ainsi dire, elles soumettent l'Auditeur. (2) *Si un homme, dit un Orateur, a entendu un grand bruit devant le Palais, & qu'un autre à même tems vienne annoncer que les prisonniers de guerre se sauvent; il n'y a point de vieillard si chargé d'années, ni de jeune homme si indifférent, qui ne coure de toute sa force au secours. Que si quelqu'un, sur ces entrefaites, leur montre l'auteur de ce désordre, c'est fait de ce malheureux; il faut qu'il périsse sur le champ, & on ne lui donne pas le tems de parler.*

(1) *Des digressions grossières.*] Ce n'est pas tout-à-fait le sentiment de Longin. Si je ne me trompe; il auroit fallu le traduire de cette manière: *Car c'est une terrible faute, & tout-à-fait extravagante, de se servir dans celle-là des images & des fictions Poétiques & fabuleuses, qui sont tout-à-fait impossibles.* Quand on prendra la peine de regarder mes re-

marques Latines, & de les conférer avec ma traduction, on y verra plus de jour. TOLLIS.

(2) *Si un homme, &c.*] Cicéron s'est très-bien servi de cet endroit; quand il dit (l. IV. contra Verrem c. XLIII. *Interea ex clamore fama tota urbe percubuit, expugnari Deos patrios, non hostium adventum, inopinato praeconum*

Hyperide s'est servi de cet artifice dans l'Oraison, où il rend compte de l'ordonnance qu'il fit faire, après la défaite de Chéronée, qu'on donneroit la liberté aux esclaves. (1) *Ce n'est point, dit-il, un Orateur qui a fait passer cette loi ; c'est la défaite de Chéronée.* Au même tems qu'il prouve la chose par rai-

impetu, sed ex domo, atque cohorte pratoriâ manum fugitivorum instructam armatamque venisse. Nemo Agrigenti neque atate tam affectâ, neque viribus tam infirmis fuit, qui non illa nocte nuntio excitatus surrexerit, telumque, quod cuique fors offerebat, arripuerit. Itaque brevi tempore ad sanum ex rota urbe concurritur. TOLLIVS.

(1) *Ce n'est point, dit-il, un Orateur qui a fait passer cette Loi, c'est la bataille, c'est la défaite de Chéronée.*] Pour conserver l'image que Longin a voulu faire remarquer dans ce passage d'Hyperide, il faut traduire : *Ce n'est point, dit-il, un Orateur qui a écrit cette Loi, c'est la bataille, c'est la défaite de Chéronée.* Car c'est en cela que consiste l'image. La bataille a écrit cette Loi. Au lieu qu'en disant, la bataille a fait passer cette Loi, on ne conserve plus l'image, ou elle est du moins fort peu sensible. C'étoit même chez les Grecs le terme propre écrire une Loi, une Ordonnance, un Edit, &c. M. Despreaux a évité cette expression écrire une Loi, parce qu'elle n'est pas Françoisé dans ce sens-là ; mais il auroit pû mettre, *ce n'est pas un Orateur qui a fait cette Loi*, &c. Hyperide avoit ordonné qu'on donneroit le

droit de bourgeoisie à tous les habitans d'Athènes indifféremment, la liberté aux esclaves ; & qu'on enverroît au Pyrée les femmes & les enfans. Plutarque parle de cette Ordonnance, dans la vie d'Hyperide, & il cite même un passage, qui n'est pourtant pas celui dont il est ici question. Il est vrai que le même passage rapporté par Longin, est cité fort différemment par Démétrius Phalereus, *Ce n'est pas, dit-il, un Orateur qui a écrit cette Loi, c'est la guerre qui l'a écrite avec l'épée d'Alexandre.* Mais pour moi je suis persuadé que ces derniers mots qui l'a écrite avec l'épée d'Alexandre, *ἡ ἐπὶ τοῦ Ἀλεξάνδρου μάχη*, ne sont point d'Hyperide ; elles sont apparemment de quelqu'un qui aura crû ajouter quelque chose à la pensée de cet Orateur, & l'embellir même, en expliquant par une espèce de pointe, le mot *νόμος* hyperideus, la guerre a écrit, & je m'assure que cela paroîtra à tous ceux qui ne se laissent point éblouir par de faux brillans. DACIER.

Ibid. *Ce n'est point, dit-il, un Orateur, &c.*] On eût pû traduire : *Ce n'est point, dit-il, l'Orateur.* Cela seroit un peu plus fort. TOLLIVS.

fon, il fait une *Image* ; & (1) par cette proposition qu'il avance, il fait plus que persuader & que prouver. Car comme en toutes choses on s'arrête naturellement à celui qui brille & éclate davantage, l'esprit de l'Auditeur est aisément entraîné par cette *Image* qu'on lui présente au milieu d'un raisonnement, & qui lui frappant l'imagination, l'empêche d'examiner de si près la force des preuves, à cause de ce grand éclat dont elle couvre & environne le Discours. Au reste, il n'est pas extraordinaire que cela fasse cet effet en nous, puisqu'il est certain que de deux corps mêlés ensemble, celui qui a le plus de force attire toujours à soi la vertu & la puissance de l'autre. Mais c'est assez parlé de cette sublimité, qui consiste dans les pensées, & qui vient, comme j'ai dit, ou de la *Grandeur d'ame*, ou de l'*Imitation*, ou de l'*Imagination*.

(1) Par cette proposition. } par ce tour d'adresse il fait
J'aimerois mieux dire, & } plus, &c. TOLLIVS.

C H A P I T R E X I V.

Des Figures ; & premièrement de l'Apostrophe.

IL faut maintenant parler des *Figures*, pour suivre l'ordre que nous nous sommes prescrit. Car, comme j'ai dit, elles ne font pas une des moindres parties du Sublime, lorsqu'on leur donne le tour qu'elles doivent avoir. Mais ce seroit un Ouvrage de trop longue haleine, pour ne pas dire infini, si nous voulions faire ici une exacte recherche de toutes les figures qui peuvent avoir place dans le Discours. C'est pourquoi nous nous contenterons d'en parcourir quelques-unes des principales, je veux dire celles qui contribuent le plus au Sublime : seulement afin de faire voir que nous n'avancions rien que de vrai. Démonsthène veut justifier sa conduite, & prouver aux Athéniens qu'ils n'ont point failli en

livrant bataille à Philippe. Quel étoit l'air naturel d'énoncer la chose ? Vous n'avez point failli, pouvoit-il dire, Messieurs, en combattant au péril de vos vies pour la liberté & le salut de toute la Grece ; & vous en avez des exemples qu'on ne sçauroit démentir. Car on ne peut pas dire que ces grands hommes aient failli, qui ont combattu pour la même cause dans les plaines de Marathon, à Salamine, & devant Platée. Mais il en use bien d'une autre sorte, & tout d'un coup, comme s'il étoit inspiré d'un Dieu, & possédé de l'esprit d'Apollon même, il s'écrie en jurant par ces vaillans défenseurs de la Grece : Non, Messieurs, non, vous n'avez point failli : j'en jure par les manes de ces grands hommes qui ont combattu pour la même cause dans les plaines de Marathon. Par cette seule forme de serment, que j'appellerai ici *Apostrophe*, il défie ces anciens Citoyens dont il parle, & montre en effet, qu'il faut regarder tous ceux qui meurent de la sorte, comme autant de Dieux, par le nom desquels on doit jurer. Il inspire à ses Juges l'esprit & les sentimens de ces illustres morts ; & changeant l'air naturel de la preuve en cette grande & pathétique maniere d'affirmer par des sermens si extraordinaires, si nouveaux, & si dignes de foi, il fait entrer dans l'ame de ses Auditeurs, comme une espèce de contrepoison & d'antidote, qui en chasse toutes les mauvaises impressions. Il leur élève le courage par des louanges. En un mot, il leur fait concevoir, qu'ils ne doivent pas moins s'estimer de la bataille qu'ils ont perdue contre Philippe, que des victoires qu'ils ont remportées à Marathon & à Salamine ; & par tous ces différens moyens, renfermés dans une seule figure, il les entraîne dans son parti. Il y en a pourtant qui prétendent que l'original de ce serment se trouve dans Eupolis, quand il dit :

On ne me verra plus affligé de leur joye.

J'en jure mon combat aux champs de Marathon.

(1) Mais il n'y a pas grande finesse à jurer simplement. Il faut voir où, comment, en quelle occasion, & pourquoi on le fait. Or dans le passage de ce Poëte, il n'y a rien autre chose qu'un simple serment. Car il parle aux Athéniens heureux, & dans un tems où ils n'avoient pas besoin de consolation. Ajoûtez, que dans ce serment il ne jure pas, comme Démosthène, par des hommes qu'il rende immortels; & ne songe point à faire naître dans l'âme des Athéniens des sentimens dignes de la vertu de leurs ancêtres: vû qu'au lieu de jurer par le nom de ceux qui avoient combattu, il s'amuse à jurer par une chose inanimée, telle qu'est un combat. Au contraire, dans Démosthène ce serment est fait directement pour rendre le courage aux Athéniens vaincus, & pour empêcher qu'ils ne regardassent dorénavant, comme un malheur, la bataille de Chéronée. De sorte que, comme j'ai déjà dit, dans cette seule figure, il leur prouve par raison qu'ils n'ont point failli; il leur en fournit un exemple; il le leur confirme par des sermens; il fait leur éloge; il les exhorte à la guerre.

Mais comme on pouvoit répondre à notre Orateur: il s'agit de la bataille que nous avons perdue contre Philippe, durant que vous maniez les affaires de la République, & vous jurez par les victoires que nos ancêtres ont remportées. Afin donc de marcher sûrement, il a soin de régler ses paroles, & n'employe que celles qui lui sont avantageuses, faisant voir que même dans les plus grands enportemens il faut être sobre & retenu. En parlant donc de ces victoires de leurs ancêtres, il dit: Ceux qui

(1) *Mais il n'y a pas grande finesse.* Ce jugement est admirable; & Longin dit plus lui seul que tous les autres Rhéteurs qui ont examiné le passage de Démosthène. Quintilien avoit pour-

tant bien vû que les sermens sont ridicules, si l'on n'a l'adresse de les employer aussi heureusement que l'Orateur, mais il n'avoit point fait sentir tous les défauts que Longin nous explique clairement dans

ont combattu par terre à Marathon, & par mer à Salamine ; ceux qui ont donné bataille près d'Artemise & de Platée. Il se garde bien de dire , ceux qui ont vaincu. Il a soin de taire l'événement, qui avoit été aussi heureux en toutes ces batailles , que funeste à Chéronée, & prévient même l'auditeur, en poursuivant ainsi : Tous ceux, ô Eschine, qui sont périés en ces rencontres, ont été enterrés aux dépens de la République, & non pas seulement ceux dont la fortune a secondé la valeur.

le seul examen qu'il fait de | tilien dans le Chap. 2. du Li-
ce serment d'Eupolis. On peut | vre IX. DACIER.
voir deux endroits de Quin-

C H A P I T R E X V.

Que les Figures ont besoin du Sublime pour les soutenir.

IL ne faut pas oublier ici une réflexion que j'ai faite, & que je vais vous expliquer en peu de mots. C'est que si les Figures naturellement soutiennent le Sublime, le Sublime de son côté soutient merveilleusement les Figures : mais où, & comment ; c'est ce qu'il faut dire.

En premier lieu, il est certain qu'un Discours où les Figures sont employées toutes seules, est de soi-même suspect d'adresse, d'artifice, & de tromperie ; principalement lorsqu'on parle devant un Juge souverain, & sur tout si ce Juge est un grand Seigneur, comme un tyran, un Roi, ou un Général d'Armée. Car il conçoit en lui-même une certaine indignation contre l'Orateur, (1) & ne sçauroit souffrir qu'un chetif Rhétoricien entreprenne de le

(1) Et ne sçauroit souffrir qu'un chetif. Il me semble que ces deux expressions chetif Rhétoricien & finesse grossières, ne peuvent s'accorder avec ces charmes du discours dont il est parlé six lignes plus bas.

Longin dit, & ne sçauroit souffrir qu'un simple Rhétoricien, τειχίτιος ῥήτορας, entreprenne de le tromper comme un enfant par de petites finesse, χυμωαίους. DACIER.

Ibid. Et ne sçauroit souffrir.]

tromper, comme un enfant, par de grossières fines-
ses. Il est même à craindre quelquefois, que pre-
nant tout cet artifice pour une espèce de mépris,
il ne s'effarouche entièrement : & bien qu'il retien-
ne sa colere, (1) & se laisse un peu amolir aux
charmes du discours, il a toujours une forte répu-
gnance à croire ce qu'on lui dit. C'est pourquoi il
n'y a point de Figure plus excellente que celle qui
est tout-à-fait cachée, & lorsqu'on ne reconnoît
point que c'est une Figure. Or il n'y a point de se-
cours ni de remède plus merveilleux pour l'empê-
cher de paroître, que le Sublime & le Pathétique ;
parce que l'Art ainsi renfermé au milieu de quel-
que chose de grand & d'éclatant, a tout ce qui
lui manquoit, & n'est plus suspect d'aucune trom-
perie. Je ne vous en sçaurois donner un meilleur
exemple que celui que j'ai déjà rapporté : *J'en jure*
par les mânes de ces grands hommes, &c. Comment
est-ce que l'Orateur a caché la Figure dont il se sert ?
N'est-il pas aisé de reconnoître que c'est par l'éclat
même de sa pensée ? Car comme les moindres lu-
mieres s'évanouissent quand le soleil vient à éclai-
rer ; de même, toutes ces subtilités de Rhétorique
disparoissent à la vûe de cette grandeur qui les en-
vironne de tous côtés. La même chose, à peu près,
arrive dans la peinture. En effet, que l'on colore
plusieurs choses également tracées sur un même

Τεχνίτης ῥήτωρ est ici un Ora-
teur qui se sert de tous les
artifices de son art, pour du-
per ses Juges, ou pour les at-
tirer au moins dans ses senti-
mens. Et quand cela se fait
un peu trop ouvertement, &
qu'un Juge habile s'en apper-
çoit, il s'en offense. C'est pour-
quoi Philostrate dans la vie
d'Apollonius l. viii. ch. ii :
le dissuade sérieusement. Δι-
κνους γὰρ, dit-il, ἐν δικάσει

ἢ μὴ φανερὰ, καὶ διαβάλοι τινὰ
ὡς ἐπιβουλευτὰ τοῖς ψηφισμένοις.
Ἡ δ' ἀφανὴς καὶ ἀπίστοι κρατῶσα.
Τὸ γὰρ λαθεῖν τὰς δικάσεις ὡς
δυνός ἐστιν, ἀλλ' ἐστέρα δυνάμει.
TOLLIVS.

(1) Et se laisse un peu amo-
lir aux charmes du discours.]
Tout cela ne se trouve pas
dans le Grec. Je pense que
notre Auteur veut dire, que
quand le Juge auroit même
assez de force & de prudence

plan, & qu'on y mette le jour & les ombres ; il est certain que ce qui se présentera d'abord à la vûe, ce sera le lumineux, à cause de son grand éclat, qui fait (1) qu'il semble sortir hors du Tableau, & s'approcher en quelque façon de nous. Ainsi le Sublime & le Pathétique, soit par une affinité naturelle qu'ils ont avec les mouvemens de notre ame, soit à cause de leur brillant, paroissent davantage, & semblent toucher de plus près notre esprit, que les Figures dont ils cachent l'Art, & qu'ils mettent comme à couvert.

pour retenir sa colere, & ne la pas faire éclater, il s'opiniâtreroit néanmoins à rejeter tout ce que l'Orateur lui pourroit dire. TOLLIVS.

(1) *Qu'il semble sortir hors du tableau.*] Καίονμενον ἔξοχον, ἢ ἰσχυτέρω παρὰ πολὺ φαίνεται. Καίονμενον ne signifie rien en cet endroit. Longin avoit sans doute écrit, ἢ ἰσχυτέρω ἔξοχον

ἀλλὰ ἢ ἰσχυτέρω, &c. *ae non modo eminens, sed & propius multo videtur : Et paroit non seulement relevé, mais même plus proche.* Il y a dans l'ancien Manuscrit, καίονμενον ἔξοχον ἀλλὰ ἢ ἰσχυτέρω, &c. Le changement de KAIOTMONON en KAIOMENON, est fort aisé à comprendre. BOIVIN.

CH A P I T R E X V I.

Des Interrogations.

QUE dirai-je des demandes & des interrogations ? Car qui peut nier que ces sortes de Figures ne donnent beaucoup plus de mouvement, d'action, & de force au discours ? *Ne voulez-vous jamais faire autre chose, dit Démosthène aux Athéniens, qu'aller par la Ville vous demander les uns aux autres : Que dit-on de nouveau ? Et que peut-on vous apprendre de plus nouveau que ce que vous voyez ? Un homme de Macédoine se rend maître des Athéniens, & fait la loi à toute la Grèce. Philippe est-il mort ? dira l'un : Non, répondra l'autre, il n'est que malade. Hé que vous importe, Messieurs, qu'il vive, ou qu'il meure ? Quand le Ciel vous en auroit délivrés, vous vous*

feriez bien-tôt vous-même un autre Philippe. Et ailleurs : Embarquons-nous pour la Macédoine. Mais où aborderons-nous, dira quelqu'un, malgré Philippe ? La guerre même, Messieurs, nous découvrira (1) par où Philippe est facile à vaincre. S'il eût dit la chose simplement, son discours n'eût point répondu à la majesté de l'affaire dont il parloit : au lieu que par cette divine & violente maniere de se répondre sur le champ à soi-même, comme si c'étoit une autre personne, non seulement il rend ce qu'il dit plus grand & plus fort, mais plus plausible & plus vraisemblable. Le Pathétique ne fait jamais plus d'effet, que lorsqu'il semble que l'Orateur ne le recherche pas, mais que c'est l'occasion qui le fait naître. Or il n'y a rien qui imite mieux la passion que ces fortes d'interrogations & de réponses. Car ceux qu'on interroge, sentent naturellement une certaine émotion, qui fait que sur le champ ils se précipitent de répondre, (2) & de dire ce qu'ils savent de vrai, avant même qu'on ait achevé de les interroger. Si bien que par cette Figure l'Auditeur est adroitement trompé, & prend les discours les plus médités pour les choses dites sur l'heure (3) & dans

(1) *Par où Philippe est facile à vaincre.*] Le Grec porte, *la guerre même nous découvrira le foible de l'état, ou des affaires de Philippe.* Tacite a égard à ce passage de Démosthène, quand il dit l. 2. histor. *Aperiet & recludet contestella & tumescentia victoriarum partium vulnera bellum.* Où j'aimerois mieux lire, *ulcera* ; bien que je sçache que le mot *vulnera* se trouve quelquefois dans cette signification. TOLLIVS.

(2) *Et de dire ce qu'ils savent de vrai.*] J'avois déjà considéré cette période dans la première édition, comme

ne s'accordant pas tout-à-fait avec le texte Grec : mais M. Boileau l'a un peu changée, de sorte qu'on n'y trouve rien à dire. Je l'expliquai ainsi : *Car comme d'ordinaire ceux qu'on interroge, s'irritent, & répondent sur le champ à ce qu'on leur demande, avec quelque émotion de cœur, & avec un ton qui nous exprime & nous fait voir les véritables sentimens de leur ame, il arrive le plus souvent que l'Auditeur se laisse duper & tromper par cette Figure, & qu'il prend le discours, &c.* TOLLIVS.

[3] *Et dans la chaleur.* [Le Grec ajoute : *Il y a encore un*

la chaleur. * * * (1). Il n'y a rien encore qui donne plus de mouvement au discours , que d'en ôter les liaisons. En effet , un discours que rien ne lie & n'embarresse , marche & coule de soi-même , & il s'en faut peu qu'il n'aille quelquefois plus vite , que la pensée même de l'Orateur. *Ayant approché leurs boucliers les uns des autres , dit Xenophon , ils reculoient , ils combattoient , ils tuoient , ils mouvoient ensemble.* Il en est de même de ces paroles d'Euryloque à Ulysse dans Homere.

Nous avons , par ton ordre , à pas précipités ,

Parcouru de ces bois les sentiers écartés :

(2) *Nous avons , dans le fond d'une sombre vallée ,*

Découvert de Circé la maison reculée.

Car ces périodes ainsi coupées , & prononcées néanmoins avec précipitation , sont les marques d'une vive douleur , qui l'empêche en même tems (3) & le force de parler. C'est ainsi qu'Homere sçait ôter où il faut , les liaisons du discours.

autre moyen ; car on la peut voir dans ce passage d'Hérodote , qui est extrêmement sublime.

Mais je n'ai pas crû devoir mettre ces paroles en cet endroit qui est fort défectueux : puisqu'elles ne forment aucun sens , & ne serviroient qu'à embarrasser le Lecteur. BOILEAU.

(1) *Il n'y a rien encore qui donne plus de mouvemens au discours , que d'en ôter la liaison.*] J'ai suppléé cela au texte : parce que le sens y conduir de lui-même. BOILEAU.

(2) *Nous avons dans le fond.*]

Tous les exemplaires de Longin mettent ici des étoiles , comme si l'endroit étoit défectueux ; mais ils se trompent. La remarque de Longin est fort juste , & ne regarde que ces deux périodes sans conjonction : *Nous avons par ton ordre , &c.* Et ensuite : *Nous avons dans le fond , &c.* BOILEAU.

(3) *Et le force de parler.*] La restitution de M. le Fèvre est fort bonne , *surdisant* , & non pas *surdisiens*. J'en avois fait la remarque avant lui. BOILEAU.



C H A P I T R E X V I I.

Du mélange des Figures.

IL n'y a encore rien de plus fort pour émouvoir, que de ramasser ensemble plusieurs Figures. Car deux ou trois Figures ainsi mêlées, se communiquent les unes aux autres de la force, des graces & de l'ornement : comme on le peut voir dans ce passage de l'Oraison de Demosthène contre Midias, où en même tems il ôte les liaisons de son discours, & mêle ensemble les Figures de répétition & de description. *Car tout homme, dit cet Orateur, qui en outrage un autre, fait beaucoup de choses du geste, des yeux, de la voix, que celui qui a été outragé ne sçauroit peindre dans un récit.* Et de peur que dans la suite son discours ne vint à se relâcher, sçachant bien que l'ordre appartient à un esprit rassis, & qu'au contraire le désordre est la marque de la passion, qui n'est en effet elle-même qu'un trouble & une émotion de l'ame ; il poursuit dans la même diversité de Figures. *Tantôt il le frappe comme ennemi, tantôt pour lui faire insulte, tantôt avec les poings, tantôt au visage.* Par cette violence de paroles ainsi entassées les unes sur les autres, l'Orateur ne touche & ne remue pas moins puissamment les Juges, que s'ils le voyoient frapper en leur présence. Il revient à la charge, & poursuit, comme une tempête : *Ces affronts émeuvent, ces affronts transportent un homme de cœur, & qui n'est point accoutumé aux injures.* On ne sçauroit exprimer par des paroles l'énormité d'une telle action. Par ce changement continuel, il conserve par tout le caractère de ces figures turbulentes : tellement que dans son ordre il y a un désordre ; & au contraire, dans son désordre il y a un ordre merveilleux. Pour preuve de ce que je dis, mettez, par plaisir, les conjonctions à ce passage, comme font les disciples d'Isocrate : Et cer-

tainement il ne faut pas oublier que celui qui en outrage un autre , fait beaucoup de choses , premièrement par le geste , ensuite par les yeux , & enfin par la voix même , &c. . . . Car en égalant & applaudissant ainsi toutes choses par le moyen des liaisons , vous verrez que d'un Pathétique fort & violent vous tomberez dans une petite afféterie de langage , qui n'aura ni pointe ni aiguillon ; & que toute la force de votre discours s'éteindra aussi-tôt d'elle-même. Et comme il est certain que si on lioit le corps d'un homme qui court , on lui feroit perdre toute sa force , de même , si vous allez embarrasser une passion de ces liaisons & de ces particules inutiles , elle les souffre avec peine ; (1) vous lui ôtez la liberté de sa course , & cette impétuosité qui la faisoit marcher avec la même violence qu'un trait lancé par une machine.

(1) Vous lui ôtez.] Parce que vous lui ôtez. TOLLIVS

CH A P I T R E X V I I I.

Des Hyperbates.

(1) **I**L faut donner rang aux Hyperbates. L'Hyperbate n'est autre chose que la transposition des pensées ou des paroles dans l'ordre & dans la suite d'un Discours. Et cette Figure porte avec soi le caractère véritable d'une passion forte & violente. En effet , voyez tous ceux qui sont émus de colere , de dépit , de jalousie , ou de quelque autre passion que ce soit ; car il y en a tant que l'on n'en sçait pas le nombre ; leur esprit est dans une agitation continuelle. (2) A peine ont-ils formé un dessein qu'ils

(1) Il faut donner rang.] un discours , qu'ils se jettent
Il faut considérer d'un même fort souvent sur une autre pensée , & comme s'ils avoient oublié ce qu'ils commençoient de dire , ils y entremêlent hors
œil les Hyperbates. TOLLIVS.

(2) A peine ont-ils formé un dessein.] J'aime mieux , à peine ont-ils commencé à former de propos ce qui leur vient dans

en conçoivent aussi-tôt un autre ; & au milieu de celui-ci , s'en proposant encore de nouveaux , où il n'y a ni raison ni rapport , ils reviennent souvent à leur première résolution. La passion en eux est comme un vent léger & inconstant , qui les entraîne , & les fait tourner sans cesse de côté & d'autre : si bien que dans ce flux & ce reflux perpétuel de sentimens opposés , ils changent à tous momens de pensée & de langage , & ne gardent ni ordre ni suite dans leurs discours.

Les habiles Ecrivains , pour imiter ces mouvemens de la nature , se servent des Hyperbates. Et à dire vrai , l'Art n'est jamais dans un plus haut degré de perfection , que lorsqu'il ressemble si fort à la nature , qu'on le prend pour la nature même ; & au contraire la nature ne réussit jamais mieux que quand l'Art est caché.

Nous voyons un bel exemple de cette transposition dans Hérodote , où Denis Phocéen parle ainsi aux Ioniens : *En effet , nos affaires sont réduites à la dernière extrémité , Messieurs. Il faut nécessairement que nous soyons libres , ou esclaves , & esclaves misérables. (1) Si donc vous voulez éviter les malheurs qui vous menacent , il faut , sans différer , embrasser le travail & la fatigue , & acheter votre liberté par la défaite de vos ennemis. S'il eût voulu suivre l'ordre naturel , voici comme il eût parlé : Messieurs , il est*

la fantaisie , & après cela ils reviennent à leur première démarche. TOLLIVS.

(1) Si donc vous voulez. [Tous les Interprètes d'Hérodote , & ceux de Longin , ont expliqué ce passage comme M. Despreaux. Mais ils n'ont pas pris garde que le verbe Grec *ὀρίκεται* ne peut pas signifier éviter , mais prendre , & que *ταλαιπωρία* n'est pas plus souvent employé pour mi-

sère , calamité , que pour travail , peine. Hérodote oppose manifestement *ταλαιπωρίας* ὀρίκεται , prendre de la peine , n'appréhender point la fatigue , à *μαλακίᾳ διακρίσθαι* , être lâche , paresseux : & il dit , si donc vous ne voulez point appréhender la peine & la fatigue , commencez dès ce moment à travailler , & après la défaite de vos ennemis vous serez libres. Ce que je dis paroîtra plus

maintenant tems d'embrasser le travail & la fatigue. Car enfin nos affaires sont réduites à la dernière extrémité, &c. Premièrement donc il transpose ce mot, *Messieurs*, & ne l'infère qu'immédiatement après leur avoir jetté la frayeur dans l'ame, comme si la grandeur du péril lui avoit fait oublier la civilité, qu'on doit à ceux à qui l'on parle en commençant un discours. Ensuite il renverse l'ordre des pensées. Car avant que de les exhorter au travail, qui est pourtant son but, il leur donne la raison qui les y doit porter : *En effet nos affaires sont réduites à la dernière extrémité* ; afin qu'il ne semble pas que ce soit un discours étudié qu'il leur apporte ; mais que c'est la passion qui le force à parler sur le champ. Thucydide a aussi des Hyperbates fort remarquables, & s'entend admirablement à transposer les choses qui semblent unies du lien le plus naturel, & qu'on diroit ne pouvoir être séparées.

Démosthène est en cela bien plus retenu que lui. (1) En effet, pour Thucydide, jamais personne ne les a répandues avec plus de profusion, & on peut dire qu'il en soule ses Lecteurs. Car dans la passion qu'il a de faire paroître que tout ce qu'il dit, est dit sur le champ, il traîne sans cesse l'Auditeur par les dangereux détours de ses longues transpositions.

clairement, si on prend la peine de lire le passage dans le sixième Livre d'Hérodote, à la Section XI. DACIER.

Ibid. Si donc vous voulez.]

Je pense qu'on exprimeroit mieux la force de cette pensée en disant : Si donc vous voulez, à présent vous rendez à souffrir un peu de travail & de fatigue, cela vous donnera bien au commencement quelque embarras & quelque sâcherie, mais vous en tirerez aussi ce profit de voir vos ennemis défaits par votre courage, & vo-

tre liberté recouvrée & mise en sûreté. M. Dacier a vû le foible de la traduction dans cet endroit, aussi-bien que moi : & l'on peut confronter ses paroles avec ma traduction Latine. TOLLIVS.

(1) En effet, pour Thucydide.] M. Despreaux a fait bien du changement ici dans sa seconde édition. Mais je ne puis pas comprendre, pour quoi il a attribué dans celle-ci à Thucydide ce qui appartient à Démosthène. Car ce

Assez souvent donc il suspend sa première pensée ; comme s'il affectoit tout exprès le désordre : & entremêlant au milieu de son discours plusieurs choses différentes, qu'il va quelquefois chercher, même hors de son sujet ; il met la frayeur dans l'âme de l'Auditeur, qui croit que tout ce discours va tomber, & l'intéresse malgré lui dans le péril où il pense voir l'Orateur. Puis tout d'un coup, & lorsqu'on ne s'y attendoit plus, disant à propos ce qu'il y avoit si long-tems qu'on cherchoit ; par cette transposition également hardie & dangereuse, il touche bien davantage, que s'il eût gardé un ordre dans ses paroles. Il y a tant d'exemples de ce que je dis, que je me dispenserai d'en rapporter.

vous légers, & tout ce qui suit, ne peut être entendu que de Démosthène, qui est proprement le modèle d'un Orateur parfaitement sublime. Même je ne trouve pas la traduction ici trop juste. J'eusse dit : Démosthène est en cela bien plus retenu que lui, mais il surpasse néanmoins de beaucoup tous les autres ; & par ces transposi-

tions, & par cette manière de dire ce qu'il dit sur le champ, il nous fait paraître la force d'un discours vigoureux, & qui ébranle les âmes. Et, comme si cela n'étoit pas assez, il jette les Auditeurs dans le même embarras, & les traîne par les mêmes détours de ses longues transpositions, où il leur semble qu'il s'égare. TOLLIVS.

CHAPITRE XIX.

Du changement de Nombre.

IL ne faut pas moins dire de ce qu'on appelle *Diversités de cas, Collections, renversemens, Gradations*, & de toutes ces autres Figures, qui étant, comme vous sçavez, extrêmement fortes & véhémentes, peuvent beaucoup servir par conséquent à orner le discours, & contribuent en toutes manières au Grand & au Pathétique. Que dirai-je des changemens de cas, de tems, de personnes, de nombre, & de genre ? En effet, qui ne voit combien toutes ces choses sont propres à diversifier & à

ranimer l'expression ? (1) Par exemple, pour ce qui regarde le changement de nombre, ces Singuliers, dont la terminaison est singulière, mais qui ont pourtant, à les bien prendre, la force & la vertu des Pluriels :

(2) *Aussi-tôt un grand Peuple accourant sur le Port,*

Ils firent de leurs cris retentir le rivage.

Et ces Singuliers sont d'autant plus dignes de remarque, qu'il n'y a rien quelquefois de plus magnifique que les Pluriels. Car la multitude qu'ils renferment, leur donne du son & de l'emphase. Tels sont ces Pluriels qui sortent de la bouche d'Oedipe dans Sophocle :

*Hymén, funeste hymen, tu m'as donné la vie :
Mais dans ces mêmes flancs, où je fus enfermé,
Tu fais rentrer ce sang dont tu m'avois formé.
Et par là tu produis & des fils, & des peres,
Des frères, des maris, des femmes, & des meres :
Et tout ce que du sort la maligne fureur
Fit jamais voir au jour & de honte & d'horreur.*

Tous ces différens noms ne veulent dire qu'une seu-

(1) Par exemple, pour ce qui regarde.] Je ne trouve pas ici ce que le Grec me dit. Tâchons de le suivre : Ici ma

pense n'est pas de dire, que la seule sorte de changement de nombre qui donne du lustre & de l'ornement à un discours, soit celle qui dans une terminaison singulière a pourtant toute la force & toute la vertu des pluriels ; comme par exemple ; Aussi-tôt, &c. Je regarde plus ici les plu-

riels, que j'estime d'autant plus dignes de remarque, &c. TOLLIVS.

(2) *Aussi-tôt un grand peuple, &c.*] Quoiqu'en veuille dire M. le Fèvre, il y a ici deux Vers ; & la Remarque de Langbaine est fort juste. Car je ne voi pas pourquoi, en mettant *suror*, il est absolument nécessaire de mettre

z. BOILEAU,

le personne , c'est à sçavoir , Oedipe d'une part , & sa mere Jocaste de l'autre. Cependant , par le moyen de ce nombre ainsi répandu & multiplié en divers pluriels , il multiplie en quelque façon les infortunes d'Oedipe. C'est par un même pléonasme , qu'un Poète a dit :

On vit les Sarpédon & les Hectors paroître.

Il en faut dire autant de ce passage de Platon , à propos des Athéniens , que j'ai rapporté ailleurs. *Ce ne sont point des Pélopes , des Cadmus , des Egyptes , des Danaüs , ni des hommes nés barbares , qui demeurent avec nous. Nous sommes tous Grecs , éloignés du commerce & de la fréquentation des Nations étrangères , qui habitons une même Ville , &c.*

En effet , tous ces Pluriels , ainsi ramassés ensemble , nous font concevoir une bien plus grande idée des choses. Mais il faut prendre garde à ne faire cela que bien à propos , & dans les endroits où il faut amplifier , ou multiplier , ou exagérer ; & dans la passion , c'est-à-dire , quand le sujet est

Ibid. *Aussi-tôt un grand peuple accourant sur le port.*] Voici le passage Grec *αὐτίκα λαὸς ἀπείρων θυῶν ἐπ' ἡϊόνεσσι δι´σά-*

μφοι κελάδισαν. Langbaine corrige *θυῶν* pour *θύων* , & il fait une fin de vers avec un vers entier ,

———— *αὐτίκα λαὸς ἀπείρων*

Θυῶν ἐπ' ἡϊόνεσσι δι´σάμφοι κελάδισαν.

Mais M. le Févre soutient que c'est de la prose , qu'il n'y faut rien changer ; & que si l'on mettoit *θυῶν* , il faudroit aussi ajouter un *λ* , & *δι´σάμφοι*. M. Despreaux se détermine sur cela , & il suit la remarque de Langbaine , qui lui a paru plus juste ; parce , dit-il , qu'il ne voit pas pourquoi , en mettant *θυῶν* , on est obligé de mettre la liaison *λ*. Il veut dire sans doute , & cela est

vrai , que deux verbes se trouvent très-souvent sans liaison , comme dans le passage d'Homere que Longin rapporte dans le Chap. xvi : mais il devoit prendre garde que dans ce passage , chaque verbe occupe un vers , au lieu qu'ici il n'y auroit qu'un seul vers pour les deux verbes , ce qui est entièrement opposé au génie de la langue Grecque , qui ne souffre pas qu'un seul vers

susceptible d'une de ces choses , ou de plusieurs.

(1) Car d'attacher par tout ces cymbales & ces sonnettes, cela sentiroit trop son Sophiste.

renfermé deux verbes de même tems , & un participe , sans aucune liaison. Cela est certain. D'ailleurs on pourroit faire voir que cet asyndeton , que l'on veut faire dans ce prétendu vers , au lieu de lui donner de la force & de la vîtesse , l'énerve, & le rend languissant. D'ACIER.

(1) *Car d'attacher par tout ces cymbales.*] Les Anciens avoient accoutumé de mettre des sonnettes aux harnois de leurs chevaux dans les occa-

sions extraordinaires, c'est-à-dire, les jours où l'on faisoit des revûes ou des tournois : il paroît même par un passage d'Eschyle , qu'on en garnissoit les boucliers tout au tour. C'est de cette coutume que dépend l'intelligence de ce passage de Longin , qui veut dire que , comme un homme , qui mettroit ces sonnettes tous les jours , seroit pris pour un charlatan : l'Orateur qui emploieroit par tout ces pluriels , passeroit pour un Sophiste. DACIER.

C H A P I T R E X X.

Des Pluriels réduits en Singuliers.

ON peut aussi tout au contraire réduire les Pluriels en Singuliers ; & cela a quelque chose de fort grand. *Tout le Péloponèse* , dit Démosthène , *étoit alors divisé en factions.* Il en est de même de ce passage d'Hérodote : *Phrynichus faisant représenter sa Tragedie intitulée , La prise de Milet , tout* (1) *le Théâtre se fondit en larmes.* Car , de ramasser ainsi plusieurs choses en une , cela donne plus de corps au discours. Au reste, je tiens que pour l'ordinaire c'est une même raison qui fait valoir ces deux différentes Figures. En effet , soit qu'en changeant les Singuliers en Pluriels , d'une seule chose vous en fassiez plusieurs ; soit qu'en ramassant des Pluriels ,

(1) *Le Théâtre se fondit en larmes.*] Il y a dans le Grec οὐ δαίμων C'est une faute. Il faut mettre comme il y a

dans Hérodote , δαίμων. Autrement Longin n'auroit sçu ce qu'il vouloit dire. BOILEAU.

dans un seul nom singulier , qui sonne agréablement à l'oreille , de plusieurs choses vous n'en fassiez qu'une , ce changement imprévû marqué la passion.

C H A P I T R E X X I .

Du changement de Tems

IL en est de même du changement de tems : lorsqu'on parle d'une chose passée , comme si elle se faisoit présentement ; parce qu'alors ce n'est plus une narration que vous faites , c'est une action qui se passe à l'heure même. *Un soldat*, dit Xenophon , *étant tombé sous le cheval de Cyrus , & étant foulé aux pieds de ce cheval , il lui donne un coup d'épée dans le ventre. Le cheval blessé se démeûne & secoue son Maître. Cyrus tombe.* Cette Figure est fort fréquente dans Thucydide.

C H A P I T R E X X I I .

Du changement de personnes.

LE changement de personnes n'est pas moins pathétique. Car il fait que l'Auditeur assez souvent se croit voir lui-même au milieu du péril.

Vous diriez , à les voir pleins d'une ardeur si belle ,

Qu'ils retrouvent toujours une vigueur nouvelle ;

Que rien ne les sçauroit ni vaincre , ni lasser ,

Et que leur long combat ne fait que commencer.

Et dans Aratus :

Ne t'embarque jamais durant ce triste mois.

Cela se voit encore dans Hérodote. *A la sortie de la ville d'Eléphantique , dit cet Historien , du côté qui va en montant , vous rencontrez d'abord une colline ,*

line, &c. De là vous descendez dans une plaine. Quand vous l'avez traversée, vous pouvez vous embarquer tout de nouveau, & en douze jours arriver à une grande ville qu'on appelle Meroé. Voyez-vous, mon cher Terentianus, comme il prend votre esprit avec lui, & le conduit dans tous ces différens pays, vous faisant plutôt voir qu'entendre. Toutes ces choses, ainsi pratiquées, à propos, arrêtent l'Auditeur, & lui tiennent l'esprit attaché sur l'action présente, principalement lorsqu'on ne s'adresse pas à plusieurs en général, mais à un seul en particulier.

Tu ne sçaurois connoître au fort de la mêlée,

Quel parti suit le fils du courageux Tydée.

Car en réveillant ainsi l'Auditeur par ces apostrophes, vous le rendez plus ému, plus attentif, & plus plein de la chose dont vous parlez.

C H A P I T R E X X I I I.

Des Transitions imprévûes.

IL arrive aussi quelquefois, qu'un Ecrivain parlant de quelqu'un, tout d'un coup se met à sa place, & joue son personnage. Et cette Figure marque l'impétuosité de la passion.

Mais Hector, de ses cris remplissant le rivage,

Commande à ses Soldats de quitter le pillage.

D'aller droit aux vaisseaux sur les Grecs se jeter;

Car quiconque mes yeux verront s'en écarter,

Moi-même dans son sang j'irai laver sa honte.

Le Poète retient la narration pour soi, comme celle qui lui est propre; & met tout d'un coup & sans en avertir, cette menace précipitée dans la bouche de ce Guerrier bouillant & furieux. En effet, son dis-

cours auroit languï , s'il y eût entremêlé : *Héctor dit alors de telles ou semblables paroles.* Au lieu que par cette Transition imprévûe il prévient le Lecteur , & la Transition est faite avant que le Poète même ait songé qu'il la faisoit. Le véritable lieu donc où l'on doit user de cette Figure , c'est quand le tems presse , & que l'occasion qui se présente , ne permet pas de différer : lorsque sur le champ il faut passer d'une personne à une autre , comme dans Hécatee : (1) *Ce Héraut ayant assez pesé la conséquence de toutes ces choses , il commande aux descendans des Héraclides de se retirer. Je ne puis plus rien pour vous , non plus que si je n'étois plus au monde. Vous êtes perdus , & vous me forcerez bien-tôt moi-même d'aller chercher une retraite chez quelque au-*

(1) *Ce Héraut ayant pesé , &c.*] M. le Févre & M. Dacier donnent un autre sens à ce passage d'Hécatee , & font même une restitution sur *ὡς μὲν ὦν* , dont ils changent ainsi l'accent *ὡς μὲν ὦν* : prétendant que c'est un Ionisme , pour *ὡς μὲν ὦν*. Peut-être ont-ils raison , mais peut-être aussi qu'ils se trompent , puisqu'on ne sçait de quoi il s'agit en cet endroit , le livre d'Hécatee étant perdu. En attendant donc que ce livre soit retrouvé , j'ai crû que le plus sûr étoit de suivre le sens de Gabriel de Petra , & des autres Interprètes sans y changer ni accent ni virgule. BOILEAU.

Ibid. *Ce Héraut ayant ,*] Ce passage d'Hécatee a été expliqué de la même manière par tous les Interprètes ; mais ce n'est guère la coutume qu'un Héraut pèse la conséquence des ordres qu'il a reçûs : ce n'est point aussi la pensée de

cet Historien. M. le Févre avoit fort bien vû que *Ταῦρα δεῖνὰ νοήματα* ne signifie point du tout *pesant la conséquence de ces choses* : mais étant bien fâché de ces choses , comme mil. le exemples en font foi , & que *ὦν* n'est point ici un participe ; mais *ὦν* pour *ὦν* dans le stile d'Ionie , qui étoit celui de cet Auteur ; c'est-à-dire , que *ὡς μὲν ὦν* ne signifie point *comme si je n'étois point au monde* ; mais *afin donc* , & cela dépend de la suite. Voici le passage entier : *Le Héraut bien fâché de l'ordre qu'il avoit reçû , fait commandement aux descendans des Héraclides de se retirer. Je ne sçauois vous aider. Afin donc que vous ne périssiez entièrement , & que vous ne m'enveloppiez dans votre ruine en me faisant exiler ; partez , retirez-vous chez quelque autre peuple.* DACIER.

Ibid. *Ce Héraut.*] J'ai si bonne opinion de la franchise de M. Boileau , & de M.

tre peuple. Démosthène, dans son Oraison contre Aristogiton, a encore employé cette Figure d'une maniere différente de celle-ci, mais extrêmement forte & pathétique. Et il ne se trouvera personne entre vous, dit cet Orateur, qui ait du ressentiment & de l'indignation de voir un impudent, un infâme violer insollement les choses les plus saintes ? (1) Un scélérat ! dis-je, qui... O le plus méchant de tous les hommes ! rien n'aura pû arrêter ton audace effrénée ? Je ne dis pas ces portes, je ne dis pas ces barreaux, qu'un autre pouvoit rompre comme toi. Il laisse là sa pensée imparfaite, la colere le tenant comme suspendu & partagé sur un mot, entre deux différentes personnes. Qui... O le plus méchant de tous les hommes ! Et ensuite tournant tout d'un coup contre Aristogiton ce même discours, (2) qu'il sembloit avoir laissé là, il touche bien davantage, & fait une plus forte impression. Il en est de même de cet emportement de Pénélope dans Homere, quand elle voit entrer chez elle un Héraut de la part de ses amans :

*De mes fâcheux Amans ministre injurieux ,
Héraut , que cherches-tu ? Qui t'amène en ces
lieux ?*

Dacier, que je ne doute pas, qu'ils n'approuvent ma traduction Latine que j'exprimerai, comme je pourrai, en François : Le Roi Ceyx étant fort troublé de cette déclaration de guerre, commande incontinent aux descendans des Héraclides de quitter son royaume. Car je ne suis pas assez puissant pour vous protéger. Allez-vous-en donc, & retirez-vous dans un autre pays : afin que vous ne vous mettiez pas en danger de perdre la vie, & moi, d'être à cause de vous, chassé

de mon royaume. TOLLIVS.

(1) Un scélérat, dis-je,] J'aimerois mieux tourner : De voir cet impudent, cet infâme, forcer insollement les droits sacrés de cette ville. Ce scélérat, dis-je, qui... (ô le plus méchant de tous les hommes) voyant qu'on avoit réprimé l'audace effrénée de tes discours, non par ces barreaux, ni par ces portes, qu'un autre pouvoit aussi bien rompre que toi, &c. TOLLIVS.

(2) Qu'il sembloit.] J'eusse dit : lorsqu'il sembloit avoir

*Viens-tu de la part de cette troupe avare ,
 Ordonner qu'à l'instant le festin se prépare ?
 Fasse le juste Ciel , avançant leur trépas ,
 Que ce repas pour eux soit le dernier repas.
 Lâches , qui pleins d'orgueil , & foibles de courage ,
 Consument de son fils le fertile héritage ,
 Vos peres autrefois ne vous ont-ils point dit
 Quel homme étoit Ulyse , &c.*

abandonné les Juges , il les touche bien davantage par la chaleur de son emportement , & fait une bien plus forte impression | *dans leurs esprits , que s'il avoit simplement poursuivi le fil de son discours : TOLLIVS.*

CH A P I T R E X X I V.

De la Périphrase.

IL n'y a personne , comme je croi , qui puisse douter que la Périphrase ne soit encore d'un grand usage dans le Sublime. Car , comme dans la Musique le son principal devient plus agréable à l'oreille , lorsqu'il est accompagné (1) des différentes parties qui lui répondent : de même , la Périphrase tournant autour du mot propre , forme souvent , par rapport avec lui , une consonance & une harmonie

(1) *Des différentes parties qui lui répondent.*] C'est ainsi qu'il faut entendre *παράφων*. Ces mots *ὁὐδὲν παράφων* , ne voulant dire autre chose que les parties faites sur le sujet , & il n'y a rien qui convienne mieux à la Périphrase , qui n'est autre chose qu'un assemblage de mots qui répondent différemment au mot propre , & par le moyen desquels , comme l'Auteur le dit dans

la suite , d'une diction toute simple on fait une espèce de concert & d'harmonie. Voilà le sens le plus naturel qu'on puisse donner à ce passage. Car je ne suis pas de l'avis de ces modernes , qui ne veulent pas , que dans la Musique des Anciens , dont on nous raconte des effets si prodigieux , il y ait eu des parties : puisque sans parties il ne peut y avoir d'harmonie.

fort belle dans le discours ; sur tout lorsqu'elle n'a rien de discordant ou d'enflé, mais que toutes choses y sont dans un juste tempérament. Platon nous en fournit un bel exemple au commencement de son Oraison funèbre. *Enfin*, dit-il, *nous leur avons rendu les derniers devoirs, & maintenant ils achèvent ce fatal voyage, & ils s'en vont tout glorieux de la magnificence avec laquelle toute la Ville en général, & leurs parens en particulier, les ont conduits hors de ce monde.* Premièrement il appelle la mort *ce fatal voyage*. Ensuite il parle des derniers devoirs qu'on avoit rendus aux morts, comme d'une pompe publique, que leur pays leur avoit préparée exprès pour les conduire hors de cette vie. Disons-nous que toutes ces choses ne contribuent que médiocrement à relever cette pensée ? Avouons plutôt que par le moyen de cette Périphrase, mélodieusement répandue dans le discours, d'une diction toute simple, il a fait une espèce de concert & d'harmonie. De même Xénophon : *Vous regardez le travail comme le seul guide qui vous peut conduire à une vie heureuse & plaisante. Au reste votre ame est ornée de la plus belle qualité que puissent jamais posséder des hommes nés pour la guerre ; c'est qu'il n'y a rien qui vous touche plus sensiblement que la louange.* Au lieu de dire : *Vous vous adonnez au travail comme le seul guide qui vous peut conduire à une vie heureuse.* Et étendant ainsi toutes choses, il rend sa pensée plus grande, & relève beaucoup cet éloge. Cette périphrase d'Hérodote me semble encore inimitable : *La Déesse Vénus, pour châtier l'insolence des Scythes, qui avoient pillé son Temple, leur envoya (1) une maladie qui les rendoit femmes.*

Je m'en rapporte pourtant aux Scayans en Musique : & je n'ai pas assez de connoissance de cet Art, pour décider souverainement là-dessus.

BOILEAU.

(1) Une maladie qui les rendoit femmes.] Ce passage a fort exercé jusqu'ici les Scavans, & entr'autres M. Costar & M. de Girac. C'est ce dernier dont j'ai suivi le sens qui m'a pa-

(1) Au reste il n'y a rien dont l'usage s'étende plus loin que la Périphrase, pourvû qu'on ne la répande pas par tout sans choix & sans mesure. Car aussitôt elle languit, & a je ne sçai quoi de niais & de grossier. Et c'est pourquoi Platon, qui est toujours figuré dans ses expressions, & quelquefois même un peu mal-à-propos, au jugement de quelques-uns, a été raillé, pour avoir dit dans ses Loix : *Il ne faut point souffrir que les richesses d'or & d'argent prennent pied, ni habitent dans une Ville.* S'il eût voulu, poursuivent-ils, interdire la possession du bétail, assurément qu'il auroit dit par la même raison, *les richesses de bœufs & de moutons.*

ru le meilleur : y ayant un fort grand rapport de la maladie naturelle qu'ont les femmes avec les Hémorrhoides. Je ne blâme pourtant pas le sens de M. DACIER. BOILEAU.

Ibid. *Une maladie qui les rendoit femmes.*] Par cette maladie des femmes, tous les Interprètes ont entendu les Hémorrhoides ; mais il me semble qu'Hérodote avoit eu tort de n'attribuer qu'aux femmes ce qui est aussi commun aux hommes, & que la périphrase dont il s'est servi, ne seroit pas fort juste. Ce passage a embarrassé beaucoup de gens, & Voiture n'en a pas été seul en peine. Pour moi je suis persuadé que la plupart, pour avoir voulu trop finasser, ne sont point entrez dans la pensée d'Hérodote, qui n'entend point d'autre maladie que celle qui est particulière aux femmes. C'est en cela aussi que sa périphrase paroît admirable à Longin, parce que cet Auteur avoit plusieurs autres manières de circonlocution,

mais qui auroient été toutes ou rudes, ou malhonnêtes, au lieu que celle qu'il a choisie est très-propre & ne choque point. En effet, le mot *νῆσος* maladie n'a rien de grossier, & ne donne aucune idée sale ; on peut encore ajouter pour faire paroître davantage la délicatesse d'Hérodote en cet endroit, qu'il n'a pas dit *νῆσος γυναικῶν*, la maladie des femmes ; mais par l'Adjectif *θῆλειαν νῆσος*, la maladie féminine, ce qui est beaucoup plus doux dans le Grec : & n'a point du tout de grace dans notre langue, où il ne peut être souffert. DACIER.

Ibid. *La maladie des femmes.*] Voyez mes remarques Latines, où je montre, que ce n'est ni l'une ni l'autre ; mais une maladie plus abominable. TOLLIVS.

(1) *Au reste, il n'y a rien.*] Le mot Grec *ἐπίκαιρον* signifie une chose qui est fort commode pour l'usage. TOLLIVS.

Mais ce que nous avons dit en général, suffit pour faire voir l'usage des Figures, à l'égard du Grand & du Sublime. Car il est certain qu'elles rendent toutes le discours plus animé & plus pathétique. Or le Pathétique participe du Sublime autant que (1) le Sublime participe du beau & de l'agréable.

(1) *Le Sublime.*] *Le Moral*, selon l'ancien Manuscrit.
BOILEAU.

Ibid. Le Sublime.] *Que l'Ethique participe du doux & de l'agréable.* TOLLIVS.

CH A P I T R E X X V.

Du choix des Mots.

PUISQUE la pensée & la phrase s'expliquent ordinairement l'une par l'autre, voyons si nous n'avons point encore quelque chose à remarquer dans cette partie du discours qui regarde l'expression. Or, que le choix des grands mots & des termes propres, soit d'une merveilleuse vertu pour attacher & pour émouvoir, c'est ce que personne n'ignore, & sur quoi par conséquent il seroit inutile de s'arrêter. En effet, il n'y a peut-être rien d'où les Orateurs, & tous les Ecrivains en général qui s'étudient au Sublime, tirent plus de grandeur, d'élégance, de netteté, de poids, de force & de vigueur pour leurs Ouvrages, que du choix des paroles. C'est par elles que toutes ces beautés éclatent dans le discours, comme dans un riche tableau; & elles donnent aux choses une espèce d'ame & de vie. Enfin les beaux mots sont, à vrai dire, la lumière propre & naturelle de nos pensées. Il faut prendre garde néanmoins à ne pas faire parade par tout d'une vaine enflure de paroles. Car d'exprimer une chose basse en termes grands & magnifiques, c'est tout de même que si vous appliquiez un grand masque de Théâtre sur le visage d'un petit enfant :

fi ce n'est à la vérité (1) dans la Poësie * * * * *

(2) Cela se peut voir encore dans un passage de Théopompus, que Cécilius blâme, je ne sçai pourquoi, & qui me semble au contraire fort à louer pour sa justesse, & parce qu'il dit beaucoup. *Philippe*, dit cet Historien, *boit sans peine les affronts que la nécessité de ses affaires l'oblige de souffrir*. En effet, un discours tout simple exprimera quelquefois mieux la chose que toute la pompe & tout l'ornement, comme on le voit tous les jours dans les affaires de la vie. Ajoûtez, qu'une chose énoncée d'une fa-

(1) *Dans la Poësie*.] L'Auteur, après avoir montré combien les grands mots sont impertinens dans le stile simple, faisoit voir que les termes simples avoient place quelquefois dans le stile noble. BOILEAU.

(2) *Cela se peut voir encore dans un passage, &c.*] Il y a avant ceci dans le Grec, ὑπὸ κωτάτῳ ἔχοντες τὸ δὲ Ἀνακρέοντος ἐκείνῳ ἐπιστρέφεται. Mais je n'ai point exprimé ces paroles où il y a assurément de l'erreur; le mot ὑπὸ κωτάτῳ n'étant point grec; & du reste, que peuvent dire ces mots, *Cette fécondité d'Anacréon? Je ne me soucie plus de la Thracienne*. BOILEAU.

Ibid. *Cela se peut voir encore dans un passage, &c.*] M. Despreaux a fort bien vû, que dans la lacune suivante Longin faisoit voir que les mots simples avoient place quelquefois dans le stile noble, & que pour le prouver il rapportoit ce passage d'Anacréon, ἐκείνῳ Ὀρνίθιν ἐπιστρέφεται. Il a vû encore que dans le texte de Longin, ὑπὸ κωτάτῳ ἔχοντες τὸ δὲ Ἀνακρέοντος, le mot ὑπὸ κωτάτῳ

est corrompu, & qu'il ne peut être Grec. Je n'ajouterais que deux mots à ce qu'il a dit, c'est qu'au lieu d'ὑπὸ κωτάτῳ, Longin avoit écrit ὑπὸ κωτάτῳ, & qu'il l'avoit rapporté au passage d'Anacréon, ὑπὸ κωτάτῳ, ἔχοντες τὸ δὲ Ἀνακρέοντος [ἐκείνῳ Ὀρνίθιν ἐπιστρέφεται] il falloit traduire, *cet endroit d'Anacréon est très-simple, quoique pur, je ne me soucie plus de la Thracienne*. Γένιον ne signifie point ici *second*, comme M. Despreaux l'a crû avec tous les autres Interprètes; mais *pur*, comme quelquefois le *Genuinum* des Latins. La restitution de ὑπὸ κωτάτῳ est très-certaine, & on pourroit la prouver par Hermogène, qui a aussi appelé ὑπὸ κωτάτῳ λόγῳ, cette simplicité du discours. Dans le passage d'Anacréon, cette simplicité consiste dans le mot ἐπιστρέφεται, qui est fort simple, & du stile ordinaire. Au reste, par cette Thracienne il faut entendre cette fille de Thrace, dont Anacréon avoit été amoureux, & pour laquelle il avoit fait l'Ode LXIII: Πῶλε Ὀρνίθιν, *jeune cavale de Thrace*, &c. DACIER.

son ordinaire , se fait aussi plus aisément croire. Ainsi en parlant d'un homme, qui pour s'agrandir souffre sans peine, & même avec plaisir, des indignités ; ces termes, *boire des affronts*, me semblent signifier beaucoup. Il en est de même de cette expression d'Hérodote : *Cléomène étant devenu furieux, il prit un couteau, dont il se hacha la chair en petits morceaux ; & s'étant ainsi déchiqueté lui-même , il mourut.* Et ailleurs : *Pythés , demeurant toujours dans le Vaisseau, ne cessa point de combattre qu'il n'eût été haché en pièces.* Car ces expressions marquent un homme qui dit bonnement les choses , & qui n'y entend point de finesse ; & renferment néanmoins en elles un sens qui n'a rien de grossier ni de trivial.

Ibid. *Cela se peut voir.*] Je ne dirai pas ici ce que disoit cet impatient , *Pereant qui ante nos , nostra dixerunt.* Mais je veux bien que le lecteur se persuade, que cette remarque de M. Dacier m'a fâché , parce qu'elle ressemble trop à ma remarque Latine , pour ne donner pas quelque soupçon, que je me suis servi de son industrie. Mais ce seroit être

trop effronté de le faire si ouvertement , & de joindre après cela ces remarques aux siennes dans la même édition, comme pour faire voir à tout le monde , qu'on sçait aussi impudemment usurper le travail d'autrui , que les grands Guerriers sçavent s'emparer des terres de leurs voisins.

TOLLIVS.

CH A P I T R E X X V I.

Des Métaphores.

POUR ce qui est du nombre des Métaphores , Cécilius semble être de l'avis de ceux qui n'en souffrent pas plus de deux ou de trois au plus, pour exprimer une seule chose. Démosthène nous doit encore ici servir de règle. Cet Orateur nous fait voir , qu'il y a des occasions où l'on en peut employer plusieurs à la fois : quand les passions, comme un torrent rapide les entraînent avec elles nécessairement , & en foule. *Ces hommes malheureux ,*

dit-il quelque part, *ces lâches flatteurs, ces furies de la République ont cruellement déchiré leur patrie. Ce sont eux qui dans la débauche ont autrefois (1) vendu à Philippe notre liberté, & qui ta vendent encore aujourd'hui à Alexandre : qui mesurant, dis-je, tout leur bonheur aux sales plaisirs de leur ventre, à leurs infâmes débordemens, ont renversé toutes les bornes de l'honneur, & détruit parmi nous cette règle, où les anciens Grecs faisoient consister toute leur félicité, de ne souffrir point de maître.* Par cette foule de Métaphores prononcées dans la colere, l'Orateur ferme entièrement la bouche à ces traîtres. Néanmoins Aristote & Théophraste, pour excuser l'audace de ces Figures, pensent qu'il est bon d'y apporter ces adoucissimens, *pour ainsi dire ; pour parler ainsi ; si j'ose me servir de ces termes ; pour m'expliquer un peu plus hardiment.* En effet, ajoutent-ils, l'excuse est un remède contre les hardiesses du discours ; & je suis bien de leur avis. (2) Mais je soutiens pourtant toujours ce que j'ai déjà dit, que le remède le plus naturel contre l'abondance & la hardiesse, soit des Métaphores, soit des autres Figures, c'est de ne les employer qu'à propos : je veux dire, dans les grandes passions, & dans le Sublime. Car comme le Sublime & le Pathétique, par leur violence & leur impétuosité, emportent naturellement & entraînent tout avec eux ; ils demandent nécessairement des expressions fortes, & ne laissent pas le tems à l'Auditeur de s'amuser à chicaner le nombre des Méta-

(1) *Vendu à Philippe notre liberté.*] Il y a dans le Grec *ᾠπένειν*, comme qui diroit, *ont bû* notre liberté à la santé de Philippe. Chacun sçait ce que veut dire *ᾠπένειν* en Grec, mais on ne le peut pas exprimer par un mot François. BOILEAU.

(2) *Mais je soutiens, &c.*]

J'aimerois mieux traduire, *mais je soutiens toujours que l'abondance & la hardiesse des Métaphores, comme je l'ai déjà dit, les figures employées à propos, les passions véhémentes, & le grand, sont les plus naturels adoucissimens du Sublime.* Longin veut dire, que pour excuser la hardiesse du discours

phores , parce qu'en ce moment il est épris d'une commune fureur avec celui qui parle.

Et même pour les lieux communs & les descriptions , il n'y a rien quelquefois qui exprime mieux les choses , qu'une foule de Métaphores continuées. C'est par elles que nous voyons dans Xénophon une description si pompeuse de l'édifice du corps humain. Platon néanmoins en a fait la peinture d'une manière encore plus divine. Ce dernier appelle la tête *une Citadelle*. Il dit que le cou est *un Isthme* , qui a été mis entre elle & la poitrine. Que les vertèbres sont *comme des gonds sur lesquels elle tourne*. Que la volupté est *l'amorce de tous les malheurs qui arrivent aux hommes*. Que la langue est *le Juge des saveurs*. Que le cœur est *la source des veines* , la fontaine du sang , qui de là se porte avec rapidité dans toutes les autres parties , & qu'il est disposé *comme une forteresse gardée de tous côtés*. Il appelle les pores , *des rues étroites*. Les Dieux , poursuit-il , voulant soutenir le battement du cœur , que la vue inopinée des choses terribles , ou le mouvement de la colere , qui est de feu , lui causent ordinairement ; ils ont mis sous lui le Poumon , dont la substance est molle , & n'a point de sang : mais ayant par dedans de petits trous en forme d'éponge , il sert au cœur comme d'oreiller , afin que quand la colere est enflammée , il ne soit point troublé dans ses fonctions. Il appelle la partie concupiscible *l'appartement de la femme* ; & la partie irascible , *l'appartement de l'homme*. (1) Il dit que la rate est la cui-

dans le Sublime , on n'a pas besoin de ces conditions , pour ainsi dire , si je l'ose dire , &c. & qu'il suffit que les Métaphores soient fréquentes & hardies , que les figures soient employées à propos , que les passions soient fortes , & que tout enfin soit noble & grand.

DACIER.

Ibid. Mais je soutiens..] M. Dacier n'a pas bien compris ici le sens de notre Auteur. Voyez ma traduction Latine. TOLLIVS.

(1) Il dit que la rate est la cuisine des intestins.] Le passage de Longin est corrompu , & ceux qui le liront avec attention en tomberont sans

fine des intestins ; & qu'étant pleine des ordures du foie , elle s'enfle , & devient bouffie. En suite, continué-t-il , les Dieux couvrirent toutes ces parties de chair , qui leur sert comme de rempart & de défense contre les injures du chaud & du froid , (1) & contre tous les autres accidens. Et elle est , ajoute-t-il , comme une laine molle & ramassée , qui entoure doucement le corps. Il dit que le sang est la pâture de la chair. Et afin que toutes les parties pussent recevoir l'aliment , ils y ont creusé , comme dans un jardin , plusieurs canaux , afin que les ruisseaux des veines sortant du cœur com-

doute d'accord ; car la rate ne peut jamais être appelée raisonnablement la cuisine des intestins , & ce qui suit détruit manifestement cette métaphore. Longin avoit écrit comme Platon *ἰκμαγίον* , & non pas *μαγειρίον*. On peut voir le passage tout du long dans le Timée à la page 72. du Tome III. de l'édition de Serranus ; *ἰκμαγίον* signifie proprement *χειρίμακτον* , une serviette à essuyer les mains. Platon dit , que Dieu a placé la rate au voisinage du foie , afin qu'elle lui serve comme de torchon , si j'ose me servir de ce terme , & qu'elle le tienne toujours propre & net ; c'est pourquoi lorsque dans une maladie le foie est environné d'ordure , la rate , qui est une substance creusée , molle , & qui n'a point de sang , le nettoie , & prend elle-même toutes ces ordures , d'où vient qu'elle s'enfle & devient bouffie ; comme au contraire , après que le corps est purgé , elle se défensle , & retourne à son premier état. Je m'étonne que personne ne se soit apperçu de cette faute dans Longin , & qu'on ne l'ait corrigée sur le texte

même de Platon , & sur le témoignage de Pollux , qui cite ce passage dans le chap. 4. du Livre II. DACIER.

Ibid. Il dit que la rate.] M. Dacier a fort bien remarqué , qu'il faut lire ici *ἰκμαγίον* , comme j'ai fait dans le texte , suivant en cela l'avis de M. Vossius. Julien l'Empereur se sert aussi de ce mot *orat. v. p. 305* : ἡ ψυχὴ ὡσπερ *ἰκμαγίον* τι τῶν ὀνύλων εἶναι , ἢ εἰκὼν εἶσι. Mais il signifie ici un modèle , un *ἰκτύπημα*. ἢ *ἰκσφράγισμα* comme l'explique Suidas : qui y joint *μαγὰ τὸν ἀπομάσσοντα*. Τότε *μαγὰ σπόζον* ὑπὸ σίβηρι ἢ κεκλιμένῳ κοπίδι. Et ce passage-ci est très-propre pour confirmer l'explication de M. Dacier. Car la rate est vraiment l'éponge des intestins. TOLLIVS.

(1) Et contre tous les autres accidens.] Je ne me sçauois pas ici aussi bien m'expliquer en François , que j'ai fait en Latin. Le mot *πρωμάτων* ne signifie pas dans cet endroit les autres accidens , mais les chûtes : car la chair nous sert alors comme d'un rempart contre les blessures. TOLLIVS.

me de leur source , pûssent couler dans ces étroits conduits du corps humain. Au reste , quand la mort arrive , il dit , que les organes se dénouent comme les cordages d'un Vaisseau , & qu'ils laissent aller l'ame en liberté. Il y en a encore une infinité d'autres ensuite de la même force : mais ce que nous avons dit suffit pour faire voir combien toutes ces Figures sont sublimes d'elles-mêmes ; combien , dis-je , les Métaphores servent au Grand , & de quel usage elles peuvent être dans les endroits pathétiques , & dans les descriptions.

Or , que ces Figures , ainsi que toutes les autres élégances du discours , portent toujours les choses dans l'excès ; c'est ce que l'on remarque assez sans que je le dise. Et c'est pourquoi Platon même n'a pas été peu blâmé , de ce que souvent , comme par une fureur de discours , il se laisse emporter à des Métaphores dures & excessives , & à une vaine pompe allégorique. (1) *On ne concevra pas aisément*, dit-il en un endroit , *qu'il en doit être de même d'une Ville comme d'un vase , où le vin qu'on verse , & qui est d'abord bouillant & furieux , tout d'un coup entrant en société avec une autre divinité sobre , qui le châtie , devient doux & bon à boire.* D'appeller l'eau une divinité sobre , & de se servir du terme de *châtier* pour tempérer : en un mot , de s'étudier si fort à ces petites finesses , cela sent , disent-ils , son Poète , qui n'est pas lui-même trop sobre. Et c'est peut-être ce qui a donné sujet à Cécilius de décider si hardiment dans ses Commentaires sur Lyfias , que Lyfias valoit mieux en tout que Platon , poussé par deux sentimens aussi peu raisonnables l'un que l'autre. Car bien qu'il aimât Lyfias plus que soi-même , il haïssoit encore plus Platon , qu'il n'aimoit Lyfias , si bien

(1) *On ne concevra , &c.*] Ce n'est pas Platon qui dit ceci , mais ce sont ceux qui le blâment. J'ai montré dans mes Remarques Latines , qu'il falloit lire ici *φαρμακόν* , au lieu de *φαρμακόν* : c'est-à-dire , disent-ils. TOLLIVS.

que porté de ces deux mouvemens , & par un esprit de contradiction , il a avancé plusieurs choses de ces deux Auteurs , qui ne sont pas des décisions si souveraines qu'il s'imagine. (1) De fait , accusant Platon d'être tombé en plusieurs endroits , il parle de l'autre comme d'un Auteur achevé , & qui n'a point de défauts ; ce qui , bien loin d'être vrai , n'a pas même une ombre de vrai-semblance. (2) Et en effet, où trouverons-nous un Ecrivain qui ne pèche jamais , & où il n'y ait rien à reprendre ?

(1) *De fait accusant Platon , &c.*] Il me semble que cela n'explique pas assez la pensée de Longin , qui dit : *En effet il préfère à Platon , qui est tombé en beaucoup d'endroits , il lui préfère , dis-je , Lyfias , comme un Orateur achevé , & qui n'a point de défaut , &c.* DACIER.

(2) *Et en effet.*] Cette pé-

riode appartient au chapitre suivant , & y doit être jointe , de cette manière : *Mais posons qu'on puisse trouver un Ecrivain qui ne pèche jamais , & où il n'y ait rien à reprendre : un sujet si noble ne mérite-t-il pas , qu'on examine ici cette question en général , &c.* TOLLIVS.

CH A P I T R E XXVII.

Si l'on doit préférer le médiocre parfait , au Sublime qui a quelques défauts.

PEUT-EST-IL ne sera-t-il pas hors de propos d'examiner ici cette question en général , sçavoir , lequel vaut mieux soit dans la Prose , soit dans la Poësie , d'un Sublime qui a quelques défauts , ou d'une médiocrité parfaite , & saine en toutes ses parties , qui ne tombe & ne se dément point : & ensuite lequel , à juger équitablement des choses , doit emporter le prix de deux Ouvrages , dont l'un a un plus grand nombre de beautés , mais l'autre va au Grand & au Sublime. Car ces questions étant naturelles à notre sujet , il faut nécessairement les résoudre. Premièrement donc je tiens pour moi , qu'une grandeur au dessus de l'ordinaire , n'a point naturellement la pureté du Médiocre. En effet , dans

un discours si poli & si limé, il faut craindre la bassesse : & il en est de même du Sublime que d'une richesse immense, où l'on ne peut pas prendre garde à tout de si près, & où il faut, malgré qu'on en ait, négliger quelque chose. Au contraire, il est presque impossible, pour l'ordinaire, qu'un esprit bas & médiocre fasse des fautes. Car, comme il ne se hazarde & ne s'élève jamais, il demeure toujours en sûreté ; au lieu que le Grand de soi-même, & par sa propre grandeur, est glissant & dangereux. (1) Je n'ignore pas pourtant ce qu'on me peut objecter d'ailleurs, que naturellement nous jugeons des Ouvrages des hommes par ce qu'ils ont de pire, & que le souvenir des fautes qu'on y remarque, dure toujours, & ne s'efface jamais : au lieu que ce qui est beau, passe vite, & s'écoule bien-tôt de notre esprit. Mais bien que j'aye remarqué plusieurs fautes dans Homere, & dans tous les plus célèbres Auteurs, & que je sois peut-être l'homme du monde à qui elles plaisent le moins ; j'estime, après tout, que ce sont des fautes dont ils ne se sont pas souciés, & qu'on ne peut appeller proprement fautes, mais qu'on doit simplement regarder comme des méprises, & de petites négligences, qui leur sont échappées, parce que leur esprit, qui ne s'étudioit qu'au Grand, ne pouvoit pas s'arrêter aux petites choses. En un mot, je maintiens que le Sublime, bien qu'il ne se soutienne pas également par tout, quand ce ne seroit qu'à cause de sa grandeur, l'emporte sur tout le reste. En effet, Apollonius, par exemple, celui qui a composé le Poème des Argonautes, ne tombe jamais ; (2) & dans Théocrite, ôté quelques

(1) Je n'ignore pas pourtant.] J'aimerois mieux traduire ainsi cette période : Mais aussi sçai-je très-bien ce qu'il faut aussi bien remarquer que le premier, que naturellement les fautes nous donnent beaucoup plus fortement dans la vûe, que

les vertus ; & que le souvenir, &c. Ou ; que naturellement nous nous appercevons plus vite & plus facilement des vices d'un autre, que de ses vertus. TOLLIVS.

(2) Et dans Théocrite.] Les Anciens ont remarqué, qu

endroits, où il sort un peu du caractère de l'Eglogue, il n'y a rien qui ne soit heureusement imaginé. Cependant aimeriez-vous mieux être Apollonius, ou Théocrite, qu'Homere? L'Erigone d'Eratosthène est un Poème où il n'y a rien à reprendre. Direz-vous pour cela qu'Eratosthène est plus grand Poète qu'Archiloque, qui se brouille à la vérité, & manque d'ordre & d'économie en plusieurs endroits de ses écrits; (1) mais qui ne tombe dans ce défaut, qu'à cause de cet esprit divin dont il est entraîné, & qu'il ne sçauroit régler comme il veut? Et même pour le Lyrique, choisiriez-vous plutôt d'être Bacchylide que Pindare? ou pour la Tragédie, Ion, ce Poète de Chio, que Sophocle? En effet, ceux-là ne font jamais de faux pas, & n'ont rien qui ne soit écrit avec beaucoup d'élégance & d'agrément. Il n'en est pas ainsi de Pindare & de Sophocle: car au milieu de leur plus grande violence, durant qu'ils tonnent & foudroyent, pour ainsi dire, souvent leur ardeur vient mal-à-propos à s'éteindre, & ils tombent malheureusement. Et toutefois y a-t-il un homme de bon sens, (2) qui daignât comparer tous les Ouvrages d'Ion ensemble au seul Oedipe de Sophocle?

la simplicité de Théocrite étoit très-heureuse dans les Bucoliques; cependant il est certain, comme Longin l'a fort bien vû, qu'il y a quelques endroits qui ne suivent pas bien la même idée, & qui s'éloignent fort de cette simplicité. On verra un jour dans les Commentaires que j'ai faits sur ce Poète, les endroits que Longin me paroît avoir entendus. DACIER.

(1) Mais qui ne tombe dans

ce défaut.] Longin dit en général, mais qui ne tombe dans ce défaut qu'à cause de cet esprit divin dont il est entraîné, & qu'il est bien difficile de régler. DACIER.

(2) Qui daignât comparer.] M. Despreaux a très-bien exprimé le sens de Longin, bien que je croye qu'il faille lire en cet endroit, ἀντισμύνατο ἔξ ἰσῆς au lieu ἀντισμύνατο ἔξ ἑῶς. Ce qui m'est échappé dans mes remarques Latines. TOLLIVS.



CHAPITRE XXVIII.

Comparaison d'Hyperide & de Démosthène.

QUE si au reste l'on doit juger du mérite d'un Ouvrage par le nombre plutôt que par la qualité & l'excellence de ses beautés ; il s'ensuivra qu'Hyperide doit être entièrement préféré à Démosthène. En effet, (1) outre qu'il est plus harmonieux, il a bien plus de parties d'Orateur, qu'il possède presque toutes en un degré éminent ; (2) semblable à ces Athlètes, qui réussissent aux cinq sortes d'exercices, & qui n'étant les premiers en pas un de ces exercices, passent en tous l'ordinaire & le commun. En effet, il a imité Démosthène en tout ce que Démosthène a de beau, excepté pourtant dans la compo-

(1) *Outre qu'il est plus harmonieux.*] Longin, à mon avis, n'a garde de dire d'Hyperide qu'il possède presque toutes les parties d'Orateur en un degré éminent : il dit seulement qu'il a plus de parties d'Orateur que Démosthène ; & que dans toutes ces parties, il est presque éminent, qu'il les possède toutes en un degré presque éminent, & *χεδὲν ὑπαρχειν ἐν πᾶσι*. DACIER.

(2) *Semblable à ces Athlètes.*] De la manière que ce passage est traduit, Longin ne place Hypéride qu'au dessus de l'ordinaire, & du commun ; ce qui est fort éloigné de sa pensée. A mon avis, M. Despreaux & les autres Interprètes n'ont pas bien pris ni le sens ni les paroles de ce Rhéteur. *Ἰδιωτὰς* ne signifie point ici des gens du vulgaire & du commun, comme ils ont crû, mais des gens qui se mêlent

des mêmes exercices ; d'où vient qu'Héfy chius a fort bien marqué *ἰδιωτὰς, ἐπλίτας*. Je traduirois, *Semblable à un Athlète que l'on appelle Pentathle, qui véritablement est vaincu par tous les autres Athlètes dans tous les combats qu'il entreprend, mais qui est au-dessus de tous ceux qui s'attachent comme lui à cinq sortes d'exercices*. Ainsi la pensée de Longin est fort belle de dire, que si l'on doit juger du mérite par le nombre des vertus, plutôt que par leur excellence, & que l'on commette Hypéride avec Démosthène, comme deux Pentathles, qui combattent dans ces cinq sortes d'exercices, le premier fera beaucoup au dessus de l'autre : au lieu que si l'on juge des deux par un seul endroit, celui-ci l'emportera de bien loin sur le premier ; comme un Athlète, qui ne se mêle

sition & l'arrangement des paroles. (1) Il joint à cela les douceurs & les graces de Lyfias. Il ſçait adoucir, où il faut, (2) la rudesse & la simplicité du discours, & ne dit pas toutes les choses d'un même air, comme Démoſthène. Il excelle à peindre les mœurs. Son ſtile a, dans ſa naïveté, une certaine douceur agréable & fleurie. Il y a dans ſes Ouvrages un nombre infini de choses plaiſamment dites. Sa maniere de rire & de ſe moquer eſt fine, & a quelque choſe de noble. Il a une facilité merveilleuſe à manier l'ironie. Ses railleries ne ſont

que de la courſe ou de la lutte, vient facilement à bout d'un Pentathle qui a quitté ſes compagnons pour courir, ou pour lutter contre lui. C'eſt tout ce que je puis dire ſur ce paſſage, qui étoit aſſurément très-difficile, & qui n'avoit peut-être point encore été entendu. M. le Fèvre avoit bien vû, que c'étoit une imitation d'un paſſage de Platon dans le Dialogue intitulé *ἵππαι*, mais il ne s'étoit pas donné la peine de l'expliquer. DACIER.

Ibid. *Semblable à ces Athlètes.*] Il y a ici tant de reſſemblance entre la remarque & la traduction Françoisé de M. Dacier, & la mienne Latine, que j'en ſuis ſurpris. Néanmoins on trouvera, comme je m'imagine, que je me ſuis expliqué en peu de mots aſſi clairement que lui dans cette longue remarque. Car Longin compare Démoſthène à un *Athlète*, qui ſe mêle ſeulement d'une ſorte d'exercice, & qui y excelle : mais Hypéride à un *Pentathle*, qui ſurpaſſe bien tous ceux qui ſont de ſon métier, mais doit cé-

der le prix à l'autre, qui dans le ſien eſt le maître. TOLLIVS.

(1) *Il joint à cela les douceurs & les graces de Lyfias.*] Pour ne ſe tromper pas à ce paſſage, il faut ſçavoir qu'il y a deux ſortes de graces, les unes majeſtueuſes & graves, qui ſont propres aux Poètes : & les autres ſimples, & ſemblables aux railleries de la Comedie. Ces dernieres entrent dans la compoſition du ſtile poli, que les Rhéteurs ont appelé *πλατυρὴν λόγον* ; & c'étoit là les graces de Lyfias, qui, au jugement de Denys d'Halicarnaeſſe, excelloit dans ce ſtile poli ; c'eſt pourquoi Cicéron l'appelle *vetuſtiſſimum Oratorem*. Voici un exemple des graces de ce charmant Orateur. En parlant un jour contre Eſchine, qui étoit amoureux d'une vieille, il aime, dit-il, une femme, dont il eſt plus facile de compter les dents que les doigts. C'eſt par cette raiſon que Démétrius a mis les graces de Lyfias dans le même rang que celles de Sophron, qui faiſoit des mimes. DACIER.

(2) *La rudesse & la simplicité.*]

point froides ni recherchées, (1) comme celles de ces faux imitateurs du stile Attique, mais vives & pressantes. Il est adroit à éluder les objections qu'on lui fait, & à les rendre ridicules en les amplifiant. Il a beaucoup de plaissant & de comique, & est tout plein de jeux & de certaines pointes d'esprit, qui frappent toujours où il vise. Au reste, il assaisonne toutes ces choses d'un tour & d'une grace inimitable. Il est né pour toucher & émouvoir la pitié. Il est étendu dans ses narrations fabuleuses. Il a une flexibilité admirable pour les digressions; il se détourne, (2) il reprend haleine où il veut, comme on le peut voir dans ces fables qu'il conte de Latone. Il a fait une Oraison funèbre, qui est écrite avec tant de pompe & d'ornement, que je ne sçai si pas un autre l'a jamais égalé en cela.

Au contraire, Démosthène ne s'entend pas fort bien à peindre les mœurs. Il n'est point étendu dans son stile. Il a quelque chose de dur, & n'a ni pompe ni ostentation. En un mot, il n'a presque aucune des parties dont nous venons de parler. S'il s'efforce d'être plaissant, il se rend ridicule, plutôt qu'il ne fait rire; & s'éloigne d'autant plus du plaissant, qu'il tâche d'en approcher. Cependant, parce qu'à mon avis, toutes ces beautés, qui sont en foule dans Hypéride, n'ont rien de grand, (3) qu'on y voit, pour ainsi dire, un Orateur toujours à jeun, & une langueur

M. Despreaux a pris ici le mot ἀρεταίαι, comme s'il se devoit joindre avec le mot μαλακίαι; mais la mauvaise distinction l'a trompé. Lisez donc : Il sçait adoucir & abbaïsser le haut ton du discours, quand la matière a besoin de simplicité. TOLLIVS.

(1) Comme celles de ces faux imitateurs.] Voyez mes remarques Latines. TOLLIVS.

(2) Il reprend haleine où il

veut.] Il se remet en chemin quand il le trouve à propos, comme il fait voir dans cette digression de Latone, qui a toutes les beautés de la Poésie. TOLLIVS.

(3) On y voit, pour ainsi dire, un Orateur toujours à jeun.] Je ne sçai si cette expression exprime bien la pensée de Longin. Il y a dans le Grec καρδία νηστεύων & par là ce Rhéteur a entendu un Orateur, tou-

d'esprit, qui n'échauffe, qui ne remuë point l'ame ; personne n'a jamais été fort transporté de la lecture de ses Ouvrages. (1) Au lieu que Démosthène ayant ramassé en soi toutes les qualités d'un Orateur véritablement né au Sublime ; & entièrement perfectionné par l'étude, ce ton de majesté & de grandeur, ces mouvemens animés, cette fertilité, cette adresse, cette promptitude, & ce qu'on doit sur tout estimer en lui, cette véhémence, dont jamais personne n'a sçu approcher : Par toutes ces divines qualitez, que je regarde en effet comme autant de rares présens qu'il avoit reçûs des Dieux, & qu'il ne n'est pas permis d'appeller des qualités humaines ; il a effacé tout ce qu'il y a eu d'Orateurs célèbres dans rous les siècles, les laissant comme abbattus & éblouis, pour ainsi dire, de ses tonnerres & de ses éclairs. Car dans les parties où il excelle, il est tellement élevé au-dessus d'eux, qu'il répare entièrement par là celles qui lui manquent. Et certainement il est plus aisé d'envisager fixement, & les yeux ouverts, les foudres qui tombent du ciel, que de n'être point ému des violentes passions qui régnerent en foule dans ses Ouvrages.

jours égal & modéré ; car rien est opposé à ~~maîtriser~~ être ~~furieux~~. M. Despreaux a crû conserver la même idée, parce qu'un Orateur véritablement sublime ressemble en quelque manière à un homme qui est échauffé par le vin. DACIER.

Ibid. On y voit.] Mes remarques Latines montrent, que j'ai été encore ici de même sentiment que M. Dacier. TOLLIVS.

(1) *Au lieu que Démosthène.*] Je n'ai point exprimé *en vers* & *en prose* : De peur de trop embarrasser la période. BOILEAU.



C H A P I T R E X X I X.

(1) *De Platon , & de Lysias ; & de l'excellence de l'esprit humain.*

PO U R ce qui est de Platon , comme j'ai dit , il y a bien de la différence. Car il surpasse Lysias , non seulement par l'excellence , mais aussi par le nombre de ses beautés. Je dis plus , c'est que Platon n'est pas tant au-dessus de Lysias par un plus grand nombre de beautés , (2) que Lysias est au-dessous de Platon par un plus grand nombre de fautes.

Qu'est-ce donc qui a porté ces esprits divins à mépriser cette exacte & scrupuleuse délicatesse , pour ne chercher que le Sublime dans leurs écrits ? En voici une raison. C'est que la nature n'a point regardé l'homme comme un animal de basse & de vile condition ; mais elle lui a donné la vie , & l'a fait venir au monde comme dans une grande assemblée , pour être spectateur de toutes les choses qui s'y passent ; elle l'a , dis-je , introduit dans cette li-

(1) *De Platon , & de Lysias.*] Le titre de cette Section suppose qu'elle roule entièrement sur Platon & sur Lysias : & cependant il n'y est parlé de Lysias qu'à la seconde ligne ; & le reste de la Section ne regarde pas plus Lysias ou Platon , qu'Homère , Démosthène , & les autres Ecrivains du premier ordre. La division du Livre en Sections , comme on l'a déjà remarqué , n'est pas de Longin , mais de quelque moderne , qui a aussi fabriqué les argumens des Chapitres. Dans l'ancien Manuscrit , au lieu de *ὁ Ἀποκρίτης* , qui se lit ici dans le texte à la seconde ligne de la section , on lit *ἀποκρίτης*. Mais *ἀποκρίτης* ne

fait aucun sens : & je croi qu'en effet Longin avoit écrit *ὁ Ἀποκρίτης*. BOIVIN.

(2) *Que Lysias est au dessous.*] Le jugement que Longin fait ici de Lysias s'accorde fort bien avec ce qu'il a dit à la fin du Chapitre XXXII. pour faire voir que Cécilius avoit eu tort de croire que Lysias fût sans défaut ; mais il s'accorde fort bien aussi avec tout ce que les Anciens ont écrit de cet Orateur. On n'a qu'à voir un passage remarquable dans le Livre *De optimo genere Oratorum* , où Cicéron parle & juge en même tems des Orateurs qu'on doit se proposer pour modèle. DACIER.

ce, comme un courageux Athlète, qui ne doit respirer que la gloire. C'est pourquoi elle a engendré d'abord en nos ames une passion invincible pour tout ce qui nous paroît de plus grand & de plus divin. Aussi voyons-nous que le monde entier ne suffit pas à la vaste étendue de l'esprit de l'homme. Nos pensées vont souvent plus loin que les cieux, & pénètrent au-delà de ces bornes qui environnent & qui terminent toutes choses.

(1) Et certainement si quelqu'un fait un peu de réflexion sur un homme dont la vie n'ait rien eu dans tout son cours que de grand & d'illustre, il peut connoître par là à quoi nous sommes nés. Ainsi nous n'admirons pas naturellement de petits ruisseaux, bien que l'eau en soit claire & transparente, & utile même pour notre usage; mais nous sommes véritablement surpris quand nous regardons le Danube, le Nil, le Rhin, & l'Océan sur tout. Nous ne sommes pas fort étonnés de voir une petite flamme, que nous avons allumée, conserver long-tems sa lumière pure: mais nous sommes frappés d'admiration, quand nous contemplons (2) ces feux qui s'allument quelquefois dans le Ciel, bien que pour l'ordinaire ils s'évanouissent en naissant: & nous ne trouvons rien de plus étonnant dans la nature, que ces fournaises du Mont Etna, qui quelquefois jette du profond de ses abîmes

Des pierres, des rochers, & des fleuves de flammes.

De tout cela il faut conclure, que ce qui est utile, & même nécessaire aux hommes, souvent n'a rien

(1) Et certainement,] Le texte Grec a été ici corrompu: & c'est la cause pourquoi M. Boileau n'a pas bien réussi dans la traduction de ce passage. Il eût dû dire: Et certainement si quelqu'un considère de toutes parts la vie humaine,

et fait réflexion qu'on préfère toujours en toutes choses le surprenant & le grand, au mi-gnon & au beau, il pourra aussitôt connoître par là, à quoi nous sommes nés. TOLLIVS.

(2) Ces feux qui s'allument.] Ce sont ici le Soleil

de merveilleux, comme étant aisé à acquérir : mais que tout ce qui est extraordinaire, est admirable & surprenant.

& la Lune, dont notre Auteur parle, qui s'obscurcissent quelquefois par des Eclipses. TOLLIVS.

C H A P I T R E X X X.

Que les fautes dans le Sublime se peuvent excuser.

AL'EGARD donc (1) des grands Orateurs, en qui le Sublime & le Merveilleux se rencontre joint avec l'utile & le nécessaire, il faut avouer qu'encore que ceux dont nous parlions, n'ayent point été exempts de fautes, ils avoient néanmoins quelque chose de surnaturel & de divin. En effet, d'exceller dans toutes les autres parties, cela n'a rien qui passe la portée de l'homme : mais le Sublime nous élève presque aussi haut que Dieu. Tout ce qu'on gagne à ne point faire des fautes, c'est qu'on ne peut être repris : mais le Grand se fait admirer. Que vous dirai-je enfin ? un seul de ces beaux traits & de ces pensées sublimes, qui sont dans les Ouvrages de ces excellens Auteurs, peut payer tous leurs défauts. Je dis bien plus ; c'est que si quelqu'un ramassoit ensemble toutes les fautes qui sont dans Homere, dans Démosthène, dans

(1) *Al'égard donc des grands Orateurs.*] Le texte Grec est entièrement corrompu en cet endroit, comme M. le Févre l'a fort bien remarqué. Il me semble pourtant que le sens que M. Despreaux en a tiré ne s'accorde pas bien avec celui de Longin. En effet, ce Rhéteur venant de dire à la fin du Chapitre précédent, qu'il est aisé d'acquérir l'utile & le nécessaire, qui n'ont rien de grand ni de merveil-

leux, il ne me paroît pas possible, qu'il joigne ici ce merveilleux avec ce nécessaire & cet utile. Cela étant, je croi que la restitution de ce passage n'est pas si difficile que l'a crû M. le Févre ; & quoique ce sçavant homme ait désespéré d'y arriver sans le secours de quelque Manuscrit, je ne laisserai pas de dire ici ma pensée. Il y a dans le texte, ἐπὶ ὧν ἔκ τ' ἔξω τῆς χρείας. &c. Et je ne doute point que

Platon, & dans tous ces autres célèbres Héros, elles ne feroient pas la moindre ni la milliême partie des bonnes choses qu'ils ont dites. C'est pourquoi l'envie n'a pas empêché qu'on ne leur ait donné le prix dans tous les siècles, & personne jusqu'ici n'a été en état de leur enlever ce prix, qu'ils conservent encore aujourd'hui, & que vraisemblablement ils conserveront toujours,

*Tant qu'on verra les eaux dans les plaines couvrir,
Et les bois dépouillés au Printems refleurir.*

On me dira peut-être qu'un Colosse, qui a quelques défauts, n'est pas plus à estimer qu'une petite statuë achevée ; comme, par exemple, le soldat de Polyclète. A cela je réponds, que dans les Ouvrages de l'Art, c'est le travail & l'achèvement que l'on considère, au lieu que dans les Ouvrages de la Nature, c'est le Sublime & le Prodigeux. Or discourir, c'est une opération naturelle à l'homme. Ajoutez, que dans une statuë on ne cherche que le rapport & la ressemblance : mais dans le discours, on veut, comme j'ai dit, le surnaturel & le divin. Cependant, pour ne nous point éloigner

Longin n'eût écrit, ὅτι ὁ ἐν τῷ δὴν ἰσὼ τῆς χρείας ἢ ὠφελείας πᾶσι τὸ μέγας, C'est-à-dire : *A l'égard donc des grands Orateurs, en qui se trouve ce Sublime & ce merveilleux, qui n'est point resserré dans les bornes de l'utile & du nécessaire, il faut avouer, &c.* Si l'on prend la peine de lire ce Chapitre & le précédent, j'espère que l'on trouvera cette restitution très-vrai-semblable & très-bien fondée. DACIER.

Ibid. *A l'égard donc.*] On verra dans mes remarques Latines, que M. Dacier n'a pas

si bien compris le sens de notre Auteur, que M. Despreaux : & qu'il ne faut rien ici changer dans le texte Grec. Dans ma traduction Latine on a oublié de mettre ces deux paroles *apud illos* entre *quidam* & *ratio* : si on les y remet, tout sera clair & net * DACIER.

* Voici la traduction de Tullius : *Ego igitur de hujusmodi Viris, quorum tam excellens in scribendo est sublimitas, (quamquam ne hujus quidem apud illos ratio ab utilitate, atque commodo separata est) ita* de

de ce que nous avons établi d'abord, (1) comme c'est le devoir de l'Art d'empêcher que l'on ne tombe, & qu'il est bien difficile qu'une haute élévation à la longue se soutienne, & garde toujours un ton égal; il faut que l'Art vienne au secours de la Nature; parce qu'en effet c'est leur parfaite alliance qui fait la souveraine perfection. Voilà ce que nous avons crû être obligés de dire sur les questions qui se sont présentées. Nous laissons pourtant à chacun son jugement libre & entier.

colligendum, pronuntiandum-que est.

(1) Comme c'est le devoir de l'Art d'empêcher, &c.] Au lieu de τὸ δ'ὅν ὑπεροχῇ πολλῇ ἐχέμεν, on lisoit dans l'ancien Manuscrit τὸ δ'ὅν ὑπεροχῇ πολλῇ, πλεονέχον ἐχέμεν, &c. La construction est beaucoup plus

nette en lisant ainsi, & le sens très-clair : Puisque de ne jamais tomber, c'est l'avantage de l'Art; & que d'être très-élevé, mais inégal, est le partage d'un esprit sublime; il faut que l'Art vienne au secours de la Nature. BOIVIN.

CHAPITRE XXXI.

Des Paraboles, des Comparaisons, & des Hyperboles.

POUR retourner à notre discours, (1) les Paraboles & les Comparaisons approchent fort des Métaphores, & ne diffèrent d'elles (2) qu'en un

(1) Les paraboles & les comparaisons.] Ce que Longin disoit ici de la différence qu'il y a des comparaisons aux métaphores est entièrement perdu; mais on en peut fort bien suppléer le sens par Aristote, qui dit comme Longin, qu'elles ne diffèrent qu'en une chose, c'est en la seule énonciation: par exemple, quand Platon dit, que la tête est une citadelle, c'est une métaphore, dont on fera aisément une comparaison, en disant, que la tête est comme une citadelle. Il manque encore après cela

quelque chose de ce que Longin disoit de la juste borne des hyperboles, & jusques où il est permis de les pousser. La suite & le passage de Demosthène, ou plutôt d'Hégésippe son Collègue, sont assez comprendre quelle étoit sa pensée. Il est certain que les hyperboles sont dangereuses; & comme Aristote l'a fort bien remarqué, elles ne sont presque jamais supportables que dans la passion. DACIER.

(2) Qu'en un seul point.] Cet endroit est fort défectueux, & ce que l'Auteur

seul point * * * * *

(1) Telle est cette Hyperbole : *Supposé que votre esprit soit dans votre tête , & que vous ne le fouliez pas sous vos talons.* C'est pourquoi il faut bien prendre garde jusqu'où toutes ces Figures peuvent être poussées ; parce qu'assez souvent , pour vouloir porter trop haut une Hyperbole , on la détruit. C'est comme une corde d'arc , qui , pour être trop rendue , se relâche , & cela fait quelquefois un effet tout contraire à ce que nous cherchons.

Ainsi Isocrate dans son Panégyrique , par une sottise ambition de ne vouloir rien dire (2) qu'avec emphase , est tombé , je ne sçai comment , dans une faure de petit écolier. Son dessein , dans ce Panégyrique , c'est de faire voir que les Athéniens ont rendu plus de service à la Grèce , que ceux de Lacédémone : & voici par où il débute : *Puisque le Discours a naturellement la vertu de rendre les choses grandes , petites , & les petites , grandes ; qu'il sçait donner les graces de la nouveauté aux choses les plus vieilles , & qu'il fait paroître vieilles celles qui sont nouvellement faites.* Est-ce ainsi , dira quelqu'un , ô Isocrate , que vous allez changer toutes choses à l'égard des Lacédémoniens & des Athéniens ? En faisant de cette sorte l'éloge du Discours , il fait

avoir dit de ces Figures , man- que tout entier. BOILEAU.

(1) Telle est cette hyperbole : *Supposé que votre esprit soit dans votre tête , & que vous ne le fouliez pas sous vos talons.*] C'est dans l'Oraison de *Haloneso* , que l'on attribue vulgairement à Démosthène , quoiqu'elle soit d'Hégésippe son Collègue. Longin cite ce passage sans doute pour en condamner l'hyperbole qui est

en effet très-vicieuse ; car *un esprit foulé sous les talons* , est une chose bien étrange. Cependant Hermogène n'a pas laissé de la louer , Mais ce n'est pas seulement par ce passage , que l'on peut voir que le jugement de Longin est souvent plus sûr que celui d'Hermogène , & de tous les autres Rhéteurs.

(2) *Qu'avec emphase.*] *Qu'en exagérant.* TOLLIVS,

proprement un exorde pour exhorter ses Auditeurs à ne rien croire de ce qu'il leur va dire.

C'est pourquoi il faut supposer, à l'égard des Hyperboles, ce que nous avons dit pour toutes les Figures en général ; que celles-là sont entièrement cachées, & qu'on ne prend point pour des Hyperboles. Pour cela donc, il faut avoir soin que ce soit toujours la passion qui les fasse produire au milieu de quelque grande circonstance. Comme, par exemple, l'Hyperbole de Thucydide, à propos des Athéniens qui périrent dans la Sicile. (1) *Les Siciliens étant descendus en ce lieu, ils y firent un grand carnage, de ceux sur tout qui s'étoient jettés dans le fleuve. L'eau fut en un moment corrompue du sang de ces misérables ; & néanmoins toute bourbeuse & toute sanglante qu'elle étoit, ils se battoient pour en boire.*

Il est assez peu croyable que des hommes boivent du sang & de la bouë, & se battent même pour en boire ; & toutefois la grandeur de la passion, au milieu de cette étrange circonstance, ne laisse pas de donner une apparence de raison à la chose. Il en est de même de ce que dit Hérodote de ces Lacédémoniens, qui combattirent au Pas des Thermopyles. (2) *Ils se défendirent encore quelque tems*

(1) *Les Siciliens étant descendus en ce lieu, &c.* Ce passage est pris du septième Livre. Thucydide parle ici des Athéniens, qui en se retirant sous la conduite de Nicias, furent attrapés par l'armée de Gylippe, & par les troupes des Siciliens près du fleuve Asinarus aux environs de la ville Néétum ; mais dans le texte, au lieu de dire *les Lacédémoniens étant descendus*, Thucydide écrit, *οἱ τὶ Πελοποννήσιοι ἐπικαταβάντες*, & non pas *οἱ τὶ γὰρ Σικελῆες*, comme il y a dans Longin. Par ces Pélopon-

nésiens, Thucydide entend les troupes de Lacédémone conduites par Gylippe, & il est certain que dans cette occasion les Siciliens tiroient sur Nicias de dessus les bords du fleuve, qui étoient hauts & escarpés, les seules troupes de Gylippe descendirent dans le fleuve, & y firent tout ce carnage des Athéniens. D A C I E R.

(2) *Ils se défendirent encore quelques tems.*] Ce passage est fort clair. Cependant c'est une chose surprenante qu'il n'ait été entendu ni de Laurent

apparence que des hommes se défendent avec les

La corruption de *λάσει* en *χερσὶ* étant très-facile. Quoiqu'il en soit, on ne peut pas douter que ce ne soit le véritable sens. Et ce qu'Hérodote ajoute le prouve visiblement. On peut voir l'endroit dans la Section 125. du Liv. VII. D'ailleurs Diodore, qui a décrit ce combat, dit que les Perses environnèrent les Lacédémoniens, & qu'en les attaquant de loin, ils les percèrent tous à coups de flèches & de traits. A toutes ces raisons M. Despreaux ne sauroit opposer que l'autorité de Longin, qui a écrit & entendu ce passage de la même manière dont il l'a traduit; mais je réponds, comme M. le Fèvre, que dès le tems même de Longin ce passage pouvoit être corrompu: que Longin étoit homme, & que par conséquent il a pu faillir aussi bien que Démofthène, Platon, & tous ces grands Héros de l'antiquité, qui ne nous ont donné des marques qu'ils étoient hommes, que par quelques fautes, & par leur mort. Si on veut encore se donner la peine d'examiner ce passage, on cherchera, si je l'ose dire, Longin dans Longin même. En effet, il ne rapporte ce passage que pour faire voir la beauté de cette Hyperbole, *des hommes se défendent avec les dents contre des gens armés*, & cependant cette Hyperbole est puérile, puisque l'orsqu'un homme a approché son ennemi, & qu'il l'a saisi au corps, comme il faut nécessairement en venir aux prises pour em-

ployer les dents, il lui a rendu ses armes inutiles, ou même plutôt incommodes. De plus, ceci, *des hommes se défendent avec les dents contre des gens armés*, ne présuppose pas que les uns ne puissent être armés comme les autres, & ainsi la pensée de Longin est froide, parce qu'il n'y a point d'opposition sensible entre des gens qui se défendent avec les dents, & des hommes qui combattent armés. Je n'ajouterai plus que cette seule raison, c'est que si l'on suit la pensée de Longin, il y aura encore une fausseté dans Hérodote, puisque les Historiens remarquent que les Barbares étoient armés à la légère avec de petits boucliers, & qu'ils étoient par conséquent exposés aux coups des Lacédémoniens, quand ils approchoient des retranchemens, au lieu que ceux-ci étoient bien armés, ferrés en peloton, & tout couverts de leurs larges boucliers. D A C I E R.

Ibid. *Ils se défendirent.*] Je me suis servi dans ma traduction Latine du mot *τυπυλαύοντες*, pour expliquer le Grec *κατὰ χεῖρας*. Je suis néanmoins de même sentiment que M. Dacier: hormis que je n'approuve pas le mot *χερμαδίοισι*, ni aussi l'autre *λαῖσι*: mais au lieu de *ἡ χερσὶ*, *ἡ σήμασι*, je remets *ποσὶ ὀντιμασι*, ou *πρὸς ὄντιμασι*. Philostrate dans la vie d'Apollonius de Thyane, lib. IV. chap. VII. *Ἐπὶ δὲ πιν καλὰν ἐν βαδίζον, ἐφ' ᾧ λέγονται οἱ Λακεδαιμόνιοι περὶ*

maines & les dents contre des gens armés ; (1) & que tant de personnes soient ensevelies sous les traits de leurs ennemis ? Cela ne laisse pas néanmoins d'avoir de la vrai-semblance ; parce que la chose ne semble pas recherchée pour l'Hyperbole ; mais que l'Hyperbole semble naître du sujet même. En effet, pour ne me point départir de ce que j'ai dit, un remède infailible pour empêcher que les hardiesses ne choquent ; c'est de ne les employer que dans la passion, & aux endroits à peu près qui semblent les demander. Cela est si vrai, que dans le comique on dit des choses qui sont absurdes d'elles-mêmes, & qui ne laissent pas toutefois de passer pour vrai-semblables, à cause qu'elles émeuvent la passion, je veux dire, qu'elles excitent à rire. En effet, le rire est une passion de l'ame, causée par le plaisir. Tel est ce trait d'un Poète comique : *Il possédoit une Terre à la campagne, (2) qui n'étoit pas plus grande qu'une Epître de Lacédémonien.*

Au reste, on se peut servir de l'Hyperbole, aussi bien pour diminuer les choses que pour les aggrandir : car l'exagération est propre à ces deux différens effets ; & le *Diasyrme*, qui est une espèce d'Hyperbole, n'est, à le bien prendre, que l'exagération d'une chose basse & ridicule.

χωθῆναι τὸς τοξύμαστον ἄνθρωπον, &c.
on pourroit aussi lire βέλεσι, ἔπι
τοξύμαστον. TOLLIVS.

(1) *Et que tant de personnes soient ensevelies.*] Les Grecs dont parle ici Hérodote, étoient en fort petit nombre, Longin n'a donc pû écrire, & que tant de personnes, &c. D'ailleurs de la manière que cela est écrit, il semble que Longin trouve cette métaphore excessive, plutôt à cau-

qui sont ensevelies sous les traits, qu'à cause de la chose même, & cela n'est point ; car au contraire Longin dit clairement, *quelle hyperbole ! combattre avec les dents contre des gens armés ? & celle-ci encore, être accablé sous les traits ? cela ne laisse pas néanmoins,* &c. DACIER.

(2) *Qui n'étoit pas plus grande qu'une Epître de Lacédémonien.*] J'ai suivi la restitution de Casaubon. BOILEAU.

C H A P I T R E XXXII.

De l'arrangement des Paroles.

DES cinq parties qui produisent le Grand ; comme nous avons supposé d'abord , il reste encore la cinquième à examiner ; c'est à sçavoir , la composition & l'arrangement des paroles. Mais, comme nous avons déjà donné deux volumes de cette matiere, où nous avons suffisamment expliqué tout ce qu'une longue spéculation nous en a pu apprendre ; nous nous contenterons de dire ici ce que nous jugeons absolument nécessaire à notre sujet ; comme par exemple , que l'harmonie (1) n'est pas simplement un agrément que la nature a mis dans la voix de l'homme , pour persua-

(1) *N'est pas simplement un agrément.*] Les Traducteurs n'ont point conçu ce passage, qui sûrement doit être entendu dans mon sens, comme la suite du Chapitre le fait assez connoître. *Εἰρημια* veut dire un effet , & non pas un moyen : *n'est pas simplement un effet de la nature de l'homme.* BOILEAU.

Ibid. *N'est pas simplement, &c.*] M. Despreaux assure dans ses Remarques , que ce passage doit être entendu comme il l'a expliqué ; mais je ne suis pas de son avis , & je trouve qu'il s'est éloigné de la pensée de Longin , en prenant le mot Grec *organum* pour un instrument, comme une flûte, une lyre , au lieu de le prendre dans le sens de Longin pour un organe , comme nous disons pour une cause , un moyen. Longin dit clairement , l'harmonie n'est pas

seulement un moyen naturel à l'homme pour persuader & pour inspirer le plaisir , mais encore un organe, un instrument merveilleux pour élever le courage, & pour émouvoir les passions. C'est, à mon avis, le véritable sens de ce passage. Longin vient ensuite aux exemples de l'harmonie de la flûte & de la lyre , quoique ces organes , pour émouvoir & pour persuader , n'approchent point des moyens qui sont propres & naturels à l'homme , &c. DACIER.

Ibid. *N'est pas simplement.*] M. Dacier a raison ici de rejeter le sentiment de M. Despreaux. Qu'on regarde ma traduction , & mes remarques Latines : & on verra que ma conjecture a beaucoup de vraisemblance. Même M. Despreaux a très-bien exprimé le mot *μεγαληροίας*, que je préfère au *μῆϊ' ἰλευθερίας*. TOLL.

der & pour inspirer le plaisir : (1) mais que dans les instrumens même inanimés , c'est un moyen merveilleux , (2) pour élever le courage , & pour émouvoir les passions.

Et de vrai , ne voyons-nous pas que le son des flûtes émeut l'ame de ceux qui l'écoutent , & les remplit de fureur , comme s'ils étoient hors d'eux-mêmes ? Que leur imprimant dans l'oreille le mouvement de sa cadence , il les contraint de la suivre , & d'y conformer en quelque sorte le mouvement de leur corps. Et non seulement le son des flûtes , (3) mais presque tout ce qu'il y a de différens sons au monde , comme par exemple , ceux de la Lyre , font cet effet. Car bien qu'ils ne signifient rien d'eux-mêmes , néanmoins , par ces changemens de tons , qui s'entrechoquent les uns les autres , & par le mélange de leurs accords , souvent , comme nous voyons , ils causent à l'ame un trans-

(1) *Mais que dans , &c.]* Cela ne se trouve pas dans le Grec. Lisez donc : *Mais que c'est un moyen merveilleux pour rendre le discours sublime , & pour émouvoir les passions. Car ce n'est pas la flûte seulement qui émeut , &c. mais presque tout ce , &c.* TOLLIVS.

(2) *Pour élever le courage & pour émouvoir les passions.]* Il y a dans le Grec μετ' ἰλευθερίας ἡ πάθος : c'est ainsi qu'il faut lire , & non point ἐπ' ἰλευθερίας , &c. Ces paroles veulent dire , *Qu'il est merveilleux de voir des instrumens inanimés avoir en eux un charme pour émouvoir les passions , & pour inspirer la noblesse de courage.* Car c'est ainsi qu'il faut entendre ἰλευθερία. En effet , il est certain que la trompette qui est un instrument , sert à réveiller le courage dans la guerre.

J'ai ajouté le mot d'inanimés , pour éclaircir la pensée de l'Auteur , qui est un peu obscure en cet endroit. Ὀργανον , absolument pris , veut dire toutes sortes d'instrumens musicaux & animés , comme le prouve fort bien Henri Etienne. BOILEAU.

(3) *Mais presque tout ce qu'il y a de sons au monde.]* Κἄν ἄλλοις ᾖσι παντάπασι : Tollivus veut qu'on lise , ἀλλὰ ἡ ὅσι παντάπασι. M. le Févre lisoit , ἄλλοις τε ἡ ἐπὶ , &c. Certainement il y a faute dans le texte , & il est impossible d'y faire un sens raisonnable sans corriger. Je suis persuadé que Longin avoit écrit καὶ ἄμυσσος ἢ παντάπασι , licet imperitus sit omnino , ou , licet à Musis omnino alienus sit. La flûte , dit Longin , force celui qui l'entend , fut-il ignorant & grof-

port & un ravissement admirable. (1) Cependant ce ne sont que des images & de simples imitations de la voix, qui ne disent & ne persuadent rien; n'étant, s'il faut parler ainsi, que des sons bâtards, & non point, comme j'ai dit, des effets de la nature de l'homme. Que ne dirons-nous donc point de la composition, qui est en effet l'harmonie du discours, dont l'usage est naturel à l'homme, qui ne frappe pas simplement l'oreille, mais l'esprit; qui remuë tout à la fois tant de différentes sortes de noms, de pensées, de choses; tant de beautés & d'élégances, avec lesquelles notre ame a une espèce de liaison & d'affinité; qui par le mélange & la diversité des sons, insinuë dans les esprits, inspire à ceux qui écoutent, les passions mêmes de l'Orateur, & qui bâtit sur ce Sublime amas de paroles, ce Grand & ce Merveilleux que nous cherchons? Pouvons-nous, dis-je, nier qu'elle ne contribuë beaucoup à la grandeur, à la majesté, à la magnificence du discours, & à toutes ces autres beautés qu'elle renferme en soi; & qu'ayant un empire absolu sur les esprits, elle ne puisse en tout tems les ravir & les enlever? Il y auroit de la fo-

sier, n'eût-il aucune connoissance de la Musique, & de se mouvoir en cadence, & de se conformer au son mélodieux de l'instrument. L'ancien Manuscrit, quoique fautif en cet endroit, autorise la nouvelle correction: Car on y lit, *καὶ ἀλλοτρίον*, Ce qui ressemble fort à *καὶ ἀμυνόν*, sur tout si on écrit en majuscules, sans accent, sans esprit, & sans distinction de mots, comme on écrivoit autrefois, & comme il est certain que Longin avoit écrit, ΚΑΝΑΜΟΤ-ΣΟΣΗ. Entre ΚΑΝΑΜΟΤ-ΣΟΣΗ & ΚΑΝΑΛΛΟΤ-

ΣΟΣΗ, il n'y a de différence que de la lettre M aux deux A: différence très-légère, où les Copistes se peuvent aisément tromper. BOIVIN.

(1) *Cependant ce ne sont que des images.*] Longin, à mon sens, n'a garde de dire que les instrumens, comme la trompette, la lyre, la flûte, ne disent & ne persuadent rien. Il dit, *Cependant ces images & ces imitations ne sont que des organes bâtards pour persuader, & n'approchent point du tout de ces moyens, qui, comme j'ai déjà dit, sont propres & naturels à l'homme.* Longin veut dire,

lie à douter d'une vérité si universellement reconnue (1) & l'expérience en fait foi.

Au reste, il en est de même des discours que des corps, qui doivent ordinairement leur principale

que l'harmonie qui se tire des différens sons d'un instrument, comme de la lyre ou de la flûte, n'est qu'une foible image de celle qui se forme par les différens sons, & par la différente flexion de la voix; & que cette dernière harmonie, qui est naturelle à l'homme, a beaucoup plus de force que l'autre, pour persuader & pour émouvoir. C'est ce qu'il seroit fort aisé de prouver par des exemples. DACIER.

(1) Et l'expérience en fait foi. } L'auteur justifie ici sa pensée par une période de Démosthène, † dont il fait voir l'harmonie & la beauté. Mais, comme ce qu'il en dit, est entièrement attaché à la langue Grecque, j'ai crû qu'il valoit mieux le passer dans la Traduction, & le renvoyer aux Remarques, pour ne point effrayer ceux qui ne savent point le Grec. En voici donc l'explication. Ainsi cette pensée que Démosthène ajoute, après la lecture de son Decret, paroît fort sublime, & est en effet merveilleuse. Ce Decret, dit-il, a fait évanouir le péril qui environnoit cette ville, comme un nuage qui se dissipe lui-même. Τὸ τοῦ ἡφίστου τὸν τότε τῇ πόλει περιεσπῆναι κίνδυνον παρελθεῖν ἐποίησεν, ὥσπερ νέφος. Mais il faut avouer que l'harmonie de la période ne cede point à la

beauté de la pensée. Car elle va toujours de trois tems en trois tems, comme si c'étoient tous Dactyles, qui sont les pieds les plus nobles & les plus propres au Sublime: & c'est pourquoi le vers Héroïque, qui est le plus beau de tous les vers, en est composé. En effet, si vous ôtez un mot de sa place, comme si vous mettiez τὰ τοῦ ἡφίστου ὥσπερ νέφος ἐποίησεν τὸν τότε κίνδυνον παρελθεῖν, ou si vous en retranchez une seule syllabe, comme ἐποίησεν παρελθεῖν ὥς νέφος, vous connoîtrez aisément combien l'harmonie contribue au Sublime. En effet, ces paroles, ὥσπερ νέφος, s'appuyant sur la première syllabe qui est longue, se prononcent à quatre reprises. De sorte que, si vous en ôtez une syllabe, ce retranchement fait que la période est tronquée. Que si au contraire vous en ajoutez une, comme παρελθεῖν ἐποίησεν ὥσπερ νέφος, c'est bien le même sens; mais ce n'est plus la même cadence: parce que la période s'arrêtant trop long-tems sur les dernières syllabes, le Sublime, qui étoit serré auparavant, se relâche & s'affoiblit. Au reste, j'ai suivi, dans ces derniers mots, l'explication de M. le Fèvre, & j'ajoute comme lui, πὲ ὥσπερ. BOILEAU.

Ibid. Et l'expérience en fait foi * * * *. } Longin rapporte après ceci un passage de Dé-

excellence à l'assemblage & à la juste proportion de leurs membres : de sorte même qu'encore qu'un membre séparé de l'autre n'ait rien en soi de remarquable , tous ensemble ne laissent pas de faire un corps parfait. Ainsi les parties du Sublime étant divisées, le Sublime se dissipe entièrement : au lieu

démétrius que M. Despreaux a rejeté dans ses Remarques, parce qu'il est entièrement attaché à la langue Grecque. Le voici : τὸ πρὸ ψήφισμα τὸν τότε τῷ πόλει περὶ αὐτὰ κίνδυνον παρελθεῖν ἐπίησεν ὥσπερ νέφος. Comme ce Rhéteur assure que l'harmonie de la période ne cède point à la beauté de la pensée, parce qu'elle est toute composée de nombres dactyliques ; je croi qu'il ne sera pas inutile d'expliquer ici cette harmonie & ces nombres , vû même que le passage de Longin est un de ceux que l'on peut traduire fort bien au pied de la lettre , sans entendre la pensée de Longin , & sans connoître la beauté du passage de Démétrius. Je vais donc tâcher d'en donner au Lecteur une intelligence nette & distincte ; & pour cet effet je distribuerai d'abord la période de Démétrius dans ces nombres dactyliques , comme Longin les a entendus ,

- υ υ - υ υ - υ υ
[τὸ πρὸ τὸ ψήφισμα] τὸν τότε
- υ υ υ υ - υ - υ υ
τῷ πόλει] περὶ αὐτὰ] τὰ κίνδυνον]
υ υ - υ υ - υ - υ
παρελθεῖν] ἐπίησεν] σεν] [ὥσπερ
υ υ
νέφος.] Voilà neuf nombres

dactyliques en tout. Avant que de passer plus avant , il est bon de remarquer que

beaucoup de gens ont fort mal entendu ces nombres dactyliques , pour les avoir confondus avec les mètres ou les pieds que l'on appelle Dactyles. Il y a pourtant bien de la différence. Pour le nombre dactylique , on n'a égard qu'au tems & à la prononciation ; & pour le dactyle , on a égard à l'ordre & à la position des lettres , de sorte qu'un même mot peut faire un nombre dactylique , sans être pourtant un Dactyle , comme cela paroît par [ψήφισμα] τῷ πόλει] παρελθεῖν.] Mais revenons à notre passage. Il n'y a plus que trois difficultés qui se présentent : la première ; que ces nombres devant être de quatre tems , d'un long qui en vaut deux , & de deux courts ; le second nombre de cette période ψήφισμα , le quatrième , le cinquième , & quelques autres paroissent en avoir cinq ; parce que dans ψήφισμα la première syllabe étant longue , en vaut deux , la seconde étant aussi longue en vaut deux autres , & la troisième brève , un , &c. A cela je réponds , que dans les Rythmes , ou nombres , comme je l'ai déjà dit , on n'a égard qu'au tems & à la voyelle , & qu'ainsi φ est aussi bref que μ. C'est ce qui paroîtra clairement par ce seul exemple de Quintilien ,

que venant à ne former qu'un corps par l'assemblage qu'on en fait, & par cette liaison harmonieuse qui les joint, le seul tour de la période leur donne du son & de l'emphase. C'est pourquoi on peut comparer le Sublime dans les périodes, à un festin par écot, auquel plusieurs ont contribué. Jusques-là qu'on voit beaucoup de Poètes & d'Ecrivains, qui n'étant point nés au Sublime, n'en ont jamais manqué néanmoins; bien que pour l'ordinaire ils se servissent de façons de parler basses, communes, & fort peu élégantes. En effet, ils se soutiennent par ce seul arrangement de paroles, qui leur enfle & grossit en quelque sorte la voix: si bien qu'on ne remarque point leur bassesse. (1) Philiste est de ce nombre. Tel est aussi Aristophane en quelques

qui dit, que la seconde syllabe d'*agrestis* est brève. La seconde difficulté naît de ce précepte de Quintilien, qui dit dans le Chapitre IV, du Livre IX: *Que quand la période commence par une sorte de rythme ou de nombre, elle doit continuer dans le même rythme jusqu'à la fin.* Or dans cette période de Démosthène le nombre semble changer, puisque tantôt les longues & tantôt les brèves sont les premières. Mais le même Quintilien ne laisse aucun doute là-dessus, si l'on prend garde à ce qu'il a dit auparavant: *Qu'il est indifférent au rythme dactylique d'avoir les deux premières ou les deux dernières brèves, parce que l'on n'a égard qu'aux tems, & à ce que son élévation soit de même nombre que sa position.* Enfin, la troisième & dernière difficulté vient du dernier rythme *ἀντιστόχος*, que Longin fait de quatre syllabes, & par conséquent de cinq tems,

quoique Longin assure qu'il se mesure par quatre. Je réponds, que ce nombre ne laisse pas d'être dactylique comme les autres, parce que le tems de la dernière syllabe est superflu & conté pour rien, comme les syllabes qu'on trouve de trop dans les vers qui de là sont appelés *hypermétres*. On n'a qu'à écouter Quintilien: *Les rythmes reçoivent plus facilement des tems superflus, quoique la même chose arrive aussi quelquefois aux mètres.* Cela suffit pour éclaircir la période de Démosthène, & la pensée de Longin. J'ajouterai pourtant encore, que Démétrius Phaléteus cite ce même passage de Démosthène, & qu'au lieu de *μετὰ τὰ*, il a *τὴν ἰσότητα*, ce qui fait le même effet pour le nombre. DACIER.

(1) *Philiste est de ce nombre.*

Le nom de ce Poète est corrompu dans Longin, il faut lire *Philiscus*, & non pas *Philistus*. C'étoit un Poète Comi-

endroits , & Euripide en plusieurs , comme nous l'avons déjà suffisamment montré. Ainsi quand Hercule dans cet Auteur, après avoir tué ses enfans , dit :

*Tant de maux à la fois sont entrés dans mon ame,
Que je n'y puis loger de nouvelles douleurs :*

Cette pensée est fort triviale. Cependant il la rend noble par le moyen de ce tour , qui a quelque chose de musical & d'harmonieux. Et certainement , pour peu que vous renversiez l'ordre de sa période, vous verrez manifestement combien Euripide est plus heureux dans l'arrangement de ses paroles, que dans le sens de ses pensées. De même dans sa Tragédie intitulée , (1) *Dircé traînée par un Taureau* ,

*Il tourne aux environs dans sa route incertaine :
Et courant en tous lieux où sa rage le mène ,
Traîne après soi la femme , & l'arbre & le rocher.*

Cette pensée est fort noble à la vérité ; mais il faut avouer que ce qui lui donne plus de force , c'est cette harmonie qui n'est point précipitée , ni emportée comme une masse pesante , mais dont les paroles se soutiennent les unes les autres , & où il y a plusieurs pauses. En effet , ces pauses sont comme autant de fondemens solides , sur lesquels son discours s'appuye & s'élève.

que , mais on ne sauroit dire précisément en quel tems il a vécu. DACIER.

Ibid. *Philiste est de ce nombre.*] M. Dacier a raison de préférer ici *Philiscus* , à *Philistus*. Mais ce pourroit bien être aussi ce Philiscus de Corfou , un des sept Tragiques du second rang , qui a vécu sous Philadelphie , & a été Prêtre de Bacchus. TOLLIVS.

(1) *Dircé traînée par un Taureau.* M. Despreaux avoit traduit dans ses premières édi-

tions : *Dircé emportée* , &c. Sur quoi M. Dacier fit cette Remarque , que M. Despreaux a suivie : Longin dit , *traînée par un Taureau* ; & il falloit conserver ce mot , parce qu'il explique l'histoire de Dircé , que Zéthus & Amphion attachèrent par les cheveux à la queue d'un Taureau , pour se venger des maux qu'elle & son mari Lycus avoient faits à Anriope leur mere. DACIER.

C H A P I T R E X X X I I I .

De la mesure des Périodes.

AU contraire, il n'y a rien qui rabaisse davantage le Sublime que ces nombres rompus, & qui se prononcent vite tels que sont les Pyrrhiques, les Trochées, & les Dichorées, qui ne sont bons que pour la danse. En effet, toutes ces sortes de pieds & de mesures n'ont qu'une certaine mignardise & un petit agrément, qui a toujours le même tour, & qui n'émeut point l'ame. Ce que j'y trouve de pire, c'est que comme nous voyons que naturellement ceux à qui l'on chante un air ne s'arrêtent point au sens des paroles, & sont entraînés par le chant : (1) de même, ces paroles mesurées n'inspirent point à l'esprit les passions qui doivent naître du discours, & impriment simplement dans l'oreille le mouvement de la cadence. Si bien que comme l'Auditeur prévoit d'ordinaire cette chute qui doit arriver, il va au devant de celui qui parle, & le prévient, marquant, comme en une danse, la chute avant qu'elle arrive.

C'est encore un vice qui affoiblit beaucoup le discours, quand les périodes sont arrangées avec trop de soin, ou quand les membres en sont trop courts, & ont trop de syllabes brèves, étant d'ailleurs com-

(1) *De même, ces paroles mesurées, &c.*] Longin dit, *De même, quand les périodes sont si mesurées, l'Auditeur n'est point touché du discours, il n'est attentif qu'au nombre & à l'harmonie : jusques-là que prévoyant les cadences qui doivent suivre, & battant toujours la mesure comme en une danse, il prévient même l'Orateur, & marque la chute avant qu'elle arrive.* Au reste, ce que Lon-

gin dit ici, est pris tout entier de la Rhétorique d'Aristote, & il peut nous servir fort utilement à corriger l'endroit même d'où il a été tiré. Aristote, après avoir parlé des périodes mesurées, ajoute, τὸ μὲν γὰρ ἀπίθανον, πεπλῶσθαι γὰρ δεκεῖ ἢ ἅμα * * * ἱξίσκοι προσέχειν γὰρ ποιῇ τῷ ὁμοίῳ πύτι πάλιν ἡξεῖ * * * ὥσπερ δὲ τῶν κερύκων προλαμβανέσι τὰ παιδία τὸ, τίνα αἰρήται ἱππύροισι ὁ ἀπαινεύει

me joints & attachés ensemble avec des cloux aux endroits où ils se désunissent. Il n'en faut pas moins dire des périodes qui sont trop coupées. Car il n'y a rien qui estropie davantage le Sublime, que de le vouloir comprendre dans un trop petit espace. Quand je défends néanmoins de trop couper les périodes, je n'entends pas parler de celles (1) qui ont leur juste étendue, mais de celles qui sont trop petites, & comme mutilées. En effet, de trop couper son stile, cela arrête l'esprit; au lieu (2) que de le diviser en périodes, cela conduit le Lecteur. Mais le contraire en même temps apparoît des périodes trop longues. Et toutes ces paroles recherchées pour allonger mal-à-propos un discours, sont mortes & languissantes.

περίοδος; Κλέωνα. Dans la première lacune il faut suppléer assurément, ἡ ἀμα τὴς ἀκρότης ἐξίστησι; & dans la seconde, après ἡ εἰς ajouter, ὅ ἡ φθάνοντες προαποδιδῶσι ὡς περ' ἐν, &c. & après ἀπελευθερεύμενος, il faut un point interrogatif. Mais c'est ce qui paroîtra beaucoup mieux par cette traduction : Ces périodes mesurées ne persuadent point, car outre qu'elles paroissent étuâiées, elles détournent l'Auditeur, & le rendent attentif seulement au nombre & aux chûtes, qu'il marque même par avance : comme on voit

les enfans se hâter de répondre Cléon, avant que les Huiſſiers aient achevé de crier, qui est le Patron que veut prendre l'affranchi. Le sçavant Victorius est le seul qui ait soupçonné que ce passage d'Aristote étoit corrompu, mais il n'a pas voulu chercher les moyens de le corriger. DACIER.

(1) Qui ont leur juste étendue.] Qui n'ont pas leur juste étendue périodique. TOLLIVS.

(2) Que de le diviser en périodes.] Au lieu qu'une louable brièveté le conduit & l'éclaire. TOLLIVS.

CHAPITRE XXXIV.

De la bassesse des termes.

UNE des choses encore qui avilit autant le discours, c'est la bassesse des termes. Ainsi nous voyons dans Hérodote une description de tempête, qui est divine pour le sens; mais il y a mêlé des mots

extrêmement bas ; comme quand il dit , (1) *La Mer commençant à bruire*. Le mauvais son de ce mot *bruire*, fait perdre à sa pensée une partie de ce qu'elle avoit de grand. *Le vent*, dit-il en un autre endroit, *les balotta fort , & ceux qui furent dispersés par la tempête , firent une fin peu agréable*. Ce mot *balotter* est bas ; & l'épithète de *peu agréable* n'est point propre pour exprimer un accident comme celui-là.

De même , l'Historien Théopompus a fait une peinture de la descente du Roi de Perse dans l'Egypte , qui est miraculeuse d'ailleurs ; mais il a tout gâté par la bassesse des mots qu'il y mêle. *Y a-t-il une Ville*, dit cet Historien, *& une Nation dans l'Asie , qui n'ait envoyé des Ambassadeurs au Roi ? Y a-t-il rien de beau & de précieux qui croisse , ou qui se fabrique en ces pays , dont on ne lui ait fait des présents ? Combien de tapis & de vestes magnifiques , les unes rouges , les autres blanches , & les autres historiées de couleurs ? Combien de tentes dorées , & garnies de toutes les choses nécessaires pour la vie ? Combien de robes & de lits somptueux ? Combien de vases d'or & d'argent enrichis de pierres précieuses , du artinement travaillés ? Ajoutez à cela un nombre infini d'armes étrangères & à la Grecque : une foule incroyable de bêtes de voiture , & d'animaux destinés pour les sacrifices : des boisseaux remplis de toutes les choses propres pour réjouir le goût : (2) des armoires & des sacs pleins de papier , & de plusieurs autres ustensiles ; & une si grande quantité de viandes salées de*

(1) *La mer commençant à bruire.*] Il y a dans le Grec , commençant à boüillonner , &c. : mais le mot de boüillonner n'a point de mauvais son en notre Langue , & est au contraire agréable à l'oreille. Je me suis donc servi du mot *bruire*, qui est bas , & qui exprime le bruit que

fait l'eau quand elle commence à boüillonner. BOILEAU.

(2) *Des armoires & des sacs pleins de papier.*] Théopompus n'a point dit des sacs pleins de papier , car ce papier n'étoit point dans les sacs ; mais il a dit , des armoires , des sacs , des rames de papier , &c. & par ce papier il entend de gros pa-

toutes sortes d'animaux, que ceux qui les voyoient de loin, pensoient que ce fussent des collines qui s'élevoient de terre.

(1) De la plus haute élévation il tombe dans la dernière bassesse, à l'endroit justement où il devoit le plus s'élever. Car mêlant mal-à-propos dans la pompeuse description de cet appareil, des boisseaux, des ragoûts & des sacs, il semble qu'il fasse la peinture d'une cuisine. Et comme si quelqu'un avoit toutes ces choses à arranger, & que parmi des tentes & des vases d'or, au milieu de l'argent & des diamans, il mit en parade des sacs & des boisseaux, cela feroit un vilain effet à la vûë. Il en est de même des mots bas dans le discours, & ce sont comme autant de taches & de marques honteuses, qui flétrissent l'expression. Il n'avoit qu'à détourner un peu la chose, & dire en général, à propos de ces montagnes de viandes salées, & du reste de cet appareil : qu'on envoya au Roi des chameaux & plusieurs bêtes de voiture chargées de toutes les choses nécessaires pour la bonne chère & pour le plaisir : ou des monceaux de viandes les plus exquisés, & tout ce qu'on sçauroit s'imaginer de plus ragoutant & de plus délicieux : ou, si vous voulez, tout ce que les Officiers de table & de cuisine pouvoient souhaiter de meilleur pour la bouche de leur maître. Car il ne faut pas d'un discours fort élevé passer à des choses basses & de nulle considération, à moins qu'on n'y soit forcé par une nécessité bien pressante. Il faut que les paroles répondent à la majesté des choses dont on traite, & il est bon en cela d'imiter la nature, qui, en formant l'homme, n'a point exposé à la vûë ces parties qu'il n'est pas honnête de nommer, & par où le corps se purge : mais,

pier pour envelopper les drogues & les épiceries dont il a parlé. D A C I E R.

(1) *De la plus haute.*] Je

préférerois, *Des hautes pensées il descend aux basses : pour au contraire des préceptes de l'Art, qui nous enseignent d'éle-*

pour me servir des termes de Xénophon, (1) *a caché & détourné ces égoûts le plus loin qu'il lui a été possible*, de peur que la beauté de l'animal n'en fût souillée. Mais il n'est pas besoin d'examiner de si près toutes les choses qui rabaisissent le discours. En effet, puisque nous avons montré ce qui sert à l'élever & à l'annoblir, il est aisé de juger qu'ordinairement le contraire est ce qui l'avilit & le fait ramper.

ver toujours le discours de plus en plus. TOLLIVS.

(1) *A caché & détourné ces égoûts.*] La nature sçavoit fort bien, que si elle exposoit en vûe ces parties qu'il n'est pas honnête de nommer, la beauté de l'homme en seroit souillée; mais de la maniere que M. Boileau a traduit ce passage, il semble que la nature ait eu quelque espèce de doute, si cette beauté en seroit peinte; car c'est à mon avis l'idée que donnent ces mots, *de peur que*, &c. & cela déguise en quelque maniere la pensée de Xénophon, qui dit, *La nature a caché & détourné ces égoûts le plus loin*

qu'il lui a été possible, pour ne point souiller la beauté de l'animal. DACIER.

Ibid. *A caché & détourné ces égoûts.*] Cicéron a fort bien suivi Xénophon, lib. 1. de Officiis : Principio, corporis n'stri magnam natura ipsa videtur habuisse rationem, quæ formam nostram, reliquamque figuram, in qua esset species honesta, eam posuit in promptu : quæ partes autem corporis ad naturam necessitatem data, ad spectum essent deformem habitura, atque turpem, eas contextit atque abdidit. Hanc natura tam diligentem fabricam imitata est hominum verecundia, &c. TOLLIVS.

CHAPITRE XXXV.

Des causes de la décadence des esprits.

IL ne reste plus, mon cher Téréntianus, qu'une chose à examiner. C'est la question que me fit il y a quelques jours un Philosophe. Car il est bon de l'éclaircir; & je veux bien, pour votre satisfaction particulière, l'ajouter encore à ce Traité.

Je ne sçaurois assez m'étonner, me disoit ce Philosophe, non plus que beaucoup d'autres, d'où vient que dans notre siècle, il se trouve assez d'Orateurs

qui ſçavent manier un raisonnement , & qui ont même le ſtile oratoire : qu'il ſ'en voit , diſ-je , pluſieurs qui ont de la vivacité , de la netteté , & ſur tout de l'agrément dans leurs diſcours : mais qu'il ſ'en rencontre ſi peu qui puiſſent ſ'élever fort haut dans le Sublime : tant la ſtérilité maintenant eſt grande parmi les eſprits. N'eſt-ce point , pourſuivoit-il , ce qu'on dit ordinairement , que c'eſt le gouvernement populaire qui nourrit & forme les grands génies : puisqu'enſin juſqu'ici tout ce qu'il y a preſque eu d'Orateurs habiles , ont fleuri , & ſont morts avec lui ? En effet , ajoutoit-il , il n'y a peut-être rien qui élève davantage l'ame des grands hommes que la liberté , ni qui excite & réveille plus puiſſamment en nous ce ſentiment naturel qui nous porte à l'émulation , & cette noble ardeur de ſe voir élevé au-deſſus des autres. Ajoutez que les prix qui ſe propoſent dans les Républiques , aiguïſent , pour ainſi dire , & achèvent de polir l'eſprit des Orateurs , leur faiſant cultiver avec ſoin les talens qu'ils ont reçûs de la nature. (1) Tellement qu'on voit briller dans leurs diſcours la liberté de leur pays.

Mais nous , continuoit-il , qui avons appris dès nos premières années à ſouffrir le joug d'une domination légitime , (2) qui avons été comme envelop-

(1) *Tellement qu'on voit briller dans leurs diſcours la liberté de leur pays.*] Longin dit , *tellement qu'on voit briller dans leurs diſcours la même liberté que dans leurs actions.* Il veut dire , que comme ces gens-là ſont les maîtres d'eux-mêmes , leur eſprit accoutumé à cet empire & à cette indépendance , ne produit rien qui ne porte des marques de cette liberté , qui eſt le but principal de toutes leurs actions , &

qui les entretient toujours dans le mouvement. Cela méritoit d'être bien éclairci ; car c'eſt ce qui fonde en partie la réponſe de Longin , comme nous l'allons voir dans la ſeconde Remarque après celle-ci. DACIER.

(2) *Qui avons été comme enveloppés.*] *Eſtre enveloppé par les coutumes* , me paroît obſcur. Il ſemble même que cette expreſſion dit tout autre choſe que ce que Longin a pré-

pés par les coutumes & les façons de faire de la Monarchie , lorsque nous avions encore l'imagination tendre , & capable de toutes sortes d'impressions ; en un mot , qui n'avons jamais goûté de cette vive & féconde source de l'éloquence , je veux dire , de la liberté : ce qui arrive ordinairement de nous , c'est que nous nous rendons de grands & magnifiques flatteurs. C'est pourquoi il estimoit , disoit-il , qu'un homme même né dans la servitude , étoit capable des autres sciences : mais que nul esclave ne pouvoit jamais être Orateur. Car un esprit , continua-t-il , abbatu & comme dompté par l'accoutumance au joug , n'oseroit plus s'enhardir à rien. Tout ce qu'il avoit de vigueur s'évapore de soi-même , & il demeure toujours comme en prison. En un mot , pour me servir des termes d'Homere ,

*Le même jour qui met un homme libre aux fers ,
Lui ravit la moitié de sa vertu première.*

De même donc que , si ce qu'on dit est vrai , ces boîtes où l'on enferme les Pygmées , vulgairement appelés Nains , les empêchent non seulement de croître , (1) mais les rendent même plus petits , par le moyen de cette bande dont on leur entoure le

rendu. Il y a dans le Grec , qui avons été comme emmaillottés , &c. Mais comme cela n'est pas François , j'aurois voulu traduire pour approcher de l'idée de Longin , qui avons comme sucé avec le lait les coutumes , &c. DACIER.

(1) *Les rendent même plus petits.*] Par cette bande Longin entend sans doute des bandelettes dont on emmaillottoit les Pygmées depuis la tête jusques aux pieds. Ces bandelettes étoient à peu près

comme celles dont les filles se servoient pour empêcher leur gorge de croître. C'est pourquoi Térence appelle ces filles , *vincto pectore* , ce qui répond fort bien au mot Grec *dequès* , que Longin emploie ici : & qui signifie *bande* , *ligature*. Encore aujourd'hui , en beaucoup d'endroits de l'Europe , les femmes mettent en usage ces bandes pour avoir les pieds petits. DACIER.

Ibid. Les rendent même plus

corps : ainsi la servitude , je dis la servitude (1) la plus justement établie , est une espèce de prison , où l'ame décroît & se rapetisse en quelque sorte. (2) Je sçai bien qu'il est fort aisé à l'homme , & que c'est son naturel , de blâmer toujours les choses

petits.] La remarque de M. Dacier est très-belle : car ces *γλωσσοκομα* n'étoient pas autre chose que des bandes , dont on entouroit les Nains. *Σιδας in ἑλληπὶν. φαιόλης* , dit-il, *ἑλληπὶν πομάειν , μεμβράναιν , γλωσσοκομεν*. Cet *ἑλληπὶν πομάειν* , est justement le *volumen* des Romains. Néanmoins le même *Σιδας in γλωσσοκομεν* l'explique comme je l'ai fait dans ma traduction Latine, *Γλωσσοκομεν διὰ κηλεῖσάντων ξυλινη. ΤΟΙ-ΛΙΟΥΣ*.

(1) *La plus justement établie.*] Le mot *δικαιοσύνη* ne signifie pas ici une servitude la plus justement établie , mais une très-douce , *clemens & justa servitus* , comme Térence l'appelle. *ΤΟΙΛΙΟΥΣ*.

(2) *Je sçai bien qu'il est fort aisé à l'homme , &c.*] M. Despreaux suit ici tous les Interprètes , qui attribuent encore ceci au Philosophe qui parle à Longin. Mais je suis persuadé que ce sont les paroles de Longin , qui interrompt en cet endroit le Philosophe , & commence à lui répondre. Je croi même que dans la lacune suivante il ne manque pas tant de choses qu'on a crû , & peut-être n'est-il pas si difficile d'en suppléer le sens. Je ne doute pas que Longin n'ait écrit. *Je sçai bien , lui répondis-je alors , qu'il est fort aisé à l'homme , & que c'est même son*

naturel de blâmer les choses présentes. Mais prenez-y bien garde , ce n'est point la Monarchie qui est cause de la décadence des esprits , & les délices d'une longue paix ne contribuent pas tant à corrompre les grandes ames , que cette guerre sans fin qui trouble depuis si long-tems toute la terre , & qui oppose des obstacles insurmontables à nos plus généreuses inclinations. C'est assurément le véritable sens de ce passage : & il seroit aisé de le prouver par l'histoire même du siècle de Longin. De cette manière ce Rhéteur répond fort bien aux deux objections du Philosophe , dont l'une est , que le gouvernement Monarchique causoit la grande stérilité qui étoit alors dans les esprits ; & l'autre , que dans les Républiques , l'émulation & l'amour de la liberté entretenoient les Républiquains dans un mouvement continuel , qui élevoit leur courage , qui aiguisoit leur esprit , & qui leur inspiroit cette grandeur & cette noblesse dont les hommes véritablement libres sont seuls capables. DACIER.

Ibid. Je sçai bien , &c.] M. Dacier a eu ici les yeux assez pénétrants pour voir la vérité. Voyez ma traduction , & mes remarques Latines. Pour peu qu'on y défère , on croira aisément qu'il faut traduire ;

présentes : (1) mais prenez garde que * * * * *
Et certainement , poursuivis-je , si les délices d'une
trop longue paix sont capables de corrompre les plus
belles ames , cette guerre sans fin , qui trouble de-
puis si long-tems toute la terre , n'est pas un moin-
dre obstacle à nos desirs.

Ajoutez à cela ces passions qui assiègent conti-
nuellement notre vie , & qui portent dans notre
ame la confusion & le désordre. En effet , conti-
nuai-je , c'est le desir des richesses , dont nous som-
mes tous malades par excès ; c'est l'amour des plai-
sirs , qui , à bien parler , nous jette dans la servitu-
de , & pour mieux dire , nous traîne dans le préci-
pice , où tous nos talens sont comme engloutis. Il
n'y a point de passion plus basse que l'avarice ; il
n'y a point de vice plus infâme que la volupté. Je
ne voi donc pas comment ceux qui sont si grand
cas des richesses , & qui s'en font comme une espèce
de divinité , pourroient être atteints de cette mala-
die , sans recevoir en même tems avec elle tous les
maux dont elle est naturellement accompagnée. Et
certainement la profusion , (2) & les autres mauvai-
ses habitudes , suivent de près les richesses excessi-
ves : elles marchent , pour ainsi dire , sur leurs pas ,
& par leur moyen elles s'ouvrent les portes des vil-

Alors prenant la parole : Il est
fort aisé , mon ami , dis-je ,
& c'est le naturel de l'homme ,
de blâmer toujours les choses
présentes : mais considérez ,
je vous prie , si on n'aura pas
plus de raison d'attribuer ce
manquement des grands es-
prits aux délices d'une trop
longue paix ; ou plutôt à cer-
te guerre sans fin , qui rava-
geant tout , brîde & retient
nos plus nobles desirs. TOL-
LIUS.

(1) *Mais prenez garde que.*]
Il y a beaucoup de choses qui

manquent en cet endroit.
Après plusieurs autres raisons
de la décadence des esprits ,
qu'apportoît ce Philosophe in-
troduit ici par Longin : No-
tre Auteur vrai-semblable-
ment reprenoit la parole , &
en établissoit de nouvelles
causes , c'est à sçavoir la guer-
re qui étoit alors par toute la
Terre , & l'amour du luxe ,
comme la suite le fait assez
connoître. BOILEAU.

(2) *Et les autres mauvaises
habitudes.*] Et la mollesse. TOL-
LIUS.

les & des maisons, elles y entrent, & elles s'y établissent. Mais à peine y ont-elles séjourné quelque tems, qu'elles y font leur nid, suivant la pensée des Sages, & travaillent à se multiplier. Voyez donc ce qu'elles y produisent. Elles y engendrent le faste & (1) la mollesse, qui ne sont point des enfans bâtards, mais leurs vraies & légitimes productions. Que si nous laissons une fois croître en nous ces dignes enfans des richesses, ils y auront bien tôt fait éclorre l'insolence, le dérèglement, l'effronterie, & tous ces autres impitoyables tyrans de l'ame.

Si-tôt donc qu'un homme, oubliant le soin de la vertu, n'a plus d'admiration que pour les choses frivoles & périssables; il faut de nécessité que tout ce que nous avons dit, arrive en lui: il ne sçauroit plus lever les yeux pour regarder au-dessus de soi, ni rien dire qui passe le commun: il se fait en peu de tems une corruption générale dans toute son ame. Tout ce qu'il avoit de noble & de grand se flétrit & se sèche de soi-même, & n'attire plus que le mépris.

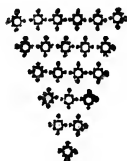
Et comme il n'est pas possible qu'un Juge, qu'on a corrompu, juge sainement & sans passion de ce qui est juste & honnête; parce qu'un esprit qui s'est laissé gagner aux présens, ne connoît de juste & d'honnête que ce qui lui est utile: comment voudrions-nous que dans ce tems, où la corruption régne sur les mœurs & sur les esprits de tous les hommes; (2) où nous ne songeons qu'à attraper la succession de celui-ci; qu'à tendre des pièges à cet autre, pour nous faire écrire dans son testament; qu'à tirer un infâme gain de toutes choses, ven-

(1) La mollesse.] L'arrogance. TOLLIVS.

(2) Où nous ne songeons qu'à attraper la succession de celui-ci. Le Grec dit quelque chose de plus atroce: on l'on ne songe qu'à hâter la mort de celui-ci. &c. ἀλλήλους ὀφθαλμοὺς ἀντιπαραβάλλοντες.

Il a égard aux moyens dont on se servoit alors pour avancer la mort de ceux dont on attendoit la succession; on voit assez d'exemples de cette horrible coutume dans les Satyres des Anciens. DACIER.

dant pour cela jusqu'à notre ame , misérables esclaves de nos propres passions : comment , dis-je , se pourroit-il faire , que dans cette contagion générale, il se trouvât un homme sain de jugement , & libre de passion ; qui n'étant point aveuglé ni séduit par l'amour du gain , pût discerner ce qui est véritablement grand & digne de la postérité ? En un mot , étant tous faits de la maniere que j'ai dit , ne vaut-il pas mieux qu'un autre nous commande , que de demeurer en notre propre puissance : de peur que cette rage insatiable d'acquérir , comme un furieux qui a rompu ses fers , & qui se jette sur ceux qui l'environnent , n'aille porter le feu aux quatre coins de la terre ? Enfin , lui dis-je , c'est l'amour du luxe qui est cause de cette fainéantise , où tous les esprits , excepté un petit nombre , croupissent aujourd'hui. En effet , si nous étudions quelquefois , on peut dire que c'est comme des gens qui relèvent de maladie , pour le plaisir , & pour avoir lieu de nous vanter ; & non point par une noble émulation , & pour en tirer quelque profit loüable & solide. Mais c'est assez parlé là-dessus. Venons maintenant aux passions , dont nous avons promis de faire un Traité à part. Car , à mon avis , elles ne sont pas un des moindres ornemens du discours , sur tout pour ce qui regarde le Sublime.



RÉFLEXIONS
CRITIQUES,
SUR QUELQUES PASSAGES
DU RHÉTEUR
LONGIN,

Où par occasion on répond à plusieurs objections de M. Perrault, contre Homere & contre Pindare ; & tout nouvellement à la Dissertation de M. le Clerc contre Longin, & à quelques Critiques faites contre M. Racine.

INDEX

CRITIC

CONFIDENTIAL

1. 1959 U.S.

MEMORANDUM

1. The first step is to identify the problem or question that needs to be answered. This involves understanding the context and the specific requirements of the task.



REFLEXIONS CRITIQUES SUR QUELQUES PASSAGES DE LONGIN.



REFLEXION PREMIERE.

Mais c'est à la charge, mon cher Terentianus, que nous reverrons ensemble exactement mon Ouvrage, & que vous m'en direz votre sentiment avec cette sincérité que nous devons naturellement à nos amis. Paroles de Longin Chap. I.



LONGIN nous donne ici par son exemple un des plus importants préceptes de la Rhétorique ; qui est de consulter nos amis sur nos Ouvrages, & de les accoutumer de bonne heure à ne nous point flatter. Horace & Quintilien nous donnent le même conseil en plu-

M. Perrault, de l'Académie Française, avoit fort maltraité tous les meilleurs Ecrivains de l'antiquité, dans son *Parallèle des Anciens & des Modernes*. Quoique M. Despreaux n'y eût pas été beaucoup ménagé, il ne s'étoit vengé d'a-

bord que par quelques Epigrammes contre l'Auteur de ces Dialogues, & n'avoit aucun dessein d'y répondre dans les formes. Cependant, bien des gens le sollicitoient de prendre en main la défense des Anciens, dont il étoit

seurs endroits ; & Vaugelas , le plus sage , à mon avis , des Ecrivains de notre Langue , confesse que c'est à cette salutaire pratique qu'il doit ce qu'il y a de meilleur dans ses écrits. Nous avons beau être éclairés par nous-mêmes : les yeux d'autrui voyent toujours plus loin que nous dans nos défauts ; & un esprit médiocre fera quelquefois appercevoir le plus habile homme d'une méprise qu'il ne voyoit pas. On dit que Malherbe consultoit sur ses Vers jusqu'à l'oreille de sa servante ; & je me souviens que Moliere m'a montré aussi plusieurs fois (1) une vieille servante qu'il avoit chez lui , à qui il lisoit , disoit-il , quelquefois ses Comédies ; & il m'assuroit que lorsque des endroits de plaisanterie ne l'avoient

grand admirateur , & aux ouvrages desquels il reconnoissoit avoir de très-grandes obligations. M. Racine étoit un de ceux qui l'antimoient le plus. Il étoit un peu piqué contre M. Perrault , & ce n'étoit pas sans raison , puisque ce dernier avoit affecté de ne le point nommer dans ses Dialogues , en parlant de la Tragédie , quelque avantage qu'il eût pu tirer contre les Anciens , de l'exemple de cet illustre Moderne. Mais ce qui acheva de déterminer M. Despreaux à prendre la plume , fut un mot de M. le Prince de Conti , sur le silence de notre Auteur. Ce grand Prince voyant qu'il ne répondoit point au livre des Parallèles , dit un jour qu'il vouloit aller à l'Académie Française écrire sur la place de M. Despreaux : TU DORS , BRUTUS !

M. Despreaux ayant donc résolu d'écrire contre M. Perrault , prit le parti d'employer

quelques passages de Longin pour servir de texte à ses Réflexions critiques : voulant faire paroître qu'il ne répondoit à son adversaire que par occasion. Il les composa en 1693. étant âgé de 57 ans , & les publia l'année suivante. Charles Perrault mourut au mois de Mai 1703. âgé de 77 ans.

Il faut joindre aux Réflexions critiques de notre Auteur , une Dissertation en forme de Lettre , que M. Huet , ancien Evêque d'Avranches , écrivit à M. Perrault , au mois d'Octobre , 1692. & dans laquelle ce sçavant & illustre Prélat réfute , d'une manière également vive & judicieuse , le Livre des Parallèles. Cette Lettre a été insérée dans un Recueil de Dissertations , imprimé à Paris , en 1712.

(1) *Une vieille servante*] Nommée *La Forest*. Un jour Moliere , pour éprouver le goût de cette servante , lui lut quelques Scènes d'une Comé-

point frappée, il les corrigeoit : parce qu'il avoit plusieurs fois éprouvé sur son Théâtre, que ces endroits n'y réussissoient point. Ces exemples sont un peu singuliers ; & je ne voudrois pas conseiller à tout le monde de les imiter. Ce qui est de certain, c'est que nous ne sçaurions trop consulter nos amis.

Il paroît néanmoins que M. P** n'est pas de ce sentiment. S'il croyoit ses amis, on ne les verroit pas tous les jours dans le monde nous dire, comme ils font : » M P** est de mes amis, & c'est un fort » honnête homme : je ne sçai pas comment il s'est » allé mettre en tête de heurter si lourdement la » raison, en attaquant dans ses Parallèles tout » ce qu'il y a de Livres anciens estimés & estimables. Veut-il persuader à tous les hommes, que » depuis deux mille ans ils n'ont pas eu le sens » commun ? Cela fait pitié. Aussi se garde-t-il bien » de nous montrer ses Ouvrages. Je souhaiterois » qu'il se trouvât quelque honnête homme, qui lui » voulût sur cela charitablement ouvrir les yeux. «

Je veux bien être cet homme charitable. M. P** m'a prié de si bonne grace lui-même de lui montrer ses erreurs, qu'en vérité je ferois conscience de ne lui pas donner sur cela quelque satisfaction. J'espère donc de lui en faire voir plus d'une dans le cours de ces Remarques. C'est la moindre chose que je lui dois, pour reconnoître les grands services que feu Monsieur (1) son frere le Médecin m'a dit-il, rendus, en me guérissant de deux grandes maladies. Il est certain pourtant que Monsieur son frere ne fut jamais mon Médecin. Il est vrai que, lorsque j'étois encore tout jeune, étant tom-

die qu'il disoit être de lui, mais qui étoit de Brécourt, Comédien. La servante ne prit point le change ; & après en avoir ouï quelques mots, elle

soutint que son maître n'avoit pas fait cette Pièce.

(1) Son frere le Médecin.]
Claude Perrault, de l'Académie des Sciences.

bé malade d'une fièvre assez peu dangereuse, (1) une de mes parentes chez qui je logeois, & dont il étoit Médecin, me l'amena, & qu'il fut appelé deux ou trois fois en consultation par le Médecin qui avoit soin de moi. Depuis, c'est-à-dire, trois ans après, cette même parente me l'amena une seconde fois, & me força de le consulter sur une difficulté de respirer, que j'avois alors, & que j'ai encore. Il me tâta le poulx, & me trouva la fièvre, que sûrement je n'avois point. Cependant il me conseilla de me faire saigner du pied, remède assez bizarre pour l'asthme dont j'étois menacé. Je fus toutefois assez fou pour faire son ordonnance dès le soir même. Ce qui arriva de cela, c'est que ma difficulté de respirer ne diminua point; & que le lendemain ayant marché mal-à-propos, le pied m'enfla de telle sorte, que j'en fus trois semaines dans le lit. C'est là toute la cure qu'il m'a jamais faite, que je prie Dieu de lui pardonner en l'autre monde.

Je n'entendis plus parler de lui depuis cette belle consultation, sinon lorsque mes Satyres parurent, qu'il me revint de tous côtez, que sans que j'en aie jamais pû sçavoir la raison, il se déchaînoit à outrance contre moi; ne m'accusant pas simplement d'avoir écrit contre des Auteurs, mais d'avoir glissé dans mes Ouvrages des choses dangereuses, & qui regardoient l'Etat. Je n'appréhendois gueres ces calomnies, mes Satyres n'attaquant que les méchans Livres, & étant toutes pleines des louanges du Roy, & ces louanges même en faisant le plus bel ornement. Je fis néanmoins avertir Monsieur le Médecin, qu'il prit garde à parler avec un peu plus de retenue: mais cela ne servit qu'à l'aigrir encore davantage. Je m'en plaignis même alors à M. son frere l'Académicien, qui ne me jugea pas digne de réponse.

(1) Une de mes parentes.] | teur, veuve de Jérôme Boi-
La belle-sœur de notre Au- | leau, son frere aîné.

J'avoué que c'est ce qui me fit faire dans mon Art Poétique la métamorphose du Médecin de Florence en Architecte : vengeance assez médiocre de toutes les infamies que ce Médecin avoit dites de moi. Je ne nierai pas cependant qu'il ne fût homme de très-grand mérite , fort sçavant , sur tout dans les matieres de Physique. Messieurs de l'Académie des Sciences néanmoins ne conviennent pas tous de l'excellence de sa traduction de Vitruve , ni de toutes les choses avantageuses que Monsieur son frere rapporte de lui. Je puis même nommer (1) un des plus célèbres de l'Académie d'architecture, qui s'offre de lui faire voir, quand il voudra , papier sur table , que c'est le dessein du fameux (2) M. le Vau , qu'on a suivi dans la façade du Louvre ; & qu'il n'est point vrai que ni ce grand Ouvrage d'Architecture , ni l'Observatoire , ni l'Arc de Triomphe , soient des Ouvrages d'un Médecin de la Faculté. C'est une querelle que je leur laisse démêler entr'eux , & où je déclare que je ne prends aucun intérêt ; mes vœux même , si j'en fais quelques-uns , étant pour le Médecin. Ce qu'il y a de vrai , c'est que ce Médecin étoit de même goût que M. son frere sur les Anciens , & qu'il avoit pris en haine , aussi bien que lui , tout ce qu'il y a de grands personnages dans l'antiquité. On assure que ce fut lui qui composa cette belle défense de l'Opéra d'Alceste, où voulant tourner Euripide en ridicule , il fit ces étranges bévues , que M. Racine a si bien relevées dans la Préface de son Iphigénie. C'est donc de lui , & (3) d'un

(1) *Un des plus célèbres , &c.*] M. d'Orbay , Parisien , qui mourut en 1689. Il étoit élève de M. le Vau, dont il est parlé dans la Remarque suivante.

(2) *M. le Vau.*] Louis le Vau , Parisien , premier Architecte du Roi. Il a eu la di-

rection des Bâtimens royaux depuis l'année 1653. jusqu'en 1670. qu'il mourut âgé de 58 ans, pendant qu'on travailloit à la façade du Louvre.

(3) *D'un autre frere qu'ils avoient.*] Pierre Perrault Receveur Général des Finances , en la Généralité de Paris : qui

autre frere encore qu'ils avoient , grand ennemi comme eux de Platon , d'Euripide , & de tous les autres bons Auteurs , que j'ai voulu parler , quand j'ai dit , qu'il y avoit de la bizarrerie d'esprit dans leur famille , que je reconnois d'ailleurs pour une famille pleine d'honnêtes gens , & où il y en a même plusieurs , je croi , qui souffrent Homere & Virgile.

On me pardonnera , si je prends encore ici l'occasion de défabufer le Public d'une autre fausseté , que M. P ** a avancée dans la lettre bourgeoise qu'il m'a écrite , & qu'il a fait imprimer ; où il prétend qu'il a autrefois beaucoup servi à (1) un de mes freres auprès de M. Colbert , pour lui faire avoir l'agrément de la Charge de Controlleur de l'Argentierie. Il allégué pour preuve , que mon frere , depuis qu'il eut cette Charge , venoit tous les ans lui rendre une visite , qu'il appelloit de devoir , & non pas d'amitié. C'est une vanité , dont il est aisé de faire voir le mensonge ; puisque mon frere mourut dans l'année qu'il obtint cette Charge , qu'il n'a possédée , comme tout le monde sçait , que quatre mois ; & que même , en considération de ce qu'il n'en avoit point joui , (2) mon autre frere , pour qui nous obtinmes l'agrément de la même Charge , ne paya point le marc d'or , qui montoit à une somme assez considérable. Je suis honteux de conter de si petites choses au Public : mais mes amis m'ont fait entendre que ces reproches de M. P ** regardant l'honneur , j'étois obligé d'en faire voir la fausseté.

a traduit en François le Poëme de la *Secchia rapita*. Il a aussi composé un *Traité de l'origine des Fontaines* , &c.

(1) *Un de mes freres*.] Gilles

Boileau , de l'Académie Française. Il mourut en 1669.

(2) *Mon autre frere*.] Pierre Boileau de Puimorin , mort en 1683 , âgé de 58 ans.



REFLEXION II.

Notre esprit , même dans le Sublime , a besoin d'une méthode, pour lui enseigner à ne dire que ce qu'il faut, & à le dire en son lieu. Longin. Ch. II.

CELA est si vrai , que le Sublime hors de son lieu , non seulement n'est pas une belle chose, mais devient quelquefois une grande puérilité. C'est ce qui est arrivé à Scuderi dès le commencement de son Poëme d'Alaric , lorsqu'il dit :

Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la Terre.

Ce Vers est assez noble , & est peut-être le mieux tourné de tout son Ouvrage : mais il est ridicule de crier si haut , & de promettre de si grandes choses dès le premier Vers. Virgile auroit bien pû dire , en commençant son Enéide : *Je chante ce fameux Héros , fondateur d'un Empire qui s'est rendu maître de toute la Terre.* On peut croire qu'un aussi grand Maître que lui auroit aisément trouvé des expressions , pour mettre cette pensée en son jour. Mais cela auroit senti son Déclamateur. Il s'est contenté de dire : *Je chante cet homme rempli de piété , qui , après bien des travaux , aborda en Italie.* Un exorde doit être simple & sans affectation. Cela est aussi vrai dans la Poësie que dans les Discours oratoires : parce que c'est une règle fondée sur la nature , qui est la même par tout ; & la comparaison du frontispice d'un Palais , (1) que M. P ** allègue pour défendre ce Vers de l'Alaric , n'est point juste. Le frontispice d'un Palais doit être orné , je l'avoue ; mais l'exorde n'est point le frontispice d'un Poëme. C'est plutôt une avenue , une avant-cour qui y conduit , & d'où on le découvre. Le frontispice fait une partie essentielle du Palais , & on ne le sça-

(1) *Que M. P ** allègue.]* 267. & suivantes.
Tome 3. de ses Parallèles, pag.

roit ôter qu'on n'en détruise toute la symmétrie; Mais un Poème subsistera fort bien sans exorde; & même nos Romans, qui sont des espèces de Poèmes, n'ont point d'exorde.

Il est donc certain qu'un exorde ne doit point trop promettre; & c'est sur quoi j'ai attaqué le Vers d'Alaric, à l'exemple d'Horace, qui a aussi attaqué dans le même sens le début du Poème d'un Scudéri de son tems, qui commençoit par,

Fortunam Priami cantabo, & nobile bellum :

Je chanterai les diverses fortunes de Priam, & toute la noble guerre de Troye. Car le Poète, par ce début, promettoit plus que l'Iliade & l'Odyssée ensemble. Il est vrai que par occasion Horace se moque aussi fort plaisamment de l'épouvantable ouverture de bouche, qui se fait en prononçant ce futur *cantabo*: mais au fond c'est de trop promettre qu'il accuse ce Vers. On voit donc où se réduit la critique de M. P***, qui suppose que j'ai accusé le Vers d'Alaric d'être mal tourné, & qui n'a entendu ni Horace, ni moi. Au reste, avant que de finir cette Remarque, il trouvera bon que je lui apprenne qu'il n'est pas vrai que l'a de *cano* dans *Arma virumque cano*, se doive prononcer comme l'a de *cantabo*; & que c'est une erreur qu'il a succée dans le Collège, où l'on a cette mauvaise méthode de prononcer les brèves dans les Dissyllabes Latins, comme si c'étoient des longues. Mais c'est un abus qui n'empêche pas le bon mot d'Horace. Car il a écrit pour des Latins qui sçavoient prononcer leur Langue, & non pas pour des François.



REFLEXION III.

Il étoit enclin naturellement à reprendre les vices des autres , quoiqu'avengle pour ses propres défauts.

Longin. Chap. III.

IL n'y a rien de plus insupportable qu'un Auteur médiocre , qui ne voyant point ses propres défauts , veut trouver des défauts dans tous les plus habiles Ecrivains. Mais c'est encore bien pis , lorsqu'accusant ces Ecrivains de fautes qu'ils n'ont point faites , il fait lui-même des fautes , & tombe dans des ignorances grossières. C'est ce qui étoit arrivé quelquefois à Timée , & ce qui arrive toujours à M. P**. Il commence la censure qu'il fait d'Homere par la chose du monde la plus fausse , qui est , que beaucoup d'excellens Critiques soutiennent , qu'il n'y a jamais eu au monde un homme nommé Homere , qui ait composé l'Iliade & l'Odyssée ; & que ces deux Poèmes ne sont qu'une collection de plusieurs petits Poèmes de différens Auteurs , qu'on a joints ensemble. Il n'est point vrai que jamais personne ait avancé , au moins sur le papier , une pareille extravagance : & Elien , que M. P** cite pour son garant , dit positivement le contraire , comme nous ferons voir dans la suite de cette Remarque.

Tous ces excellens Critiques donc se réduisent à feu M. (1) l'Abbé d'Aubignac , qui avoit , à ce que prétend M. P** , préparé des Mémoires pour prouver ce beau paradoxe. J'ai connu M. l'Abbé d'Aubignac. Il étoit homme de beaucoup de mérite , & fort habile en matiere de Poétique , bien qu'il sçût médiocrement le Grec. Je suis sûr qu'il n'a jamais conçu un si étrange dessein , à moins qu'il ne l'ait conçu les dernières années de sa vie , où l'on sçait qu'il étoit tombé en une espèce d'enfance. Il sçavoit trop qu'il n'y eut jamais deux Poèmes si bien

(1) L'Abbé d'Aubignac.]Auteur de la Pratique du Theatre.

suivis & si bien liés, que l'Iliade & l'Odyssée ; ni où le même génie éclate davantage par tout, comme tous ceux qui les ont lûs en conviennent. M. P** prétend néanmoins qu'il y a de fortes conjectures pour appuyer le prétendu paradoxe de cet Abbé ; & ces fortes conjectures se réduisent à deux ; dont l'une est, qu'on ne sçait point la Ville qui a donné naissance à Homere. L'autre est, que ses Ouvrages s'appellent Rapsodies, mot qui veut dire un amas de chansons cousûes ensemble : d'où il conclut, que les Ouvrages d'Homere sont des pièces ramassées de différens Auteurs ; jamais aucun Poète n'ayant intitulé, dit-il, ses Ouvrages, Rapsodies. Voilà d'étranges preuves. Car pour le premier point, combien n'avons-nous pas d'écrits fort célèbres, qu'on ne soupçonne point d'être faits par plusieurs Ecrivains différens ; bien qu'on ne sçache point les Villes où sont nés les Auteurs, ni même le tems où ils vivoient ? témoin Quinte-Curce, Petrone, &c. A l'égard du mot de Rapsodies, on étonneroit peut-être bien M. P** si on lui faisoit voir que ce mot ne vient point de *ράπτεω*, qui signifie joindre, coudre ensemble ; mais de *ράβδος*, qui veut dire une branche ; & que les Livres de l'Iliade & de l'Odyssée ont été ainsi appelés, parce qu'il y avoit autrefois des gens qui les chantoient, une branche de Laurier à la main, & qu'on appelloit à cause de cela les *Chantres de la branche*.

La plus commune opinion pourtant est que ce mot vient de *ράπτεω ᾠδὰς*, & que Rapsodie veut dire un amas de Vers d'Homere qu'on chantoit, y ayant des gens qui gagnoient leur vie à les chanter, & non pas à les composer, comme notre Censeur se le veut bizarrement persuader. Il n'y a qu'à lire sur cela Eustathius. Il n'est donc pas surprenant, qu'aucun autre Poète qu'Homere n'ait intitulé ses Vers Rapsodies, parce qu'il n'y a jamais eu proprement, que les Vers d'Homere qu'on ait chantés de

la forte. Il paroît néanmoins que ceux qui dans la suite ont fait de ces Parodies, qu'on appelloit Centons d'Homere, ont aussi nommé ces Centons *Rapsodies* : & c'est peut-être ce qui a rendu le mot de *Rapsodie* odieux en François, où il veut dire un amas de méchantes pièces recousuës. Je viens maintenant au passage d'Elie, que cite M. P** : & afin qu'en faisant voir sa méprise & sa mauvaise foi sur ce passage, il ne m'accuse pas, à son ordinaire, de lui imposer, je vais rapporter ses propres mots. (1) Les voici : *Elie, dont le témoignage n'est pas frivole, dit formellement, que l'opinion des anciens Critiques étoit, qu'Homere n'avoit jamais composé l'Iliade & l'Odyssée que par morceaux, sans unité de dessein ; & qu'il n'avoit point donné d'autres noms à ces diverses parties, qu'il avoit composées sans ordre & sans arrangement, dans la chaleur de son imagination, que les noms des matieres dont il traitoit : qu'il avoit intitulé, la Colere d'Achille, le Chant qui a depuis été le premier Livre de l'Iliade : le dénombrement des Vaisseaux, celui qui est devenu le second Livre : Le combat de Paris & de Ménélas, celui dont on a fait le troisième ; & ainsi des autres. Il ajoute que Lycurgue de Lacédémone fut le premier qui apporta d'Ionie dans la Grèce ces diverses parties séparées les unes des autres ; & que ce fut Pisistrate qui les arrangea comme je viens de dire, & qui fit les deux Poëmes de l'Iliade & de l'Odyssée, en la maniere que nous les voyons aujourd'hui, de vingt-quatre livres chacune, en l'honneur des vingt-quatre lettres de l'Alphabet.*

A en juger par la hauteur dont M. P** étale ici toute cette belle érudition, pourroit-on soupçon-

(1) Les voici. *Elie, &c.*] Parallèles de M. Perrault, Tome III. pag. 36. M. Perrault a copié ce passage dans le tome V. pag. 76, des Juge-

mens des Sçavans, par M. Baillet ; & celui-ci avoit copié le P. Rapin, dans sa *Comparaison d'Homere & de Virgile*, ch. 14.

ner qu'il n'y a rien de tout cela dans Elien ? Cependant il est très-véritable qu'il n'y en a pas un mot : Elien ne disant autre chose , sinon que les Oeuvres d'Homere, qu'on avoit complètes en Ionie, ayant couru d'abord par pièces détachées dans la Grèce, où on les chantoit sous différens titres, elles furent enfin apportées toutes entières d'Ionie par Lycurgue, & données au Public par Pisistrate qui les revit. Mais pour faire voir que je dis vrai, il faut rapporter ici (1) les propres termes d'Elien : *Les Poësies d'Homere, dit cet Auteur, courant d'abord en Grèce par pièces détachées, étoient chantées chez les anciens Grecs sous de certains titres qu'ils leur donnoient. L'une s'appelloit, Le combat proche des Vaisseaux : l'autre, Dolon surpris : l'autre, La valeur d'Agamemnon : l'autre, le dénombrement des Vaisseaux : l'autre, la Patroclée : l'autre, le corps d'Hector racheté : l'autre, les combats faits en l'honneur de Patrocle : l'autre, les sermens violés. C'est ainsi à peu près que se distribuait l'Iliade. Il en étoit de même des parties de l'Odyssée : l'une s'appelloit, le voyage à Pyle : l'autre, le passage à Lacédémone, l'autre de Calypso, le Vaisseau, la Fable d'Alcinoüs, le Cyclope, la descente aux Enfers, les bains de Circé, le meurtre des amans de Pénélope, la visite renduë à Laërte dans son champ, &c. Licurgue Lacédémonien fut le premier, qui venant d'Ionie, apporta assez tard en Grèce toutes les Oeuvres complètes d'Homere ; & Pisistrate les ayant ramassées ensemble dans un volume, fut celui qui donna au Public l'Iliade & l'Odyssée en l'état que nous les avons. Y a-t-il là un seul mot dans le sens que lui donne M. P* * ? Où Elien dit-il formellement, que l'opinion des anciens Critiques étoit qu'Homere n'avoit composé l'Iliade & l'Odyssée que par morceaux ; & qu'il n'avoit point donné d'autres noms*

(1) *Les propres termes d'E-* ses Histoires, ch. 14.
lien.] Livre XIII. des divers-

à ces diverses parties , qu'il avoit composées sans ordre & sans arrangement , dans la chaleur de son imagination , que les noms des matieres dont il traitoit ? Est-il seulement parlé là de ce qu'a fait ou pensé Homere en composant ses Ouvrages ? Et tout ce qu'Elieen avance ne regarde-t-il pas simplement ceux qui chantoient en Grèce les Poésies de ce divin Poète , & qui en sçavoient par cœur beaucoup de pièces détachées , auxquelles ils donnoient les noms qu'il leur plaisoit ; ces pièces y étant toutes , long-tems même avant l'arrivée de Lycurgue ? Où est-il parlé que Pisistrate fit l'Iliade & l'Odyssée ? Il est vrai que le Traducteur Latin a mis *confecit*. Mais outre que *confecit* en cet endroit ne veut point dire *fit* , mais *ramassa* ; cela est fort mal traduit ; & il y a dans le Grec ἀπέφηνε , qui signifie, *les montra, les fit voir au Public*. Enfin , bien loin de faire tort à la gloire d'Homere , y a-t-il rien de plus honorable pour lui que ce passage d'Elieen , où l'on voit que les Ouvrages de ce grand Poète avoient d'abord couru en Grèce dans la bouche de tous les hommes , qui en faisoient leurs délices , & se les apprennent les uns aux autres ; & qu'ensuite ils furent donnés complets au Public par un des plus galans hommes de son siècle , je veux dire par Pisistrate , celui qui se rendit maître d'Athènes ? Eustathius cite encore , outre Pisistrate , deux des plus (1) fameux Grammairiens d'alors , qui contribuèrent , dit-il , à ce travail ; de sorte qu'il n'y a peut-être point d'Ouvrages de l'Antiquité qu'on soit si sûr d'avoir complets & en bon ordre , que l'Iliade & l'Odyssée. Ainsi voilà plus de vingt bévuës que M. P * * a faites sur le seul passage d'Elieen. Cependant c'est sur ce passage qu'il fonde toutes les absurdités qu'il dit d'Homere ; prenant de là occasion de traiter de haut en bas l'un des meilleurs Livres

(1) Deux des plus fameux | Zénodote. Eustath. Pref. pag. Grammairiens.] Aristarque & | 5.

de Poétique, qui du consentement de tous les habiles gens, ait été fait en notre langue; c'est à sçavoir, le Trité du Poème Epique du Pere le Bossu; & où ce sçavant Religieux fait si bien voir l'unité, la beauté, & l'admirable construction des Poèmes de l'Iliade, de l'Odyssée & de l'Enéide. M. P** sans se donner la peine de réfuter toutes les choses solides que ce Pere a écrites sur ce sujet, se contente de le traiter d'homme à chimères & à visions creuses. On me permettra d'interrompre ici ma Remarque, pour lui demander de quel droit il parle avec ce mépris d'un Auteur approuvé de tout le monde; lui qui trouve si mauvais que je me sois moqué de Chapelain & de Cotin, c'est-à-dire, de deux Auteurs universellement décriés? Ne se souvient-il point que le Pere le Bossu est un Auteur moderne, & un Auteur moderne excellent? Assurément il s'en souvient, & c'est vrai-semblablement ce qui le lui rend insupportable. Car ce n'est pas simplement aux Anciens qu'en veut M. P** ; c'est à tout ce qu'il y a jamais eu d'Ecrivains d'un mérite élevé dans tous les siècles, & même dans le nôtre; n'ayant d'autre but que de placer, s'il lui étoit possible, sur le trône des belles Lettres, ses chers amis les Auteurs médiocres, afin d'y trouver sa place avec eux. C'est dans cette vûë, qu'en son dernier Dialogue, il a fait cette belle apologie de Chapelain, Poète à la vérité un peu dur dans ses expressions, & dont il ne fait point, dit-il, son Héros; mais qu'il trouve pourtant beaucoup plus sensé qu'Homere & que Virgile, & qu'il met du moins en même rang que le Tasse; affectant de parler de la *Jerusalem délivrée* & de la *Pucelle*, comme de deux Ouvrages modernes, qui ont la même cause à soutenir contre les Poèmes anciens.

Que s'il louë en quelques endroits Malherbe, Racan, Moliere, & Corneille, & s'il les met au-dessus de tous les anciens; qui ne voit que ce n'est qu'a-

fin de les mieux avilir dans la suite , & pour rendre plus complet le triomphe de M. Quinaut , qu'il met beaucoup au-dessus d'eux ; & *qui est* , dit-il en propres termes , *le plus grand Poète que la France ait jamais eu pour le Lyrique , & pour le Dramatique ?* Je ne veux point ici offenser la mémoire de M. Quinaut , qui , malgré tous nos démêlés Poétiques , est mort mon ami. Il avoit , je l'avoue , beaucoup d'esprit , & un talent tout particulier pour faire des vers bons à mettre en chant. Mais ces vers n'étoient pas d'une grande force , ni d'une grande élévation ; & c'étoit leur foiblesse même qui les rendoit d'autant plus propres (1) pour le Musicien , auquel ils doivent leur principale gloire ; puisqu'il n'y a en effet de tous ses Ouvrages que les Opéra qui soient recherchés. Encore est-il bon que les Notes de Musique les accompagnent. Car pour (2) les autres Pièces de Théâtre qu'il a faites en fort grand nombre , il y a long-tems qu'on ne les joue plus , & on ne se souvient pas même qu'elles ayent été faites.

Du reste , il est certain que M. Quinaut étoit un très-honnête homme , & si modeste , que je suis persuadé que s'il étoit encore en vie , il ne seroit gueres moins choqué des louanges outrées que lui donne ici M. P * * , que des traits qui sont contre lui dans mes Satyres. Mais pour revenir à Homere , on trouvera bon , puisque je suis en train , qu'avant que de finir cette Remarque , je fasse encore voir ici cinq énormes bévûës , que notre Censeur a faites en sept ou huit pages , voulant reprendre ce grand Poète.

La première est à la page 72. où il le raille d'avoir , par une ridicule observation anatomique ,

(1) *Pour le Musicien.*] M. de Lulli.

(2) *Les autres Pièces de Théâtre.*] Elles sont imprimées en

deux volumes ; & M. Quinaut les avoit faites avant ses Opéra.

écrit , dit-il , dans le quatrième Livre de l'Iliade , que Ménélas avoit les talons à l'extrémité des jambes. C'est ainsi qu'avec son agrément ordinaire , il traduit un endroit très-sensé & très-naturel d'Homere , où le Poète , à propos du sang qui sortoit de la blessure de Ménélas , ayant apporté la comparaison de l'hyvoire , qu'une femme de Carie a teint en couleur de pourpre , *De même , dit-il , Ménélas , ta cuisse & ta jambe , jusqu'à l'extrémité du talon , furent alors teintes de ton sang.*

Τοῖσί τοι , Μενέλαε , μιάνδ' αἵματι μῆροί

Εὐφυνέss , κνήμαί τ' , ἠδὲ σφυρὰ καλὰ ἐπίνηρδε.

Talia tibi , Menelae , sœdata sunt cruore femora

Solida , tibie , talique pulcbri infrà.

Est-ce là dire anatomiquement , que Ménélas avoit les talons à l'extrémité des jambes ? Et le Censeur est-il excusable de n'avoir pas au moins vû dans la version Latine , que l'adverbe *infrà* ne se construisoit pas avec *talus* , mais avec *sœdata sunt* ? Si M. Perrault veut voir de ces ridicules observations anatomiques , il ne faut pas qu'il aille feuilleter l'Iliade : il faut qu'il relise la Pucelle. C'est là qu'il en pourra trouver un bon nombre , & entr'autres celle-ci , où son cher M. Chapelain met au rang des agrémens de la belle Agnès , qu'elle avoit les doigts inégaux : ce qu'il exprime en ces jolis termes :

*On voit hors des deux bouts de ses deux courtes
manches*

*Sortir à découvert deux mains langues & blanches ,
Dont les doigts inégaux , mais tout ronds & me-
nus ,*

Imitent l'embonpoint des bras ronds & charnus.

La seconde bévûe est à la page suivante , où ne-

Le Censeur accuse Homere de n'avoir point sçû les Arts. Et cela, pour avoir dit dans le troisiéme de l'Odyssée, que le Fondeur, que Nestor fit venir pour dorer les cornes du Taureau qu'il vouloit sacrifier, vint avec son enclume, son marteau & ses tenailles. A-t-on besoin, dit M. P * * d'enclume ni de marteau pour dorer ? Il est bon premierement de lui apprendre, qu'il n'est point parlé là d'un Fondeur, mais d'un Forgeron ; & que ce Forgeron, qui étoit en même tems & le Fondeur & le Batteur d'or de la ville de Pyle, ne venoit pas seulement pour dorer les cornes du Taureau, mais pour battre l'or dont il les devoit dorer ; & que c'est pour cela qu'il avoit apporté ses instrumens, comme le Poète le dit en propres termes, οἷόν τι χρυσὸν ἐργάζετο, *instrumenta quibus aurum elaborabat*. Il paroît même que ce fut Nestor qui lui fournit l'or qu'il battit. Il est vrai qu'il n'avoit pas besoin pour cela d'une fort grosse enclume : aussi celle qu'il apporta étoit-elle si petite, qu'Homere assure qu'il la tenoit entre ses mains. Ainsi on voit qu'Homere a parfaitement entendu l'Art dont il parloit. Mais comment justifions-nous M. P * *, cet homme d'un si grand goût, & si habile en toutes sortes d'Arts, ainsi qu'il s'en vante lui-même dans la lettre qu'il m'a écrite ? comment, dis-je, l'excuserons-nous d'être encore à apprendre que les feuilles d'or, dont on se sert pour dorer, ne sont que de l'or extrêmement battu ?

La troisiéme bévûe est encore plus ridicule. Elle est à la même page, où il traite notre Poète de grossier, d'avoir fait dire à Ulysse par la Princesse Nausicaa, dans l'Odyssée, *qu'elle n'approuvoit point qu'une fille couchât avec un homme avant que de l'avoir épousé*. Si le mot Grec, qu'il explique de la sorte, vouloit dire en cet endroit, *coucher*, la chose seroit encore bien plus ridicule que ne dit notre Critique, puisque ce mot est joint, en cet endroit, à un pluriel ; & qu'ainsi la Princesse Nausicaa diroit, *qu'elle n'app-*

prouve point qu'une fille couche avec plusieurs hommes avant que d'être mariée. Cependant c'est une chose très-honnête & pleine de pudeur qu'elle dit ici à Ulysse. Car dans le dessein qu'elle a de l'introduire à la Cour du Roy son pere, elle lui fait entendre qu'elle va devant préparer toutes choses ; mais qu'il ne faut pas qu'on la voye entrer avec lui dans la Ville, à cause des Phéaques, peuple fort médisant, qui ne manqueroient pas d'en faire de mauvais discours : ajoutant qu'elle n'approuveroit pas elle-même la conduite d'une fille, qui, sans le congé de son pere & de sa mere, fréquenteroit des hommes avant que d'être mariée. C'est ainsi que tous les Interprètes ont expliqué en cet endroit les mots, ἀνδράσι μίσγεται, *misceri hominibus* ; y en ayant même qui ont mis à la marge du texte Grec, pour prévenir les Perrault, *Gardez-vous bien de croire que μίσγεται en cet endroit, veuille dire coucher.* En effet, ce mot est presque employé par tout dans l'Iliade, & dans l'Odyssée, pour dire fréquenter ; & il ne veut dire coucher avec quelqu'un, que lorsque la suite naturelle du discours, quelque autre mot qu'on y joint, & la qualité de la personne qui parle, ou dont on parle, le déterminent infailliblement à cette signification, qu'il ne peut jamais avoir dans la bouche d'une Princesse aussi sage & aussi honnête qu'est représentée Nausicaa.

Ajoutez l'étrange absurdité qu'il s'ensuivroit de son discours, s'il pouvoit être pris ici dans ce sens ; puisqu'elle conviendrait en quelque sorte par son raisonnement, qu'une femme mariée peut coucher honnêtement avec tous les hommes qu'il lui plaira. Il en est de même de μίσγεται en Grec, que des mots *cognoscere* & *commisceri* dans le langage de l'Ecriture ; qui ne signifient d'eux-mêmes que *connoître*, & *se mêler*, & qui ne veulent dire figurément *coucher*, que selon l'endroit où on les applique : si bien que toute la grossièreté prétendue du mot d'Homere ap-

partient entièrement à notre Censeur, qui salit tout ce qu'il touche, & qui n'attaque les Auteurs anciens que sur des interprétations fausses, qu'il se forge à sa fantaisie, sans sçavoir leur Langue, & que personne ne leur a jamais données.

La quatrième bévûe est aussi sur un passage de l'Odyssée. Eumée, dans le quinzième Livre de ce Poème, raconte qu'il est né dans une petite Isle appelée (1) Syros, qui est au couchant de l'Isle (2) d'Ortygie. Ce qu'il explique par ces mots,

Ὀρτυγίας καθ' ὑπέρθεν, ὅθεν τροπαὶ ἡελίοιο.

Ortygiâ desuper, quâ parte sunt conversiones Solis.

petite Isle située au-dessus de l'Isle d'Ortygie, du côté que le Soleil se couche. Il n'y a jamais eu de difficulté sur ce passage : tous les Interprètes l'expliquent de la sorte ; & Eustathius même apporte des exemples, où il fait voir que le verbe *τρέπεσθαι*, d'où vient *τροπαὶ*, est employé dans Homere, pour dire que le Soleil se couche. Cela est confirmé par Hésychius, qui explique le terme de *τροπαὶ* par celui de *δύσις*, mot qui signifie incontestablement le couchant. Il est vrai qu'il y a (3) un vieux Commentateur, qui a mis dans une petite note, qu'Homere, par ces mots, a voulu aussi marquer, qu'il y avoit dans cette Isle un antre, où l'on faisoit voir les tours ou conversions du Soleil. On ne sçait pas trop bien ce qu'a voulu dire par là ce Commentateur, aussi obscur qu'Homere est clair. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que ni lui, ni pas un autre, n'ont jamais prétendu qu'Homere ait voulu dire que l'Isle de Syros étoit située sous le Tropique : & que l'on n'a jamais attaqué ni défendu ce grand Poète sur cette erreur ; parce qu'on

(1) Syros.] Isle de l'Archipel, du nombre des Cyclâdes. M. Perrault la nomme Syrie, Tomé III. pag. 90.

(2) Ortygie.] Une des Cy-

clades, nommée depuis Délos.

(3) Un vieux Commentateur.] Didymus.

ne la lui a jamais imputée. Le seul M. P * *, qui , comme je l'ai montré par tant de preuves, ne sçait point le Grec , & qui sçait si peu la Géographie , que dans un de ses Ouvrages il a mis le fleuve de Méandre , (1) & par conséquent la Phrygie & Troye, dans la Grèce ; le seul M. Perrault , dis-je , vient , sur l'idée chimérique qu'il s'est mise dans l'esprit , & peut-être sur quelque misérable note d'un Pédant , accuser un Poète , regardé par tous les anciens Géographes comme le pere de la Géographie , d'avoir mis l'Isle de Syros , & la mer Méditerranée , sous le Tropique ; faute qu'un petit Ecolier n'auroit pas faite : & non seulement il l'en accuse , mais il suppose que c'est une chose reconnue de tout le monde , & que les Interprètes ont tâché en vain de sauver , en expliquant , dit-il , ce passage du Quadran que Phérécydès , qui vivoit trois cens ans depuis Homere , avoit fait dans l'Isle de Syros : quoique Eustathius , le seul Commentateur qui a bien entendu Homere , ne dise rien de cette interprétation ; qui ne peut avoir été donnée à Homere que par quelque Commentateur de Diogène (2) Laërce , lequel Commentateur je ne connois point. Voilà les belles preuves , par où notre Censeur prétend faire voir qu'Homere ne sçavoit point les Arts ; & qui ne font voir autre chose , sinon que M. P * * ne sçait point le Grec , qu'il entend médiocrement le Latin , & ne connoît lui-même en aucune sorte les Arts.

Il a fait les autres bévûes , pour n'avoir pas entendu le Grec , mais il est tombé dans la cinquième

(1) *Il a mis le fleuve de Méandre . . . dans la Grèce.*] Le Méandre est un fleuve de Phrygie , dans l'Asie mineure. M. Perrault avoit dit dans une note de son Poëme intitulé , *Le siècle de Louis le Grand* , que le Méandre étoit un fleuve de la Grèce. Mais il s'est justifié dans la suite ,

en disant que cette partie de l'Asie mineure où passe le Méandre , s'appelle la Grèce Asiatique.

(2) *Diogène Laërce.*] Voyez Diogène Laërce de l'édition de M. Ménage , page 67. du Texte , & pag. 68. des Observations.

erreur , pour n'avoir pas entendu le Latin. La voici. *Ulyse dans l'Odyssée est*, dit-il , *reconnu par son Chien, qui ne l'avoit point vu depuis vingt ans. Cependant Pline assure que les Chiens ne passent jamais quinze ans.* M. P * * sur cela fait le procès à Homere , comme ayant infailliblement tort d'avoir fait vivre un chien vingt ans : Pline assurant que les chiens n'en peuvent vivre que quinze. Il me permettra de lui dire que c'est condamner un peu légèrement Homere ; puisque non seulement Aristote , ainsi qu'il l'avouë lui-même , mais tous les Naturalistes modernes ; comme Jonston , Aldroand , &c. assurent qu'il y a des chiens qui vivent vingt années : que même je pourrois lui citer des exemples dans notre siècle , de chiens qui en ont vécu jusqu'à vingt-deux ; & qu'enfin Pline , quoiqu'Ecrivain admirable , a été convaincu , comme chacun sçait , de s'être trompé plus d'une fois sur les choses de la nature ; au lieu qu'Homere , avant les Dialogues de M. P * * , n'a jamais été même accusé sur ce point d'aucune erreur. Mais quoi ? M. Perrault est résolu de ne croire aujourd'hui que Pline , pour lequel il est , dit-il , prêt à parier. Il faut donc le satisfaire , & lui apporter l'autorité de Pline lui-même , qu'il n'a point lû , ou qu'il n'a point entendu , & qui dit positivement la même chose qu'Aristote & tous les autres Naturalistes : c'est à sçavoir ; que les chiens ne vivent ordinairement que quinze ans , mais qu'il y en a quelquefois qui vont jusques à vingt. Voici ses termes : *Cette espèce de chiens, qu'on appelle chiens de Laconie , ne vivent que dix ans : Toutes les autres espèces de chiens vivent ordinairement quinze ans , & vont quelquefois jusques à vingt. Canes Laconici vivunt annis denis , cætera genera quindecim annos , aliquando viginti.* Qui pourroit croire que notre Censeur voulant , sur l'autorité de Pline , accuser d'erreur un aussi grand personnage qu'Homere , ne se donne pas la peine de

lire le passage de Pline, ou de se le faire expliquer ; & qu'ensuite de tout ce grand nombre de bévûes , entassées les unes sur les autres dans un si petit nombre de pages , il ait la hardiesse de conclure , comme il a fait : *qu'il ne trouve point d'inconvénient* , (ce sont les termes) *qu'Homere , qui est mauvais Astronome & mauvais Géographe , ne soit pas bon Naturaliste ?* Y a-t-il un homme sensé , qui lisant ces absurdités , dites avec tant de hauteur dans les Dialogues de M. P * *, puisse s'empêcher de jeter de colere le livre , & de dire comme Démiphon dans Térence , *Ipsū gestio dari mī in conspectum ?*

Je ferois un gros volume , si je voulois lui montrer toutes les autres bévûes qui sont dans les sept ou huit pages que je viens d'examiner , y en ayant presque encore un aussi grand nombre que je passe , & que peut-être je lui ferai voir dans la premiere édition de mon Livre ; si je voi que les hommes daignent jeter les yeux sur ces éruditions Grecques , & lire des Remarques faites sur un Livre que personne ne lit.

R E F L E X I O N I V.

C'est ce qu'on peut voir dans la description de la Déesse Discorde , qui a , dit-il , La tête dans les Cieux , & les pieds sur la terre. Longin. Ch. III.

VIRGILE a traduit ce vers presque mot pour mot dans le quatrième Livre de l'Enéide , appliquant à la Renommée ce qu'Homere dit de la Discorde.

Ingrediturque sēlo , & caput inter nubila condit.

Un si beau vers imité par Virgile , & admiré par Longin , n'a pas été néanmoins à couvert de la critique de M. Perrault , qui trouve cette hyperbole outrée , & la met au rang des contes de peau d'âne. Il n'a pas pris garde , que même dans le discours ordinaire ,

dinaire, il nous échape tous les jours des hyperboles plus fortes que celle-là, qui ne dit au fond que ce qui est très-véritable ; c'est à sçavoir que la Discorde régne par tout sur la terre, & même dans le Ciel entre les Dieux ; c'est-à-dire, entre les Dieux d'Homere. Ce n'est donc point la description d'un Géant, comme le prétend notre Censeur, que fait ici Homere ; c'est une allégorie très-juste : & bien qu'il fasse de la Discorde un personnage, c'est un personnage allégorique qui ne choque point, de quelque taille qu'il le fasse ; parce qu'on le regarde comme une idée & une imagination de l'esprit, & non point comme un être matériel subsistant dans la nature. Ainsi cette expression du Pseaume, *J'ai vu l'impie élevé comme un cédre du Liban*, ne veut pas dire que l'impie étoit un Géant, grand comme un cédre du Liban. Cela signifie que l'impie étoit au faite des grandeurs humaines ; & M. Racine est fort bien entré dans la pensée du Psalmiste, par ces deux vers de son Esther, qui ont du rapport au vers d'Homere.

Pareil au cédre il cachoit dans les Cieux

Son front audacieux.

Il est donc aisé de justifier les paroles avantageuses, que Longin dit du vers d'Homere sur la Discorde. La vérité est pourtant, que ces paroles ne sont point de Longin : puisque c'est moi, qui, à l'imitation de Gabriel de Pétra, les lui ai en partie prêtées : le Grec en cet endroit étant fort défectueux, & même le vers d'Homere n'y étant point rapporté. C'est ce que M. Perrault n'a eu garde de voir ; parce qu'il n'a jamais lû Longin, selon toutes les apparences, que dans ma traduction. Ainsi pensant contredire Longin, il a fait mieux qu'il ne pensoit, puisque c'est moi qu'il a contredit. Mais en m'attaquant, il ne sçauroit nier qu'il n'ait aussi attaqué Homere, & sur tout Virgile, qu'il avoit tellement dans l'esprit,

quand il a blâmé ce vers sur la Discorde, que dans son discours, au lieu de la Discorde, il a écrit, sans y penser, la Renommée.

C'est donc d'elle qu'il fait cette belle critique. *Que l'exagération du Poète en cet endroit ne sçauroit faire une idée bien nette. Pourquoi ? C'est, ajoute-t-il, que tant qu'on pourra voir la tête de la Renommée, sa tête ne sera point dans le Ciel ; & que si sa tête est dans le Ciel, on ne sçait pas trop bien ce que l'on voit.* O l'admirable raisonnement ! Mais où est-ce qu'Homere & Virgile disent qu'on voit la tête de la Discorde, ou de la Renommée ? Et afin qu'elle ait la tête dans le Ciel, qu'importe qu'on l'y voye ou qu'on ne l'y voye pas ? N'est-ce pas ici le Poète qui parle, & qui est supposé voir tout ce qui se passe même dans le Ciel, sans que pour cela les yeux des autres hommes le découvrent ? En vérité, j'ai peur que les Lecteurs ne rougissent pour moi, de me voir réfuter de si étranges raisonnemens. Notre Censeur attaque ensuite une autre hyperbole d'Homere à propos des chevaux des Dieux. Mais comme ce qu'il dit contre cette hyperbole n'est qu'une fade plaisanterie, le peu que je viens de dire contre l'objection précédente, suffira, je croi, pour répondre à toutes les deux.

R E F L E X I O N V.

Il en est de même de ces compagnons d'Ulyse changés en pourceaux, que Zoïle appelle de petits cochons larmoyans. Longin. Ch. VII.

IL paroît par ce passage de Longin, que Zoïle ; aussi bien que M. Perrault, s'étoit égayé à faire des railleries sur Homere. Car cette plaisanterie, *de petits cochons larmoyans*, a assez de rapport avec les comparaisons à longue queue, que notre Critique moderne reproche à ce grand Poète. Et puisque dans notre siècle, la liberté que Zoïle s'étoit don-

née, de parler sans respect des plus grands Ecrivains de l'Antiquité, se met aujourd'hui à la mode parmi beaucoup de petits esprits, aussi ignorans qu'orgueilleux & pleins d'eux-mêmes ; il ne sera pas hors de propos de leur faire voir ici, de quelle maniere cette liberté a réussi autrefois à ce Rhéteur, homme fort sçavant, ainsi que le témoigne Denys d'Halicarnasse, & à qui je ne voi pas qu'on puisse rien reprocher sur les mœurs : puisqu'il fut toute sa vie très-pauvre ; & que malgré l'animosité que ses critiques sur Homere & sur Platon avoient excité contre lui, on ne l'a jamais accusé d'autre crime que de ces critiques mêmes, & d'un peu de misanthropie.

Il faut donc premièrement voir ce que dit de lui Vitruve, le célèbre Architecte : car c'est lui qui en parle le plus au long ; & afin que M. Perrault ne m'accuse pas d'altérer le texte de cet Auteur, je mettrai ici les mots mêmes de Monsieur son frere le Médecin, qui nous a donné Vitruve en François. *Quelques années après (c'est Vitruve qui parle dans la traduction de ce Médecin) Zoïle qui se faisoit appeller le fleau d'Homere, vint de Macédoine à Alexandrie, & présenta au Roi les livres qu'il avoit composés contre l'Iliade & contre l'Odyssée. Ptolémée indigné que l'on attaquât si insolemment le pere de tous les Poètes, & que l'on maltraitât ainsi celui que tous les Sçavans reconnoissent pour leur maître, dont toute la terre admiroit les écrits, & qui n'étoit pas là présent pour se défendre, ne fit point de réponse. Cependant Zoïle ayant long-tems attendu, & étant pressé de la nécessité, fit supplier le Roi de lui faire donner quelque chose. A quoi l'on dit qu'il fit cette réponse ; que puisqu'Homere, depuis mille ans qu'il y avoit qu'il étoit mort, avoit nourri plusieurs milliers de personnes, Zoïle devoit bien avoir l'industrie de se nourrir non seulement lui, mais plusieurs autres encore, lui qui faisoit profession d'être beaucoup plus sçavant qu'Homere. Sa mort se raconte diversément. Les*

uns disent que Ptolémée le fit mettre en croix ; d'autres , qu'il fut lapidé ; & d'autres , qu'il fut brûlé tout vif à Smirne. Mais de quelque façon que cela soit , il est certain qu'il a bien mérité cette punition : puisqu'on ne la peut pas mériter pour un crime plus odieux qu'est celui de reprendre un Ecrivain , qui n'est pas en état de rendre raison de ce qu'il a écrit.

Je ne conçois pas comment M. Perrault le Médecin, qui pensoit d'Homere & de Platon à peu près les mêmes choses que M. son frere & que Zoïle , a pû aller jusqu'au bout , en traduisant ce passage. La vérité est qu'il l'a adouci , autant qu'il lui a été possible , tâchant d'insinuer que ce n'étoit que les Sçavans , c'est-à-dire , au langage de Messieurs Perrault les Pédans, qui admiroient les Ouvrages d'Homere. Car dans le texte Latin il n'y a pas un seul mot qui revienne au mot de Sçavant , & à l'endroit où M. le Médecin traduit : *Celui que tous les Sçavans reconnoissent pour leur maître* , il y a , *celui que tous ceux qui aiment les belles Lettres , reconnoissent pour leur chef*. En effet , bien qu'Homere ait sçu beaucoup de choses , il n'a jamais passé pour le maître des Sçavans. Ptolémée ne dit point non plus à Zoïle dans le texte Latin , *qu'il devoit bien avoir l'industrie de se nourrir , lui qui faisoit profession d'être beaucoup plus sçavant qu'Homere*. Il y a , *lui qui se vantoit d'avoir plus d'esprit qu'Homere*. D'ailleurs , Vitruve ne dit pas simplement , que Zoïle présenta ses livres contre Homere à Ptolémée : mais *qu'il les lui récita*. Ce qui est bien plus fort , & qui fait voir que ce Prince les blâmoit avec connoissance de cause.

M. le Médecin ne s'est pas contenté de ces adoucissements ; il a fait une note , où il s'efforce d'insinuer qu'on a prêté ici beaucoup de choses à Vitruve ; & cela fondé , sur ce que c'est un raisonnement indigne de Vitruve , de dire , qu'on ne puisse reprendre un Ecrivain qui n'est pas en état de rendre raison de ce qu'il a écrit ; & que par cette raison ce se-

roît un crime digne du feu, que de reprendre quelque chose dans les écrits que Zoïle a faits contre Homere, si on les avoit à présent. Je réponds premièrement, que dans le Latin il n'y a pas simplement, reprendre un Ecrivain; mais citer, appeler en jugement des Ecrivains; c'est-à-dire, les attaquer dans les formes sur tous leurs Ouvrages. Que d'ailleurs, par ces Ecrivains, Vitruve n'entend pas des Ecrivains ordinaires; mais des Ecrivains qui ont été l'admiration de tous les siècles, tels que Platon & Homere, & dont nous devons présumer, quand nous trouvons quelque chose à redire dans leurs écrits, que, s'ils étoient là présens pour se défendre, nous serions tout étonnés, que c'est nous qui nous trompons. Qu'ainsi il n'y a point de parité avec Zoïle, homme décrié dans tous les siècles, & dont les Ouvrages n'ont pas même eu la gloire que, grace à mes Remarques, vont avoir les écrits de M. Perrault, qui est, qu'on leur ait répondu quelque chose.

Mais pour achever le Portrait de cet homme, il est bon de mettre aussi en cet endroit ce qu'en a écrit l'Auteur que M. Perrault cite le plus volontiers, c'est à sçavoir Elien. C'est au Livre onzième de ses Histoires diverses. *Zoïle, celui qui a écrit contre Homere, contre Platon, & contre plusieurs autres grands personnages, étoit d'Amphipolis, & fut disciple de ce Polycrate qui a fait un Discours en forme d'accusation contre Socrate. Il fut appelé le Chien de la Rhétorique. Voici à peu près sa figure. Il avoit une grande barbe qui lui descendoit sur le menton, mais nul poil à la tête qu'il se rasoit jusqu'au cuir. Son manteau lui pendoit ordinairement sur les genoux. Il aimoit à mal parler de tout, & ne se plaisoit qu'à contredire. En un mot, il n'y eut jamais d'homme si hargneux que ce misérable. Un très-sçavant homme lui ayant demandé un jour, pourquoi il s'acharnoit de la sorte à dire du mal de tous les grands Ecrivains: C'est, repliqua-t-il,*

que je voudrois bien leur en faire , mais je n'en puis venir à bout.

Je n'aurois jamais fait, si je voulois ramasser ici toutes les injures qui lui ont été dites dans l'Antiquité, où il étoit par tout connu sous le nom du *vil Esclave de Thrace*. On prétend que ce fut l'envie, qui l'engagea à écrire contre Homere, & que c'est ce qui a fait que tous les envieux ont été depuis appelés du nom de Zoïles, témoin ces deux vers d'Ovide

Ingenium magni livor detreſtat Homeri,

Quiſquis es, ex illo, Zoïle, nomen habes.

Je rapporte ici tout exprès ce passage, afin de faire voir à M. Perrault qu'il peut fort bien arriver, quoiqu'il en puisse dire, qu'un Auteur vivant soit jaloux, d'un Ecrivain mort plusieurs siècles avant lui. Et en effet, je connois plus d'un demi-sçavant qui rougit lorsqu'on louë devant lui avec un peu d'excès ou Cicéron, ou Démosthène, prétendant qu'on lui fait tort.

Mais pour ne me point écarter de Zoïle, j'ai cherché plusieurs fois en moi-même ce qui a pû attirer contre lui cette animosité & ce déluge d'injures. Car il n'est pas le seul qui ait fait des Critiques sur Homere & sur Platon. Longin dans ce Traité même, comme nous le voyons, en a fait plusieurs; & (1) Denis d'Halicarnasse n'a pas plus épargné Platon que lui. Cependant on ne voit point que ces critiques aient excité contre eux l'indignation des hommes. D'où vient cela? En voici la raison, si je ne me trompe. C'est qu'outre que leurs critiques sont sensées, il paroît visiblement qu'ils ne les font point

(1) *Denis d'Halicarnasse.*] Le grand Pompée s'étoit plaint à lui de ce qu'il avoit reproché quelques fautes à Platon, | & Denis d'Halicarnasse, lui fit une réponse qui contient sa justification.

pour rabaisser la gloire de ces grands hommes ; mais pour établir la vérité de quelque précepte important. Qu'au fond , bien loin de disconvenir du mérite de ces Héros , c'est ainsi qu'ils les appellent , ils nous font par tout comprendre , même en les critiquant , qu'ils les reconnoissent pour leurs maîtres en l'art de parler , & pour les seuls modèles que doit suivre tout homme qui veut écrire : Que s'ils nous y découvrent quelques taches , ils nous y font voir en même tems un nombre infini de beautés ; tellement qu'on sort de la lecture de leurs critiques , convaincu de la justesse d'esprit du Censeur , & encore plus de la grandeur du génie de l'Ecrivain censuré. Ajoutez , qu'en faisant ces critiques , ils s'enoncent toujours avec tant d'égards , de modestie , & de circonspection , qu'il n'est pas possible de leur en vouloir du mal.

Il n'en étoit pas ainsi de Zoïlë , homme fort atrabilaire , & extrêmement rempli de la bonne opinion de lui-même. Car , autant que nous en pouvons juger par quelques fragmens qui nous restent de ses critiques , & par ce que les Auteurs nous en disent , il avoit directement entrepris de rabaisser les Ouvrages d'Homere & de Platon , en les mettant l'un & l'autre , au-dessous des plus vulgaires Ecrivains. Il traitoit les fables de l'Iliade & de l'Odyssée , de contes de vieille , appellant Homere , un diseur de sornettes. Il faisoit de fades plaisanteries des plus beaux endroits de ces deux Poèmes , & tout cela avec une hauteur si pédantesque , qu'elle révoltoit tout le monde contre lui. Ce fut , à mon avis , ce qui lui attira cette horrible diffamation , & qui lui fit faire une fin si tragique.

Mais à propos de hauteur pédantesque , peut-être ne sera-t-il pas mauvais d'expliquer ici ce que j'ai voulu dire par là , & ce que c'est proprement qu'un pédant. Car il me semble que M. Perrault ne connoit pas trop bien toute l'étendue de ce mot. En

effet, si l'on en doit juger par tout ce qu'il insinue dans ses Dialogues, un Pédant, selon lui, est un sçavant nourri dans un Collège, & rempli de Grec & de Latin; qui admire aveuglément tous les Auteurs anciens; qui ne croit pas qu'on puisse faire de nouvelles découvertes dans la nature, ni aller plus loin qu'Aristote, Epicure, Hyppocrate, Pline; qui croiroit faire une espèce d'impiété, s'il avoit trouvé quelque chose à redire dans Virgile: qui ne trouve pas simplement Térence un joli Auteur, mais le comble de toute perfection: qui ne se pique point de politesse: qui non seulement ne blâme jamais aucun Auteur ancien; mais qui respecte sur tout les Auteurs que peu de gens lisent, comme Jason, Bartole, Lycophron, Macrobe, &c.

Voilà l'Idée du Pédant qu'il paroît que M. Perrault s'est formée. Il seroit donc bien surpris si on lui disoit: qu'un Pédant est presque tout le contraire de ce tableau: qu'un Pédant est un homme plein de lui-même, qui avec un médiocre sçavoir décide hardiment de toutes choses: qui se vante sans cesse d'avoir fait de nouvelles découvertes: qui traite de haut en bas Aristote, Epicure, Hypocrate, Pline; qui blâme tous les Auteurs anciens: qui publie que Jason & Bartole étoient deux ignorans, Macrobe un Ecolier: qui trouve, à la vérité, quelques endroits passables dans Virgile; mais qui y trouve aussi beaucoup d'endroits dignes d'être sifflés: qui croit à peine Térence digne du nom de joli: qui au milieu de tout cela se pique sur tout de politesse: qui tient que la plûpart des Anciens n'ont ni ordre, ni économie dans leurs discours: En un mot, qui conte pour rien de heurter sur cela le sentiment de tous les hommes.

M. Perrault me dira peut être que ce n'est point là le véritable caractère d'un Pédant. Il faut pourtant lui montrer que c'est le portrait qu'en fait le célèbre Rognier; c'est-à-dire, le Poète François, qui du

consentement de tout le monde , a le mieux connu ,
avant Moliere , les mœurs & le caractère des hom-
mes. C'est dans sa dixième Satyre , où décrivant cet
énorme Pédant , qui , dit-il ,

*Faisoit par son sçavoir, comme il faisoit entendre,
La figue sur le nez au Pédant d'Alexandre.*

Il lui donne ensuite ces sentimens ,

*Qu'il a , pour enseigner, une belle maniere :
Qu'en son globe il a vu la matiere premiere ,
Qu'Epicure est yvrogne , Hypocrate un bourreau :
Que Barthole & Jason ignorent le Barreau :
Que Virgile est passable , encor qu'en quelques
pages*

*Il méritât au Louvre être sifflé des Pages :
Que Pline est inégal , Térence un peu joli :
Mais sur tout il estime un langage poli.*

*Ainsi sur chaque Auteur il trouve de quoi mordre.
L'un n'a point de raison , & l'autre n'a point
d'ordre :*

*L'un avorte avant tems les œuvres qu'il conçoit :
Souvent il prend Macrobe , & lui donne le
fouet , &c.*

Je laisse à M. P** le soin de faire l'application
de cette peinture , & de juger qui Regnier a décrit
par ces vers : ou un homme de l'Université , qui a
un sincere respect pour tous les grands Ecrivains de
l'Antiquité , & qui en inspire , autant qu'il peut ,
l'estime à la jeunesse qu'il instruit ; ou un Auteur
présomptueux qui traite tous les Anciens d'ignorans ,
de grossiers , de visionnaires , d'insensés ; & qui étant

déjà avancé en âge , employe le reste de ses jours :
& s'occupe uniquement à contredire le sentiment
de tous les hommes.

R E F L E X I O N V I.

*En effet , de trop s'arrêter aux petites choses , cela gâte
tout. Longin. Chap. VIII.*

IL n'y a rien de plus vrai , sur tout dans les vers :
& c'est un des grands défauts de Saint-Amand.
Ce Poète avoit assez de génie pour les Ouvrages de
débauche , & de Satyre outrée , & il a même quel-
quefois des boutades assez heureuses dans le sérieux :
mais il gâte tout par les basses circonstances qu'il y
mêle. C'est ce qu'on peut voir dans son Ode inti-
tulée *la Solitude* , qui est son meilleur Ouvrage , où
parmi un fort grand nombre d'images très-agréa-
bles , il vient présenter mal-à-propos aux yeux les
choses du monde les plus affreuses , des crapaux , &
des limaçons qui bavent : le squelette d'un pen-
du , &c.

Là branle le squelette horrible

D'un pauvre Amant qui se pendit.

Il est sur tout bizarrement tombé dans ce défaut
en son *Moïse sauvé* , à l'endroit du passage de la
mer rouge : au lieu de s'étendre sur tant de gran-
des circonstances qu'un sujet si majestueux lui pré-
sentoit , il perd le tems à peindre le petit enfant ,
qui va , saute , revient , & ramassant une coquille ,
la va montrer à sa mere , & met en quelque sorte ,
comme j'ai dit dans ma Poétique , les poissons aux
fenêtres par ces deux vers ,

Et là près des rempars que l'œil peut transpercer,

Les poissons ébahis les regardent passer.

Il n'y a que M. P ** au monde qui puisse ne pas

sentir le comique qu'il y a dans ces deux vers, où il semble en effet que les poissons aient loué des fenêtres pour voir passer le peuple Hébreu. Cela est d'autant plus ridicule que les poissons ne voyent presque rien au travers de l'eau, & ont les yeux placés d'une telle manière, qu'il étoit bien difficile quand ils auroient eu la tête hors de ces rempars, qu'ils pussent bien découvrir cette marche. M. P** prétend néanmoins justifier ces deux vers : mais c'est par des raisons si peu sentées, qu'en vérité je croirois abuser du papier, si je l'employois à y répondre. Je me contenterai donc de le renvoyer à la comparaison que Longin rapporte ici d'Homere. Il y pourra voir l'adresse de ce grand Poëte à choisir, & à ramasser les grandes circonstances. Je doute pourtant qu'il convienne de cette vérité. Car il en veut sur tout aux comparaisons d'Homere, & en fait le principal objet de ses plaisanteries dans son dernier Dialogue. On me demandera peut-être ce que c'est que ces plaisanteries : M. P** n'étant pas en réputation d'être fort plaisant ; & comme vrai-semblablement on n'ira pas les chercher dans l'original, je veux bien, pour la curiosité des Lecteurs, en rapporter ici quelque trait. Mais pour cela il faut commencer par faire entendre ce que c'est que les Dialogues de M. P**

C'est une conversation qui se passe entre trois personnages, dont le premier, grand ennemi des Anciens, & sur tout de Platon, est M. P** lui-même, comme il le déclare dans sa Préface. Il s'y donne le nom d'Abbé ; & je ne sçai pas trop pourquoi il a pris ce titre Ecclésiastique, puisqu'il n'est parlé dans ce Dialogue que de choses très-profan-nes ; que les Romains y font loués par excès, & que l'Opéra y est regardé comme le comble de la perfection, où la Poësie pouvoit arriver en notre Langue. Le second de ces personnages est un Chevalier, admirateur de M. l'Abbé ; qui est là com-

me son Tabarin pour appuyer ses décisions, & qui le contredit même quelquefois à dessein ; pour le faire mieux valoir. M. P * * ne s'offensera pas sans doute de ce nom de Tabarin , que je donne ici à son Chevalier : puisque ce Chevalier lui-même déclare en un endroit, (1) qu'il estime plus les Dialogues de Mondor & de Tabarin , que ceux de Platon. Enfin le troisième de ces personnages , qui est beaucoup le plus sot des trois , est un Président , protecteur des Anciens , qui les entend encore moins que l'Abbé , ni que le Chevalier ; qui ne sçauroit souvent répondre aux objections du monde les plus frivoles , & qui défend quelquefois si sottement la raison , qu'elle devient plus ridicule dans sa bouche que le mauvais sens. En un mot , il est là comme le faquin de la Comédie , pour recevoir toutes les nazardes. Ce sont là les Acteurs de la Pièce. Il faut maintenant les voir en action.

M. l'Abbé , par exemple , déclare en un endroit qu'il n'approuve point ces comparaisons d'Homere, où le Poète non content de dire précisément ce qui sert à la comparaison , s'étend sur quelque circonstance historique de la chose , dont il est parlé : comme lorsqu'il compare la cuisse de Ménélas blessé , à de l'hyvoire teint en pourpre par une femme de Méonie & de Carie , &c. Cette femme de Méonie ou de Carie déplaît à M. l'Abbé , & il ne sçauroit souffrir ces sortes de *comparaisons à longue queue* , mot agréable , qui est d'abord admiré par M. le Chevalier , lequel prend de là occasion de raconter quantité de jolies choses qu'il dit aussi à la campagne l'année dernière , à propos de ces *comparaisons à longue queue*.

Ces plaisanteries étonnent un peu M. le Prési-

(1) *Qu'il estime plus les Dialogues de Mondor & de Tabarin.*] Voyez la Remarque sur le vers 86. du premier Chant

de l'Art poétique , où il est parlé des Dialogues de Mondor & de Tabarin.

dent, qui sent bien la finesse qu'il y a dans ce mot de *longue queue*. Il se met pourtant à la fin en devoir de répondre. La chose n'étoit pas sans doute fort mal-aisée, puisqu'il n'avoit qu'à dire, ce que tout homme qui sçait les élémens de la Rhétorique auroit dit d'abord : Que les comparaisons, dans les Odes & dans les Poèmes Epiques, ne sont pas simplement mises pour éclaircir, & pour orner le discours ; mais pour amuser & pour délasser l'esprit du Lecteur, en le détachant de tems en tems du principal sujet, & le promenant sur d'autres images agréables à l'esprit : Que c'est en cela qu'a principalement excellé Homere, dont non seulement toutes les comparaisons, mais tous les discours sont pleins d'images de la nature, si vraies & si variées, qu'étant toujours le même, il est néanmoins toujours différent : instruisant sans cesse le Lecteur, & lui faisant observer dans les objets mêmes, qu'il a tous les jours devant les yeux, des choses qu'il ne s'avisait pas d'y remarquer. Que c'est une vérité universellement reconnue, qu'il n'est point nécessaire, en maniere de Poësie, que les points de la comparaison se répondent si juste les uns aux autres : qu'il suffit d'un rapport général, & qu'une trop grande exactitude sentiroit son Rhéteur.

C'est ce qu'un homme sensé auroit pû dire sans peine à M. l'Abbé, & à M. le Chevalier : mais ce n'est pas ainsi que raisonne M. le Président. Il commence par avouer sincèrement que nos Poètes se feroient moquer d'eux, s'ils mettoient dans leurs Poèmes de ces comparaisons étendues ; & n'excuse Homere, que parce qu'il avoit le goût oriental, qui étoit, dit-il, le goût de sa nation. Là-dessus il explique ce que c'est que le goût des Orientaux, qui, à cause du feu de leur imagination, & la vivacité de leur esprit, veulent toujours, poursuit-il, qu'on leur dise deux choses à la fois, & ne sçauroient souffrir un seul sens dans un discours ; Au lieu que

nous autres Européens, nous nous contentons d'un seul sens, & sommes bien-aïses qu'on ne nous dise qu'une seule chose à la fois. Belles observations que M. le Président a faites dans la nature, & qu'il a faites tout seul ! puisqu'il est faux que les Orientaux ayent plus de vivacité d'esprit que les Européens, & sur tout que les François, qui sont fameux par tout pays, pour leur conception vive & prompte : le stile figuré, qui régné aujourd'hui dans l'Asie mineure & dans les pays voisins, & qui n'y régnoit point autrefois, ne venant que de l'irruption des Arabes, & des autres nations barbares, qui peu de tems après Heraclius inondèrent ces pays, & y portèrent avec leur langue & avec leur religion, ces manieres de parler empoulées. En effet, on ne voit point que les Peres Grecs de l'Orient, comme S. Justin, S. Basile, S. Chrysostome, S. Gregoire de Nazianze, & tant d'autres, ayent jamais pris ce stile dans leurs écrits : & ni Hérodote, ni Denis d'Halicarnasse, ni Lucien, ni Joseph, ni Philon le Juif, ni aucun Auteur Grec, n'a jamais parlé ce langage.

Mais pour revenir aux *comparaisons à longue queue*, M. le Président rappelle toutes ses forces, pour renverser ce mot, qui fait tout le fort de l'argument de M. l'Abbé, & répond enfin : Que comme dans les cérémonies on trouveroit à redire aux queuees des Princesses, si elles ne traînoient jusqu'à terre, de même les comparaisons dans le Poëme Epique seroient blâmables, si elles n'avoient des queuees fort traînantes. Voilà peut-être une des plus extravagantes réponses qui ayent jamais été faites. Car quel rapport ont les comparaisons à des Princesses ? Cependant M. le Chevalier, qui jusqu'alors n'avoit rien approuvé de tout ce que le Président avoit dit, est ébloui de la solidité de cette réponse, & commence à avoir peur pour M. l'Abbé, qui frappé aussi du grand sens de ce discours, s'en tire pourtant avec assez de peine, en avouant contre son premier sen-

timent, qu'à la vérité on peut donner de longues queue's aux comparaisons ; mais soutenant qu'il faut, ainsi qu'aux robes des Princesses , que ces queue's soient de même étoffe que la robe. Ce qui manque, dit-il, aux comparaisons d'Homere , où les queue's sont de deux étoffes différentes ; de sorte que s'il arrivoit qu'en France, comme cela peut fort bien arriver, la mode vînt de coudre des queue's de différente étoffe aux robes des Princesses , voilà le Président qui auroit entièrement causé gagnée sur les comparaisons. C'est ainsi que ces trois Messieurs manient entre eux la raison humaine ; l'un faisant toujours l'objection qu'il ne doit point faire ; l'autre approuvant ce qu'il ne doit point approuver ; & l'autre répondant ce qu'il ne doit point répondre.

Que si le Président a eu ici quelque avantage sur l'Abbé, celui-ci a bien-tôt sa revanche à propos d'un autre endroit d'Homere. Cet endroit est dans le douzième Livre de l'Odyssée , où Homere , selon la traduction de M. P** raconte : *Qu'Ulyse étant porté sur son mât brisé, vers la Charybde, justement dans le tems que l'eau s'élevoit ; & craignant de tomber au fond, quand l'eau viendrait à redescendre, il se prit à un figuier sauvage qui sortoit du haut du rocher, où il s'attacha comme une saur-souris, & où il attendit, ainsi suspendu, que son mât qui étoit allé à fond, revint sur l'eau ; ajoutant que lorsqu'il le vit revenir, il fut aussi aise qu'un Juge qui se lève de dessus son Siège pour aller dîner, après avoir jugé plusieurs procès.* M. l'Abbé insulte fort à M. le Président sur cette comparaison bizarre du Juge qui va dîner ; & voyant le Président embarrassé, *Est-ce, ajoute-t-il, que je ne traduis pas fidèlement le Texte d'Homere ?* Ce que ce grand défenseur des Anciens n'oseroit nier. Aussi-tôt M. le Chevalier revient à la charge ; & sur ce que le Président répond : que le Poète donne à tout cela un tour si agréable, qu'on ne peut pas n'en être point charmé : *Vous vous mo-*

quez, poursuit le Chevalier : Dès le moment qu'Homere, tout Homere qu'il est, veut trouver de la ressemblance entre un homme qui se réjouit de voir son mât revenir sur l'eau, & un Juge qui se lève pour aller dîner, après avoir jugé plusieurs procès, il ne sçaurroit dire qu'une impertinence.

Voilà donc le pauvre Président fort accablé ; & cela faute d'avoir sçû, que M. l'Abbé fait ici une des plus énormes bévûes qui ayent jamais été faites ; prenant une date pour une comparaison. Car il n'y a en effet aucune comparaison en cet endroit d'Homere. Ulysse raconte que voyant le mât, & la quille de son vaisseau, sur lesquels il s'étoit sauvé, qui s'engloutissoient dans la Charybde ; il s'acrocha, comme un oiseau de nuit, à un grand figuier qui pendoit là d'un rocher, & qu'il y demeura long-tems attaché, dans l'espérance que le reflux venant, la Charybde pourroit enfin revomir le débris de son vaisseau : Qu'en effet ce qu'il avoit prévu arriva : & qu'environ vers l'heure qu'un Magistrat, ayant rendu la justice, quitte sa séance pour aller prendre sa réfection, c'est-à-dire, environ sur les trois heures après midi, ces débris parurent hors de la Charybde, & qu'il se remit dessus. Cette date est d'autant plus juste qu'Eustathius assure, que c'est le tems d'un des reflux de la Charybde, qui en a trois en vingt-quatre heures ; & qu'autrefois en Grèce on datoit ordinairement les heures de la journée par le tems où les Magistrats entroient au Conseil ; par celui où ils y demeuroient ; & par celui où ils en sortoient. Cet endroit n'a jamais été entendu autrement par aucun Interprète, & le Traducteur Latin l'a fort bien rendu. Par là on peut voir à qui appartient l'impertinence de la comparaison prétendue, ou à Homere qui ne l'a point faite, ou à M. l'Abbé qui la lui fait faire si mal-à-propos.

Mais avant que de quitter la conversation de ces

trois Messieurs, M. l'Abbé trouvera bon, que je ne donne pas les mains à la réponse décisive qu'il fait à M. le Chevalier, qui lui avoit dit : *Mais à propos de comparaisons, on dit qu'Homere compare Ulyse, qui se tourne dans son lit, au boudin qu'on rôtit sur le gril.* A quoi M. l'Abbé répond : *Cela est vrai ; & à quoi je réponds.* Cela est si faux, que même le mot Grec, qui veut dire boudin, n'étoit point encore inventé du tems d'Homere, où il n'y avoit ni boudins, ni ragoûts. La vérité est que dans le vingtième Livre de l'Odyssée, il compare Ulyse qui se tourne çà & là dans son lit, brûlant d'impatience de se soûler, comme dit Eustathius, du sang des Amans de Pénélope, à un homme affamé, qui s'agite pour faire cuire sur un grand feu le ventre sanglant, & plein de graisse, d'un animal, dont il brûle de se rassasier, le tournant sans cesse de côté & d'autre.

En effet, tout le monde sçait que le ventre de certains animaux chez les Anciens étoit un de leurs plus délicieux mets : que le *sumen*, c'est-à-dire, le ventre de la truie parmi les Romains, étoit vanté par excellence, & défendu même par une ancienne Loi Censorienne, comme trop voluptueux. Ces mots, *plein de sang & de graisse*, qu'Homere a mis en parlant du ventre des animaux, & qui sont si vrais de cette partie du corps, ont donné occasion à un misérable Traducteur, qui a mis autrefois l'Odyssée en François, de se figurer qu'Homere parloit là du boudin : parce que le boudin de pourceau se fait communément avec du sang & de la graisse ; & il l'a ainsi sottement rendu dans sa traduction. C'est sur la foi de ce Traducteur, que quelques ignorans, & M. L'Abbé du Dialogue, ont crû qu'Homere comparoit Ulyse à un boudin : quoi que ni le Grec ni le Latin n'en disent rien, & que jamais aucun Commentateur n'ait fait cette ridicule bêtise. Cela montre bien les étranges inconvéniens qui arri-

vent à ceux qui veulent parler d'une Langue qu'ils ne sçavent point.

R E F L E X I O N V I I.

Il faut songer au jugement que toute la postérité fera de nos Ecrits. Longin. Chap. XII.

IL n'y a en effet que l'approbation de la Postérité, qui puisse établir le vrai mérite des Ouvrages. Quelque éclat qu'ait fait un Ecrivain durant sa vie, quelques éloges qu'il ait reçûs, on ne peut pas pour cela infailliblement conclure que ses Ouvrages soient excellens. De faux brillans, la nouveauté du stile, un tour d'esprit qui étoit à la mode, peuvent les avoir fait valoir; & il arrivera peut-être que dans le siècle suivant on ouvrira les yeux, & que l'on méprisera ce que l'on a admiré. Nous en avons un bel exemple dans Ronsard, & dans ses imitateurs, comme du Bellay, du Bartas, Desportes, qui dans le siècle précédent ont été l'admiration de tout le monde, & qui aujourd'hui ne trouvent pas même de Lecteurs.

La même chose étoit arrivée chez les Romains à Nævius, à Livius, & à Ennius, qui du tems d'Horace, comme nous l'apprenons de ce Poète, trouvoient encore beaucoup de gens qui les admiroient; mais qui à la fin furent entièrement décriés. Et il ne faut point s'imaginer que la chute de ces Auteurs, tant les François que les Latins, soit venue de ce que les Langues de leurs pays ont changé. Elle n'est venue, que de ce qu'ils n'avoient point attrapé dans ces Langues le point de solidité & de perfection, qui est nécessaire pour faire durer, & pour faire à jamais priser des Ouvrages. En effet, la Langue Latine, par exemple, qu'ont écrite Cicéron & Virgile, étoit déjà fort changée du tems de Quintilien, & encore plus du tems d'Aulugelle. Cependant Cicéron & Virgile y étoient encore plus estimés que de

leur tems même ; parce qu'ils avoient comme fixé la Langue par leurs écrits , ayant atteints le point de perfection que j'ai dit.

Ce n'est donc point la vieillesse des mots & des expressions dans Ronfard , qui a décrié Ronfard ; c'est qu'on s'est apperçû tout d'un coup que les beautés qu'on y croyoit voir n'étoient point des beautés. Ce que Bertaut , Malherbe , de Lingendes , & Racan , qui vinrent après lui , contribuèrent beaucoup à faire connoître , ayant attrapé dans le genre sérieux le vrai génie de la Langue Françoisé , qui bien loin d'être en son point de maturité du tems de Ronfard , comme Pasquier se l'étoit persuadé fausement , n'étoit pas même encore sortie de sa première enfance. Au contraire le vrai tour de l'Épigramme , du Rondeau , & des Epîtres naïves , ayant été trouvé , même avant Ronfard , par Marot , par Saint-Gelais , & par d'autres ; non seulement leurs Ouvrages en ce genre ne sont point tombés dans le mépris , mais ils sont encore aujourd'hui généralement estimés : jusques-là même , pour prouver l'air naïf en François , on a encore quelquefois recours à leur stile ; & c'est ce qui a si bien réussi au célèbre M. de la Fontaine. Concluons donc qu'il n'y a qu'une longue suite d'années , qui puisse établir la valeur & le vrai mérite d'un Ouvrage.

Mais lorsque les Ecrivains ont été admirés durant un fort grand nombre de siècles , & n'ont été méprisés que par quelques gens de goût bizarre ; car il se trouve toujours des goûts dépravés : alors non seulement il y a de la témérité , mais il y a de la folie à vouloir douter du mérite de ces Ecrivains. Que si vous ne voyez point les beautés de leurs Ecrits , il ne faut pas conclure qu'elles n'y sont point , mais que vous êtes aveugle , & que vous n'avez point de goût. Le gros des hommes à la longue ne se trompe point sur les Ouvrages d'esprit. Il n'est plus question , à l'heure qu'il est , de sçavoir si Homere ,

Platon , Cicéron , Virgile , font des hommes merveilleux. C'est une chose sans contestation , puisque vingt siècles en sont convenus : il s'agit de sçavoir en quoi consiste ce merveilleux , qui les a fait admirer de tant de siècles ; & il faut trouver moyen de le voir , ou renoncer aux belles Lettres , auxquelles vous devez croire que vous n'avez ni goût ni génie , puisque vous ne sentez point ce qu'ont senti tous les hommes.

Quand je dis cela néanmoins , je suppose que vous sçachiez la Langue de ces Auteurs. Car si vous ne la sçavez point , & si vous ne vous l'êtes point familiarisée , je ne vous blâmerai pas de n'en point voir les beautés : je vous blâmerai seulement d'en parler. Et c'est en quoi on ne sçauroit trop condamner M. P** , qui ne sçachant point la Langue d'Homère , vient hardiment lui faire son procès sur les bassesses de ses Traducteurs , & dire au genre humain , qui a admiré les Ouvrages de ce grand Poëte durant tant de siècles : Vous avez admiré des sottises. C'est à peu près la même chose qu'un aveugle-né , qui s'en iroit crier par toutes les rues : Messieurs , je sçai que le Soleil que vous voyez , vous paroît fort beau ; mais moi qui ne l'ai jamais vû , je déclare qu'il est fort laid.

Mais pour revenir à ce que je disois : puisque c'est la postérité seule qui met le véritable prix aux Ouvrages , il ne faut pas , quelque admirable que vous paroisse un Ecrivain moderne , le mettre aisément en parallèle avec ces Ecrivains admirés durant un si grand nombre de siècles : puisqu'il n'est pas même sûr que ses Ouvrages passent avec gloire au siècle suivant. En effet , sans aller chercher des exemples éloignés , combien n'avons-nous point vû d'Auteurs admirés dans notre siècle , dont la gloire est déchûë en très-peu d'années ? Dans quelle estime n'ont point été il y a trente ans les Ouvrages de Balzac ? On ne parloit pas de lui simplement com-

me du plus éloquent homme de son siècle , mais comme du seul éloquent. Il a effectivement des qualités merveilleuses. On peut dire que jamais personne n'a mieux sçu sa Langue que lui , & mieux entendu la propriété des mots , & la juste mesure des périodes. C'est une louange que tout le monde lui donne encore. Mais on s'est apperçû tout d'un coup , que l'art où il s'est employé toute sa vie , étoit l'art qu'il sçavoit le moins ; je veux dire l'art de faire une lettre. Car bien que les siennes soient toutes pleines d'esprit , & de choses admirablement dites ; on y remarque par tout les deux vices les plus opposés au genre épistolaire , c'est à sçavoir , l'affectation & l'enflûre ; & on ne peut plus lui pardonner ce soin vicieux qu'il a de dire toutes choses autrement que ne le disent les autres hommes. De sorte que tous les jours on retorque contre lui ce même vers que Mainard a fait autrefois à sa louange ,

Il n'est point de mortel qui parle comme lui.

Il y a pourtant encore des gens qui le lisent ; mais il n'y a plus personne qui ose imiter son stile ; ceux qui l'ont fait s'étant rendus la risée de tout le monde.

Mais pour chercher un exemple encore plus illustre que celui de Balzac : Corneille est celui de tous nos Poètes qui a fait le plus d'éclat en notre tems ; & on ne croyoit pas qu'il pût jamais y avoir en France un Poète digne de lui être égalé. Il n'y en a point en effet qui ait eu plus d'élévation de génie , ni qui ait plus composé. Tout son mérite pourtant à l'heure qu'il est , ayant été mis par le tems comme dans un creuset , se réduit à huit ou neuf Pièces de Théâtre qu'on admire , & qui sont , s'il faut ainsi parler , comme le Midi de sa Poësie , dont l'Orient & l'Occident n'ont rien valu. Encore dans ce petit nombre de bonnes pièces , outre les fautes de Langue qui y sont assez fréquentes , on commence à s'apperce-

voir de beaucoup d'endroits de déclamation qu'on n'y voyoit point autrefois. Ainsi non seulement on ne trouve point mauvais qu'on lui compare aujourd'hui M. Racine ; mais il se trouve même quantité de gens qui le lui préfèrent. La postérité jugera qui vaut le mieux des deux. Car je suis persuadé que les écrits de l'un & de l'autre passeront aux siècles suivants. Mais jusques-là ni l'un ni l'autre ne doit être mis en parallèle avec Euripide , & avec Sophocle : puisque leurs Ouvrages n'ont point encore le sceau qu'ont les Ouvrages d'Euripide & de Sophocle , je veux dire , l'approbation de plusieurs siècles.

Au reste, il ne faut pas s'imaginer que dans ce nombre d'Ecrivains approuvés de tous les siècles, je veuille ici comprendre ces Auteurs, à la vérité anciens, mais qui ne se sont acquis qu'une médiocre estime, comme Lycophron, Nonnus, Silius Italicus, l'Auteur des Tragédies attribuées à Sénèque, & plusieurs autres, à qui on peut non seulement comparer, mais à qui on peut, à mon avis, justement préférer beaucoup d'Ecrivains modernes. Je n'admets dans ce haut rang que ce petit nombre d'Ecrivains merveilleux, dont le nom seul fait l'éloge, comme Homère, Platon, Cicéron, Virgile, &c. Et je ne régle point l'estime que je fais d'eux par le tems qu'il y a que leurs Ouvrages durent, mais par le tems qu'il y a qu'on les admire. C'est de quoi il est bon d'avertir beaucoup de gens, qui pourroient mal-à-propos croire ce que veut insinuer notre Censeur ; qu'on ne loue les Anciens que parce qu'ils sont anciens ; & qu'on ne blâme les modernes, que parce qu'ils sont modernes : ce qui n'est point du tout véritable, y ayant beaucoup d'anciens qu'on n'admire point, & beaucoup de modernes que tout le monde loue. L'antiquité d'un Ecrivain n'est pas un titre certain de son mérite : mais l'antique & constante admiration qu'on a toujours eue pour ses Ouvrages, est une preuve sûre & infaillible qu'on les doit admirer.

REFLEXION VIII.

Il n'en est pas ainsi de Pindare & de Sophocle. Car au milieu de leur plus grande violence, durant qu'ils tonnent & foudroyent, pour ainsi dire, souvent leur ardeur vient à s'éteindre, & ils tombent malheureusement. Longin. Chap. XXVII.

LONGIN donne ici assez à entendre qu'il avoit trouvé des choses à redire dans Pindare. Et dans quel Auteur n'en trouve-t-on point ? Mais en même tems il déclare que ces fautes, qu'il y a remarquées, ne peuvent point être appelées proprement fautes, & que ce ne sont que de petites négligences où Pindare est tombé, à cause de cet esprit divin dont il est entraîné, & qu'il n'étoit pas en sa puissance de régler comme il vouloit. C'est ainsi que le plus grand & le plus sévère de tous les Critiques Grecs parle de Pindare même en le censurant.

Ce n'est pas là le langage de M. P* *, homme qui sûrement ne sçait point de Grec. Selon lui, Pindare non seulement est plein de véritables fautes ; mais c'est un Auteur qui n'a aucune beauté, un diffuseur de galimathias impénétrable, que jamais personne n'a pû comprendre, & dont Horace s'est moqué quand il a dit que c'étoit un Poète inimitable. En un mot, c'est un Ecrivain sans mérite, qui n'est estimé que d'un certain nombre de Sçavans, qui le lisent sans le concevoir, & qui ne s'attachent qu'à recueillir quelques misérables Sentences, dont il a semé ses Ouvrages. Voilà ce qu'il juge à propos d'avancer sans preuves dans le dernier de ses Dialogues. Il est vrai que dans un autre de ses Dialogues il vient à la preuve devant Madame la Présidente Morinet, & prétend montrer que le commencement de la première Ode de ce grand Poète ne s'entend point. C'est ce qu'il prouve admirablement par la traduction qu'il en a faite. Car il faut avouer que si

Pindare s'étoit énoncé comme lui, (1) la Serre ; (2) ni Richesource, ne l'emporteroient pas sur Pindare pour le galimathias, & pour la bassesse.

On fera donc assez surpris ici de voir, que cette bassesse & ce galimathias appartiennent entièrement à M. P * *, qui en traduisant Pindare, n'a entendu ni le Grec, ni le Latin, ni le François. C'est ce qu'il est aisé de prouver. Mais pour cela, il faut sçavoir, que Pindare vivoit peu de tems après Pythagore, Thalès, & Anaxagore, fameux Philosophes Naturalistes, & qui avoient enseigné la Physique avec un fort grand succès. L'opinion de Thalès, qui mettoit l'eau pour le principe des choses, étoit sur tout célèbre. Empédocle Sicilien, qui vivoit du tems de Pindare même, & qui avoit été disciple d'Anaxagore, avoit encore poussé la chose plus loin qu'eux ; & non seulement avoit pénétré fort avant dans la connoissance de la Nature, mais il avoit fait ce que Lucrèce a fait depuis à son imitation ; je veux dire, qu'il avoit mis toute la Physique en Vers. On a perdu son Poème. On sçait pourtant que ce Poème commençoit par l'éloge des quatre Elémens, & vrai-semblablement il n'y avoit pas oublié la formation de l'or & des autres métaux. Cet Ouvrage s'étoit rendu si fameux dans la Grèce, qu'il y avoit fait regarder son Auteur comme une espèce de Divinité.

Pindare venant donc à composer sa premiere Ode Olympique à la louange d'Hieron Roi de Sicile,

(1) *La Serre.*] Voyez la Remarque sur le Vers 176. de la Satyre III.

(2) *Richesource.*] Jean de Soudier, Ecuyer, Sieur de Richesource, étoit un misérable déclamateur, façon de Pédant, qui prenoit la qualité de *Moderateur de l'Académie des Orateurs* ; parce qu'il fai-

soit des leçons publiques d'éloquence dans une chambre qu'il occupoit à la Place Dauphine. Il avoit composé quelques ouvrages, parmi lesquels il y en a un de critique, intitulé le *Camouflet des Auteurs*, & chaque critique est une *Camouflette*.

qui avoit remporté le prix de la course des chevaux, débute par la chose du monde la plus simple & la plus naturelle, qui est : Que s'il vouloit chanter les merveilles de la Nature, il chanteroit, à l'imitation d'Empédocle Sicilien, l'eau & l'or, comme les deux plus excellentes choses du monde : mais que s'étant consacré à chanter les actions des hommes, il va chanter le combat Olympique ; puisque c'est en effet ce que les hommes font de plus grand ; & que de dire qu'il y ait quelque autre combat aussi excellent que le combat Olympique, c'est prétendre qu'il y a dans le Ciel quelque autre Astre aussi lumineux que le Soleil. Voilà la pensée de Pindare mise dans son ordre naturel, & telle qu'un Rhéteur la pourroit dire dans une exacte Prose. Voici comme Pindare l'énonce en Poète. *Il n'y a rien de si excellent que l'eau : Il n'y a rien de plus éclatant que l'or, & il se distingue entre toutes les autres superbes richesses, comme un feu qui brille dans la nuit. Mais, ô mon esprit, puisque c'est des combats que tu veux chanter, ne va point te figurer, ni que dans les vastes deserts du Ciel, quand il fait jour, on puisse voir quelque autre Astre aussi lumineux que le Soleil ; ni que sur la terre nous puissions dire, qu'il y ait quelque autre combat aussi excellent que le combat Olympique.*

Pindare est presque ici traduit mot pour mot ; & je ne lui ai prêté que le mot de, *sur la terre*, que le sens amène si naturellement, qu'en vérité il n'y a qu'un homme qui ne sçait ce que c'est que traduire, qui puisse me chicaner là-dessus. Je ne prétends donc pas, dans une traduction si littérale avoir fait sentir toute la force de l'original ; dont la beauté consiste principalement dans le nombre, l'arrangement, & la magnificence des paroles. Cependant quelle majesté & quelle noblesse un homme de bon sens n'y peut il pas remarquer, même dans la sécheresse de ma traduction ? Que de grandes images présentées d'abord ! l'eau, l'or, le feu, le soleil ! Que

de sublimes Figures ensemble ! la Métaphore, l'Anastrophe, la Méronymie ! Quel tour & quelle agréable circonduction de paroles ! Cette expression : *Les vastes deserts du Ciel, quand il fait jour, est* peut-être une des plus grandes choses qui aient jamais été dites en Poësie. En effet, qui n'a point remarqué de quel nombre infini d'étoiles le Ciel paroît peuplé durant la nuit, & quelle vaste solitude c'est au contraire dès que le Soleil vient à se montrer ? De sorte que par le seul début de cette Ode on commence à concevoir tout ce qu'Horace a voulu faire entendre, quand il dit, que *Pindare est comme un grand fleuve qui marche à flots bouillonnans ; & que de sa bouche, comme d'une source profonde, il sort une immensité de richesses & de belles choses.*

Fervet immensusque ruit profundo

Pindarus ore.

Examinons maintenant la traduction de M. P * *. La voici : *L'eau est très-bonne à la vérité, & l'or qui brille, comme le feu durant la nuit, éclate merveilleusement parmi les richesses qui rendent l'homme superbe. Mais, mon esprit, si tu desires chanter des combats, ne contemple point d'autre Astre plus lumineux que le Soleil, pendant le jour, dans le vague de l'air. Car nous ne saurions chanter des combats plus illustres que les combats Olympiques. Peut-on jamais voir un plus plat galimathias ? L'eau est très-bonne à la vérité, est une maniere de parler familiere & comique, qui ne répond point à la majesté de Pindare. Le mot d'ἀπύσσιον ne veut pas simplement dire en Grec bon, mais merveilleux, divin, excellent entre les choses excellentes. On dira fort bien en Grec, qu'Alexandre & Jules César étoient ἀπύσσιοι. Traduira-t-on qu'ils étoient de bonnes gens ? D'ailleurs le mot de bonne eau en François, tombe dans le bas, à cause que cette façon de parler s'employe dans des usages*

bas & populaires , à l'Enferme de la bonne eau , à la bonne eau-de-vie. Le mot d'à la vérité en cet endroit est encore plus familier & plus ridicule , & n'est point dans le Grec , où le *μὲν* & le *ὅ* sont comme des espèces d'enclitiques , qui ne servent qu'à soutenir la versification. *Et l'or qui brille.* Il n'y a point d'*Et* dans le Grec , & *qui* n'y est point non plus. *Eclate merveilleusement parmi les richesses.* *Merveilleusement* est burlesque en cet endroit. Il n'est point dans le Grec , & se sent de l'ironie que M. P * * a dans l'esprit , & qu'il tâche de prêter même aux paroles de Pindare en le traduisant. *Qui rendent l'homme superbe.* Cela n'est point dans Pindare , qui donne l'épithète de superbe aux richesses mêmes , ce qui est une figure très-belle : au lieu que dans la traduction , n'y ayant point de figure , il n'y a plus par conséquent de poésie. *Mais , mon esprit , &c.* C'est ici où M. P * * achève de perdre la tramontane ; & comme il n'a entendu aucun mot de cet endroit , où j'ai fait voir un sens si noble , si majestueux , & si clair , on me dispensera d'en faire l'analyse.

Je me contenterai de lui demander dans quel Lexicon , dans quel Dictionnaire ancien ou moderne , il a jamais trouvé que *μὲν* en Grec , ou *ne* en Latin , voulût dire , *Car*. Cependant c'est ce *Car* qui fait ici toute la confusion du raisonnement qu'il veut attribuer à Pindare. Ne sçait-il pas qu'en toute Langue mettez un *Car* mal-à-propos , il n'y a point de raisonnement qui ne devienne absurde ? Que je dise par exemple , *Il n'y a rien de si clair que le commencement de la première Ode de Pindare , &c.* M. P * * ne l'a point entendu ; Voilà parler très-juste. Mais si je dis : *Il n'y a rien de si clair que le commencement de la première Ode de Pindare ; car M. P * * ne l'a point entendu ;* c'est fort mal argumenté ; parce que d'un fait très-véritable je fais une raison très-fausse , & qu'il est fort indifférent , pour faire qu'une chose

soit claire ou obscure, que M. P** l'entende ou ne l'entende point.

Je ne m'entendrai pas davantage à lui faire connoître une faute qu'il n'est pas possible que lui-même ne sente. J'oserais seulement l'avertir, que lorsqu'on veut critiquer d'aussi grands hommes qu'Homere & que Pindare, il faut avoir du moins les premières teintures de la Grammaire; & qu'il peut fort bien arriver que l'Auteur le plus habile devienne un Auteur de mauvais sens entre les mains d'un Traducteur ignorant, qui ne l'entend point, & qui ne sçait pas même quelquefois, que *ni* ne veut point dire *car*.

Après avoir ainsi convaincu M. P** sur le Grec & sur le Latin, il trouvera bon que je l'avertisse aussi, qu'il y a une grossière faute de François dans ces mots de sa traduction : *Mais, mon esprit, ne contemple point, &c.* & que *contemple* à l'impératif, n'a point d's. Je lui conseille donc de renvoyer cette *s* au mot de *Casuite*, qu'il écrit toujours ainsi, quoiqu'on doive toujours écrire & prononcer *Casuite*. Cette *s*, je l'avoue, y est un peu plus nécessaire qu'au pluriel du mot d'*Opera* : car bien que j'aie toujours entendu prononcer des Opéras, comme on dit des Factums & des Totons, je ne voudrois pas assurer qu'on le doive écrire, & je pourrois bien m'être trompé en l'écrivant de la sorte.

R E F L E X I O N I X.

Les mots bas sont comme autant de marques honteuses qui flétrissent l'expression. Longin Chap. XXXIV.

CETTE Remarque est vraie dans toutes les Langues. Il n'y a rien qui avilisse davantage un discours que les mots bas. On souffrira plutôt, généralement parlant, une pensée basse exprimée en termes nobles, que la pensée la plus noble exprimée en termes bas. La raison de cela est, que tout le

monde ne peut pas juger de la justesse & de la force d'une pensée : mais qu'il n'y a presque personne, sur tout dans les Langues vivantes, qui ne sente la bassesse des mots. Cependant il y a peu d'Ecrivains qui ne tombent quelquefois dans ce vice. Longin, comme nous voyons ici, accuse Hérodote, c'est-à-dire le plus poli de tous les Historiens Grecs, d'avoir laissé échapper des mots bas dans son Histoire. On en reproche à Tite-Live, à Saluste, & à Virgile.

N'est-ce donc pas une chose fort surprenante, qu'on n'ait jamais fait sur cela aucun reproche à Homere ? bien qu'il ait composé deux Poèmes, chacun plus gros que l'Enéide ; & qu'il n'y ait point d'Ecrivain qui descende quelquefois dans un plus grand détail que lui, ni qui dise si volontiers les petites choses : ne se servant jamais que de termes nobles, ou employant les termes les moins relevés avec tant d'art & d'industrie, comme Denis d'Halicarnasse, qu'il les rend nobles & harmonieux. Et certainement, s'il y avoit eu quelque reproche à lui faire sur la bassesse des mots, Longin ne l'auroit pas vrai-semblablement plus épargné ici qu'Hérodote. On voit donc par là le peu de sens de ces Critiques modernes, qui veulent juger du Grec sans sçavoir de Grec ; & qui ne lisant Homere que dans des traductions Latines très-basses, ou dans des traductions Françoises encore plus rampantes, imputent à Homere les bassesses de ses Traducteurs, & l'accusent de ce qu'en parlant Grec, il n'a pas assez noblement parlé Latin ou François. Ces Messieurs doivent sçavoir que les mots des Langues ne répondent pas toujours juste les uns aux autres ; & qu'un terme Grec très-noble ne peut souvent être exprimé en François que par un terme très-bas. Cela se voit par le mot d'*Asinus* en Latin, & d'*Ane* en François, qui sont de la dernière bassesse dans l'une & dans l'autre de ces Langues ; quoique le mot qui signifie cet

animal, n'ait rien de bas en Grec ni en Hébreu ; où on le voit employé dans les endroits même les plus magnifiques. Il en est de même du mot de *Mulet*, & de plusieurs autres.

En effet, les Langues ont chacune leur bizarrerie : mais la Françoisé est principalement capricieuse sur les mots ; & bien qu'elle soit riche en beaux termes sur de certains sujets ; il y en a beaucoup où elle est fort pauvre ; & il y a un très-grand nombre de petites choses qu'elle ne sçauroit dire noblement. Ainsi, par exemple, bien que dans les endroits les plus sublimes elle nomme sans s'avilir, *un Mouton*, *une Chèvre*, *une Brebis* ; elle ne sçauroit, sans se dis-famer, dans un stile un peu élevé, nommer *un Veau*, *une Truie*, *un Cochon*. Le mot de *Genisse* en François, est fort beau ; sur tout dans une Eglogue : *Vache* ne s'y peut pas souffrir. *Pasteur* & *Berger* y font du plus bel usage : *Gardeurs de Pourceaux*, ou *Gardeurs de Bœufs*, y seroient horribles. Cependant il n'y a peut-être pas dans le Grec deux plus beaux mots que *Συβώτης* & *Βεκόλος*, qui répondent à ces deux mots François : & c'est pourquoi Virgile a intitulé ses Eglogues de ce doux nom de *Eucoliques*, qui veut pourtant dire en notre Langue à la lettre, *Les Entretiens des Bouviers*, ou *des gardeurs de Bœufs*.

Je pourrois rapporter encore ici un nombre infini de pareils exemples. Mais au lieu de plaindre en cela le malheur de notre Langue, prendrons-nous le parti d'accuser Homere & Virgile de bassesse, pour n'avoir pas prévu que ces termes, quoique si nobles & si doux à l'oreille en leur Langue, seroient bas & grossiers étant traduits un jour en François ? Voilà en effet le principe sur lequel M. P** fait le procès à Homere. Il ne se contente pas de le condamner sur les basses traductions qu'on en a faites en Latin. Pour plus grande sureté, il traduit lui-même ce Latin en François ; & avec ce beau talent qu'il a de dire bassement toutes choses, il fait si bien

que, racontant le sujet de l'Odyssée, il fait d'un des plus nobles sujets qui ait jamais été traité, un Ouvrage aussi burlesque que (1) *l'Ovide en belle humeur*.

Il change ce sage vieillard, qui avoit soin des troupeaux d'Ulysse, en un vilain Porcher. Aux endroits où Homere dit, *que la nuit couvroit la terre de son ombre, & cachoit les chemins aux Voyageurs*, il traduit : *que l'on commençoit à ne voir goutte dans les rues*. Au lieu de la magnifique chaussure dont Télémaque lie ses pieds délicats, il lui fait mettre ses beaux souliers de parade. A l'endroit où Homere, pour marquer la propreté de la maison de Nestor, dit, *que ce fameux Vieillard s'assit devant sa porte sur des pierres fort polies, & qui reluisoient comme si on les avoit frottées de quelque huile précieuse* : Il met que Nestor s'alla asseoir sur des pierres luisantes comme de l'onguent. Il explique par tout le mot de *Sus* ; qui est fort noble en Grec, par le mot de *Cochon* ou de *Pourceau*, qui est de la dernière bassesse en François. Au lieu qu'Agamemnon dit, *qu'Egisthe le fit assassiner dans son Palais, comme un Taureau qu'on égorge dans une étable* : il met dans la bouche d'Agamemnon cette maniere de parler basse : *Egisthe me fit assommer comme un bœuf*. Au lieu de dire, comme porte le Grec, *qu'Ulysse voyant son Vaisseau fracassé, & son mât renversé d'un coup de tonnerre, il lia ensemble, du mieux qu'il put, ce mât avec son reste de Vaisseau, & s'assit dessus*. Il fait dire à Ulysse, *qu'il se mit à cheval sur son mât*. C'est en cet endroit qu'il fait cette énorme bévûe, que nous avons remarquée ailleurs dans nos Observations.

Il dit encore sur ce sujet cent autres bassesses de la même force, exprimant en stile rampant & bourgeois, les mœurs des hommes de cet ancien Siècle,

(1) *L'Ovide en belle humeur*.] Ouvrage sur le Vers
90. du premier Chant de l'Art

ridicule de Daffouci. Voyez
la Remarque poétique.

qu'Hésiode appelle le siècle des Héros , où l'on ne connoissoit point la mollesse & les délices ; où l'on s'habilloit soi-même , & qui se sentoît encore par là du siècle d'or. M. P ** triomphe à nous faire voir combien cette simplicité est éloignée de notre mollesse & de notre luxe , qu'il regarde comme un des grands présens que Dieu ait fait aux hommes , & qui sont pourtant l'origine de tous les vices , ainsi que Longin le fait voir dans son dernier Chapitre , où il traite de la décadence des esprits , qu'il attribue principalement à ce luxe & à cette mollesse.

M. P ** ne fait pas réflexion , que les Dieux & les Déeses dans les Fables , n'en sont pas moins agréables , quoiqu'ils n'aient ni estasiers , ni valets de chambre , ni Dames d'atour ; & qu'ils aillent souvent tout nus. Qu'enfin le luxe est venu d'Asie en Europe , & que c'est des Nations barbares qu'il est descendu chez les Nations polies , où il a tout perdu ; & où , plus dangereux fleau que la peste ni que la guerre , il a , comme dit Juvenal , vengé l'Univers vaincu , en perversissant les Vainqueurs :

Sævior armis

Luxuria incubuit , victumque ulciscitur orbem.

J'aurois beaucoup de choses à dire sur ce sujet ; mais il faut les réserver pour un autre endroit ; & je ne veux parler ici que de la bassesse des mots. M. P ** en trouve beaucoup dans les épithètes d'Homère , qu'il accuse d'être souvent superflues. Il ne sçait pas sans doute ce que sçait tout homme un peu versé dans le Grec : que comme en Grèce autrefois le fils ne portoit point le nom du pere , il est rare , même dans la Prose , qu'on y nomme un homme , sans lui donner une épithète qui le distingue , en disant ou le nom de son pere , ou son pays , ou son talent , ou son défaut : *Alexandre fils de Philippe , Alcibiade fils de Clinias , Hérodote d'Halicarnasse ,*

Clément Alexandrin, Polyclète le Sculpteur, Diogène le Cynique, Denis le Tyran, &c. Homere donc écrivant dans le génie de sa Langue, ne s'est pas contenté de donner à ses Dieux & à ses Héros ces noms de distinction, qu'on leur donnoit dans la prose; mais il leur en a composé de doux & d'harmonieux, qui marquent leur principal caractère. Ainsi, par l'épithète de *léger à la course*, qu'il donne à Achille, il a marqué l'impétuosité d'un jeune homme. Voulant exprimer la prudence dans Minerve, il l'appelle *la Déesse aux yeux fins*. Au contraire, pour peindre la majesté dans Junon, il la nomme *la Déesse aux yeux grands & ouverts*; & ainsi des autres.

Il ne faut donc pas regarder ces épithètes qu'il leur donne, comme de simples épithètes, mais comme des espèces de surnoms qui les font connoître. Et on n'a jamais trouvé mauvais qu'on répétât ces épithètes; parce que ce sont, comme je viens de dire, des espèces de surnoms. Virgile est entré dans ce goût Grec, quand il a répété tant de fois dans l'Enéide, *pius Æneas*, & *pater Æneas*, qui sont comme les surnoms d'Enée. Et c'est pourquoi on lui a objecté fort mal-à-propos, qu'Enée se loue lui-même, quand il dit, *Sum pius Æneas*; *Je suis le pieux Enée*; parce qu'il ne fait proprement que dire son nom. Il ne faut donc pas trouver étrange, qu'Homere donne de ces sortes d'épithètes à ses Héros, en des occasions qui n'ont aucun rapport à ces épithètes; puisque cela se fait souvent, même en François, où nous donnons le nom de Saint à nos Saints, en des rencontres où il s'agit de toute autre chose que de leur sainteté: comme quand nous disons que S. Paul gardoit les manteaux de ceux qui lapidoient S. Erienne.

Tous les plus habiles Critiques avouent que ces épithètes sont admirables dans Homere; & que c'est une des principales richesses de sa poésie. Notre Censeur cependant les trouve basses: & afin de prou-

ver ce qu'il dit, non seulement il les traduit bassement, mais il les traduit selon leur racine & leur étymologie; & au lieu, par exemple, de traduire Junon aux yeux grands & ouverts, qui est ce que porte le mot *βοῶντι*, il le traduit selon sa racine, *Junon aux yeux de bœuf*. Il ne sçait pas qu'en François même il y a des dérivés & des composés qui sont fort beaux, dont le nom primitif est fort bas, comme on le voit dans les mots de *petiller* & de *reculer*. Je ne sçaurois m'empêcher de rapporter, à propos de cela, l'exemple d'un Maître de Rhétorique, sous lequel j'ai étudié, & qui sûrement ne m'a pas inspiré l'admiration d'Homere, puisqu'il en étoit presque aussi grand ennemi que M. P**. Il nous faisoit traduire l'Oraison de Cicéron pour Milon; & à un endroit où cet Orateur dit, *obduruerat & percalluerat Respublica*: La République s'étoit endurcie, & étoit devenue comme insensible; les Ecoliers étant un peu embarrassés sur *percalluerat*; qui dit presque la même chose qu'*obduruerat*, notre Régent nous fit attendre quelque tems son explication; & enfin ayant défié plusieurs fois Messieurs de l'Académie, & sur tout M. d'Ablancourt, à qui il en vouloit, de venir traduire ce mot: *percallere*, dit-il gravement, vient du cal & du durillon que les hommes contractent aux pieds: & de là il conclut qu'il falloit traduire: *obduruerat & percalluerat Respublica*: La République s'étoit endurcie, & avoit contracté un durillon. Voilà à peu près la maniere de traduire de M. P** ; & c'est sur de pareilles traductions qu'il veut qu'on juge de tous les Poètes & de tous les Orateurs de l'Antiquité: jusques-là qu'il nous avertit qu'il doit donner un de ces jours un nouveau volume de Parallèles, où il a, dit-il, mis en prose François les plus beaux endroits des Poètes Grecs & Latins, afin de les opposer à d'autres beaux endroits des Poètes modernes, qu'il met aussi en prose: secret admirable qu'il a trouvé pour les rendre ridicules les uns

& les autres, & sur tout les Anciens, quand il les aura habillés des impropriétés & des basses de sa traduction.

CONCLUSION.

VOILA un léger échantillon du nombre infini de fautes, que M. P** a commises en voulant attaquer les défauts des Anciens. Je n'ai mis ici que celles qui regardent Homere & Pindare; encore n'y en ai-je mis qu'une très-petite partie, & selon que les paroles de Longin m'en ont donné l'occasion. Car si je voulois ramasser toutes celles qu'il a faites sur le seul Homere, il faudroit un très-gros volume. Et que feroit-ce donc si j'allois lui faire voir ses puérilités sur la Langue Grecque & sur la Langue Latine; ses ignorances sur Platon, sur Démocréte, sur Cicéron, sur Horace, sur Térence, sur Virgile, &c. les fausses interprétations qu'il leur donne, les solécismes qu'il leur fait faire, les bassesses & le galimathias qu'il leur prête? J'aurois besoin pour cela d'un loisir qui me manque.

Je ne réponds pas néanmoins, comme j'ai déjà dit, que dans les éditions de mon Livre, qui pourront suivre celle-ci, je ne lui découvre encore quelques-unes de ses erreurs, & que je ne le fasse peut-être repentir, de n'avoir pas mieux profité du passage de Quintilien, qu'on a allégué autrefois si propos à (1) un de ses freres sur un pareil sujet. Le voici. *Modestè tamen & circumspecto judicio de tantis viris pronuntiandum est, ne quod plerisque accidit, damnetur quæ non intelligunt.* Il faut parler avec beaucoup de modestie & de circonspection de ces grands hommes, de peur qu'il ne vous arrive ce qui est arrivé à plusieurs, de blâmer ce que vous n'entendez pas. M. P** me répondra peut-être ce qu'il m'a déjà répondu: Qu'il a gardé cette modestie, & qu'il n'est

(1) Racine dans la Préface d'Iphigénie.

point vrai qu'il ait parlé de ces grands hommes avec le mépris que je lui reproche ; mais il n'avance si hardiment cette fausseté, que parce qu'il suppose, & avec raison, que personne ne lit ses Dialogues. Car de quel front pourroit-il la soutenir à des gens qui auroient seulement lû ce qu'il y dit d'Homere.

Il est vrai pourtant, que comme il ne se soucie point de se contredire, il commence ses invectives contre ce grand Poète, par avouer, qu'Homere est peut-être le plus vaste & le plus bel esprit qui ait jamais été. Mais on peut dire que ces louanges forcées qu'il lui donne, sont comme les fleurs dont il couronne la victime qu'il va immoler à son mauvais sens : n'y ayant point d'infamies qu'il ne lui dise dans la suite ; l'accusant d'avoir fait ses deux Poèmes sans dessein, sans vûe, sans conduite. Il va même jusqu'à cet excès d'absurdité, de soutenir qu'il n'y a jamais eu d'Homere ; que ce n'est point un seul homme qui a fait l'Illiade & l'Odyssée ; mais plusieurs pauvres aveugles, qui alloient, dit-il, de maison en maison réciter pour de l'argent de petits Poèmes qu'ils composoient au hazard ; & que c'est de ces Poèmes qu'on a fait ce qu'on appelle les Ouvrages d'Homere. C'est ainsi que de son autorité privée il métamorphose tout à coup ce vaste & bel esprit en une multitude de misérables gueux. Ensuite il emploie la moitié de son Livre à prouver, Dieu sçait comment, qu'il n'y a dans les Ouvrages de ce grand homme ni ordre, ni raison, ni économie, ni suite, ni bien-séance, ni noblesse de mœurs : que tout y est plein de bassesses, de chevilles, d'expressions grossières : qu'il est mauvais Géographe, mauvais Astronome, mauvais Naturaliste : finissant enfin toute cette critique par ces belles paroles qu'il fait dire à son Chevalier. *Il faut que Dieu ne fasse pas grand cas de la réputation de bel esprit, puisqu'il permet que ces titres soient donnés, préférentiellement au reste du genre humain, à deux hommes, comme Platon & Homere, à*

un Philosophe qui a des visions si bizarres, & à un Poëte qui dit tant de choses si peu sensées. A quoi M. l'Abbé du Dialogue donne les mains, en ne le contredisant point, & se contentant de passer à la critique de Virgile.

C'est là ce que M. P* * appelle parler avec retenue d'Homere, & trouver, comme Horace, que ce grand Poëte s'endort quelquefois. Cependant comment peut-il se plaindre que je l'accuse à faux, d'avoir dit qu'Homere étoit de mauvais sens ? Que signifient donc ces paroles, *Un Poëte qui dit tant de choses si peu sensées* ? Croit-il s'être suffisamment justifié de toutes ces absurdités, en soutenant hardiment, comme il a fait, qu'Erasme & le Chancelier Bacon ont parlé avec aussi peu de respect que lui des Anciens ? Ce qui est absolument faux de l'un & de l'autre, & sur tout d'Erasme, l'un des plus grands admirateurs de l'Antiquité. Car bien que cet excellent homme se soit moqué avec raison de ces scrupuleux Grammairiens, qui n'admettent d'autre latinité que celle de Cicéron, & qui ne croient pas qu'un mot soit Latin, s'il n'est dans cet Orateur : jamais homme au fond n'a rendu plus de justice aux bons Ecrivains de l'Antiquité, & à Cicéron même, qu'Erasme.

M. P* * ne sçauroit donc plus s'appuyer que sur le seul exemple de Jules Scaliger. Et il faut avouer qu'il l'allégué avec un peu plus de fondement. En effet, dans le dessein que cet orgueilleux Sçavant s'étoit proposé, comme il le déclare lui-même, de dresser des autels à Virgile, il a parlé d'Homere d'une maniere un peu profane. Mais outre que ce n'est que par rapport à Virgile, & dans un Livre qu'il appelle *Hypercritique*, voulant témoigner par là qu'il y passe toutes les bornes de la critique ordinaire : il est certain que ce Livre n'a pas fait d'honneur à son Auteur, Dieu ayant permis que ce sçavant homme soit devenu alors un M. P* *, & soit tombé dans des ignorances si grossières, qu'elles lui

ont attiré la risée de tous les gens de Lettres, & de son propre fils même.

Au reste, afin que notre Censeur ne s'imagine pas que je sois le seul qui aye trouvé ses dialogues si étranges, & qui aye paru si sérieusement choqué de l'ignorante audace avec laquelle il y décide de tout ce qu'il y a de plus révérend dans les Lettres : Je ne sçaurois, ce me semble, mieux finir ces Remarques sur les Anciens, qu'en rapportant le mot (1) d'un très-grand Prince d'aujourd'hui, non moins admirable par les lumières de son esprit, & par l'étendue de ses connoissances dans les Lettres, que par son extrême valeur, & par sa prodigieuse capacité dans la guerre, où il s'est rendu le charme des Officiers & des soldats ; & où, quoiqu'encore fort jeune, il s'est déjà signalé par quantité d'actions dignes des plus expérimentés Capitaines. Ce Prince, qui, à l'exemple du fameux Prince de Condé son oncle paternel, lit tout, jusqu'aux Ouvrages de M. P***, ayant en effet lû son dernier Dialogue, & en paroissant fort indigné, comme quelqu'un eût pris la liberté de lui demander ce que c'étoit donc que cet Ouvrage, pour lequel il témoignoit un si grand mépris : *C'est un Livre*, dit-il, *où tout ce que vous avez jamais ouï louer au monde, est blâmé, & où tout ce que vous avez jamais entendu blâmer, est loué.*

(1) *D'un très-grand Prince* Bourbon, né le 30 d'Avril d'aujourd'hui.] Le Prince de 1664. & mort à Paris, le 22 Conti : François-Louis de] de Février 1709.





AVERTISSEMENT*

Touchant la dixième Réflexion sur Longin.

LES amis de feu M. Despreaux sçavent qu'après qu'il eut eu connoissance de la Lettre qui fait le sujet de la dixième Réflexion , il fut long-tems sans se déterminer à y répondre. Il ne pouvoit se résoudre à prendre la plume contre un Evêque , dont il respectoit la personne & le caractère , quoiqu'il ne fût pas fort frappé de ses raisons. Ce ne fut donc qu'après avoir vu cette Lettre publiée par M. le Clerc , que M. Despreaux ne put résister aux instances de ses amis , & de plusieurs personnes distinguées par leur dignité , autant que par leur zèle pour la Religion , qui le pressèrent de mettre par écrit ce qu'ils lui avoient ôû dire sur ce sujet, lorsqu'ils lui eurent représenté , que c'étoit un grand scandale , qu'un homme fort décrié sur la Religion , s'appuyât de l'autorité d'un sçavant Evêque , pour soutenir une Critique , qui paroïssoit plutôt contre Moïse que contre Longin.

M. Despreaux se rendit enfin , & ce fut en déclarant qu'il ne vouloit point attaquer M. l'Evêque d'Avranches , mais M. le Clerc ; ce qui est religieusement observé dans cette dixième Réflexion. M. d'Avranches étoit informé de tout ce détail , & il avoit témoigné en être content , comme en effet il avoit sujet de l'être.

Après cela , depuis la mort de M. Despreaux , cette Lettre a été publiée dans un Recueil de plusieurs Pièces , avec une longue Préface de M. l'Abbé de Tilladet , qui les a ramassées & publiées , à ce qu'il assure , sans la permission de ceux à qui appartenoit ce trésor. On

* Cet Avertissement a été | naudot de l'Académie Fran-
composé par M. l'Abbé Re- | çois.

ne veut pas entrer dans le détail de ce fait : le Public sçait assez ce qui en est, & ces sortes de vols faits aux Auteurs vivans, ne trompent plus personne.

Mais supposant que M. l'Abbé de Tilladet, qui parle dans la Préface, en est l'Auteur, il ne trouvera pas mauvais qu'on l'avertisse, qu'il n'a pas été bien informé sur plusieurs faits qu'elle contient. On ne parlera que de celui qui regarde M. Despreaux, duquel il est assez étonnant qu'il attaque la mémoire, n'ayant jamais rien de lui que des bonnêtetés & des marques d'amitié.

M. Despreaux, dit-il, fit une sortie sur M. l'Evêque d'Avranches avec beaucoup de hauteur & de confiance. Ce Prélat se trouva obligé, pour sa justification, de lui répondre, & de faire voir que sa Remarque étoit très-juste, & que celle de son Adversaire n'étoit pas soutenable. Cet écrit fut adressé par l'Auteur à M. le Duc de Mautausier, en l'année 1683. parce que ce fut chez lui que fut connue d'abord l'insulte qui lui avoit été faite par M. Despreaux ; & ce fut aussi chez ce Seigneur qu'on lut cet écrit en bonne compagnie, où les rieurs, suivant ce qui m'en est revenu, ne se trouvèrent pas favorables à un homme, dont la principale attention sembloit mettre les rieurs de son côté.

On ne contestera pas que cette Lettre ne soit adressée à feu M. le Duc de Montausier, ni qu'elle lui ait été lûe. Il faut cependant qu'elle ait été lûe à petit bruit, puisque ceux qui étoient les plus familiers avec ce Seigneur, & qui le voyoient tous les jours, ne l'en ont jamais ouï parler, & qu'on n'en a eu connoissance que plus de vingt ans après, par l'impression qui en a été faite en Hollande. On comprend encore moins quels pouvoient être les Rieurs qui ne furent pas favorables à M. Despreaux dans un point de critique aussi sérieux que celui-là. Car si l'on appelle ainsi les approbateurs de la pensée contraire à la sienne, ils étoient en si petit nombre, qu'on n'en peut pas nommer un seul de ceux qui de ce tems-là étoient à la Cour en quelque réputation

l'esprit, ou de capacité dans les belles Lettres. Plusieurs personnes se souviennent encore que feu M. l'Evêque de Meaux, feu M. l'Abbé de Saint-Luc, M. de Court, M. de la Bruère, à présent Evêque de Mirepoix, & plusieurs autres, se déclarèrent hautement contre cette pensée, dès le tems que parut la démonstration Evangelique. On sçait certainement, & non pas par des ouï dire, que M. de Meaux & M. l'Abbé de Saint-Luc, en disoient beaucoup plus que n'en a dit M. Despreaux. Si on vouloit parler des personnes aussi distinguées par leur esprit que par leur naissance, outre le grand Prince de Condé, & les deux Princes de Conti ses neveux, il seroit aisé d'en nommer plusieurs qui n'approuvoient pas moins cette Critique de M. Despreaux, que ses autres Ouvrages. Pour les hommes de Lettres, ils ont été si peu persuadés que sa censure n'étoit pas soutenable, qu'il n'avoit paru encore aucun Ouvrage sérieux pour soutenir l'avis contraire, sinon les additions de M. le Clerc à la Lettre qu'il a publiée sans la participation de l'Auteur. Car Grotius & ceux qui ont le mieux écrit de la vérité de la Religion Chrétienne; les plus sçavans Commentateurs des Livres de Moïse, & ceux qui ont traduit ou commenté Longin, ont pensé & parlé comme M. Despreaux. Tollius, qu'on n'accusera pas d'avoir été trop scrupuleux, a réfuté par une Note ce qui se trouve sur ce sujet dans la démonstration Evangelique; & les Anglois, dans leur dernière édition de Longin, ont adopté cette Note. Le Public n'en a pas jugé autrement depuis tant d'années, & une autorité telle que celle de M. le Clerc ne le fera pas apparemment changer d'avis. Quand on est loué par des hommes de ce caractère, on doit penser à cette parole de Phocion, lorsqu'il entendit certains applaudissemens : N'ai-je point dit quelque chose mal-à-propos ?

Les raisons solides de M. Despreaux feront assez voir, que quoique M. le Clerc se croye si habile dans la Critique qu'il en a osé donner des règles, il n'a pas été

plus heureux dans celle qu'il a voulu faire de Longin , que dans presque toutes les autres.

C'est aux Lecteurs à juger de cette dixième Reflexion de M. Despreaux , qui a un préjugé fort avantageux en sa faveur , puisqu'elle appuie l'opinion communément reçûe parmi les Sçavans , jusqu'à ce que M. d'Avranches l'eût combattue. Le caractère Episcopal ne donne aucune autorité à la sienne , puisqu'il n'en étoit pas revêtu lorsqu'il la publia. D'autres grands Prélats , à qui M. Despreaux a communiqué sa Réflexion, ont été entièrement de son avis , & ils lui ont donné de grandes louanges , d'avoir soutenu l'honneur & la dignité de l'Ecriture sainte contre un homme qui sans l'aveu de M. d'Avranches , abusoit de son autorité. Enfin comme il étoit permis à M. Despreaux d'être d'un avis contraire , on ne croit pas que cela fasse plus de tort à sa mémoire , que d'avoir pensé & jugé tout autrement que lui de l'utilité des Romans.



REFLEXION X.*

O V

REFUTATION D'UNE DISSERTATION
DE MONSIEUR LE CLERC,
CONTRE LONGIN.

Ainsi le Législateur des Juifs, qui n'étoit pas un homme ordinaire, ayant fort bien conçu la puissance & la grandeur de Dieu, l'a exprimée dans toute sa dignité au commencement de ses Loix par ces paroles : DIEU DIT ; QUE LA LUMIERE SE FASSE ; ET LA LUMIERE SE FIT : QUE LA TERRE SE FASSE ; LA TERRE FUT FAITE. Longin. Ch. VI.

LORSQUE je fis imprimer pour la première fois, il y a environ trente-six ans, la traduction que j'avois faite du Traité du Sublime de Longin, je crus qu'il seroit bon, pour empêcher qu'on ne se méprît sur ce mot de *Sublime*, de mettre dans ma Préface ces mots qui y sont encore, & qui par la suite du tems ne s'y sont trouvés que trop nécessaires. Il faut sçavoir que par *Sublime*, Longin n'entend pas ce que les Orateurs appellent le *stile sublime* ; mais cet extraordinaire & ce merveilleux, qui fait qu'un Ouvrage enlève, ravit, transporte. Le *stile sublime* veut toujours de grands mots ; mais le *Sublime* se peut trouver dans une seule pensée, dans une seule figure, dans un seul tour de paroles. Une chose peut être dans le *stile sublime*, & n'être pourtant pas *sublime*. Par exemple : Le souverain arbitre de la Nature, d'une seule parole forma la lumière : Voilà qui est dans le *stile sublime*. Cela n'est pas néanmoins *sublime* ; par-

* L'Auteur composa cette | & les deux suivantes en 1710.
dixième Réflexion critique, | étant âgé de 74 ans.

ce qu'il n'y a rien là de fort-merveilleux, & qu'on ne pût aisément trouver. Mais Dieu dit, *QUE LA LUMIERE SE FASSE, ET LA LUMIERE SE FIT*: ce tour extraordinaire d'expression, qui marque si bien l'obéissance de la créature aux ordres du Créateur, est véritablement sublime, & a quelque chose de divin. Il faut donc entendre par sublime dans Longin, l'extraordinaire, le surprenant, & comme je l'ai traduit, le merveilleux dans le Discours.

Cette précaution prise si à propos fut approuvée de tout le monde, mais principalement des hommes vraiment remplis de l'amour de l'Ecriture sainte; & je ne croyois pas que je dusse avoir jamais besoin d'en faire l'apologie. A quelque tems de là ma surprise ne fut pas médiocre, lorsqu'on me montra dans un Livre, qui avoit pour titre, *Démonstration Evangélique*, composé par le célèbre M. Huet, alors sous-Précepteur de Monseigneur le Dauphin, un endroit, où non seulement il n'étoit pas de mon avis; mais où il soutenoit hautement que Longin s'étoit trompé, lorsqu'il s'étoit persuadé qu'il y avoit du sublime dans ces paroles, *DIEU DIT*, &c. J'avoué que j'eus de la peine qu'on traitât avec cette hauteur le plus fameux & le plus sçavant Critique de l'Antiquité. De sorte qu'en une nouvelle édition, qui se fit quelque mois après de mes Ouvrages, je ne pus m'empêcher d'ajouter dans ma Préface ces mots: *J'ai rapporté ces paroles de la Genèse, comme l'expression la plus propre à mettre ma pensée en son jour; & je m'en suis servi d'autant plus volontiers, que cette expression est citée avec éloge par Longin même, qui au milieu des ténèbres du Paganisme, n'a pas laissé de reconnoître le divin qu'il y avoit dans ces paroles de l'Ecriture. Mais que dirons-nous d'un des plus sçavans hommes de notre siècle, qui éclairé des lumieres de l'Evangile, ne s'est pas apperçu de la beauté de cet endroit; qui a osé, dis-je, avancer dans un Livre, qu'il a fait*

pour démontrer la Religion Chretienne , que Longin s'étoit trompé , lorsqu'il avoit crû que ces paroles étoient sublimes ?

Comme ce reproche étoit un peu fort , & je l'avoué même , un peu trop fort , je m'attendois à voir bien-tôt paroître une réplique très-vive de la part de M. Huet , nommé environ dans ce tems-là à l'Evêché d'Avranches ; & je me préparois à y répondre le moins mal & le plus modestement qu'il me seroit possible. Mais soit que ce sçavant Prélat eût changé d'avis , soit qu'il dédaignât d'entrer en lice avec un aussi vulgaire Antagoniste que moi ; il se tint dans le silence. Notre démêlé parut éteint , & je n'entendis parler de rien jusqu'en mil sept cent neuf , qu'un de mes amis me fit voir dans un dixième Tome de la Bibliothèque choisie de M. le Clerc , fameux Protestant de Genève , réfugié en Hollande , un Chapitre de plus de vingt-cinq pages , où ce Protestant nous réfute très-impérieusement Longin & moi , & nous traite tous deux d'aveugles , & de petits esprits , d'avoir crû qu'il y avoit là quelque sublimité. L'occasion qu'il prend pour nous faire après coup cette insulte , c'est une prétendue Lettre du sçavant M. Huet , aujourd'hui ancien Evêque d'Avranches , qui lui est , dit-il , tombée entre les mains , & que pour mieux nous foudroyer , il transcrit toute entière ; y joignant néanmoins , afin de la mieux faire valoir , plusieurs Remarques de sa façon , presque aussi longues que la Lettre même. De sorte que ce sont comme deux espèces de Dissertations ramassées ensemble , dont il fait un seul Ouvrage.

Bien que ces deux Dissertations soient écrites avec assez d'amertume & d'aigreur , je fus médiocrement ému en les lisant , parce que les raisons m'en parurent extrêmement foibles : que M. le Clerc , dans ce long verbiage qu'il étale , n'entame pas , pour ainsi dire , la question ; & que tout ce qu'il y avance , ne vient que d'une équivoque sur le mot de Su-

blime, qu'il confond avec le stile sublime, & qu'il croit entièrement opposé au stile simple. J'étois en quelque sorte résolu de n'y rien répondre. Cependant mes Libraires depuis quelque tems, à force d'importunités, m'ayant enfin fait consentir à une nouvelle édition de mes Ouvrages, il m'a semblé que cette édition seroit défectueuse, si je ne y donnois quelque signe de vie sur les attaques d'un si célèbre Adversaire. Je me suis donc enfin déterminé à y répondre; & il m'a paru que le meilleur parti que je pouvois prendre, c'étoit d'ajouter aux neuf Réflexions que j'ai déjà faites sur Longin, & où je crois avoir assez bien confondu M. P***, une dixième Réflexion, où je répondrois aux deux Dissertations nouvellement publiées contre moi. C'est ce que je vais exécuter ici. Mais comme ce n'est point M. Huet qui a fait imprimer lui-même la Lettre qu'on lui attribue, & que cet illustre Prélat ne m'en a point parlé dans l'Académie Françoisé, où j'ai l'honneur d'être son confrere, & où je le vois quelquefois; M. le Clerc permettra que je ne me propose d'adversaire que M. le Clerc, & que par là je m'épargne le chagrin d'avoir à écrire contre un aussi grand Prélat que M. Huet, dont, en qualité de Chrétien, je respecte fort la dignité; & dont, en qualité d'homme de Lettres, j'honore extrêmement le mérite & le grand sçavoir. Ainsi c'est au seul M. le Clerc que je vais parler; & il trouvera bon, que je le fasse en ces termes:

Vous croyez donc, Monsieur, & vous le croyez de bonne foi, qu'il n'y a point de sublime dans ces paroles de la Genèse: DIEU DIT, QUE LA LUMIERE SE FASSE; ET LA LUMIERE SE FIT. A cela je pourrois vous répondre en général, sans entrer dans une plus grande discussion; que le Sublime n'est pas proprement une chose qui se prouve, & qui se démontre; mais que c'est un Merveilleux qui saisit, qui frappe, & qui se fait sentir. Ainsi

personne ne pouvant entendre prononcer un peu majestueusement ces paroles , QUE LA LUMIERE SE FASSE , &c. sans que cela excite en lui une certaine élévation d'ame qui lui fait plaisir ; il n'est plus question de sçavoir s'il y a du sublime dans ces paroles, puisqu'il y en a indubitablement. S'il se trouve quelque homme bizarre qui n'y en trouve point, il ne faut pas chercher des raisons pour lui montrer qu'il y en a ; mais se borner à le plaindre de son peu de conception , & de son peu de goût , qui l'empêche de sentir ce que tout le monde sent d'abord. C'est là Monsieur , ce que je pourrois me contenter de vous dire ; & je suis persuadé que tout ce qu'il y a de gens sensés avoueroient que par ce peu de mots je vous aurois répondu tout ce qu'il falloit vous répondre.

Mais puisque l'honnêteté nous oblige de ne pas refuser nos lumieres à notre prochain , pour le tirer d'une erreur où il est tombé ; je veux bien descendre dans un plus grand détail , & ne point épargner le peu de connoissance que je puis avoir du Sublime , pour vous tirer de l'aveuglement où vous vous êtes jetté vous-même , par trop de confiance en votre grande & hautaine érudition.

Avant que d'aller plus loin , souffrez , Monsieur , que je vous demande comment il se peut faire qu'un aussi habile homme que vous, voulant écrire contre un endroit de ma Préface aussi considérable que l'est celui que vous attaquez , ne se soit pas donné la peine de lire cet endroit , auquel il ne paroît pas même que vous ayez fait aucune attention. Car si vous l'aviez lû , si vous l'aviez examiné un peu de près, me diriez-vous, comme vous faites , pour montrer que ces paroles , DIEU DIT , &c. n'ont rien de sublime , qu'elles ne sont point dans le stile sublime , sur ce qu'il n'y a point de grands mots , & qu'elles sont énoncées avec une très-grande simplicité ; N'avois-je pas prévenu votre objection , en assurant , comme

je l'assure dans cette même Préface, que par Sublime, en cet endroit, Longin n'entend pas ce que nous appellons le stile sublime; mais cet extraordinaire & ce merveilleux qui se trouve souvent dans les paroles les plus simples, & dont la simplicité même fait quelquefois la sublimité? Ce que vous avez si peu compris, que même à quelques pages de là bien loin de convenir qu'il y a du sublime dans les paroles que Moïse fait prononcer à Dieu au commencement de la Genèse, vous prétendez que si Moïse avoit mis là du Sublime, il auroit péché contre toutes les règles de l'Art, qui veut qu'un commencement soit simple & sans affectation. Ce qui est très-véritable, mais ce qui ne dit nullement qu'il ne doit point y avoir de sublime : le sublime n'étant point opposé au simple, & n'y ayant rien quelquefois de plus sublime que le simple même, ainsi que je vous l'ai déjà fait voir, & dont si vous doutez encore, je m'en vais vous convaincre par quatre ou cinq exemples, auxquels je vous défie de répondre. Je ne les chercherai pas loin. Longin m'en fournit lui-même d'abord un admirable, dans le Chapitre d'où j'ai tiré cette dixième Réflexion. Car y traitant du sublime qui vient de la grandeur de la pensée, après avoir établi, qu'il n'y a proprement que les grands hommes, à qui il échape de dire des choses grandes & extraordinaires : *Voyez par exemple, ajoûte-t-il, ce que répondit Alexandre quand Darius lui fit offrir la moitié de l'Asie, avec sa fille en mariage. Pour moi, lui disoit Parménion, si j'étois Alexandre, j'accepterois ces offres. Et moi aussi, repliqua ce Prince, si j'étois Parménion.* Sont-ce là de grandes paroles? Peut-on rien dire de plus naturel, de plus simple & de moins affecté que ce mot? Alexandre ouvre-t-il une grande bouche pour les dire? & cependant ne faut-il pas tomber d'accord, que toute la grandeur de l'ame d'Alexandre s'y fait voir? Il faut à cet exemple en joindre un autre de même nature, que j'ai allégué

allégué dans la Préface de ma dernière édition de Longin ; & je le vais rapporter dans les mêmes termes qu'il y est énoncé ; afin que l'on voye mieux que je n'ai point parlé en l'air , quand j'ai dit que M. le Clerc, voulant combattre ma Préface, ne s'est pas donné la peine de la lire. Voici en effet mes paroles. Dans la Tragédie d'Horace du fameux Pierre Corneille , une femme qui avoit été présente au combat des trois Horaces contre les trois Curiaces, mais qui s'étoit retirée trop tôt , & qui n'en avoit pas vu la fin ; vient mal-à-propos annoncer au vieil Horace leur pere , que deux de ses fils ont été tués ; & que le troisième, ne se voyant plus en état de résister, s'est enfui. Alors ce vieux Romain possédé de l'amour de sa patrie , sans s'amuser à pleurer la perte de ses deux fils morts si glorieusement, ne s'afflige que de la fuite honteuse du dernier , qui a , dit-il , par une si lâche action , imprimé un opprobre éternel au nom d'Horace ; & leur sœur qui étoit là présente, lui ayant dit , *Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ?* il répond brusquement, *qu'il mourût.* Voilà des termes fort simples. Cependant il n'y a personne qui ne sente la grandeur qu'il y a dans ces trois syllabes, *qu'il mourût.* Sentiment d'autant plus sublime qu'il est simple & naturel, & que par là on voit que ce Héros parle du fond du cœur, & dans les transports d'une colere vraiment Romaine. La chose effectivement auroit perdu de sa force, si au lieu de dire, *qu'il mourût*, il avoit dit, *qu'il suivît l'exemple de ses deux freres ; ou qu'il sacrificât sa vie à l'intérêt & à la gloire de son pays.* Ainsi c'est la simplicité même de ce mot qui en fait voir la grandeur. N'avois-je pas, Monsieur, en faisant cette remarque, battu en ruine votre objection, même avant que vous l'eussiez faite ? & ne prouvois-je pas visiblement, que le Sublime se trouve quelquefois dans la maniere de parler la plus simple ? Vous me répondrez peut-être que cet exemple est

singulier , & qu'on n'en peut pas montrer beaucoup de pareils. En voici pourtant encore un que je trouve à l'ouverture du Livre de la Médée du même Corneille , où cette fameuse Enchanteresse , se ventant que seule & abandonnée comme elle est de tout le monde , elle trouvera pourtant bien moyen de se venger de tous ses ennemis ; Nerine sa confidente lui dit :

*Perdez l'aveugle erreur dont vous êtes séduite ,
Pour voir en quel état le sort vous a réduite.
Votre pays vous hait , votre époux est sans foi.
Contre tant d'ennemis que vous reste-t-il ?*

A quoi Médée répond.

Moi

Moi , dis-je , & c'est assez.

Peut-on nier qu'il n'y ait du Sublime , & du Sublime le plus relevé dans ce monosyllabe , *Moi* ? Qu'est-ce donc qui frappe dans ce passage sinon la fierté audacieuse de cette Magicienne , & la confiance qu'elle a dans son Art ? Vous voyez, Monsieur, que ce n'est point le stile sublime , ni par conséquent les grands mots , qui font toujours le Sublime dans le Discours ; & que ni Longin ni moi ne l'avons jamais prétendu. Ce qui est si vrai par rapport à lui, qu'en son Traité du Sublime , parmi beaucoup de passages qu'il rapporte , pour montrer ce que c'est qu'il entend par Sublime , il ne s'en trouve pas plus de cinq ou six , où les grands mots fassent partie du Sublime. Au contraire il y en a un nombre considérable , où tout est composé de paroles fort simples & fort ordinaires : comme , par exemple , cet endroit de Démosthène , si estimé & si admiré de tout le monde , où cet Orateur gourmande ainsi les Athéniens : *Ne voulez-vous jamais faire autre chose qu'aller par la Ville vous demander les uns aux autres : Que dit-on de nouveau ? Et que*

peut-on vous apprendre de plus nouveau que ce que vous voyez ? Un homme de Macédoine se rend maître des Athéniens, & fait la loi à toute la Grèce. Philippe est-il mort, dira l'un ? Non, répondra l'autre, il n'est que malade. Hé, que vous importe, Messieurs, qu'il vive ou qu'il meure ? Quand le Ciel vous en auroit délivré, vous vous feriez bien-tôt un autre Philippe. Y a-t-il rien de plus simple, de plus naturel, & de moins enflé que ces demandes & ces interrogations ? Cependant qui est-ce qui n'en sent point le Sublime ? Vous peut-être, Monsieur, parce que vous n'y voyez point de grands mots, ni de ces *ambitiosa ornamenta*, en quoi vous le faites consister, & en quoi il consiste si peu, qu'il n'y a rien même qui rende le discours plus froid & plus languissant, que les grands mots mis hors de leur place. Ne dites donc plus, comme vous faites en plusieurs endroits de votre Dissertation, que la preuve qu'il n'y a point de Sublime dans le stile de la Bible, c'est que tout y est dit sans exagération, & avec beaucoup de simplicité ; puisque c'est cette simplicité même qui en fait la sublimité. Les grands mots, selon les habiles connoisseurs, font en effet si peu l'essence entiere du Sublime, qu'il y a même dans les bons Ecrivains des endroits sublimes, dont la grandeur vient de la petitesses énergique des paroles : comme on le peut voir dans ce passage d'Hérodote, qui est cité par Longin : *Cléomène étant devenu furieux, il prit un couteau, dont il se hacha la chair en petits morceaux ; & s'étant ainsi déchiqueté lui-même, il mourut.* Car on ne peut guere assembler de mots plus bas & plus petits que ceux-ci, *se hacher la chair en morceaux, & se déchiqueter soi-même.* On y sent toutefois une certaine force énergique, qui marquant l'horreur de la chose qui y est énoncée, a je ne sçai quoi de sublime.

Mais voilà assez d'exemples cités, pour vous montrer que le simple & le sublime dans le Discours

ne sont nullement opposés. Examinons maintenant les paroles qui sont le sujet de notre contestation : & pour en mieux juger considérons-les jointes & liées avec celles qui les précèdent. Les voici : *Au commencement, dit Moïse, Dieu créa le Ciel & la Terre. La Terre étoit informe & toute nue. Les ténèbres couvroient la face de l'abîme, & l'Esprit de Dieu étoit porté sur les eaux.* Peut-on rien voir, dites-vous, de plus simple que ce début ? Il est fort simple, je l'avoue, à la réserve pourtant de ces mots, *Et l'Esprit de Dieu étoit porté sur les eaux ;* qui ont quelque chose de magnifique, & dont l'obscurité élégante & majestueuse nous fait concevoir beaucoup de choses au delà de ce qu'elles semblent dire. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici. Passons aux paroles suivantes, puisque ce sont celles dont il est question. Moïse ayant ainsi expliqué dans une narration également courte, simple, & noble, les merveilles de la création, songe aussitôt à faire connoître aux hommes l'Auteur de ces merveilles. Pour cela donc ce grand Prophète n'ignorant pas que le meilleur moyen de faire connoître les Personnages qu'on introduit, c'est de les faire agir ; il met d'abord Dieu en action, & le fait parler. Et que lui fait-il dire ? Une chose ordinaire peut-être. Non ; mais ce qui s'est jamais dit de plus grand, ce qui se peut dire de plus grand, & ce qu'il n'y a jamais eu que Dieu seul qui ait pu dire : **QUE LA LUMIERE SE FASSE.** Puis tout à coup, pour montrer qu'afin qu'une chose soit faite, il suffit que Dieu veuille qu'elle se fasse ; il ajoute avec une rapidité qui donne à ses paroles mêmes une ame & une vie, **ET LA LUMIERE SE FIT ;** montrant par là : qu'au moment que Dieu parle, tout s'agite, tout s'émeut, tout obéit. Vous me répondrez peut-être ce que vous me répondez dans la prétendue Lettre de M. Huet : Que vous ne voyez pas ce qu'il y a de si sublime dans cette manière de

parler , QUE LA LUMIERE SE FASSE, &c. puisqu'elle est , dites-vous , très-familier & très-commune dans la Langue Hébraïque , qui la rebat à chaque bout de champ. En effet , ajoutez-vous , si je disois : *Quand je sortis je dis à mes gens , suivez-moi , & ils me suivirent : Je priai mon ami de me prêter son cheval , & il me le prêta ;* pourroit-on soutenir que j'ai dit là quelque chose de sublime ? Non sans doute ; parce que cela seroit dit dans une occasion très-frivole , à propos de choses très-petites. Mais est-il possible , Monsieur , qu'avec tout le sçavoir que vous avez , vous soyez encore à apprendre ce que n'ignore pas le moindre Apprentif Rhétoricien , que pour bien juger du Beau , du Sublime , du Merveilleux dans le Discours , il ne faut pas simplement regarder la chose qu'on dit , mais la personne qui la dit , la maniere dont on la dit , & l'occasion où on la dit : enfin qu'il faut regarder , *non quid sit , sed quo loco sit*. Qui est-ce en effet qui peut nier , qu'une chose dite en un endroit , paroitra basse & petite ; & que la même chose dite en autre endroit deviendra grande , noble , sublime , & plus que sublime ? Qu'un homme , par exemple , qui montre à danser , dise à un jeune garçon qu'il instruit : Allez par là , revenez , détournez , arrêtez : cela est très-puéril , & paroît même ridicule à raconter. Mais que le Soleil , voyant son fils Phaëton qui s'égare dans les Cieux sur un char qu'il a eu la folle témérité de vouloir conduire , crie de loin à ce fils à peu près les mêmes ou de semblables paroles , cela devient très-noble & très-sublime ; comme on le peut reconnoître dans ces vers d'Euripide , rapportés par Longin :

Le pere cependant , plein d'un trouble funeste ,

Le voit rouler de loin sur la plaine céleste ;

Lui montre encor sa route ; & du plus haut des Cieux

Le suit autant qu'il peut de la voix & des yeux.

Va par là, lui dit-il. Revien. Détourne. Arrête.

Je pourrois vous citer encore cent autres exemples pareils , & il s'en présente à moi de tous les côtés. Je ne sçauois pourtant , à mon avis , vous en alléguer un plus convainquant : ni plus démonstratif , que celui même sur lequel nous sommes en dispute. En effet , qu'un maître dise à son valet , *Apportez-moi mon manteau* : puisqu'on ajoute , & son valet lui apporta son manteau : cela est très-petit ; je ne dis pas seulement en Langue Hébraïque , où vous prétendez que ces manieres de parler sont ordinaires ; mais encore en toute Langue. Au contraire , que dans une occasion aussi grande qu'est la création du monde , Dieu dise : **QUE LA LUMIERE SE FASSE** : puisqu'on ajoute , **ET LA LUMIERE FUT FAITE** ; cela est non seulement sublime , mais d'autant plus sublime , que les termes en étant fort simples , & pris du langage ordinaire , ils nous font comprendre admirablement , & mieux que tous les plus grands mots ; qu'il ne coûte pas plus à Dieu de faire la Lumiere , le Ciel & la Terre , qu'à un maître de dire à son valet , *Apportez-moi mon manteau*. D'où vient donc que cela ne vous frappe point ? Je vais vous le dire. C'est que n'y voyant point de grands mots , ni d'ornemens pompeux ; & prévenu comme vous l'êtes , que le stile simple n'est point susceptible de sublime , vous croyez qu'il ne peut y avoir là de vraie sublimité.

Mais c'est assez vous pousser sur cette méprise , qu'il n'est pas possible à l'heure qu'il est que vous ne reconnoissiez. Venons maintenant à vos autres preuves. Car tout à coup retournant à la charge

comme maître passé en l'art Oratoire , pour mieux nous confondre Longin & moi , & nous accabler sans ressource , vous vous mettez en devoir de nous apprendre à l'un & à l'autre ce que c'est que Sublime. Il y en a , dites-vous , quatre sortes ; le Sublime des termes , le Sublime du tour de l'expression , le Sublime des pensées , & le Sublime des choses. Je pourrois aisément vous embarrasser sur cette division , & sur les définitions qu'ensuite vous nous donnez de vos quatre Sublimes : cette division & ces définitions n'étant pas si correctes ni si exactes que vous vous le figurez. Je veux bien néanmoins aujourd'hui , pour ne point perdre de tems , les admettre toutes sans aucune restriction. Permettez-moi seulement de vous dire , qu'après celle du Sublime des choses , vous avancez la proposition du monde la moins soutenable , & la plus grossière. Car après avoir supposé , comme vous le supposez très-solidement , & comme il n'y a personne qui n'en convienne avec vous , que les grandes choses sont grandes en elles-mêmes & par elles-mêmes , & qu'elles se font admirer indépendamment de l'art Oratoire ; tout d'un coup prenant le change , vous soutenez que pour être mises en œuvre dans un Discours , elles n'ont besoin d'aucun génie ni d'aucune adresse ; & qu'un homme , quelque ignorant & quelque grossier qu'il soit , ce sont vos termes , s'il rapporte une grande chose sans en rien dérober à la connoissance de l'Auditeur , pourra avec justice être estimé éloquent & sublime. Il est vrai que vous ajoutez , *non pas de ce Sublime dont parle ici Longin*. Je ne sçai pas ce que vous voulez dire par ces mots , que vous nous expliquerez quand il vous plaira.

Quoiqu'il en soit , il s'ensuit de votre raisonnement , que pour être bon Hystorien (ô la belle découverte !) il ne faut point d'autre talent que celui que Démétrius Phaléréus attribué au Peintre Ni-

cias , qui étoit , de choisir toujours de grands sujets. Cependant ne paroît-il pas au contraire , que pour bien raconter une grande chose , il faut beaucoup plus d'esprit & de talent , que pour en raconter une médiocre ? En effet , Monsieur , de quelque bonne foi que soit votre homme ignorant & grossier , trouvera-t-il pour cela aisément des paroles dignes de son sujet ? Sçaura-t-il même les construire ? Je dis construire : car cela n'est pas si aisé qu'on s'imagine.

Cet homme enfin , fut-il bon Grammairien , sçaura-t-il pour cela , racontant un fait merveilleux , jeter dans son discours toute la netteté , la délicatesse , la majesté , & ce qui est encore plus considérable , toute la simplicité nécessaire à une bonne narration ? Sçaura-t-il choisir les grandes circonstances ? Sçaura-t-il rejeter les superflus ? En décrivant le passage de la Mer rouge , ne s'amusera-t-il point , comme le Poëte dont je parle dans mon Art Poétique , à peindre le petit enfant ,

Qui va , saute , & revient ,

Et joyeux , à sa mere offre un caillou qu'il tient ,

En un mot sçaura-t-il , comme Moïse , dire tout ce qu'il faut , & ne dire que ce qu'il faut ? Je voi que cette objection vous embarrasse. Avec tout cela néanmoins , répondrez-vous , on ne me persuadera jamais que Moïse , en écrivant la Bible , ait songé à tous ces agrémens , & à toutes ces petites finesses de l'Ecole ; car c'est ainsi que vous appelez toutes les grandes figures de l'Art Oratoire. Assurément Moïse n'y a point pensé ; mais l'Esprit divin qui l'inspiroit , y a pensé pour lui , & les y a mises en œuvre , avec d'autant plus d'art , qu'on ne s'aperçoit point qu'il y ait aucun art. Car on n'y remarque point de faux ornemens , & rien ne s'y sent de l'enflûre & de la vaine pompe des Déclama-

teurs, plus opposée quelquefois au vrai Sublime, que la bassesse même des mots les plus abjets : mais tout y est plein de sens, de raison & de majesté. De sorte que le Livre de Moïse est en même tems le plus éloquent, le plus sublime, & le plus simple de tous les Livres. Il faut convenir pourtant que ce fut cette simplicité, quoique si admirable, jointe à quelques mots latins un peu barbares de la Vulgate, qui dégoûtèrent S. Augustin, avant sa conversion, de la lecture de ce divin Livre ; néanmoins depuis, l'ayant regardé de plus près, & avec des yeux plus éclairés, il fit le plus grand objet de son admiration, & sa perpétuelle lecture.

Mais c'est assez nous arrêter sur la considération de votre nouvel Orateur. Reprenons le fil de notre discours, & voyons où vous en voulez venir par la supposition de vos quatre Sublimes. Auquel de ces quatre genres, dites-vous, prétend-on attribuer le Sublime que Longin a crû voir dans le passage de la Genèse ? Est-ce au Sublime des mots ? Mais sur quoi fonder cette prétention, puisqu'il n'y a pas dans ce passage un seul grand mot ? Sera-ce au Sublime de l'expression ? L'expression en est très-ordinaire, & d'un usage très commun & très-familier, sur tout dans la Langue Hébraïque, qui la répète sans cesse. Le donnera t-on au Sublime des pensées ? Mais bien loin d'y avoir là aucune sublimité de pensée, il n'y a pas même de pensée. On ne peut, concluez-vous, l'attribuer qu'au Sublime des choses, auquel Longin ne trouvera pas son compte, puisque l'Art ni le Discours n'ont aucune part à ce Sublime. Voilà donc, par votre belle & sçavante démonstration les premières paroles de Dieu dans la Genèse entièrement dépossédées du Sublime, que tous les hommes jusqu'ici avoient crû y voir ; & le commencement de la Bible reconnu froid, sec, & sans nulle grandeur. Regardez pourtant comme les manières de juger sont différentes,

puisqu'il si l'on me fait les mêmes interrogations que vous vous faites à vous-même , & si l'on me demande quel genre de Sublime se trouve dans le passage dont nous disputons ; je ne répondrai pas qu'il y en a un des quatre que vous rapportez , je dirai que tous les quatre y sont dans leur plus haut degré de perfection.

En effet, pour revenir à la preuve , & pour commencer par le premier genre , bien qu'il n'y ait pas dans le passage de la Genèse des mots grands ni empoulés , les termes que le Prophète y emploie ; quoique simples , étant nobles , majestueux , convenables au sujet , ils ne laissent pas d'être sublimes , & si sublimes , que vous n'en sçauriez suppléer d'autres , que le Discours n'en soit considérablement affoibli : comme si , par exemple , au lieu de ces mots, DIEU DIT : QUE LA LUMIERE SE FASSE, ET LA LUMIERE SE FIT ; vous mettiez : *Le souverain Maître de toutes choses commanda à la lumiere de se former ; & en même tems ce merveilleux Ouvrage , qu'on appelle Lumiere , se trouva formé.* Quelle petitesse ne sentira-t-on point dans ces grands mots , vis-à-vis de ceux-ci, DIEU DIT : QUE LA LUMIERE SE FASSE, &c ! A l'égard du second genre , je veux dire du Sublime du tour de l'expression ; où peut-on voir un tour d'expression plus sublime que celui de ces paroles, DIEU DIT : QUE LA LUMIERE SE FASSE, ET LA LUMIERE SE FIT : dont la douceur majestueuse , même dans les Traductions Grecques , Latines & Françoises , frappe si agréablement l'oreille de tout homme qui a quelque délicatesse & quelque goût ? Quel effet donc ne feroient-elles point , si elles étoient prononcées dans leur langue originale , par une bouche qui les sçût prononcer ; & écoutées par des oreilles qui les sçussent entendre ? Pour ce qui est de ce que vous avancez au sujet du Sublime des pensées , que bien loin qu'il y ait dans le passage qu'admire Longin aucune subli-

mité de pensées , il n'y a pas même de pensées ; il faut que votre bon sens vous ait abandonné , quand vous avez parlé de cette maniere. Quoi , Monsieur , le dessein que Dieu prend , immédiatement après avoir créé le Ciel & la Terre ; car c'est Dieu qui parle en cet endroit ; la pensée , dis-je , qu'il conçoit de faire la lumière , ne vous paroît pas une pensée ? Et qu'est-ce donc que pensée , si ce n'en est là une des plus sublimes qui pouvoient , si en parlant de Dieu : il est permis de se servir de ces termes , qui pouvoient , dis-je , venir à Dieu lui-même ; pensée qui étoit d'autant plus nécessaire , que si elle ne fût venue à Dieu , l'ouvrage de la Création restoit imparfait , & la Terre demeureroit informe & vuide , *Terra autem erat inanis & vacua* ? Confessez donc , Monsieur , que les trois premiers genres de votre Sublime sont excellentement renfermés dans le passage de Moïse. Pour le Sublime des choses , je ne vous en dis rien , puisque vous reconnoissez vous-même qu'il s'agit dans ce passage de la plus grande chose qui puisse être faite , & qui ait jamais été faite. Je ne sçai si je me trompe , mais il me semble que j'ai assez exactement répondu à toutes vos objections tirées des quatre Sublimes.

N'attendez pas , Monsieur , que je réponde ici avec la même exactitude à tous les vagues raisonnemens , & à toutes les vaines déclamations que vous me faites dans la suite de votre long discours , & principalement dans le dernier article de la Lettre attribuée à M. l'Evêque d'Avranches , où vous expliquant d'une maniere embarrassée , vous donnez lieu aux Lecteurs de penser , que vous êtes persuadé que Moïse & tous les Prophètes , en publiant les merveilles de Dieu , au lieu de relever sa grandeur , l'ont , ce sont vos propres termes , en quelque sorte avili & deshonoré. Tout cela , faite d'avoir assez bien démêlé une équivoque très-grossiere , & dont pour être parfaitement éclairci , il ne faut

que se ressouvenir d'un principe avoué de tout le monde, qui est, qu'une chose sublime aux yeux des hommes, n'est pas pour cela sublime aux yeux de Dieu, devant lequel il n'y a de vraiment sublime que Dieu lui-même. Qu'ainsi toutes ces manières figurées que les Prophètes & les Ecrivains sacrés employent pour l'exalter, lorsqu'ils lui donnent un visage, des yeux, des oreilles; lorsqu'ils le font marcher, courir, s'asseoir; lorsqu'ils le représentent porté sur l'aile des vents; lorsqu'ils lui donnent à lui-même des aîles, lorsqu'ils lui prêtent leurs expressions, leurs actions, leurs passions; & mille autres choses semblables; toutes ces choses sont fort petites devant Dieu, qui les souffre néanmoins & les agrée, parce qu'il sçait bien que la foiblesse humaine ne le sçauroit louer autrement. En même tems il faut reconnoître, que ces mêmes choses présentées aux yeux des hommes, avec des figures & des paroles telles que celles de Moïse & des autres Prophètes, non seulement ne sont pas basses, mais encore qu'elles deviennent nobles, grandes, merveilleuses, & dignes en quelque façon de la Majesté divine. D'où il s'ensuit que vos réflexions sur la petitesse de nos idées devant Dieu sont ici très mal placées, & que votre critique sur les paroles de la Genèse est fort peu raisonnable; puisque c'est de ce Sublime, présenté aux yeux des hommes, que Longin a voulu & dû parler; lorsqu'il a dit que Moïse a parfaitement conçu la puissance de Dieu au commencement de ses Loix; & qu'il l'a exprimée dans toute sa dignité par ces paroles, DIEU DIT, &c.

Croyez moi donc, Monsieur; ouvrez les yeux. Ne vous opiniâtrez pas davantage à défendre contre Moïse, contre Longin, & contre toute la Terre, une cause aussi odieuse que la vôtre, & qui ne sçauroit se soutenir que par des équivoques, & par de fausses subtilités. Lisez l'Ecriture sainte avec un

peu moins de confiance en vos propres lumieres , & défaites-vous de cette hauteur Calviniste & Socinienne , qui vous fait croire qu'il y va de votre honneur d'empêcher qu'on n'admire trop légèrement le début d'un Livre , dont vous êtes obligé d'avoir vous-même qu'on doit adorer tous les mots & toutes les syllabes ; & qu'on peut bien ne pas assez admirer , mais qu'on ne sçauroit trop admirer. Je ne vous en dirai pas davantage. Aussi bien il est tems de finir cette dixième Réflexion , déjà même un peu trop longue , & que je ne croyois pas devoir pousser si loin.

Avant que de la terminer néanmoins , il me semble que je ne dois pas laisser sans réplique une objection assez raisonnable, que vous me faites au commencement de votre Dissertation , & que j'ai laissée à part , pour y répondre à la fin de mon Discours. Vous me demandez dans cette objection , d'où vient que dans ma traduction du passage de la Genèse cité par Longin , je n'ai point exprimé ce monosyllabe *τί* ; *Quoi ?* puisqu'il est dans le texte de Longin , où il n'y a pas seulement , **DIEU DIT : QUE LA LUMIERE SE FASSE :** mais **DIEU DIT, QUOI ? QUE LA LUMIERE SE FASSE.** A cela je réponds en premier lieu , que sûrement ce monosyllabe n'est point de Moïse , & appartient entièrement à Longin , qui , pour préparer la grandeur de la chose que Dieu va exprimer , après ces paroles , **DIEU DIT** , se fait à soi-même cette interrogation , **QUOI ?** puis ajoute tout d'un coup , **QUE LA LUMIERE SE FASSE.** Je dis en second lieu , que je n'ai point exprimé ce **QUOI ?** parce qu'à mon avis il n'auroit point eu de grace en François , & que non seulement il auroit un peu gâté les paroles de l'Ecriture , mais qu'il auroit pû donner occasion à quelques Sçavans , comme vous , de prétendre mal-à-propos , comme cela est effectivement arrivé , que

Longin n'avoit pas lû le passage de la Genèse dans ce qu'on appelle la Bible des Septante, mais dans quelque autre version, où le texte étoit corrompu. Je n'ai pas eu le même scrupule pour ces autres paroles, que le même Longin infere encore dans le texte, lorsqu'à ces termes, *QUE LA LUMIERE SE FASSE*, il ajoute, *QUE LA TERRE SE FASSE; LA TERRE FUT FAITE*; parce que cela ne gâte rien, & qu'il est dit par une surabondance d'admiration que tout le monde sent. Ce qu'il y a de vrai pourtant, c'est que dans les régles, je devois avoir fait il y a long-tems cette Note que je fais aujourd'hui, qui manque, je l'avouë, à ma traduction. Mais enfin la voilà faite.

R E F L E X I O N X I.

Néanmoins Aristote & Théophraste, afin d'excuser l'audace de ces figures, pensent qu'il est bon d'y apporter ces adoucissémens : Pour ainsi dire : si j'ose me servir de ces termes ; pour m'expliquer plus hardiment, &c. Longin. Chap. XXVI.

LE conseil de ces deux Philosophes est excellent ; mais n'a d'usage que dans la Prose ; car ces excuses sont rarement souffertes dans la Poësie, où elles auroient quelque chose de sec & de languissant ; parce que la Poësie porte son excuse avec soi. De sorte qu'à mon avis, pour bien juger si une figure dans les Vers n'est point trop hardie, il est bon de la mettre en Prose avec quelqu'un de ces adoucissémens ; puisqu'en effet si, à la faveur de cet adoucissement, elle n'a plus rien qui choque, elle ne doit point choquer dans les Vers destitués même de cet adoucissement.

M. de la Motte, mon confrere à l'Académie Française, n'a donc pas raison en son Traité de l'Ode, lorsqu'il accuse l'illustre M. Racine de s'être exprimé avec trop de hardiesse dans sa Tragédie de Phé-

dre, où le Gouverneur d'Hyppolite, faisant la peinture du monstre effroyable que Neptune avoit envoyé pour effrayer les Chevaux de ce jeune & malheureux Prince, se sert de cette hyperbole,

Le flot qui l'apporta recule épouvanté :

puisque'il n'y a personne qui ne soit obligé de tomber d'accord que cette hyperbole passeroit même dans la Prose à la faveur d'un *pour ainsi dire*, ou d'un *si j'ose ainsi parler*.

D'ailleurs Longin ensuite du passage que je viens de rapporter ici ajoûte des paroles qui justifient encore mieux que tout ce que j'ai dit, le Vers dont il est question. Les voici : *L'excuse, selon le sentiment de ces deux célèbres Philosophes, est un remède infailible contre les trop grandes hardiesses du Discours ; & je suis bien de leur avis. Mais je soutiens pourtant toujours ce que j'ai déjà avancé, que le remède le plus naturel contre l'abondance & l'audace des métaphores, c'est de ne les employer que bien à propos, je veux dire dans le Sublime, & dans les grandes passions.* En effet, si ce que dit là Longin est vrai, M. Racine a entièrement cause gagnée : pouvoit-il employer la hardiesse de sa métaphore dans une circonstance plus considérable & plus sublime, que dans l'effroyable arrivée de ce monstre, ni au milieu d'une passion plus vive que celle qu'il donne à cet infortuné Gouverneur d'Hyppolite, qu'il représente plein d'une consternation, que, par son récit, il communique en quelque sorte aux Spectateurs mêmes ; de sorte que par l'émotion qu'il leur cause, il ne les laisse pas en état de songer à le chicaner sur l'audace de sa figure. Aussi a-t-on remarqué que toutes les fois qu'on joue la Tragédie de Phédre, bien loin qu'on paroisse choqué de ce Vers,

Le flot qui l'apporta recule épouvanté ;

on y fait une espèce d'acclamation ; marque incontestable qu'il y a là du vrai Sublime , au moins si l'on doit croire ce qu'atteste Longin en plusieurs endroits , & sur tout à la fin de son sixième Chapitre , par ces paroles : *Car lorsqu'en un grand nombre de personnes différentes de profession & d'âge , & qui n'ont aucun rapport ni d'humeurs , ni d'inclinations , tout le monde vient à être frappé également de quelque endroit d'un Discours , ce jugement & cette approbation uniforme de tant d'esprits si discordans d'ailleurs , est une preuve certaine & indubitable qu'il y a là du Merveilleux & du Grand.*

M. de la Motte néanmoins paroît fort éloigné de ces sentimens , puisqu'oubliant les acclamations que je suis sur qu'il a plusieurs fois lui-même , aussi bien que moi , entendu faire dans les représentations de Phédre , au Vers qu'il attaque , il ose avancer , qu'on ne peut souffrir ce Vers ; alléguant pour une des raisons qui empêchent qu'on ne l'approuve , la raison même qui le fait le plus approuver ; je veux dire l'accablement de douleur où est Thérამène. On est choqué , dit-il , de voir un homme accablé de douleur comme est Thérამène , si attentif à sa description , & si recherché dans ses termes. M. de la Motte nous expliquera quand il le jugera à propos , ce que veulent dire ces mots , *si attentif à sa description , & si recherché dans ses termes* ; puisqu'il n'y a en effet dans le Vers de M. Racine aucun terme qui ne soit fort commun & fort usité. Que s'il a voulu par là simplement accuser d'affectation & de trop de hardiesse la figure par laquelle Thérამène donne un sentiment de frayeur au flot même qui a jetté sur le rivage le monstre envoyé par Neptune , son objection est encore bien moins raisonnable , puisqu'il n'y a point de figure plus ordinaire dans la Poésie , que de personifier les choses inanimées , & de leur donner du sentiment , de la vie , & des passions. M. de la Motte

me répondra peut-être que cela est vrai quand c'est le Poète qui parle, parce qu'il est supposé épris de fureur ; mais qu'il n'en est pas de même des personnages qu'on fait parler. J'avoué que ces Personnages ne sont pas d'ordinaire supposés épris de fureur ; mais ils peuvent l'être d'une autre passion , telle qu'est celle de Théramène , qui ne leur fera pas dire des choses moins fortes & moins exagérées que celles que pourroit dire un Poète en fureur. Ainsi Enée dans l'accablement de douleur où il est , à la fin du second Livre de l'Enéide , lorsqu'il raconte la misérable fin de sa patrie , ne cède pas en audace d'expression à Virgile même , jusqu'à que la comparant à un grand arbre que les Laboureurs s'efforcent d'abattre à coups de coignée , il ne se contente pas de prêter de la colere à cet arbre , mais il lui fait faire des menaces à ces Laboureurs. *L'arbre indigné , dit-il , les menace en brandissant sa tête chevelue :*

Illa usque minatur ;

Et tremefacta comam concusso vertice nutat.

Je pourrois rapporter ici un nombre infini d'exemples , & dire encore mille choses de semblable force sur ce sujet , mais en voilà assez , ce me semble , pour défilier les yeux de M. de la Motte , & pour le faire ressouvenir que lorsqu'un endroit d'un Discours frappe tout le monde , il ne faut pas chercher des raisons , ou plutôt de vaines subtilités , pour s'empêcher d'en être frappé ; mais faire si bien que nous trouvions nous-mêmes les raisons pourquoi il nous frappe. Je n'en dirai pas davantage pour cette fois. Cependant , afin qu'on puisse mieux prononcer sur tout ce que j'ai avancé ici en faveur de M. Racine , je croi qu'il ne sera pas mauvais , avant que de finir cette onzième Réflexion , de rap-

porter l'endroit tout entier du récit dont il s'agit.
Le voici.

*Cependant, sur le dos de la Plaine liquide
S'élève à gros bouillons une montagne humide.
L'onde approche, se brise, & vomit à nos yeux
Parmi des flots d'écume un Monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes.
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.
Indomptable Taureau, Dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux.
Ses longs mugissemens font trembler le rivage,
Le Ciel avec horreur voit ce Monstre sauvage.
La Terre s'en émeut : l'air en est infecté.
Le flot qui l'apporta recule épouvanté, &c.*

R E F L E X I O N X I I.

Car tout ce qui est véritablement sublime, a cela de propre, quand on l'écoute, qu'il élève l'ame, & lui fait concevoir une plus haute opinion d'elle-même, la remplissant de joye, & de je ne sçai quel noble orgueil, comme si c'étoit elle qui eût produit les choses qu'elle vient simplement d'entendre. Longin. Chap. V.

VOILA une très-belle description du Sublime, & d'autant plus belle, qu'elle est elle-même très-sublime. Mais ce n'est qu'une description; & il ne paroît pas que Longin ait songé dans tout son Traité à en donner une définition exacte. La raison est, qu'il écrivoit après Cécilius, qui, comme il le dit lui-même, avoit employé tout son Livre à définir & à montrer ce que c'est que Sublime. Mais le Livre de Cécilius étant perdu, je croi qu'on ne trou-

vera pas mauvais qu'au défaut de Longin , j'en hazarde ici une de ma façon , qui au moins en donne une imparfaite idée. Voici donc comme je croi qu'on le peut définir. *Le Sublime est une certaine force de discours propre à élever & à ravir l'ame, & qui provient ou de la grandeur de la pensée & de la noblesse du sentiment, ou de la magnificence des paroles, ou du tour harmonieux, vif & animé de l'expression, c'est-à-dire, d'une de ces choses regardées séparément, ou ce qui fait le parfait Sublime, de ces trois choses jointes ensemble.*

Il semble que dans les règles je devrois donner des exemples de chacune de ces trois choses. Mais il y en a un si grand nombre de rapportés dans le Traité de Longin, & dans ma dixième Réflexion, que je croi que je ferai mieux d'y renvoyer le Lecteur, afin qu'il choisisse lui-même ceux qui lui plairont davantage. Je ne croi pas cependant que je puisse me dispenser d'en proposer quelqu'un où toutes ces trois choses se trouvent parfaitement ramassées. Car il n'y en a pas un fort grand nombre. M. Racine pourtant m'en offre un admirable dans la première Scène de son Athalie, où Abner, l'un des principaux Officiers de la Cour de Juda, représente à Joab le Grand-Prêtre la fureur où est Athalie contre lui & contre tous les Lévites, ajoutant, qu'il ne croit pas que cette orgueilleuse Princesse diffère encore long-tems à venir attaquer Dieu jusqu'en son Sanctuaire. A quoi ce Grand-Prêtre sans s'émouvoir, répond :

*Celui qui met un frein à la fureur des flots ,
Sçait aussi des méchans arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte ,
Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre
crainte.*

En effet, tout ce qu'il peut y avoir de Sublime pa-

roît rassemblé dans ces quatre Vers : la grandeur de la pensée, la noblesse du sentiment, la magnificence des paroles, & l'harmonie de l'expression, si heureusement terminée par ce dernier Vers : *Je crains Dieu, cher Abner, &c.* D'où je conclus que c'est avec très-peu de fondement que les Admirateurs outrés de M. Corneille veulent insinuer que M. Racine lui est beaucoup inférieur pour le Sublime ; puisque, sans apporter ici quantité d'autres preuves que je pourrois donner du contraire, il ne me paroît pas que toute cette grandeur de vertu Romaine tant vantée, que ce premier a si bien exprimée dans plusieurs de ses Pièces, & qui ont fait son excessive réputation ; soit au-dessus de l'intrépidité plus qu'héroïque & de la parfaite confiance en Dieu de ce véritablement pieux, grand, sage, & courageux Israélite.



OUVRAGES
DIVERS.

DIS

OVER

DIS



DISCOURS

S U R

LE DIALOGUE SUIVANT.

LE Dialogue qu'on donne ici au Public, a été composé à l'occasion de cette prodigieuse multitude de *Romans*, qui parurent vers le milieu du siècle précédent, & dont voici en peu de mots l'origine. Honoré d'Urfé, homme de fort grande qualité dans le *Lionnois*, & très-enclin à l'amour, voulant faire valoir un grand nombre de Vers qu'il avoit composés pour ses maîtresses, & rassembler en un corps plusieurs aventures amoureuses qui lui étoient arrivées, s'avisa d'une invention très-agréable. Il feignit que dans le *Forez*, petit pays contigu à la *Limagne d'Auvergne*, il y avoit eu du tems de nos premiers Rois, une troupe de *Bergers* & de *Bergeres*, qui habitoient sur les bords de la *Riviere du Lignon*, & qui assez accommodés des biens de la fortune, ne laissoient pas néanmoins, par un simple amusement & pour leur seul plaisir, de mener paître eux-mêmes leurs troupeaux. Tous ces *Bergers* & toutes ces *Bergeres*, étant d'un fort grand loisir, l'amour, comme on le peut penser, & comme il le raconte lui-même, ne tarda gueres à les y venir troubler, & produisit quantité d'événemens considérables. D'Urfé y fit arriver toutes ses avan-

tures : parmi lesquelles il en mêla beaucoup d'autres, & enchâssa les vers dont j'ai parlé, qui tout méchans qu'ils étoient, ne laissèrent pas d'être soufferts, & de passer à la faveur de l'art avec lequel il les mit en œuvre. Car il soutint tout cela d'une narration également vive & fleurie, de fictions très-ingénieuses, & de caractères aussi finement imaginés qu'agréablement variés & bien suivis. Il composa ainsi un Roman, qui lui acquit beaucoup de réputation, & qui fut fort estimé, même des gens du goût le plus exquis ; bien que la Morale en fût fort vicieuse, ne prêchant que l'amour & la mollesse, & allant quelquefois jusqu'à blesser un peu la pudeur. (1) Il en fit quatre volumes, qu'il intitula *ASTRÉE* (2) du nom de la plus belle de ses Bergeres : & sur ces entrefaites étant mort, Baro son ami, & (3) selon quelques-uns, son domestique, en composa sur ses Mémoires, un cinquième Tome, qui en formoit la conclusion, & qui ne fut gueres moins bien reçu que les quatre autres volumes. Le grand succès de ce Roman échauffa si bien les beaux esprits d'alors, qu'ils en firent à son imitation quantité de semblables, dont il y en avoit même de dix & de

(1) Il en fit quatre volumes.] Le premier parut en 1610. Le second fut publié dix ans après ; le troisième, quatre ou cinq ans après le second. La quatrième partie étoit achevée lorsque l'Auteur mourut en 1623.

(2) Du nom de la plus belle de ses Bergeres.] C'étoit Diane de Château-Morand, qui fut mariée au frère aîné de M.

d'Urfé, & ensuite à lui-même. Voyez les Eclaircissemens de M. Patru sur l'Histoire de l'Astrée, & la XII. Dissertation de M. Huet, ancien Evêque d'Avranches.

(3) Selon quelques-uns, son domestique.] Baltazar Baro avoit été son Secrétaire, selon l'Auteur de l'Académie Française. Il publia la cinquième partie de l'Astrée en 1627.

douze volumes : & ce fut quelque tems comme une espèce de débordement sur le Parnasse. On vantoit surtout ceux de Gomberville, de la Calprenède, de Desmarais, & de Scuderi. Mais ces Imitateurs, s'efforçant mal-à-propos d'enchérir sur l'original, & prétendant annoblir ses caractères, tombèrent, à mon avis, dans une très-grande puérilité. Car au lieu de prendre comme lui pour leurs Héros, des Bergers occupés du seul soin de gagner le cœur de leurs maîtresses, ils prirent, pour leur donner cette étrange occupation, non seulement des Princes & des Rois, mais les plus fameux Capitaines de l'Antiquité, qu'ils peignirent pleins du même esprit que ces Bergers ; ayant à leur exemple fait comme une espèce de vœu de ne parler jamais & de n'entendre jamais parler que d'amour. De sorte qu'au lieu que d'Urfé dans son *Astrée*, de Bergers très-frivoles, avoit fait des Héros de Roman considérables, ces Auteurs au contraire, des Héros les plus considérables de l'Histoire firent des Bergers très-frivoles, & quelquefois même des Bourgeois encore plus frivoles que ces Bergers. Leurs Ouvrages néanmoins ne laissèrent pas de trouver un nombre infini d'Admirateurs, & eurent long-tems une fort grande vogue. Mais ceux qui s'attirèrent le plus d'applaudissemens, ce furent le *Cyrus* & la *Clélie* de Mademoiselle de Scuderi, sœur de l'Auteur du même nom. Cependant, non seulement elle tomba dans la même puérilité, mais elle la poussa encore à un plus grand excès. Si bien qu'au lieu de représenter, comme elle devoit, dans la personne de *Cyrus*, un Roi promis par les Prophètes, tel qu'il est

représentée dans la Bible, ou comme le peint Herodote, le plus grand Conquérant, que l'on eût encore vu; ou enfin tel qu'il est figuré dans Xenophon, qui a fait aussi bien qu'elle, un Roman de la vie de ce Prince; au lieu, dis-je, d'en faire un modèle de toute perfection, elle en composa un Ariaméme plus fou que tous (1) les Céladons & tous les Sylvandres, qui n'est occupé que du seul soin de sa Mandane, qui ne fait du matin au soir que lamenter, gémir, & filer le parfait amour. Elle a encore fait pis dans son autre Roman, intitulé Clélie, où elle représente tous les Héros de la République Romaine naissante, les Horatius Coclès, les Mucius Scévola, les Clélies, les Lucrèces, les Brutus, encore plus amoureux qu'Artaméne; ne s'occupant qu'à tracer (2) des Cartes Géographiques d'Amour, qu'à se proposer les uns aux autres des questions & des Enigmes galantes; en un mot, qu'à faire tout ce qui paroît le plus opposé au caractère, & à la gravité héroïque de ces premiers Romains. Comme j'étois fort jeune dans le tems que tous ces Romans, tant ceux de Mademoiselle de Scuderi, que ceux de la Calprenède & de tous les autres, faisoient le plus d'éclat, je les lus, ainsi que les lisoit tout le monde, avec beaucoup d'admiration, & je les regardai comme des chef-d'œuvres de notre langue. Mais enfin mes années étant accrûes, & la raison m'ayant ouvert les yeux, je reconnus la puérilité de ces Ouvrages. Si bien que l'esprit satyrique com-

(1) Les Céladons & les Sylvandres.] Bergers du Roman de l'Âstrée.

(2) Des Cartes Géographiques d'amour.] La Carte du Pays de Tendre, dans la première partie du Roman de Clélie.

mençant à dominer en moi, je ne me donnai point de repos, que je n'eusse fait contre ces Romans un Dialogue à la manière de Lucien, où j'attaquois non seulement leur peu de solidité, mais leur afféterie précieuse de langage, leurs conversations vagues & frivoles, les portraits avantageux faits à chaque bout de champ de personnes de très-médiocre beauté, & quelquefois même laides par excès, & tout ce long verbiage d'Amour qui n'a point de fin. Cependant comme Mademoiselle de Scuderi étoit alors vivante; je me contentai de composer ce Dialogue dans ma tête, & bien loin de le faire imprimer, je gagnai même sur moi de ne point l'écrire, & de ne le point laisser voir sur le papier, ne voulant pas donner ce chagrin à une fille, qui après tout avoit beaucoup de mérite, & qui, s'il en faut croire tous ceux qui l'ont connue, nonobstant la mauvaise Morale enseignée dans ces Romans, avoit encore plus de probité & d'honneur que d'esprit. Mais aujourd'hui qu'enfin la mort (1) l'a rayée du nombre des Humains, Elle, & tous les autres Compositeurs de Romans, je croi qu'on ne trouvera pas mauvais que je donne au Public mon Dialogue, tel que je l'ai retrouvé dans ma mémoire. Cela me paroît d'autant plus nécessaire, qu'en ma jeunesse l'ayant récité plusieurs fois dans des Compagnies, où il se trouvoit des gens qui avoient beaucoup de mémoire, ces personnes en ont retenu plusieurs lambeaux, dont elles ont ensuite composé

(1) L'a rayée du nombre des Humains.] Vers 34. de l'Épître VII. de notre Auteur. La Mademoiselle Madelaine de Scuderi mourut à Paris, le 2. de Juin 1701, âgée de 95. ans. *Parque l'a rayé du nombre, &c.*

un Ouvrage qu'on a distribué sous le nom de Dialogue de M. Despreaux , & qui a été imprimé plusieurs fois dans les pays étrangers. Mais enfin le voici donné de ma main. Je ne sçai s'il s'attirera les mêmes applaudissemens qu'il s'attiroit autrefois dans les fréquens récits que j'étois obligé d'en faire. Car outre qu'en le récitant , je donnois à tous les personnages que j'y introduisois , le ton qui leur convenoit , ces Romans étant alors lûs de tout le monde , on concevoit aisément la finesse des railleries qui y sont. Mais maintenant que les voilà tombés dans l'oubli , & qu'on ne les lit presque plus , je doute que mon Dialogue fasse le même effet. Ce que je sçai pourtant à n'en point douter , c'est que tous les gens d'esprit & de véritable vertu me rendront justice , & reconnoîtront sans peine , que sous le voile d'une fiction en apparence extrêmement badine , folle , outrée , où il n'arrive rien qui soit dans la vérité & dans la vrai-semblance , je leur donne peut-être ici le moins frivole Ouvrage , qui soit encore sorti de ma plume.





LES HEROS DE ROMAN. DIALOGUE (1)

A la maniere de Lucien.

MINOS,

*Sortant du lieu où il rend la justice proche le Palais
de Pluton.*



AUDIT soit l'impertinent harangueur qui m'a tenu toute la matinée ! Il s'agissoit d'un méchant drap qu'on a dérobé à un Savetier en passant le fleuve, & jamais je n'ai tant ouï parler d'Aristote. Il n'y a point de loi

qu'il ne m'ait citée.

PLUTON.

Vous voilà bien en colere, Minos.

MINOS.

Ah ! C'est vous, Roi des Enfers. Qui vous amène ?

PLUTON.

Je viens ici pour vous en instruire. Mais auparavant peut-on sçavoir quel est cet Avocat qui vous a si doctement ennuyé ce matin : Est-ce que Huot & Martinet sont morts ?

(1) Ce Dialogue fut composé & en 1665.
se à la fin de l'année 1664.

Non, grace au Ciel : mais c'est un jeune mort, qui a été sans doute à leur école. Bien qu'il n'ait dit que des sottises, il n'en a avancé pas une qu'il n'ait appuyée de l'autorité de tous les Anciens ; & quoiqu'il les fit parler de la plus mauvaise grace du monde, il leur a donné à tous en les citant, de la galanterie, de la gentillesse, & de la bonne grace. (1) *Platon dit galamment dans son Timée. Sénèque est joli dans son Traité des bienfaits. Esope a bonne grace dans un de ses Apologues.*

PLUTON.

Vous me peignez là un maître impertinent. Mais pourquoi le laissez-vous parler si long-tems ? Que ne lui imposez-vous silence.

MINOS.

Silence, lui ? C'est bien un homme qu'on puisse faire taire quand il a commencé à parler. J'ai eu beau faire semblant vingt fois de me vouloir lever de mon siège ; j'ai eu beau lui crier, Avocat, concluez de grace : concluez, Avocat. Il a été jusqu'au bout, & a tenu à lui seul toute l'Audience. Pour moi je ne vis jamais une telle fureur de parler ; & si ce désordre là continuë, je croi que je serai obligé de quitter la charge.

PLUTON.

Il est vrai que les morts n'ont jamais été si sots qu'aujourd'hui. Il n'est pas venu ici depuis long-tems une ombre qui eût le sens commun ; & sans parler des gens de Palais, je ne vois rien de si impertinent que ceux qu'ils nomment Gens du monde. Ils parlent tous un certain langage, qu'ils appellent galanterie : & quand nous leur témoignons, Proserpine & moi, que cela nous choque, ils nous traitent de Bourgeois, & disent que nous ne som-

(1) *Platon dit galamment, | ce tems-là, fort communes
&c.] Manieres de parler de | dans le Barreau.*

mes pas galants. On m'a assuré même , que cette pestilente galanterie avoit infecté tous les pays infernaux , & même les Champs Elisées ; de sorte que les Héros , & sur-tout les Héroïnes qui les habitent , sont aujourd'hui les plus fortes gens du monde , grace à certains Auteurs , qui leur ont appris , dit-on , ce beau langage , & qui en ont fait des amoureux transis. A vous dire le vrai , j'ai bien de la peine à le croire. J'ai bien de la peine , dis-je , à m'imaginer , que les Cyrus & les Alexandres soient devenus tout à coup , comme on me le veut faire entendre , des Thyrsis & des Céladons. Pour m'en éclaircir donc moi-même par mes propres yeux , j'ai donné ordre qu'on fit venir ici aujourd'hui des Champs Elisées , & de toutes les autres Régions de l'Enfer , les plus célèbres d'entre ces Héros ; & j'ai fait préparer pour les recevoir ce grand Sallôn , où vous voyez que sont postés mes Gardes. Mais où est Rhadamanthe ?

M I N O S.

Qui ? Rhadamanthe , Il est allé dans le Tartare pour y voir entrer (1) un Lieutenant Criminel , nouvellement arrivé de l'autre monde , où il a , dit-on , été tant qu'il a vécu aussi célèbre par sa grande capacité dans les affaires de judicature , que diffamé par son excessive avarice.

P L U T O N.

N'est-ce pas celui qui pensa se faire tuer une seconde fois , pour une obole qu'il ne voulut pas payer à Caron en passant le fleuve ?

M I N O S.

C'est celui-là même. Avez-vous vû sa femme ? C'étoit une chose à peindre que l'entrée qu'elle fit ici. Elle étoit couverte d'un linceul de Satin.

(1) *Un Lieutenant Criminel.*]
Le-Lieutenant Criminel Tar-
dieu , & sa femme , avoient
été assassinés à Paris , la même

année que ce Dia'ogue fut
commencé , en 1664. Voyez
la Satyre X. depuis le Vers
253. avec les Remarques.

Comment ? de Satin ? Voilà une grande magnificence.

M I N O S.

Au contraire c'est une épargne. Car tout cet accoutrement n'étoit autre chose que trois Théses cousuës ensemble, dont on avoit fait présent à son mari en l'autre monde. O la vilaine Ombre ! Je crains qu'elle n'empeste tout l'Enfer. J'ai tous les jours les oreilles rebattuës de ses larcins. Elle vola avant hier la quenouille de Clothon, & c'est elle qui avoit dérobé ce drap, dont on m'a tant étourdi ce matin, à un Savetier qu'elle attendoit au passage. De quoi vous êtes-vous avisé, de charger les Enfers d'une si dangereuse créature ?

P L U T O N.

Il falloit bien qu'elle suivît son mari. Il n'auroit pas été bien damné sans elle. Mais à propos de Rhadamanthe. Le voici lui-même, si je ne me trompe, qui vient à nous. Qu'a-t-il ? Il paroît tout effrayé.

R H A D A M A N T H E.

Puissant Roi des Enfers, je viens vous avertir qu'il faut songer tout de bon à vous défendre, vous & votre Royaume. Il y a un grand parti formé contre vous dans le Tartare. Tous les Criminels, résolus de ne vous plus obéir, ont pris les armes. J'ai rencontré là bas Prométhée avec son Vautour sur le poing. Tantale est yvre comme une soupe, Ixion a violé une Furie : & Sisyphe, assis sur son Rocher, exhorte tous ses voisins à secouer le joug de votre domination.

M I N O S.

O les scélérats ! Il y a long-tems que je prévoyois ce malheur.

P L U T O N.

Ne craignez rien, Minos. Je sçai bien le moyen de les réduire. Mais ne perdons point de tems. Qu'on

fortifie les avenues. Qu'on redouble la garde de mes Furies. Qu'on arme toutes les milices de l'Enfer. Qu'on lâche Cerbere. Vous, Rhadamanthe, allez-vous-en dire à Mercure qu'il nous fasse venir l'Artillerie de mon frere Jupiter. Cependant vous, Minos, demeurez avec moi. Voyons nos Héros, s'ils sont en état de nous aider. J'ai été bien inspiré de les mander aujourd'hui. Mais quel est cet homme qui vient à nous, avec son bâton & sa besace? Ha! c'est ce fou de Diogène. Que viens-tu chercher ici?

DI O G E N E.

J'ai appris la nécessité de vos affaires; & comme votre fidèle sujet je viens vous offrir mon bâton.

P L U T O N.

Nous voilà bien forts avec ton bâton.

DI O G E N E.

Ne pensez pas vous moquer. Je ne serai peut-être pas le plus inutile de tous ceux que vous avez envoyé chercher.

P L U T O N.

Hé, quoi? Nos Héros ne viennent-ils pas?

DI O G E N E.

Où, je viens de rencontrer une troupe de fous là bas. Je croi que ce sont eux. Est-ce que vous avez envie de donner le bal?

P L U T O N.

Pourquoi le bal?

DI O G E N E.

C'est qu'ils sont en fort bon équipage pour danser. Ils sont jolis ma foi; je n'ai jamais rien vu de si dameret ni de si galant.

P L U T O N.

Tout beau Diogène. Tu te mêles toujours de railler. Je n'aime point les Satyriques. Et puis ce sont des Héros, pour lesquels on doit avoir du respect.

DI O G E N E.

Vous en allez juger vous-même tout à l'heure. Car je les voi déjà qui paroissent. Approchez, fa-

meux Héros ; & vous aussi , Héroïnes encore plus fameuses , autrefois l'admiration de toute la terre. Voici une belle occasion de vous signaler. Venez ici tous en foule.

PLUTON.

Tai-toi. Je veux que chacun vienne l'un après l'autre , accompagné tout au plus de quelqu'un de ses confidens. Mais avant tout , Minos , passons vous & moi dans ce Sallon , que j'ai fait , comme je vous ai dit , préparer pour les recevoir , & où j'ai ordonné qu'on mît nos sièges , avec une balustrade qui nous sépare du reste de l'Assemblée. Entrons. Bon. Voilà tout disposé ainsi que je le souhaitois. Sui-nous , Diogène. J'ai besoin de toi pour nous dire le nom des Héros qui vont arriver. Car de la manière dont je voi que tu as fait connoissance avec eux , personne ne me peut rendre ce service que toi.

DIOGENE.

Je ferai de mon mieux.

PLUTON.

Tien-toi donc ici près de moi. Vous , Gardes , au moment que j'aurai interrogé ceux qui seront entrez , qu'on les fasse passer dans les longues & ténébreuses Galleries qui sont adossées à ce Sallon , & qu'on leur dise d'y aller attendre mes ordres. Asseyons-nous. Qui est celui qui vient le premier de tous , nonchalamment appuyé sur son Ecuyer ?

DIOGENE.

C'est le grand Cyrus.

PLUTON.

Quoi ce grand Roi , qui transféra l'Empire des Médes aux Perses ; qui a tant gagné de batailles ? De son tems les hommes venoient ici tous les jours par trente & quarante mille. Jamais personne n'y en a tant envoyé !

DIOGENE.

Au moins ne l'allez pas appeller Cyrus.

PLUTON.

Pourquoi ?

DIogene.

Ce n'est plus son nom. Il s'appelle maintenant Artamène.

PLUTON.

Artamène ! Et où a-t-il pêché ce nom-là ? Je ne me souviens point de l'avoir jamais lû.

DIogene.

Je voi bien que vous ne sçavez pas son histoire.

PLUTON.

Qui, moi ? Je sçai aussi bien mon Hérodoté qu'un autre.

DIogene.

Où. Mais avec tout cela, diriez-vous bien pourquoi Cyrus a tant conquis de Provinces, traversé l'Asie, la Médie, l'Hyrcanie, la Perse, & ravagé enfin plus de la moitié du monde.

PLUTON.

Belle demande ! C'est que c'étoit un Prince ambitieux, qui vouloit que toute la terre lui fût soumise.

DIogene.

Point du tout. C'est qu'il vouloit délivrer sa Princesse, qui avoit été enlevée.

PLUTON.

Quelle Princesse ?

DIogene.

Mandane.

PLUTON.

Mandane ?

DIogene.

Où. Et sçavez-vous combien elle a été enlevée de fois ?

PLUTON.

Où veux-tu que je l'aie cherchée ?

DIogene.

Huit fois.

Voilà une beauté qui a passé par bien des mains.

DIOGENE.

Cela est vrai. Mais tous les Ravisseurs étoient les scélérats du monde les plus vertueux. Assurément ils n'ont pas osé lui toucher.

PLUTON.

J'en doute. Mais laissons-là ce fou de Diogène. Il faut parler à Cyrus lui-même. Hé bien, Cyrus, il faut combattre. Je vous ai envoyé chercher pour vous donner le commandement de mes troupes. Il ne répond rien. Qu'a-t-il ? Vous diriez qu'il ne sçait où il est ?

CYRUS.

Eh, divine Princesse !

PLUTON.

Quoi ?

CYRUS.

Ah ! injuste Mandane.

PLUTON.

Plait-il ?

CYRUS.

(1) Tu me flattes, trop complaisant Feraulas. Es-tu si peu sage que de penser que Mandane, l'illustre Mandane, puisse jamais tourner les yeux sur l'infortuné Artamène ? Aimons-la toutefois. Mais aimerons-nous une cruelle ? Servirons-nous une insensible ? Adorerons-nous une inexorable ? Oüi, Cyrus, il faut aimer une cruelle. Oüi, Artamène, il faut servir une insensible. Oüi, fils de Cambyse, il faut adorer l'inexorable fille de Cyaxare.

PLUTON.

Il est fou. Je croi que Diogène a dit vrai.

DIOGENE.

Vous voyez bien que vous ne sçaviez pas son hi-

(1) Tu me flattes, trop complaisant Feraulas, &c.] Affection du stile du Cyrus, imitée.

stoire. Mais faites approcher son Ecuyer Feraulas ; il ne demande pas mieux que de vous la conter. Il sçait par cœur tout ce qui s'est passé dans l'esprit de son maître , & a tenu un Registre exact de toutes les paroles , que son maître a dites en lui-même depuis qu'il est au monde , avec un rouleau de ses Lettres qu'il a toujours dans sa poche. A la vérité vous êtes en danger de bâiller un peu. Car ses narrations ne sont pas fort courtes.

PLUTON.

Oh , j'ai bien le tems de cela.

CYRUS.

Mais trop engageante personne.

PLUTON.

Quel langage ? A-t-on jamais parlé de la sorte ? Mais dites-moi vous , trop pleurant Artamène , est-ce que vous n'avez pas envie de combattre ?

CYRUS.

Eh de grace , généreux Pluton , souffrez que j'aie le entendre l'histoire d'Aglatidas & d'Amestris , qu'on me va conter. Rendons ce devoir à deux illustres malheureux. Cependant voici le fidèle Feraulas que je vous laisse , qui vous instruira positivement de l'histoire de ma vie , & de l'impossibilité de mon bonheur.

PLUTON.

Je n'en veux point être instruit , moi. Qu'on me chasse ce grand pleureux.

CYRUS.

Eh de grace !

PLUTON.

Si tu ne fors. . . .

CYRUS.

En effet. . . .

PLUTON.

Si tu ne t'en vas. . . .

CYRUS.

En mon particulier.

Si tu ne te retires. . . . A la fin le voilà dehors.
A-t-on jamais vû tant pleurer ?

DIOGENE.

Vraiment il n'est pas au bout ; puisqu'il n'en est qu'à l'histoire d'Aglatidas & d'Amestris. Il a encore neuf gros Tomes à faire ce joli métier.

PLUTON.

Hé bien , qu'il remplisse , s'il veut , cent volumes de ses folies. J'ai d'autres affaires présentement qu'à l'entendre. Mais quelle est cette femme que je voi qui arrive :

DIOGENE.

Ne reconnoissez-vous pas Tomyris ?

PLUTON.

Quoi ? Cette Reine sauvage des Massagètes , qui fit plonger la tête de Cyrus dans un Vaisseau du sang humain. Celle-ci ne pleurera pas , j'en réponds. Qu'est-ce qu'elle cherche ?

TOMYRIS.

(1) *Que l'on cherche par tout mes Tablettes perduës ;*

Mais que sans les ouvrir, elles me soient renduës.

DIOGENE.

Des tablettes ! Je ne les ai pas au moins. C'en est pas un meuble pour moi que des tablettes ; & l'on prend assez de soin de retenir mes bons mots , sans que j'aye besoin de les recueillir moi-même dans des tablettes.

PLUTON.

Je pense qu'elle ne fera que chercher. Elle a tantôt visité tous les coins & les recoins de cette Salle. Qu'y avoit-il donc de si précieux dans vos tablettes, grande Reine ?

(1) *Que l'on cherche par tout, &c.] C'est par ces deux Vers que Tomyris débute, dans la*

Tragédie de M. Quinault, intitulée *la Mort de Cyrus* ; Act. 1. Sc. 5.

Un Madrigal, que j'ai fait ce matin pour le char-
mant ennemi que j'aime.

MINOS.

Hélas ! qu'elle est douceuse !

DIOGENE.

Je suis fâché que ses tablettes soient perduës. Je se-
rois curieux de voir un Madrigal Massagète.

PLUTON.

Mais qui est donc ce charmant ennemi qu'elle
aime ?

DIOGENE.

C'est ce même Cyrus qui vient de sortir tout à
l'heure.

PLUTON.

Bon ! Auroit-elle fait égorger l'objet de sa pas-
sion ?

DIOGENE.

Egorgé ! C'est une erreur dont on a été abusé
seulement durant vingt & cinq siècles ; & cela par
la faute du Gazetier de Scythie, qui répandit mal-
à-propos la nouvelle de sa mort sur un faux bruit.
On en est détrompé depuis quatorze ou quinze ans.

PLUTON,

Vraiment je le croi encore. Cependant, soit que
le Gazetier de Scythie se soit trompé ou non, qu'elle
s'en aille dans ces galeries chercher ; si elle veut,
son charmant ennemi, & qu'elle ne s'opiniâtre pas
davantage à retrouver des tablettes, que vrai-sem-
blablement elle a perduës par sa négligence, & que
surement aucun de nous n'a volées. Mais quelle est
cette voix robuste que j'entends là bas qui fredonne
un air ?

DIOGENE.

C'est ce grand Borgne d'Horacius Cocles, qui
chante ici proche, comme m'a dit un de vos Gar-
des, à un Echo qu'il y a trouvé, une chanson qu'il
a fait pour Clélie.

Qu'a donc ce fou de Minos , qu'il crève de rire ;

MINOS.

Et qui ne riroit ? Horatius Coclès chantant à l'Echo !

PLUTON.

Il est vrai que la chose est assez nouvelle. Cela est à voir. Qu'on le fasse entrer, & qu'il n'interrompe point pour cela sa Chanson, que Minos vraisemblablement sera bien-aise d'entendre de plus près.

MINOS.

Assurément.

HORATIUS COCLÈS,

Chantant la reprise de la Chanson qu'il chante dans Clélie.

Et Phenisse même publie ,

Qu'il n'est rien si beau que Clélie.

DIOGENE.

Je pense reconnoître l'air. C'est sur le chant de *Toinon la belle Jardiniere*. (1)

(1) *Toinon la belle Jardiniere* | alors à la mode, en voici les
niere : Chanson du Savoyard, | paroles.

Toinon la-belle Jardiniere

N'arrose jamais son jardin

De cette belle eau coutumiere :

Dont on arrose le Jasmin.

Non pas même de l'eau de rose

Mais de l'eau de quelque autre chose.



Enfin elle n'en fut maitresse ,

Et a fait son jardin si beau ,

Tous les neuf mois , par son adresse

Il y venoit du fruit nouveau.

Ce n'étoit pas de l'eau de rose

Mais de l'eau de quelque autre che

*Ce n'étoit pas de l'eau de rose ,
Mais de l'eau de quelque autre chose.*

HORATIUS COCLÈS.

*Et Phénisse même publie ,
Qu'il n'est rien si beau que Clélie.*

PLUTON.

Quelle est donc cette Phénisse ?

DIOGÈNE.

C'est une Dame des plus galantes & des plus spirituelles de la Ville de Capouë , mais qui a une trop grande opinion de sa beauté , & qu'Horatius Coclès raille dans cet impromptu de sa façon , dont il a composé aussi le chant , en lui faisant avouer à elle-même , que tout cède en beauté à Clélie.

MINOS.

Je n'eusse jamais crû , que cet illustre Romain fût si excellent Musicien , & si habile faiseur d'impromptus. Cependant je voi bien par celui-ci qu'il est maître passé.

PLUTON.

Et moi je voi bien que pour s'amuser à de semblables petites choses , il faut qu'il ait entièrement perdu le sens. Hé , Horatius Coclès , vous qui étiez autrefois si déterminé Soldat , & qui avez défendu vous seul un Pont contre toute une armée , de quoi vous êtes-vous avisé de vous faire Berger après votre mort ; & qui est le fou , ou la folle , qui vous ont appris à chanter ?

HORATIUS COCLÈS.

*Et Phénisse même publie ,
Qu'il n'est rien si beau que Clélie.*

MINOS.

Il se ravit dans son chant.

Oh, qu'il s'en aille dans mes galeries chercher, s'il veut, un nouvel Echo. Qu'on l'emmène.

HORATIUS COCLÈS,

s'en allant, & toujours chantant,

Et Phénissè même publie,

Qu'il n'est rien si beau que Clélie.

PLUTON.

Le fou ! le fou ! Ne viendra-t-il point à la fin une personne raisonnable ?

DIOGÈNE.

Vous allez avoir bien de la satisfaction. Car je voi entrer la plus illustre de toutes les Dames Romaines, cette Clélie, qui passa le Tibre à la nage, pour se dérober du Camp de Porfena, & dont Horatius Coclès, comme vous venez de le voir, est amoureux.

PLUTON.

J'ai cent fois admiré l'audace de cette fille dans Tite-Live. Mais je meurs de peur que Tite-Live n'ait encore menti. Qu'en dis-tu, Diogène !

DIOGÈNE.

Ecoutez ce qu'elle va dire.

CLELIE.

Est-il vrai, sage Roi des Enfers, qu'une troupe de mutins ait osé se soulever contre Pluton, le vertueux Pluton ?

PLUTON.

Ah ! à la fin nous avons trouvé une personne raisonnable. Oüi ma fille ; il est vrai que les Criminels dans le Tartare ont pris les armes, & que nous avons envoyé chercher les Héros dans les Champs Elisées & ailleurs, pour nous secourir.

CLELIE.

Mais de grace, Seigneur, les rebelles ne songent-ils point à exciter quelque trouble dans le Royaume

de Tendre ? Car je serois au désespoir s'ils étoient seulement postés dans le Village de Petits-Soins. N'ont-ils point pris billets doux, ou billets galants ?

P L U T O N.

De quel pays parle-t-elle là ? Je ne me souviens point de l'avoir vû dans la Carte.

D I O G E N E.

Il est vrai que Ptolomée n'en a point parlé. Mais on a fait depuis peu de nouvelles découvertes. Et puis ne voyez-vous pas que c'est du pays de Galanterie qu'elle vous parle ?

P L U T O N.

C'est un pays que je ne connois point.

C L E L I E.

En effet, l'illustre Diogène raisonne tout-à-fait juste. Car il y a trois sortes de Tendres ; Tendre sur estime , Tendre sur inclination , & Tendre sur reconnoissance. Lorsque l'on veut arriver à Tendre sur Estime, il faut aller d'abord au Village de Petits-soins, & ...

P L U T O N.

Je voi bien , la belle fille , que vous sçavez parfaitement la Géographie du Royaume de Tendre, & qu'à un homme qui vous aimera, vous lui ferez voir bien du pays dans ce Royaume. Mais pour moi, qui ne le connois point , & qui ne le veux point connoître , je vous dirai franchement que je ne sçai si ces trois Villages & ces trois Fleuves mément à Tendre , mais qu'il me paroît que c'est le grand chemin des Petites-Maisons.

M I N O S.

Ce ne seroit pas trop mal fait , non , d'ajouter ce Village là dans la Carte de Tendre. Je croi que ce sont ces terres inconnuës dont on y veut parler.

P L U T O N.

Mais vous , tendre Mignonne ? Vous êtes donc aussi amoureuse , à ce que je vois ?

Oùi , Seigneur , je vous concède que j'ai pour Aronce une amitié qui tient de l'amour véritable : Aussi faut-il avouer que cet admirable fils du Roi Clusium a en toute la personne je ne sçai quoi de si extraordinaire , & de si peu imaginable , qu'à moins que d'avoir une dureté de cœur inconcevable, on ne peut pas s'empêcher d'avoir pour lui une passion tout-à-fait raisonnable. Car enfin . . .

P L U T O N.

Car enfin , Car enfin . . . je vous dis moi , que j'ai pour toutes les folles une aversion inexplicable ; & que quand le fils du Roi de Clusium auroit un charme imaginable, avec votre langage inconcevable, vous me feriez plaisir de vous en aller , vous & votre galant , au diable. A la fin la voilà partie. Quoi, toujours des amoureux ? Personne ne s'en sauvera ; & un de ces jours nous verrons Lucrèce galante.

D I O G E N E.

Vous en allez avoir le plaisir tout à l'heure. Car voici Lucrèce en personne.

P L U T O N.

Ce que j'en disois n'est que pour rire. A Dieu ne plaise que j'aye une si basse pensée de la plus vertueuse personne du monde.

D I O G E N E.

Ne vous y fiez pas. Je lui trouve l'air bien coquet. Elle a ma foi les yeux fripons.

P L U T O N.

Je voi bien , Diogène , que tu ne connois pas Lucrèce. Je voudrois que tu l'eusse vûe la premiere fois qu'elle entra ici toute sanglante , & toute échevelée. Elle tenoit un poignard à la main. Elle avoit le regard farouche , & la colere étoit encore peinte sur son visage , malgré les pâleurs de la mort. Jamais personne n'a porté la chasteté plus loin qu'elle. Mais pour t'en convaincre, il ne faut que lui demander

à elle-même ce qu'elle pense de l'amour. Tu verras. Dites-nous donc , Lucrèce ; mais expliquez-vous clairement. Croyez-vous qu'on doive aimer ?

L U C R E C E, tenant des Tablettes à la main.

Faut-il absolument sur cela vous rendre une réponse exacte & décisive ?

P L U T O N.

Oüi.

L U C R E C E.

Tenez , la voilà clairement énoncée dans ces Tablettes. Lisez.

P L U T O N lisant.

Toujours. l'on. si. Mais. aimoit. d'éternelles. hélas. amours. d'aimer. doux. il. point. seroit. n'est. Qu'il.

Que veut dire ce galimathias ?

L U C R E C E.

Je vous assure, Pluton , que je n'ai jamais rien dit de mieux , ni de plus clair.

P L U T O N.

Je voi bien que vous avez accoutumé de parler fort clairement. Peste de la folle. Où a-t-on jamais parlé comme cela ? *Point. si. éternelles.* Et où veut-elle que j'aille chercher un Oedipe pour m'expliquer cette Enigme ?

D I O G E N E.

Il ne faut pas aller fort loin. En voici un qui entre , & qui est fort propre à vous rendre cet office,

P L U T O N.

Qui est-il ?

D I O G E N E.

C'est Brutus ; celui qui délivra Rome de la tyrannie des Tarquins.

P L U T O N.

Quoi ? cet austere Romain , qui fit mourir ses enfans pour avoir conspiré contre leur patrie ? Lui expliquer des Enigmes ? Tu es bien fou , Diogène.

D I O G E N E.

Je ne suis point fou. Mais Brutus n'est pas non

plus cet austere personnage que vous vous imaginez. C'est un esprit naturellement tendre & passionné, qui fait de fort jolis Vers, & les billets du monde les plus galants.

M I N O S.

Il faudroit donc que les paroles de l'Enigme fussent écrites, pour les lui montrer.

D I O G E N E.

Que cela ne vous embarrasse point. Il y a longtemps que ces paroles sont écrites sur les Tablettes de Brutus. Des Héros comme lui sont toujours fournis de Tablettes.

P L U T O N.

Hé bien, Brutus, nous donnerez-vous l'explication des paroles qui sont sur vos Tablettes?

B R U T U S.

Volontiers. Regardez bien. Ne les sont-ce pas là?

Toujours. l'on. si. Mais, &c.

P L U T O N.

Ce les sont là elles-mêmes.

B R U T U S.

Continuez donc de lire. Les paroles suivantes non seulement vous feront voir que j'ai d'abord conçu la finesse des paroles embrouillées de Lucrece; mais elles contiennent la réponse précise que j'y ai faite. *Moi. nos. verrez. vous. de. permettez. d'éternelles. jours. qu'on. mer. eille. peut. amours. d'aimer. voir.*

P L U T O N.

Je ne sai pas si ces paroles se répondent juste les unes aux autres. Mais je sai bien que ni les unes ni les autres ne s'entendent, & que je ne suis pas d'humeur à faire le moindre effort d'esprit pour les concevoir.

D I O G E N E.

Je voi bien que c'est à moi de vous expliquer tout ce mystère. Le mystère est que ce sont des paroles transposées. Lucrece, qui est amoureuse & aimée de Brutus, lui dit en ces mots transposés :

*Qu'il seroit doux d'aimer, si l'on aimoit toujours !
Mais Hélas ! il n'est point d'éternelles Amours.*

Et Brutus, pour la rassûrer, lui dit en d'autres termes transposés.

*Permettez moi d'aimer, Merveille de nos jours :
Vous verrez qu'on peut voir d'éternelles Amours.*

PLUTON.

Voilà une grosse finesse. Il s'ensuit de là que tout ce qui se peut dire de beau est dans les Dictionnaires. Il n'y a que les paroles qui sont transposées. Mais est-il possible que des personnes du mérite de Brutus & de Lucrèce en soient venus à cet excès d'extravagance, de composer de semblab'es bagatelles ?

DIOGENE.

C'est pourtant par ces bagatelles, qu'ils ont fait connoître l'un & l'autre qu'ils avoient infiniment d'esprit.

PLUTON.

Et c'est par ces bagatelles moi, que je reconnois qu'ils ont infiniment de folie. Qu'on les chasse. Pour moi, je ne sçai tantôt plus où j'en suis. Lucrèce amoureuse ! Lucrèce coquette ! Et Brutus son Galant ! Je ne desespère pas un de ces jours de voir Diogène lui même galant.

DIOGENE.

Pourquoi non ? Pithagore l'étoit bien.

PLUTON.

Pythagore étoit galant ?

DIOGENE.

Oùi, & ce fut de Théano sa fille, formée par lui à la galanterie, ainsi que le raconte le généreux Herminius dans l'histoire de la vie de Brutus, ce fut dis-je de Théano, que cet illustre Romain apprit ce beau Symbole, qu'on a oublié d'ajouter aux autres Symboles de Pitagore ; *Que c'est à pousser de beaux*

sentimens pour une Maitresse, & à faire l'Amour, que je perfectionne le grand Philosophe.

PLUTON.

J'entens. Ce fut de Théano qu'il scut que c'est la folie qui fait la perfection de la Sageesse. O l'admirable précepte ! Mais laissons là Théano. Quelle est cette précieuse renforcée que je vois qui vient à nous ?

DIOGENE.

(1) C'est Sappho, cette fameuse Lesbienne, qui a inventé les Vers Saphiques.

PLUTON.

On me l'avoit dépeinte si belle. Je la trouve bien laide.

DIOGENE.

Il est vrai qu'elle n'a pas le teint fort uni, ni les traits du monde les plus réguliers. Mais prenez garde qu'il y a une grande opposition du blanc & du noir de ses yeux, comme elle le dit elle-même dans l'Histoire de sa vie.

PLUTON.

Elle se donne là un bizarre agrément, & Cerbère, selon elle, doit donc passer pour beau, puisqu'il a dans les yeux la même opposition.

DIOGENE.

Je crois qu'elle vient à vous. Elle a sûrement quelque question à vous faire.

SAPPHO.

Je vous supplie, sage Pluton, de m'expliquer fort au long ce que vous pensez de l'Amitié, & si vous croïez qu'elle soit capable de tendresse aussi bien que l'Amour. Car ce fut le sujet d'une généreuse conversation que nous eumes l'autre jour avec la Sage Démocède & l'agréable Phaon. De grace ou-

[1] C'est Sappho, cette fameuse Lesbienne, &c.] Mademoiselle de Scuderi paroît ici sous le nom de Sappho, nom qui lui avoit été donné par les Poètes qui vivoient de son temps.

bliez donc pour quelque tems le soin de votre personne & de votre Erat ; & au lieu de cela , songez à me bien définir ce que c'est que cœur tendre , tendresse d'Amitié , tendresse d'Amour , tendresse d'Inclination , & tendresse de Passion.

M I N O S.

Oh celle-ci est la plus folle de toutes. Elle a la mine d'avoir gâté toutes les autres.

P L U T O N.

Mais regardez cette impertinente. C'est bien le tems de refoudre des questions d'Amour , que le jour d'une revolte.

D I O G E N E.

Vous avez pourtant autorité pour le faire , & tous les jours , les Heros que vous venez de voir , sur le point de donner une bataille , où il s'agit du tout pour eux , au lieu d'emploier le tems à encourager les Soldats , & à ranger leurs armées , s'occupent à entendre l'histoire de Timarete ou de Bérélise dont la plus haute aventure est quelquefois un billet perdu , ou un bracelet égaré.

P L U T O N.

Ho bien , s'ils sont fous , je ne veux pas leur ressembler , & principalement à cette Précieuse ridicule.

S A P P H O.

Eh de grace , Seigneur , défaites-vous de cet air grossier & provincial de l'Enfer , & songez à prendre l'air de la belle galanterie de Carthage & de Capouë. A vous dire le vrai , pour décider un point aussi important que celui que je vous propose , je souhaiterois fort que toutes nos généreuses Amies & nos illustres Amis fussent ici. Mais en leur absence , le sage Minos représentera le discret Phaon , & l'enjoué Diogene le galant Esope.

P L U T O N.

Attend , attend , je m'en vai te faire venir ici

une personne avec qui lier conversation. Qu'on m'appelle Tisiphone.

S A P P H O.

Qui? Tisiphone? Je la connois, & vous ne ferez peut-être pas fâché que je vous en fasse voir le Portrait, que j'ai déjà composé par précaution, dans le dessein où je suis de l'insérer dans quelqu'une des Histoires, que nous autres faiseurs & faiseuses de Romans, sommes obligés de raconter à chaque Livre de notre Roman.

P L U T O N.

Le portrait d'une Furie! Voilà un étrange projet.

D I O G E N E.

Il n'est pas si étrange que vous pensez. En effet, cette même Sappho que vous voïez, a peint dans ses Ouvrages beaucoup de ses genereuses Amies, qui ne surpassent guères en beauté Tisiphone, & qui néanmoins à la faveur des mots galans, & des façons de parler élégantes & précieuses, qu'elle jette dans leurs peintures, ne laissent pas de passer pour de dignes Héroïnes de Roman.

M I N O S.

Je ne sai si c'est curiosité ou folie. Mais je vous avouë que je meurs d'envie de voir un si bizarre portrait.

P L U T O N.

Hé bien donc qu'elle vous le montre, j'y consens. Il faut bien vous contenter. Nous allons voir comment elle s'y prendra pour rendre la plus effroïable des Euménides, agréable & gracieuse.

D I O G E N E.

Ce n'est pas une affaire pour elle, & elle a déjà fait un pareil chef-d'œuvre, en peignant la vertueuse Arricidie. Ecoutons donc. Car je la vois qui tire le portrait de sa poche.

S A P P H O lisant.

I L'illustre fille, dont j'ai à vous entretenir, a en

(1) *L'illustre fille dont j'ai à vous entretenir, &c.*] Portrait de Mademoiselle Scuderi elle-même.

toute sa personne je ne sai quoi de si furieusement extraordinaire , & de si terriblement merveilleux , que je ne suis pas médiocrement embarrassée , quand je songe à vous en tracer le portrait.

M I N O S.

Voila les adverbès *furieusement* & *terriblement* , qui sont , à mon avis , bien placez , & tout à fait en leur lieu.

S A P P H O continuë de lire.

Tisiphone a naturellement la taille fort haute , & passant de beaucoup la mesure des personnes de son sexe ; mais pourtant si dégagée , si libre , & si bien proportionnée en toutes ses parties , que son énormité même lui sied admirablement bien. Elle a les yeux petits , mais pleins de feu , vifs , perçans & bordez d'un certain vernillon , qui en relève prodigieusement l'éclat. Ses cheveux sont naturellement bouclez & annez ; & l'on peut dire que ce sont autant de Serpens , qui s'entortillent les uns dans les autres , & se jouent non-chalamment autour de son visage. Son teint n'a point cette couleur fade & blancheâtre des femmes de Scytie ; Mais il tient beaucoup de ce brun mâle & noble , que donne le Soleil aux Afriquaines qu'il favorise le plus près de ses regards. Son sein est composé de deux demi-globes , brûlez par le bout , comme ceux des Amazones , & qui s'éloignant le plus qu'ils peuvent de sa gorge , se vont négligemment & languissamment perdre sous ses deux bras. Tout le reste de son corps est presque composé de la même sorte. Sa démarche est extrêmement noble & fière. Quand il faut se hâter , elle vole plutôt qu'elle ne marche ; & je doute qu'Atalante la pût devancer à la course. Au reste , cette vertueuse fille est naturellement ennemie du vice , sur tout des grands crimes , qu'elle poursuit par tout , un flambeau à la main , & qu'elle ne laisse jamais en repos ; secondée en cela par ses deux illustres sœurs,

Alecto & Mégere , qui n'en sont pas moins ennemies qu'elle : & l'on peut dire de toutes ces trois Sœurs , que c'est une morale vivante.

D I O G E N E.

Hé bien , n'est-ce pas là un Portrait merveilleux ?

P L U T O N.

Sans doute , & la laideur y est peinte dans toute sa perfection , & pour ne pas dire dans toute sa beauté. Mais c'est assez écouter cette extravagante. Continuons la revue de nos Heros ; & sans nous plus donner la peine , comme nous avons fait jusqu'ici , de les interroger l'un après l'autre , puisque les voilà tous reconnus véritablement insensés ; contentons-nous de les voir passer devant cette balustrade , & de les conduire exactement de l'œil dans mes Galeries , afin que je sois sûr qu'ils y sont. Car je défends d'en laisser sortir aucun , que je n'aie précisément déterminé ce que je veux qu'on en fasse. Qu'on les laisse donc entrer ; & qu'ils viennent maintenant tous en foule. En voilà bien , Diogène. Tous ces Héros sont-ils connus dans l'Histoire ?

D I O G E N E.

Non ; il y en a beaucoup de chimeriques , mêlez parmi eux.

P L U T O N.

Des Heros chimeriques ! & sont-ce des Heros ?

D I O G E N E.

Comment , si ce sont des Heros ! Ce sont eux qui ont toujours le haut bout dans les Livres , & qui battent infailliblement les autres.

P L U T O N.

Nomme-m'en par plaisir quelques-uns.

D I O G E N E.

Volontiers. Orondate , Spitridate , Alcamène , Mélinte , Britomare , Merindor , Artaxandre , &c.

P L U T O N.

Et tous ces Heros-là , ont-ils fait vœu comme les autres de ne jamais s'entretenir que d'Amour ?

DI O G E N E.

Cela feroit beau qu'ils ne l'eussent pas fait. Et de quel droit se diroient-ils Heros, s'ils n'étoient point amoureux? N'est-ce pas l'Amour qui fait aujourd'hui la vertu héroïque?

P L U T O N.

Quel est ce grand Innocent, qui va des derniers, & qui a la Mollesse peinte sur le visage? Comment t'appelles-tu?

A S T R A T E.

(1) Je m'appelle Astrate.

P L U T O N.

Que viens-tu chercher ici?

A S T R A T E.

Je veux voir la Reine.

P L U T O N.

Mais admirez cet impertinent. Ne diriez vous pas que j'ai une Reine, que je garde ici dans une boîte, & que je montre à tous ceux qui la veulent voir? Qu'es-tu, toi? As-tu jamais été?

A S T R A T E.

Oüi-da, j'ai été, & il y a un Historien Latin qui dit de moi en propres termes; *Astratus vixit*; Astrate a vécu.

P L U T O N.

Est-ce là tout ce qu'on trouve de toi dans l'Histoire?

A S T R A T E.

Oüi; & c'est sur ce bel argument, qu'on a composé une Tragédie intitulée du nom d'ASTRATE; où les passions tragiques sont maniées si adroitement, que les Spectateurs y rient à gorge déployée depuis le commencement jusqu'à la fin, tandis que moi j'y pleure toujours, ne pouvant obtenir que

(1) Je m'appelle Astrate] tel de Bourgogne, l'Astrate
Dans le tems que l'Auteur fit de M. Quinault, & l'Ostorius de l'Abbé de Pure.

l'on m'y montre une Reine, dont je suis passionné-
ment épris.

PLUTON.

Ho bien , va-t-en dans ces Galeries voir si cette
Reine y est. Mais quel est ce grand mal-bâti de Ro-
main qui vient après ce chaud Amoureux ? Peut-on
savoir son nom.

O S T O R I U S.

Mon nom est Ostorius.

PLUTON.

Je ne me souviens point d'avoir jamais nulle part
lû ce nom-là dans l'histoire.

O S T O R I U S.

Il y est pourtant. L'Abbé de Pure assure qu'il l'y a
lû.

PLUTON.

Voilà un merveilleux garand. Mais , dis-moi ,
appuié de l'Abbé de Pure , comme tu es , as-tu fait
quelque figure dans le Monde ? T'y a-t-on jamais
vû ?

O S T O R I U S.

Ouï-da ; & à la faveur d'une pièce de Théâtre ;
que cet Abbé a faite de moi , on m'a vû à l'Hôtel
de Bourgogne.

PLUTON.

Combien de fois ?

O S T O R I U S.

Eh , une fois.

PLUTON.

Retourne-t-y en.

O S T O R I U S.

Les Comédiens ne veulent plus de moi.

PLUTON.

Crois-tu que je m'accommode mieux de toi
qu'eux ? Allons déloge d'ici au plus vite , & va te
confiner dans mes Galeries. Voici encore une Hé-
roïne , qui ne se hâte pas trop , ce me semble , de
s'en aller. Mais je lui pardonne. Car elle me paroît

si lourde de sa personne , & si pesamment armée ,
que je vois bien que c'est la difficulté de marcher ,
plûtôt que la répugnance à m'obéir , qui l'empêche
d'aller plus vite. Qui est-elle ?

D I O G E N E.

Pouvez-vous ne pas reconnoître la Pucelle d'Or-
leans ?

P L U T O N.

C'est donc là cette vaillante fille , qui délivra la
France du joug des Anglois.

D I O G E N E.

C'est elle-même.

P L U T O N.

Je lui trouve la physionomie bien platte , & bien
peu digne de tout ce qu'on dit d'elle.

D I O G E N E.

Elle rouffe , & s'approche de la Balustrade. Ecou-
tons. C'est assurément une harangue qu'elle vous
vient faire , & une harangue en Vers. Car elle ne
parle plus qu'en Vers.

P L U T O N.

A-t-elle du talent pour la Poésie ?

D I O G E N E.

Vous l'allez voir.

L A P U C E L L E.

(1) O grand Prince , que grand dès cette heure
j'appelle ,

Il est vrai , le respect sert de bride à mon zèle :

Mais ton illustre aspect me redouble le cœur ,

Et me le redoublant , me redouble la peur.

A ton illustre aspect mon cœur se sollicite ,

Et grim pant contre mont la dure Terre quitte.

(1) O grand Prince , que | Poëme de la Pucelle.
grand , &c.] Vers extraits du |

*O que n'ai-je le ton deormais assez fort ,
 Pour aspirer à toi sans te faire de tort !
 Pour toi puisse-je avoir une mortelle pointe ,
 Vers où l'épaule gauche à la gorge est conjointe ;
 Que le coup brisât l'os , & fit pleuvoir le sang
 De la Temple , du dos , de l'épaule & du flanc.*

PLUTON.

Quelle langue vient-elle de parler ?

DIOGENE.

Belle demande ! François.

PLUTON.

Quoi ! c'est du François qu'elle a dit ? Je croïois
 que ce fût du bas-Breton , ou de l'Allemand. Qui
 lui a appris cet étrange François-là ?

DIOGENE.

(1) C'est un Poète, chez qui elle a été en pen-
 sion quarante ans durant.

PLUTON.

Voilà un Poète qui l'a bien mal élevée.

DIOGENE.

Ce n'est pas manque d'avoir été bien païé , & d'a-
 voir exactement touché ses pensions.

PLUTON.

Voilà de l'argent bien mal employé. Hé , Pucelle
 d'Orleans, pourquoi vous êtes vous chargé la mé-
 moire de ces grands vilains mots, vous qui ne son-
 giez autrefois qu'à délivrer votre patrie , & qui
 n'aviez d'objet que la gloire ?

LA PUCELLE.

La gloire ?

*Un seul endroit y mène ; & de ce seul endroit
 Droite & roide . . .*

(1) C'est un Poète.] Chapelain.

PLUTON.

Ah ! Elle m'écorche les oreilles.

LA PUCELLE.

Droite & roide est la côte , & le sentier étroit ;

PLUTON.

Quels Vers, juste Ciel ! Je n'en puis pas entendre prononcer un , que ma tête ne soit prête à se fendre.

LA PUCELLE.

*De flèches toutefois aucune ne l'atteint
Ou pourtant l'atteignant, de son sang ne se teint.*

PLUTON.

Encore. J'avouë que de toutes les Heroïnes qui ont paru en ce lieu , celle-ci me paroît beaucoup la plus insupportable. Vraiment elle ne prêche pas la tendresse. Tout en elle n'est que dureté & que sécheresse , & elle me paroît plus propre à glacer l'ame, qu'à inspirer l'amour.

DIogene.

Elle en a pourtant inspiré au vaillant Dunois.

PLUTON.

Elle ? inspirer de l'amour au cœur de Dunois ?

DIogene.

Oui assurément ,

*Au grand cœur de Dunois , le plus grand de la
Terre ,*

*Grand cœur, qui dans lui sent deux grands A-
mours enserre.*

Mais il faut savoir quel Amour. Dunois s'en explique ainsi lui-même en un endroit du Poëme fait pour cette merveilleuse fille.

*Pour ces célestes yeux , pour ce front magnanime ;
 Je n'ai que du respect , je n'ai que de l'estime :
 Je n'en souhaite rien ; & si j'en suis Amant ,
 D'un Amour sans desir je l'aime seulement.
 Et soit. Consumons nous d'une flamme si belle.
 Brûlons en holocauste aux yeux de la Pucelle.*

Ne voila-t-il pas une passion bien exprimée , & le mot d'holocauste n'est-il pas tout-à-fait bien placé dans la bouche d'un Guerrier comme Dunois ?

P L U T O N.

Sans doute ; & cette Vertueuse Guerriere peut innocemment , avec de tels Vers , aller tout de ce pas , si elle veut , inspirer un pareil Amour à tous les Heros qui sont dans ces Galeries. Je ne crains pas que cela leur amollisse l'ame. Mais du reste qu'elle s'en aille. Car je tremble qu'elle ne me veuille encore réciter quelques-uns de ses Vers , & je ne suis pas résolu de les entendre. La voilà enfin partie. Je ne vois plus ici aucun Heros , ce me semble. Mais non , Je me trompe. En voici encore un qui demeure immobile derriere cette porte. Vraisemblablement il n'a pas entendu que je voulois que tout le monde sortît. Le connois-tu , Diogene.

D I O G E N E.

(1) C'est Pharamond , le premier Roi des François.

P L U T O N.

Que dit-il ? il parle en lui-même.

P H A R A M O N D.

Vous le savez bien , divine Rosemonde , que pour vous aimer je n'attendis pas que j'eusse le bonheur de vous connoître , & que c'est sur le seul récit de vos charmes , fait par un de mes rivaux , que je devins si ardemment épris de vous.

(1) C'est Pharamond , le premier Roi , &c. Critique de Pharamond , Roman de la Calprenède.

P L U T O N.

Il semble que celui-ci soit devenu amoureux avant que de voir sa Maîtresse.

D I O G E N E.

Assurément, il ne l'avoit point vuë.

P L U T O N.

Quoi ? il est devenu amoureux d'elle sur son portrait ?

D I O G E N E.

Il n'avoit pas même vû son portrait.

P L U T O N.

Si ce n'est là une vraie folie, je ne sçai pas ce qui peut l'être. Mais dites-moi, vous, amoureux Pharamond, n'êtes-vous pas content d'avoir fondé le plus florissant Royaume de l'Europe, & de pouvoir compter au rang de vos Successeurs le Roi qui y régné aujourd'hui ? Pourquoi vous êtes-vous allé mal-à-propos embarrasser l'esprit de la Princesse Rosemonde ?

P H A R A M O N D.

Il est vrai, Seigneur. Mais l'amour....

P L U T O N.

Ho ! l'amour ! l'amour ! Va exagérer, si tu veux, les injustices de l'amour dans mes galeries. Mais pour moi, le premier qui m'en viendra encore parler, je lui donnerai de mon sceptre tout au travers du visage. En voilà un qui entre. Il faut que je lui casse la tête.

M I N O S.

Prenez garde à ce que vous allez faire. Ne voyez-vous pas que c'est Mercure ?

P L U T O N.

Ah, Mercure ! je vous demande pardon. Mais ne venez-vous point aussi me parler d'amour ?

M E R C U R E.

Vous sçavez bien que je n'ai jamais fait l'amour pour moi-même. La vérité est que je l'ai fait quelquefois pour mon pere Jupiter, & qu'en sa faveur

autrefois j'endormis si bien le bon Argus, qu'il ne s'est jamais réveillé. Mais je viens vous apporter une bonne nouvelle. C'est qu'à peine l'artillerie que je vous amène a paru, que vos ennemis se sont rangés dans le devoir. Vous n'avez jamais été Roi plus paisible de l'Enfer que vous l'êtes.

P L U T O N.

Divin Messager de Jupiter, vous m'avez rendu la vie. Mais au nom de notre proche parenté, dites-moi, vous qui êtes le Dieu de l'éloquence, comment vous avez souffert qu'il se soit glissé dans l'un & dans l'autre monde une si impertinente manière de parler que celle qui règne aujourd'hui, sur tout en ces Livres qu'on appelle Romans; & comment vous avez permis que les plus grands Héros de l'Antiquité parlassent ce langage.

M E R C U R E.

Hélas! Apollon & moi, nous sommes des Dieux qu'on n'invoque presque plus, & la plupart des Ecrivains d'aujourd'hui ne connoissent pour leur véritable patron qu'un certain Phébus, qui est bien le plus impertinent personnage qu'on puisse voir. Du reste je viens vous avertir qu'on vous a joué une pièce.

P L U T O N.

Une pièce à moi! Comment?

M E R C U R E.

Vous croyez que les vrais Héros sont venus ici?

P L U T O N.

Affurément je le crois, & j'en ai de bonnes preuves, puisque je les tiens encore ici tous renfermés dans les galeries de mon Palais.

M E R C U R E.

Vous sortirez d'erreur, quand je vous dirai que c'est une troupe de faquins, ou plutôt de fantômes chimériques, qui n'étant que de fades copies de beaucoup de personnages modernes, ont eu pourtant l'audace de prendre le nom des plus grands Héros de l'Antiquité, mais dont la vie a été fort cour-

te , & qui errent maintenant sur les bords du Co-cyte & du Styx. Je m'étonne que vous y ayez été trompé. Ne voyez-vous pas que ces gens-là n'ont nul caractère de Héros ? Tout ce qui les soutient aux yeux des hommes , c'est un certain oripeau , & un faux clinquant de paroles , dont les ont habillés ceux qui ont écrit leur vie , & qu'il n'y a qu'à leur ôter pour les faire paroître tels qu'ils sont. J'ai même amené des Champs Elisées , en venant ici , un François pour les reconnoître quand ils seront dépouillés. Car je me persuade que vous consentirez sans peine qu'ils le soient.

P L U T O N.

J'y consens si bien , que je veux que sur le champ la chose ici soit exécutée. Et pour ne point perdre de temps , Gardes , qu'on les fasse de ce pas sortir tous de mes Galeries par les portes dérobées , & qu'on les amène tous dans la grande Place. Pour nous , allons nous mettre sur le Balcon de cette fenêtre basse , d'où nous pourrons les contempler , & leur parler tout à notre aise. Qu'on y porte nos sièges. Mercure , mettez-vous à ma droite ; & vous , Minos , à ma gauche : & que Diogène se tienne derrière nous.

M I N O S.

Les voilà qui arrivent en foule.

P L U T O N.

Y sont-ils tous ?

U N G A R D E.

On n'en a laissé aucun dans les Galeries.

P L U T O N.

Accourez donc , vous tous , fidèles exécuteurs de mes volontés , Spectres , Larves , Démon , Furies , Milices infernales que j'ai fait assembler. Qu'on m'entoure tous ces prétendus Héros , & qu'on me les dépouille.

C Y R U S

Quoi , vous ferez dépouiller un Conquérant comme moi ?

Hé de grace , généreux Cyrus , il faut que vous passiez le pas.

H O R A T I U S C O C L È S.

Quoi ! un Romain comme moi , qui a défendu lui seul un pont contre toutes les forces de Porfenna ? Vous ne le considerez pas plus qu'un coupeur de bourse.

P L U T O N.

Je m'en vais te faire chanter.

A S T R A T E.

Quoi un Galant aussi tendre & aussi passionné que moi , vous le ferez maltraiter ?

P L U T O N.

Je m'en vais te faire voir la Reine. Ah ! les voilà dépouillés.

M E R C U R E.

Où est le François que j'ai amené ?

L E F R A N C O I S.

Me voilà , Seigneur. Que souhaitez-vous ?

M E R C U R E.

Tien ; regarde bien tous ces gens-là ; les connois-tu ?

L E F R A N C O I S.

Si je les connois ? Hé , ce sont tous des Bourgeois de mon quartier. Bon jour , Madame Lucrèce. Bon jour , M. Brutus. Bonjour , Mademoiselle Clélie. Bon jour , M. Horatius Coclès.

P L U T O N.

Tu vas voir accommoder tes Bourgeois de toutes pièces. Allons , qu'on ne les épargne point ; & qu'après qu'ils auront été abondamment fustigés , on me les conduise tous sans différer droit aux bords du Fleuve de Léthé. Puis lorsqu'ils y seront arrivés , qu'on me les jette tous la tête la première dans l'endroit du Fleuve le plus profond , eux , leurs billers doux , leurs Lettres galantes , leurs Vers passionnés , avec tous les nombreux volumes , ou pour mieux

dire, les monceaux de ridicule papier, où sont écrites leurs histoires. Marchez donc, faquins, autrefois si grands Héros. Vous voilà arrivés à votre fin, ou pour mieux dire, au dernier Acte de la Comédie que vous avez jouée si peu de tems.

C H O E U R D E H E R O S,

s'en allant chargés d'écourgées.

Ah ! La Calprenède ! Ah ! Scuderi !

P L U T O N.

Hé, que ne les tiens-je ! Que ne les tiens-je ! Ce n'est pas tout, Minos. Il faut que vous vous en alliez tout de ce pas donner ordre que la même justice se fasse sur tous leurs pareils dans les autres Provinces de mon Royaume.

M I N O S.

Je me charge avec plaisir de cette commission.

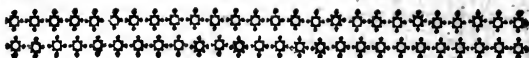
M E R C U R E.

Mais voici les véritables Héros qui arrivent, & qui demandent à vous entretenir. Ne voulez-vous pas qu'on les introduise ?

P L U T O N.

Je serai ravi de les voir. Mais je suis si fatigué des sottises que m'ont dites tous ces impertinens usurpateurs de leurs noms, que vous trouverez bon qu'avant tout j'aïlle faire un somme.





(1) ARRÊT BURLESQUE,

*Donné en la Grand'Chambre du Parnasse, en faveur des
Maîtres-ès-Arts, Médecins & Professeurs de l'Uni-
versité (2) de Stagire, au Pays des Chimeres, pour
le maintien de la Doctrine d'Aristote.*

VEU par la Cour la Requête présentée par les
Régens, Maîtres-ès-Arts, Docteurs & Profes-
seurs de l'Université, tant en leurs noms, que com-

(1) L'Université de Paris vouloit présenter Requête au Parlement pour empêcher qu'on enseignât la Philosophie de Descartes. On en parla même à M. le P. P. de Lamignon, qui dit un jour à M. Despreaux, en s'entretenant familièrement avec lui, qu'il ne pourroit se dispenser de donner un Arrêt conforme à la Requête de l'Université. Sur cela, M. Despreaux imagina cet Arrêt burlesque, & le composa avec le secours de M. Bernier & de M. Racine, qui fournirent chacun leurs pensées. M. Dongouis, neveu de l'Auteur, & Greffier de la Grand'Chambre; y eut aussi beaucoup de part, sur tout pour le stile & les termes de pratique qu'il entendoit mieux qu'eux. Quelque tems après, M. Dongois donnant à signer à M. le P. Président ses expéditions qu'il avoit laissé amasser exprès pendant deux jours, y joignit

l'Arrêt burlesque, pour tâcher de surprendre ce Magistrat, & le lui faire signer avec les autres. Mais ce Magistrat s'en aperçut : & comme il étoit extrêmement doux & familier avec ceux qu'il aimoit, il fit semblant de le jeter au nez de M. Dongois, en lui disant : *A d'autres. Voilà un tour de Despreaux.* Il le lut avec grand plaisir : Il en rit plusieurs fois avec l'Auteur ; & il convenoit que cet Arrêt burlesque l'avoit empêché d'en donner un sérieux, qui auroit apprêté à rire à tout le monde.

La Requête de l'Université ne parut point. Bernier en fit une autre sur le modèle de l'Arrêt ; mais notre Auteur n'en faisoit pas grand cas. On la peut voir imprimée dans le *Ménagiana*, Tome 4. pag. 271. de l'édition de 1715.

(1) *De Stagire.*] Ville de Macédoine, sur la Mer Egée, & Patrie d'Aristote.

me tuteurs & défenseurs de la Doctrine de Maître *en blanc*, Aristote, ancien Professeur Royal en Grec dans le Collège du Lycée, & Précepteur du feu Roi de querelleuse mémoire Alexandre dit le Grand, acquereur de l'Asie, Europe, Afrique & autres lieux; Contenant que depuis quelques années, une inconnue nommée la Raison, auroit entrepris d'entrer par force dans les Ecoles de ladite Université, & pour cet effet à l'aide de certains Quidams factieux, prenant les surnoms de Cassendistes, Cartésiens, Malebranchistes & Pourchotistes, gens sans aveu, se seroit mise en état d'en expulser ledit Aristote, ancien & paisible possesseur desdites Ecoles, contre lequel, Elle & ses Consorts auroient déjà publié plusieurs Livres, Traités, Dissertations & Raisonnemens difamatoires, voulant assujettir ledit Aristote à subir devant Elle l'examen de sa doctrine; ce qui seroit directement opposé aux Loix, Us & Coutumes de ladite Université, où ledit Aristote auroit toujours été reconnu pour Juge sans appel & non comptable de ses opinions. Que même sans l'aveu d'icelui, Elle auroit changé & innové plusieurs choses en & au-dedans de la nature, ayant ôté au cœur la prérogative d'être le principe des nerfs, que ce Philosophe lui avoit accordée libéralement, & de son bon gré, & laquelle Elle auroit cédée & transportée au cerveau. Et ensuite, par une procédure nulle de toute nullité, auroit attribué audit cœur la charge de recevoir le Chile, appartenant ci-devant au Foye; comme aussi de faire voiturier le sang par tout le corps, avec plein pouvoir audit sang d'y vaguer, errer & circuler impunément par les veines & arteres, n'ayant autre droit ni titre pour faire lesdites vexations que la seule expérience, dont le témoignage n'a jamais été reçu dans lesdites Ecoles. Auroit aussi attenté ladite Raison, par une entreprise inouïe, de déloger le feu de la plus haute région du Ciel, & prétendu qu'il n'avoit là aucun domicile, nonob-

stant les certificats dudit Philosophe, & les visites & descentes faites par lui sur les lieux. Plus par un attentat & voye de fait énorme contre la Faculté de Médecine, se seroit ingérée de guérir, & auroit réellement & de fait guéri quantité de fièvres intermittentes, comme tierces, double-tierces, quartes, triple-quartes, & même continuës, avec vin pur, poudres, écorce de Quinquina, & autres drogues inconnuës audit Aristote, & à Hippocrate son devancier; & ce sans saignée, purgation ni évacuation précédentes; ce qui est non seulement irrégulier, mais tortionnaire & abusif; ladite Raison n'ayant jamais été admise ni aggrégée au Corps de ladite Faculté, & ne pouvant par conséquent consulter avec les Docteurs d'icelle, ni être consultée par eux, comme elle ne l'a en effet jamais été. Nonobstant quoi, & malgré les plaintes & oppositions réitérées des Sieurs (1) Blondel, Courtois, Denyau, & autres défenseurs de la bonne Doctrine, elle n'auroit pas laissé de se servir toujours desdites drogues, ayant eu la hardiesse de les employer sur les Médecins mêmes de ladite Faculté, dont plusieurs, au grand scandale des règles, ont été guéris par lesdits remèdes. Ce qui est d'un exemple très-dangereux, & ne peut avoir été fait que par mauvaises voyes, sortilèges & pactes avec le diable. Et non contente de ce, auroit entrepris de diffamer & de bannir des Ecoles de Philosophie les Formalités, Matérialités, Entités, Identités, Virtualités, Eccéités, Pétréités, Polycarpéités, & autres Etres imaginaires, tous enfans & ayans cause de défunt Maître Jean Scot leur père. Ce qui porteroit un préjudice notable, & causeroit la totale subversion de la Philosophie Scolastique, dont

(1) *Blondel, Courtois, Denyau.*] Médecins de la Faculté de Paris. *Blondel* a écrit que la vertu du Quinquina venoit des pactes que les Amé-

ricains ont faits avec le Diable. *Courtois* aimoit fort la saignée. *Denyau* nioit la circulation du sang.

elles font tout le mystere, & qui tire d'elles toute sa subsistance, s'il n'y étoit par la Cour pourvû. Vû les libelles intitulés Physique de Rohault, Logique de Port-Royal, Traités du Quinquina, même l'*Adversus Aristoteleos* de Gassendi, & autres pièces attachées à ladite Requête, Signée CHICANEAU, Procureur de ladite Université. Oûi le rapport du Conseiller Commis. Tout considéré,

LA COUR ayant égard à ladite Requête, a maintenu & gardé, maintient & garde ledit Aristote en la pleine & paisible possession & jouissance desdites Ecoles. Ordonne qu'il sera toujours suivi & enseigné par les Régens, Docteurs, Maîtres-ès-Arts & Professeurs de ladite Université : sans que pour ce ils soient obligés de le lire, ni de sçavoir sa langue & ses sentimens. Et sur le fond de sa doctrine, les renvoye à leurs cahiers. Enjoint au Cœur de continuer d'être le principe des nerfs, & à toutes personnes, de quelque condition & profession qu'elles soient, de le croire tel, nonobstant toute expérience à ce contraire. Ordonne pareillement au Chyle d'aller droit au Foye sans plus passer par le cœur, & au Foye de le recevoir. Fait défenses au Sang d'être plus vagabond, errer, ni circuler dans le corps, sous peine d'être entièrement livré & abandonné à la Faculté de Médecine. Défend à la Raison, & à ses adhérens, de plus s'ingérer à l'avenir de guérir les fièvres tierces, double-tierces, quartes, triple-quartes ni continuës par mauvais moyens & voyes de fortifégés, comme vin pur, poudre, écorce de Quinquina, & autres drogues non approuvées ni connues des Anciens. Et en cas de guérison irréguliere par icelles drogues, permet aux Médecins de ladite Faculté, de rendre, suivant leur méthode ordinaire, la fièvre aux malades, avec casse, séné, sirops, juleps, & autres remèdes propres à ce ; & de remettre lesdits malades en tel & semblable état qu'ils étoient auparavant ; pour être ensuite traités selon les ré-

gles ; & s'ils n'en réchappent , conduits du moins en l'autre monde suffisamment purgés & évacués. Remet les Entités, Identités, Virtualités , Eccéités, & autres pareilles formules Scotistes , en leur bonne fâme & renommée. A donné acte aux Sieurs Blondel , Courtois & Denyau de leur opposition au bon sens. A réintégré le feu dans la plus haute région du Ciel , suivant & conformément aux descentes faites sur les lieux. Enjoint à tous Régens, Maîtres-ès-Arts & Professeurs, d'enseigner comme ils ont accoutumé, & de se servir pour raison de ce , de tels raisonnemens qu'ils aviseront bon être ; & aux Répétiteurs , Hibernois & autres leurs Suppôts, de leur prêter main-forte, & de courir sus aux Contrevenans, à peine d'être privés du droit de disputer sur les Prolégomènes de la Logique. Et afin qu'à l'avenir il n'y soit contrevenu , a banni à perpétuité la Raison des Ecoles de ladite Université ; lui fait défenses d'y entrer , troubler , ni inquiéter ledit Aristote en la possession & jouissance d'icelles, à peine d'être déclarée Janséniste, & amie des nouveautés. Et à cet effet sera le présent Arrêt lû & publié (1) aux Mathurins de Stagire, à la première Assemblée qui sera faite pour la Procession du Recteur, & affiché aux portes de tous les Colléges du Parnasse , & par tout où besoin sera. Fait ce trente-huitième jour d'Août onze mil six cens soixante & quinze.

Collationné avec paraphe.

(1) *Aux Mathurins de Stagire.*] Quand le Recteur de l'Université de Paris fait ses processions, l'Université s'assemble aux Mathurins.





DISCOURS

S U R

L A S A T I R E. (1)

QUAND je donnai la première fois mes Satires au Public, je m'étois bien préparé au tumulte que l'impression de mon Livre a excité sur le Parnasse. Je sçavois que la nation des Poètes, & sur tout des mauvais Poètes, est une nation farouche qui prend feu aisément; & que ces Esprits avides de loüanges, ne digèreroient pas facilement une raillerie, quelque douce qu'elle pût être. Aussi oserai-je dire à mon avantage, que j'ai regardé avec des yeux assez Stoïques les libelles diffamatoires qu'on a publiez contre moi. Quelques calomnies dont on ait voulu me noircir; quelques faux bruits qu'on ait semé de ma personne, j'ai pardonné sans peine ces petites vengeances au déplaisir d'un Auteur irrité, qui se voioit attaqué par l'endroit le plus sensible d'un Poète, je veux dire par ses ouvrages.

Mais j'avoue que j'ai été un peu surpris du chagrin bizarre de certains Lecteurs, qui, au lieu de se divertir d'une querelle du Parnasse, dont ils pouvoient être spectateurs indifferens, ont mieux aimé prendre parti & s'affliger avec les Ridicules, que de se réjouir avec les honnêtes gens. C'est pour les consoler que j'ai composé ma neuvième Satire, où je pense avoir montré assez clairement, que sans blesser l'Etat, ni sa conscience, on peut trouver de

(1) Ce Discours parut la | la Satyre IX.
première fois en 1668. avec |

méchans Vers méchans, & s'ennuier de plein droit à la lecture d'un sot Livre. Mais puisque ces Messieurs ont parlé de la liberté que je me suis donnée de nommer, comme d'un attentat inouï & sans exemples, & que des exemples ne se peuvent pas mettre en rimes, il est bon d'en dire ici un mot, pour les instruire d'une chose qu'eux seuls veulent ignorer; & leur faire voir qu'en comparaison de tous mes Confreres les Satiriques, j'ai été un Poète fort retenu.

Et pour commencer par Lucilius inventeur de la Satire, quelle liberté, ou plutôt, quelle licence ne s'est-il point donnée dans ses Ouvrages? Ce n'étoit pas seulement des Poètes & des Auteurs qu'il attaquoit: c'étoit des gens de la première qualité de Rome; c'étoit des personnes Consulaires. Cependant Scipion & Lélius ne jugèrent pas ce Poète, tout déterminé Rieur qu'il étoit, indigne de leur amitié; & vrai-semblablement dans les occasions ils ne lui refusèrent pas leurs conseils sur ses Ecrits, non plus qu'à Terence. Ils ne s'avisèrent point de prendre le parti de Lupus & de Métellus, qu'il avoit joüiez dans ses Satires; & ils ne crurent pas lui donner rien du leur, en lui abandonnant tous les Ridicules de la République.

num Lælius, aut qui

*Duxit ab oppressâ meritum Cartagine nomen,
Ingenio offensi aut læso deluère Metello,
Famosisve Lupo cooperto versibus?*

En effet Lucilius n'épargnoit ni petits ni grands: & souvent des Nobles & des Patriciens, il descendoit jusqu'à la lie du peuple:

Primores populi arripuit, populumque tributim.

On me dira que Lucilius vivoit dans une République, où ces sortes de libertez peuvent être per-

mises. Voïons donc Horace, qui vivoit sous un Empereur, dans les commencemens d'une Monarchie, où il est bien plus dangereux de rire qu'en un autre tems. Qui ne nomme-t-il point dans ses Satires ? & Fabius le grand Causeur, & Tigellius le fantafque, & Nasidiénus le ridicule, & Nomentanus le débauché, & tout ce qui vient au bout de sa plume. On me répondra que ce sont des noms supposez. O la belle réponse ! comme si ceux qu'il attaque n'étoient pas des gens connus d'ailleurs : comme si l'on ne savoit pas que Fabius étoit un Chevalier Romain, qui avoit composé un livre de Droit : que Tigellius fut en son tems un Musicien cheri d'Auguste : que Nasidiénus Rufus étoit un Ridicule célèbre dans Rome : que Cassius Nomentanus étoit un des plus fameux débauchez de l'Italie. Certainement il faut que ceux qui parlent de la sorte, n'aient pas fort lû les Anciens, & ne soient pas fort instruits des affaires de la Cour d'Auguste. Horace ne se contente pas d'appeller les gens par leur nom : il a si peur qu'on ne les méconnoisse, qu'il a soin de rapporter jusqu'à leur surnom, jusqu'au métier qu'ils faisoient, jusqu'aux Charges qu'ils avoient exercées. Voiez par exemple, comme il parle d'Aufidius Luscius, Préteur de Fondi :

*Fundos Aufidio Lusco Prætoræ libenter
Linquimus, insani videntes præmia Scribæ,
Prætextam & latum clavum, &c.*

Nous abandonnâmes, dit-il, avec joie le bourg de Fondi, dont étoit Préteur un certain Aufidius Luscius ; mais ce ne fut pas sans avoir bien ri de la folie de ce Préteur, auparavant Commis, qui faisoit le Sénateur & l'Homme de qualité. Peut-on désigner un homme plus précisément ; & les circonstances seules ne suffisoient-elles pas pour le faire reconnoître ? On me dira peut-être, qu'Aufidius étoit mort alors ; mais

Horace parle là d'un voiage fait depuis peu. Et puis, comment mes censeurs répondront-ils à cet autre passage ?

*Turgidus Alpinus jugulat dum Memnona, dumque
Diffingit Rheni luteum caput, hæc ego ludo.*

Pendant, dit Horace, que ce Poète enflé d'Alpinus, égorge Memnon dans son Poème, & s'embourbe dans la description du Rhin, je me joue en ces Satires. Alpinus vivoit donc du tems qu'Horace se joüoit en ces Satires; & si Alpinus en cet endroit est un nom supposé, l'Auteur du Poème de Memnon pouvoit-il s'y méconnoître ? Horace, dira-t-on, vivoit sous le règne du plus poli de tous les Empereurs : mais vivons-nous sous un règne moins poli ? Et veut-on qu'un Prince, qui a tant de qualités communes avec Auguste, soit moins dégouté que lui des méchans livres, & plus rigoureux envers ceux qui les blâment ?

Examinons pourtant Perse, qui écrivoit sous le règne de Neron. Il ne raille pas simplement les Ouvrages des Poètes de son tems : il attaque les Vers de Neron même. Car enfin tout le monde sçait, & toute la Cour de Neron le savoit, que ces quatre Vers, *Torva Mimalloneis*, &c. dont Perse fait une raillerie si amère dans sa première Satire, étoient des Vers de Neron. Cependant on ne remarque point que Neron, tout Neron qu'il étoit, ait fait punir Perse ; & ce Tiran, ennemi de la Raison, & amoureux, comme on sçait de ses Ouvrages, fut assez galant homme pour entendre raillerie sur ses Vers, & ne crut pas que l'Empereur, en cette occasion, dût prendre les intérêts du Poète.

Pour Juvénal, qui florissoit sous Trajan, il est un peu plus respectueux envers les grands Seigneurs de son siècle. Il se contente de répandre l'amertume de ses Satires sur ceux du règne précédent : mais à l'égard

l'égard des Auteurs, il ne les va point chercher hors de son siècle. A peine est-il entré en matière, que le voilà en mauvaise humeur contre tous les Ecrivains de son tems. Demandez à Juvénal ce qui l'oblige de prendre la plume. C'est qu'il est las d'entendre & la *Théséide* de Codrus, & l'*Oreste* de celui-ci, & le *Telephe* de cet autre, & tous les Poètes enfin, comme il dit ailleurs, qui récitoient leurs Vers au mois d'Août, *ex Augusto recitantes mense Poëtas*. Tant il est vrai que le droit de blâmer les Auteurs est un droit ancien, passé en coutume parmi tous les Satiriques, & souffert dans tous les siècles. Que s'il faut venir des anciens aux modernes; Regnier qui est presque notre seul Poète Satirique, a été véritablement un peu plus discret que les autres. Cela n'empêche pas néanmoins qu'il ne parle hardiment de Gallet, ce célèbre joüeur, qui *assignoit ses créanciers sur sept & quatorze*; & du Sieur de Provins, qui *avoit changé son balandran en manteau court*; & du Cousin, qui *abandonnoit sa maison de peur de la réparer*; & de Pierre du Puis, & de plusieurs autres.

Que répondront à cela mes Censeurs? Pour peu qu'on les presse, ils chasseront de la République des Lettres tous les Poètes Satiriques, comme autant de perturbateurs du repos public. Mais que diront-ils de Virgile, le sage, le discret Virgile, qui dans une Eglogue, où il n'est pas question de Satire, tourne d'un seul Vers deux Poètes de son tems en ridicule?

Qui Bavius non odit, amet tua carmina, Mævi:

dit un Berger satirique dans cette Eglogue. Et qu'on ne me dise point que Bavius & Mævius en cet endroit sont des noms supposés: puisque ce seroit donner un trop cruel démenti au docte Servius, qui assure positivement le contraire. En un mot qu'ordonneront mes Censeurs de Catulle, de Martial & de tous les Poètes de l'Antiquité, qui n'en ont

pàs usé avec plus de discrétion que Virgile ? Que penseront-ils de Voiture , qui n'a point fait conscience de rire aux dépens du célèbre Neuf - Germain , quoi qu'également recommandable par l'antiquité de sa barbe , & par la nouveauté de sa Poësie ? Le banniront-ils du Parnasse , lui & tous les Poètes de l'Antiquité , pour établir la sûreté des Sots & des Ridicules ? Si cela est , je me consolerais aisément de mon exil. Il y aura du plaisir d'être relegué en si bonne compagnie. Raillerie à part , ces Messieurs veulent-ils être plus sages que Scipion & Lélius , plus délicats qu'Auguste , plus cruels que Neron ? Mais eux qui sont si rigoureux envers les Critiques , d'où vient cette clémence qu'ils affectent pour les méchans Auteurs ? Je vois bien ce qui les afflige : ils ne veulent pas être détrompés. Il leur fâche d'avoir admiré sérieusement des Ouvrages que mes Satires exposent à la risée de tout le monde , & de se voir condamnés à oublier dans leur vieillesse , ces mêmes Vers qu'ils ont autrefois appris par cœur comme des chefs - d'œuvres de l'Art. Je les plains sans doute : mais quel remède ? Faudra-t-il , pour s'accommoder à leur goût particulier , renoncer au sens commun ? Faudra-t-il applaudir indifféremment à toutes les impertinences qu'un ridicule aura répandues sur le papier ? Et au lieu (1) qu'en certains pays on condamnoit les méchans Poètes à effacer leurs Ecrits avec la langue , les livres deviendront-ils désormais un asyle inviolable , où toutes

(1) *En certains pays.*] A Lyon , dans un Temple célèbre , que les soixante Nations des Gaules firent bâtir en l'honneur de l'Empereur Auguste , au confluent du Rhône & de la Saône , dans l'endroit où est à présent l'Abbaye d'Ainai. L'Empereur Caligula y institua des Jeux , & y fonda des prix pour les disputes

d'Eloquence & de Poësie , qui s'y faisoient en Langue Grecque & en Langue Latine ; mais il établit aussi des peines contre ceux qui ne réussiroient pas en ces sortes de disputes. Les vaincus étoient obligés de donner des prix aux vainqueurs , & de composer des discours à leur louange. Mais ceux dont les discours avoient

les sottises, auront droit de bourgeoisie ; où l'on n'osera toucher sans profanation ? J'aurois bien d'autres choses à dire sur ce sujet. Mais comme j'ai déjà traité de cette matière dans ma neuvième Satire, il est bon d'y renvoyer le Lecteur.

<p>été trouvés les plus mauvais, étoient contraints de les effacer avec la Langue, ou avec une éponge ; pour éviter d'être battus de verges, ou d'être</p>	<p>tre plongés dans le Rhône. <i>Suétone, Vie de Caligula, 20.</i> C'est à ces sortes de peines que Juvénal a fait allusion dans sa première Satire :</p>
--	---

*Palæat, ut nudis pressit qui calcibus anguem,
Ant Lugdunensẽm Rhetor dicturus ad Aram.*





REMERCIEMENT

A MESSIEURS

DE L'ACADEMIE

FRANÇOISE. (1)

MESSIEURS,

L'honneur que je reçois aujourd'hui est quelque chose pour moi de si grand, de si extraordinaire, de si peu attendu, & tant de sortes de raisons sembloient devoir pour jamais m'en exclure, que dans le moment même où je vous en fais mes remerciemens, je ne sçai encore ce que je dois croire. Est-il possible, est-il bien vrai, que vous m'aiez en effet jugé digne d'être admis dans cette illustre compagnie, dont le fameux établissement ne fait guères moins d'honneur à la mémoire du Cardinal de Ri-

(1) M. Despreaux prononça ce Discours le 3 Juillet 1684. jour auquel il fut reçu à l'Académie Française. Il s'étoit déjà agi de l'admettre dans cette Compagnie à la mort de M. Colbert; mais s'étant trouvé alors en concurrence avec le célèbre M. de la Fontaine, quelques Académiciens que M. Despreaux avoit nommés dans ses Satires, firent en sorte que la pluralité des suffrages fut pour M. de la Fontaine. Le Roi,

quoique persuadé du mérite de ce dernier, ne fut pas content qu'on l'eût préféré à M. Despreaux qu'il considéroit particulièrement. & S. M. différa son agrément pour cette nomination jusqu'à l'année suivante, que M. Despreaux fut nommé pour succéder à M. de Bezons Conseiller d'Etat. Le Roi en approuvant ce choix, confirma alors celui qu'on avoit fait de M. de la Fontaine.

cheliu, que tant de choses merueilleusesqui ont été exécutées sous son ministère? Et que penseroit ce grand Homme? Que penseroit ce (1) sage Chancelier qui a possédé après lui la Dignité de votre Protecteur, & après lequel vous avez jugé ne pouvoir choisir d'autre Protecteur que le Roi même? Que penseroient-ils, dis-je, s'ils me voioient aujourd'hui entrer dans ce Corps si célèbre, l'objet de leurs soins & de leur estime, & où par les loix qu'ils ont établies, par les maximes qu'ils ont maintenues, personne ne doit être reçu qu'il ne soit d'un merite sans reproche, d'un esprit hors du commun, en un mot, semblable à vous? Mais à qui est-ce encore que je succède dans la place que vous m'y donnez? N'est-ce pas à un Homme (2) également considérable, & par ses grands emplois, & par sa profonde capacité dans les affaires; qui tenoit une des premieres places dans le Conseil, & qui en tant d'importantes occasions a été honoré de la plus étroite confiance de son Prince; à un Magistrat non moins sage qu'éclairé, vigilant, laborieux, & avec lequel, plus je m'examine, moins je me trouve de proportion?

Je sçai bien, MESSIEURS, & personne ne l'ignore, que dans le choix que vous faites des Hommes propres à remplir les places vacantes de votre savante Assemblée, vous n'avez égard ni au rang ni à la dignité: que la politesse, le sçavoir, la connoissance des belles lettres, ouvrent chez vous l'entrée aux honnêtes gens, & que vous ne croiez point remplacer indignement un Magistrat du premier ordre, un Ministre de la plus haute élévation, en lui substituant un Poète célèbre, un Ecrivain

(1) *Ce sage Chancelier.*] M. Seguier. Après sa mort arrivée en 1671. le Roi. voulut bien se déclarer Protecteur de l'Académie Française, à la-

quelle il permit de tenir ses Assemblées au Louvre.

(2) *N'est-ce pas à un homme, &c.*] M. de Bezons (Claude Bazin) Conseiller d'Etat.

illustre par ses Ouvrages , & qui n'a souvent d'autre dignité que celle que son mérite lui donne sur le Parnasse. Mais en qualité même d'Homme de lettres , que puis-je vous offrir qui soit digne de la grace dont vous m'honorez ? Seroit-ce un foible recueil de Poësies, qu'une témérité heureuse, & quelque adroite imitation des Anciens, ont fait valoir, plutôt que la beauté des pensées, ni la richesse des expressions ? Seroit-ce une traduction si éloignée de ces grands chefs-d'œuvres que vous nous donnez tous les jours , & où vous faites si glorieusement revivre les Thucydides, les Xenophons, les Tacites, & tous ces autres célèbres Heros de la sçavante Antiquité ? Non MESSIEURS, vous connoissez trop bien la juste valeur des choses, pour pater d'un si grand prix des Ouvrages aussi médiocres que les miens, & pour m'offrir de vous-mêmes, s'il faut ainsi dire, sur un si léger fondement, un honneur que la connoissance de mon peu de mérite ne m'a pas laissé seulement la hardiesse de demander.

Quelle est donc la raison qui vous a pû inspirer si heureusement pour moi en cette rencontre ? Je commence à l'entrevoir ; & j'ose me flater que je ne vous ferai point souffrir en la publiant. La bonté qu'a eu le plus grand Prince du monde, en voulant bien que je m'emploiasse (1) avec un de vos plus illustres Ecrivains à ramasser en un corps le nombre infini de ses actions immortelles ; cette permission, dis-je, qu'il m'a donnée, m'a tenu lieu auprès de vous de toutes les qualités qui me manquent. Elle vous a entièrement déterminés en ma faveur. Oûi, MESSIEURS, quelque juste sujet qui dût pour jamais m'interdire l'entrée de votre Académie, vous n'avez pas crû, qu'il fût de votre équité de souffrir, qu'un Homme destiné à parler

(1) Avec un de vos plus illustres Ecrivains.] en 1673. Il fut nommé en 1677. avec M. Despreaux, avoit été reçu à l'Académie pour écrire l'Histoire du Roi.

de si grandes choses, fût privé de l'utilité de vos leçons, ni instruit en d'autre Ecole qu'en la vôtre. Et en cela vous avez bien fait voir, que lorsqu'il s'agit de votre auguste Protecteur, quelque autre considération qui vous pût retenir d'ailleurs, votre zèle ne vous laisse plus voir que le seul intérêt de sa gloire.

Permettez pourtant que je vous désabuse, si vous vous êtes persuadés que ce grand Prince en m'accordant cette grace, ait crû rencontrer en moi un Ecrivain capable de soutenir en quelque sorte par la beauté du stile, & par la magnificence des paroles, la grandeur de ses exploits. C'est à vous, MESSIEURS, c'est à des plumes comme les vôtres, qu'il appartient de faire de tels chefs-d'œuvres; & il n'a jamais conçu de moi une si avantageuse pensée. Mais comme tout ce qui s'est fait sous son regne tient beaucoup du miracle & du prodige, il n'a pas trouvé mauvais, qu'au milieu de tant d'Ecrivains célèbres, qui s'apprêtent à l'envi à peindre ses actions dans tout leur éclat, & avec tous les ornemens de l'éloquence la plus sublime, un Homme sans fard, & accusé plutôt de trop de sincérité que de flatterie, contribuât de son travail & de ses conseils à bien mettre en jour & dans toute la naïveté du stile le plus simple, la vérité de ses actions, qui étant si peu vraisemblables d'elles-mêmes, ont bien plus besoin d'être fidèlement écrites que fortement exprimées.

En effet MESSIEURS, lorsque des Orateurs & des Poètes, ou des Historiens même aussi entreprenans quelquefois que les Poètes & les Orateurs, viendront à déployer sur une matière si heureuse toutes les hardiesses de leur Art, toute la force de leurs expressions : Quand ils diront de LOUISE LE GRAND, à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'un fameux Capitaine de l'Antiquité, qu'il a fait seul plus d'exploits que les autres n'en

ont lû ; qu'il a pris plus de Villes que les autres Rois n'ont souhaité d'en prendre : Quand ils assureront , qu'il n'y a point de Potentat sur la terre , quelque ambitieux qu'il puisse être , qui dans les vœux secrets qu'il fait au Ciel , ose lui demander autant de prospérités & de gloire , que le Ciel en a accordé libéralement à ce Prince : Quand ils écriront , que sa conduite est maîtresse des événemens , que la Fortune n'oseroit contredire ses desseins : Quand ils le peindront à la tête de ses armées , marchant à pas de Géant au travers des fleuves & des montagnes , foudroiant les remparts , brisant les rocs , terrassant tout ce qui s'oppose à sa rencontre ; ces expressions paroîtront sans doute grandes , riches , nobles , accommodées au sujet : mais en les admirant , on ne se croira point obligé d'y ajouter foi , & la vérité sous ces ornemens pompeux , pourra aisément être desavouée ou méconnuë.

Mais lorsque des Ecrivains sans artifice , se contentant de rapporter fidèlement les choses , & avec toute la simplicité de témoins qui déposent , plutôt même que d'Historiens qui racontent , exposeront bien tout ce qui s'est passé en France depuis la fameuse Paix des Pyrénées , tout ce que le Roi a fait pour rétablir dans ses Etats l'ordre , les loix , la discipline : quand ils compteront bien toutes les Provinces que dans les guerres suivantes il a ajoutées à son Roïaume , toutes les Villes qu'il a conquises , tous les avantages qu'il a eûs , toutes les victoires qu'il a remportées sur ses Ennemis : l'Espagne , la Hollande , l'Allemagne , l'Europe entière trop foible contre lui seul , une guerre toujours féconde en prospérités , une paix encore plus glorieuse ; quand dis-je des plumes sincères , & plus soigneuses de dire vrai que de se faire admirer , articuleront bien tous ces faits disposés dans l'ordre des tems , & accompagnés de leurs véritables cir-

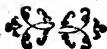
constances, qui est-ce qui en pourra disconvenir, je ne dis pas de nos Voisins, je ne dis pas de nos Alliés, je dis de nos Ennemis mêmes ? Et quand ils n'en voudroient pas tomber d'accord, leurs puissances diminuées, leurs Etats resserrés dans des bornes plus étroites, leurs plaintes, leurs jalousies, leurs fureurs, leurs invectives même ne les en convaincront-ils pas malgré eux ? Pourront-ils nier, que l'Année même où je parle, ce Prince voulant les contraindre d'accepter la Paix qu'il leur offroit pour le bien de la Chrétienté, il a tout à coup, & lors qu'ils le publioient entièrement épuisé d'argent & de forces, il a, dis-je, tout-à-coup fait sortir comme de terre dans les Pais-bas deux armées de quarante mille hommes chacune, & les y a fait subsister abondamment malgré la disette des fourrages & la sécheresse de la saison ? Pourront-ils nier, que tandis qu'avec une de ses armées il faisoit assiéger Luxembourg, lui-même avec l'autre, tenant toujours les Villes du Hainaut & du Brabant comme bloquées ; par cette conduite toute merveilleuse, ou plutôt par une espece d'enchantement, semblable à celui de (1) cette Tête si célèbre dans les Fables, dont l'aspect convertissoit les hommes en rochers, il a rendu les Espagnols immobiles spectateurs de la prise de cette place si importante, où ils avoient mis leur dernière ressource : que par un effet non moins admirable d'un enchantement si prodigieux, (2) cet opiniâtre Ennemi de sa gloire, cet industrieux Artisan de ligue & de querelles, qui travailloit depuis si long-tems à remuer contre lui toute l'Europe, s'est trouvé lui-même dans l'impuissance, pour ainsi dire, de se mouvoir ; lié de tous côtés, & réduit pour toute vengeance, à semer des libelles, à pousser des cris & des injures ?

(1) Cette Tête si fameuse.] sa gloire.] Le Prince d'Orange, Guillaume de Nassau, depuis Roi d'Angleterre.
 La Tête de Méduse.

(2) Cet opiniâtre ennemi de

Nos Ennemis, je le répète, pourront-ils nier toutes ces choses ? Pourront-ils ne pas avouer, qu'au même tems que ces merveilles s'exécutoient dans les Pais-bas, notre armée navale sur la Mer Méditerranée, après avoir forcé Alger à demander la paix, faisoit sentir à Genes, par un exemple à jamais terrible, la juste punition de ses insolences & de ses perfidies ; ensevelissoit sous les ruines de ses Palais & de ses Maisons cette superbe Ville, plus aisée à détruire qu'à humilier ? Non sans doute, nos Ennemis n'oseroient démentir des vérités si reconnues ; sur tout, lors qu'il les verront écrites avec cet air simple & naïf, & dans ce caractère de sincérité & de vraisemblance, qu'au défaut des autres choses je ne desespere pas absolument de pouvoir, au moins en partie, fournir à l'Histoire.

Mais comme cette simplicité même, toute ennemie qu'elle est de l'ostentation & du faste, a pourtant son art, sa méthode, ses agrémens ; où pourrois-je mieux puiser cet art & ces agrémens, que dans la source même de toutes les délicatesses ; dans cette Académie qui tient depuis si long-tems en sa possession tous les trésors, toutes les richesses de notre langue ? C'est donc, MESSIEURS, ce que j'espère aujourd'hui trouver parmi vous ? C'est ce que j'y viens étudier, c'est ce que j'y viens apprendre. Heureux ! si par mon assiduité à vous cultiver ; par mon adresse à vous faire parler sur ces matières, je puis vous engager à ne me rien cacher de vos connoissances & de vos secrets. Plus heureux encore ! si par mes respects, & par mes sincères soumissions, je puis parfaitement vous convaincre de l'extrême reconnoissance, que j'aurai toute ma vie de l'honneur inespéré que vous m'avez fait.





DISCOURS

SUR LE STILE

DES INSCRIPTIONS.

M. Charpentier de l'Académie Française, ayant composé des Inscriptions pleines d'emphase, qui furent mises par ordre du Roi au bas des Tableaux des Victoires de ce Prince, peints dans la grande Galerie de Versailles par M. le Brun; M. de Louvois, qui succéda à M. Colbert dans la Charge de Sur-Intendant des Bâtimens, fit entendre à Sa Majesté, que ces Inscriptions déplaisoient fort à tout le monde; & pour mieux lui montrer que c'étoit avec raison, me pria de faire sur cela un mot d'écrit qu'il pût montrer au Roi. Ce que je fis aussi-tôt. Sa Majesté lut cet Ecrit avec plaisir, & l'approuva. De sorte que la saison l'appellant à Fontainebleau, il ordonna qu'en son absence on ôtât toutes ces pompeuses déclamations de M. Charpentier, & qu'on y mit les Inscriptions simples, qui y sont; que nous composâmes presque sur le champ, M. Racine & moi, & qui furent approuvés de tout le monde. C'est cet Ecrit, fait à la prière de M. de Louvois, que je donne ici au Public.

L Es Inscriptions doivent être simples, courtes, & familières. La pompe, ni la multitude des paroles n'y valent rien, & ne sont point propres au stile grave, qui est le vrai stile des Inscriptions. Il est absurde de faire une déclamation autour d'une Médaille, ou au bas d'un Tableau; sur tout lorsqu'il s'agit d'actions comme celles du Roi, qui étant d'elles-mêmes toutes grandes & toutes mer-

veilleuses n'ont pas besoin d'être exagérées.

Il suffit d'énoncer simplement les choses pour les faire admirer. *Le passage du Rhin* dit beaucoup plus, que *le merveilleux passage du Rhin*. L'Epithète de *merveilleux* en cet endroit, bien loin d'augmenter l'action, la diminue, & sent son déclamateur qui veut grossir de petites choses. C'est à l'Inscription à dire, *voilà le passage du Rhin*; & celui qui lit, saura bien dire sans elle, *Le passage du Rhin est une des plus merveilleuses actions qui aient jamais été faites dans la guerre*. Il le dira même d'autant plus volontiers, que l'Inscription ne l'aura pas dit avant lui; les hommes naturellement ne pouvant souffrir qu'on prévienne leur jugement, ni qu'on leur impose la nécessité d'admirer ce qu'ils admireront assez d'eux-mêmes.

D'ailleurs, comme les Tableaux de la Galerie de Versailles sont des espèces d'emblèmes héroïques des actions du Roi, il ne faut dans les règles que mettre au bas du Tableau le fait historique, qui a donné occasion à l'emblème. Le Tableau doit dire le reste, & s'expliquer tout seul. Ainsi, par exemple, lorsqu'on aura mis au bas du premier Tableau. *Le Roi prend lui-même la conduite de son Royaume, & se donne tout entier aux affaires, 1661*. Il sera aisé de concevoir le dessein du Tableau, où l'on voit le Roi fort jeune, qui s'éveille au milieu d'une foule de plaisirs dont il est environné, & qui tenant de la main un timon, s'appête à suivre la gloire qui l'appelle, &c.

Au reste, cette simplicité d'Inscriptions est extrêmement du goût des Anciens, comme on le peut voir dans les Médailles, où ils se contentoient souvent de mettre pour toute explication la date de l'action qui est figurée, ou le Consulat sous lequel elle a été faite, ou tout au plus deux mots, qui apprennent le sujet de la Médaille.

Il est vrai que la Langue Latine dans cette sim-

plicité à une noblesse & une énergie ; (1) qu'il est difficile d'attraper en notre langue. Mais si l'on n'y peut atteindre, il faut s'efforcer d'en approcher ; & tout du moins ne pas charger nos Inscriptions d'un verbiage & d'une enflure de paroles, qui étant fort mauvaise par tout ailleurs, devient sur tout insupportable en ces endroits.

Ajoutez à tout cela, que ces Tableaux étant dans l'appartement du Roi, & ayant été faits par son ordre ; c'est en quelque sorte le Roi lui-même qui parle à ceux qui viennent voir sa Galerie. C'est pour ces raisons qu'on a cherché une grande simplicité dans les nouvelles Inscriptions, où l'on ne met proprement que le titre & la date, & où l'on a sur tout évité le faste & l'ostentation.

(1) *Qu'il est difficile d'attraper en notre Langue.* La raison de cela est bien expliquée dans une Lettre de l'Auteur, du 15 Mai 1705. . . . Je n'aurai pas grande peine à me déterminer là-dessus, puisque je suis entièrement déclaré pour la Langue Latine, qui est extrêmement propre, à mon avis, pour les Inscriptions, à cause de ses Abstractions absolus : au lieu que la Langue Française, en de pareilles occasions, traîne & languit par ses Gérondifs incommodes, & par ses Verbes auxiliaires, où elle est indispensablement assujettie, & qui sont toujours

les mêmes. Ajoutez, qu'ayant besoin, pour plaire, d'être soutenue, elle n'admet point cette simplicité majestueuse du Latin ; & pour peu qu'on l'orne, on donne dans un certain Phébus qui la rend fôte & fade. En effet, Monsieur, voyez, par exemple, quelle comparaison il y auroit entre ces mots qui me viennent au bout de la plume : *Regia Familiâ Urbem invivente* ; & ceux-ci : *La Royale Famille étant venue voir la Ville.* Avec tout cela néanmoins peut-être que je me trompe ; & je me rendrai volontiers sur cela à l'avis, &c.





DISSERTATION

SUR LA JOCONDE : (1)

A MONSIEUR

L'ABBÉ LE VAYER.

LETTRE I.

MONSIEUR,

VOTRE gageure est sans doute fort plaisante ; & j'ai ri de tout mon cœur de la bonne foi avec laquelle votre Ami soutient une opinion aussi peu raisonnable que la sienne. Mais cela ne m'a point du tout surpris : ce n'est pas d'aujourd'hui que les plus méchants Ouvrages ont trouvé de sincères protecteurs , & que des opiniâtres ont entrepris de combattre la Raison à force ouverte. Et pour ne vous point citer ici d'exemples du commun , il n'est pas que vous n'ayez ouï parler du goût bizarre (2) de cet Empereur , qui préféra les Ecrits d'un je ne

(1) Il parut en 1661. deux Traductions en Vers François de la Joconde , l'une desquelles étoit du célèbre la Fontaine , & l'autre du Sieur Bouillon , très-méchant Poète. Il y eut une gageure considérable sur la préférence de ces deux Ouvrages , entre M. l'Abbé le Vayer , & M. de Saint-Gilles. Moliere étoit leur ami commun : ils le pri-

rent pour Juge ; mais il refusa de dire son sentiment , pour ne pas faire perdre la gageure à Saint-Gilles , qui avoit parié pour la Joconde du sieur Bouillon. M. Despreaux , jeune alors , décida le différend par cette Dissertation en forme de Lettre , qu'il adressa à M. l'Abbé le Vayer.

(2) De cet Empereur ! Caligula. Voyez Suétone.

ſçai quel Poëte aux Ouvrages d'Homère , & qui ne vouloit pas que tous les hommes enſemble , pendant près de vingt ſiècles , euſſent eu le ſens commun.

Le ſentiment de votre Ami a quelque choſe d'auffi monſtrueux. Et certainement quand je ſonge à la chaleur avec laquelle il va , le livre à la main , défendre la Joconde de Monsieur Boüillon , il me ſemble voir Marſiſe dans l'Arioſte (puis qu'Arioſte il y a) qui veut faire confeſſer à tous les Chevaliers , que cette Vieille qu'il a en croupe , eſt un chef-d'œuvre de beauté. Quoi qu'il en ſoit , s'il n'y prend garde , ſon opiniâtreté lui coûtera un peu cher , & quelque mauvais paſſe-tems qu'il y ait pour lui à perdre cent Piſtoles , je le plains encore plus de la perte qu'il va faire de ſa réputation dans l'eſprit des habiles gens.

Il a raiſon de dire qu'il n'y a point de comparaison entre les deux Ouvrages dont vous êtes en diſpute , puis qu'il n'y a point de comparaifon entre un Conte plaſant , & une Narration froide : entre une Invention fleurie & enjoiée , & une Traduction ſèche & triſte. Voilà en effet , la proportion qui eſt entre ces deux Ouvrages. Monsieur de la Fontaine a pris à la vérité ſon ſujet d'Arioſte ; mais en même tems il ſ'eſt rendu maître de ſa matière : ce n'eſt point une copie qu'il ait tirée un trait après l'autre ſur l'original ; c'eſt un original qu'il a formé ſur l'idée qu'Arioſte lui a fournie. C'eſt ainſi que Virgile a imité Homère ; Terence , Ménandre ; & le Taſſe , Virgile. Au contraire , on peut dire de Monsieur Boüillon que c'eſt un Valet timide qui n'oſeroit faire un pas ſans le congé de ſon maître , & qu'il ne le quitte jamais que quand il ne le peut plus ſuivre. C'eſt un Traducteur maigre & décharné : les plus belles fleurs qu'Arioſte lui fournit deviennent ſèches entre ſes mains , & à tous momens quittant le François pour ſ'attacher à l'Italien , il n'eſt ni Italien ni François.

Voilà à mon avis ce qu'on doit penser de ces deux pièces. Mais je passe plus avant , & je soutiens que non seulement la Nouvelle de Monsieur de la Fontaine est infiniment meilleure que celle de ce Monsieur , mais qu'elle est même plus agréablement contée que celle d'Arioste. C'est beaucoup dire , sans doute , & je vois bien que par-là je vais m'attirer sur les bras tous les amateurs de ce Poète. C'est pourquoi vous trouverez bon que je n'avance pas cette opinion , sans l'appuier de quelques raisons.

Premièrement je ne vois pas par quelle licence Poétique Arioste a pû dans un Poème Héroïque & sérieux mêler une Fable , & un Conte de Vieille , pour ainsi dire , aussi burlesque qu'est l'Histoire de Joconde. Je sais bien, (1) dit un Poète , grand Critique , *qu'il y a beaucoup de choses permises aux Poètes & aux Peintres ; qu'ils y peuvent quelquefois donner carrière à leur imagination ; & qu'il ne faut pas toujours les resserrer dans la raison étroite & rigoureuse. Bien loin de leur vouloir ravir ce Privilege , je le leur accorde pour eux , & je le demande pour moi. Ce n'est pas à dire toutefois qu'il leur soit permis pour cela de confondre toutes choses , de renfermer dans un même corps mille espèces différentes , aussi confuses que les rêveries d'un malade ; de mêler ensemble des choses incompatibles ; d'accoupler les Oiseaux avec les Serpens , les Tigres avec les Agneaux. Comme vous voyez , Monsieur , ce Poète avoit fait le procès à Arioste , plus de mille ans avant qu'Arioste eût écrit. En effet , ce corps composé de mille espèces différentes , n'est-ce pas proprement l'image du Poème de Roland le furieux ? Qu'y a-t-il de plus grave & de plus héroïque que certains endroits de ce Poème ? Qu'y a-t-il de plus bas & de plus bouffon que d'autres ? Et sans*

(1) *Dit un Poète.*] Horace , Art poët. vers 9. & suiv.

———— *Pistoribus atque Poëtis.*

Quidlibet audendi semper fuit aqua potestas , &c.

chercher si loin , peut-on rien voir de moins sérieux que l'Histoire de Joconde & d'Astolphe ? Les aventures de Buscon & de Lazarille , ont-elles quelque chose de plus extravagant ? Sans mentir , une telle bassesse est bien éloignée du goût de l'Antiquité ; & qu'auroit-on dit de Virgile , bon Dieu : si à la descente d'Enée dans l'Italie , il lui avoit fait conter par un hôtelier , l'Histoire de Peau-d'Ane , ou les Contes de ma Mere-l'Oye ? Je dis les Contes de ma Mere-l'Oye , car l'Histoire de Joconde n'est guères d'un autre rang. Que si Homère a été blâmé dans son Odyssée (qui est pourtant un Ouvrage tout Comique , comme l'a remarqué Aristote) si dis-je , il a été repris par de fort habiles Critiques , pour avoir mêlé dans cet Ouvrage l'Histoire des Compagnons d'Ulysse changés en Pourceaux , comme étant indigne de la majesté de son sujet ; que diroient ces Critiques , s'ils voioient celle de Joconde dans un Poème Héroïque ? N'auroient-ils pas raison de s'écrier , que si cela est reçu , le bon sens ne doit plus avoir de Jurisdiction sur les Ouvrages d'esprit , & qu'il ne faut plus parler d'Art ni de Régles ? Ainsi Monsieur , quelque bonne que soit d'ailleurs la Joconde de l'Arioste , il faut tomber d'accord qu'elle n'est pas en son lieu.

Mais examinons un peu cette Histoire en elle-même. Sans mentir , j'ai de la peine à souffrir le sérieux avec lequel Arioste écrit un Conte si bouffon. Vous diriez , que non seulement , c'est une Histoire très-véritable , mais que c'est une chose très-noble & très-héroïque qu'il va raconter : & certes s'il vouloit décrire les exploits d'un Alexandre , ou d'un Charlemagne , il ne débuteroit pas plus gravement.

Astolfo Re de' Longobardi , quello

A cui lasciò il fratel monaco il Regno ,

Fu ne la Giovanexa sua sì bello ,

Che mai pochi altri giunsero à quel segno.

*N'havria à fatica un tal fatto a pennello
Appelle, Zeusi, ò se v'è alcun più degno.*

Le bon messer Ludovico ne se souvenoit pas, ou plutôt ne se soucioit pas du précepte de son Horace.

Versibus exponi Tragicis res Comica non vult.

Cependant il est certain que ce précepte est fondé sur la pure raison, & que comme il n'y a rien de plus froid que de conter une chose grande en stile bas, aussi n'y a-t il rien de plus ridicule, que de raconter une Histoire comique & absurde en termes graves & sérieux : à moins que ce sérieux ne soit affecté tout exprès pour rendre la chose encore plus burlesque. Le secret donc en contant une chose absurde, est de s'énoncer d'une telle maniere, que vous fassiez concevoir au Lecteur, que vous ne croyez pas vous même la chose que vous lui contez. Car alors il aide lui même à se décevoir, & ne songe qu'à rire de la plaisanterie agréable d'un Auteur qui se joue & ne lui parle pas tout de bon. Et cela est si véritable, qu'on dit même assez souvent des choses qui choquent directement la raison & qui ne laissent pas néanmoins de passer, à cause qu'elles excitent à rire. Telle est cette hyperbole d'un ancien Poète Comique, pour se moquer d'un homme qui avoit une terre de fort petite étendue : *Il possédoit, dit ce Poète, une terre à la Campagne, qui n'étoit pas plus grande qu'une Epître de Lacédémonien.* Y a-t-il rien, (1) ajoute un ancien Rhéteur, de plus absurde que cette pensée ? Cependant elle ne laisse pas de passer pour vraisemblable, par ce qu'elle touche la passion, je veux dire qu'elle excite à rire. Et n'est-ce pas en effet ce qui a rendu si agréables certai-

(1) *Ajoute un ancien Rhé-* | Sublime, chap. 31.
teur.] Longin, Traité du

nes Lettres de Voiture , comme celle du Brochet & de la Carpe , dont l'invention est absurde d'elle-même , mais dont il a caché les absurdités par l'enjouement de sa Narration , & par la maniere plaisante dont il dit toutes choses ? C'est ce que M. de la Fontaine a observé dans sa Nouvelle ; il a crû que dans un Conte comme celui de Joconde , il ne falloit pas badiner sérieusement. Il rapporte à la vérité des aventures extravagantes , mais il les donne pour telles ; par tout il rit & il joue ; & si le Lecteur lui veut faire un procès sur le peu de vrai-semblance qu'il y a aux choses qu'il raconte , il ne va pas comme Arioste , les appuyer par des raisons forcées , & plus absurdes encore que la chose même ; mais il s'en sauve en riant , & en se jouant du Lecteur , qui est la route qu'on doit tenir en ces rencontres.

Ridiculum acri

Fortius & melius magnas plerumque secat res.

Ainsi , lorsque Joconde , par exemple , trouve sa Femme couchée entre les bras d'un Valet , il n'y a pas d'apparence que dans la fureur il n'éclate contre elle , ou du moins contre ce Valet. Comment est-ce donc qu'Arioste sauve cela ? Il dit que la violence de l'amour ne lui permet pas de faire déplaisir à sa Femme.

Ma, da l'amor che porta al suo dispetto ,

A l'ingrata moglier , li fu interdetto.

Voilà , sans mentir , un Amant bien parfait , & Céladon ni Silvandre ne sont jamais parvenus à ce haut degré de perfection. Si je ne me trompe , c'étoit bien plutôt là une raison , non seulement pour obliger Joconde à éclater , mais c'en étoit assez pour lui faire poignarder dans la rage sa Femme , son Valet , & soi-même ; puis qu'il n'y a point

de passion plus tragique & plus violente que la jalousie qui naît d'un extrême amour. Et certainement, si les hommes les plus sages & les plus modérés ne sont pas maîtres d'eux-mêmes, dans la chaleur de cette passion, & ne peuvent s'empêcher quelquefois de s'emporter jusqu'à l'excès, pour des sujets fort légers : que devoit faire un jeune homme comme Joconde, dans les premiers accès d'une jalousie aussi bien fondée que la sienne ? Etoit-il en état de garder encore des mesures avec une perfide, pour qui il ne pouvoit plus avoir que des sentimens d'horreur & de mépris ? Monsieur de la Fontaine a bien vû l'absurdité qui s'ensuivoit de là : il s'est donc bien gardé de faire Joconde amoureux d'un amour Romanesque & Extravagant ; cela ne serviroit de rien, & une passion comme celle là n'a point de rapport avec le caractère dont Joconde nous est dépeint, ni avec ses aventures amoureuses. Il l'a donc représenté seulement, comme un homme persuadé au fonds de la vertu & de l'honnêteté de sa Femme. Ainsi, quand il vient à reconnoître l'infidélité de cette Femme, il peut fort bien, par un sentiment d'honneur, comme le suppose Monsieur de la Fontaine, n'en rien témoigner, puis qu'il n'y a rien qui fasse plus de tort à un homme d'honneur en ces sortes de rencontres, que l'éclat.

Tous deux dormoient : dans cet abord Joconde

Voulut les envoyer dormir en l'autre monde ;

Mais cependant il n'en fit rien,

Et mon avis est qu'il fit bien.

Le moins de bruit que l'on peut faire

En telle affaire,

Est le plus sûr de la moitié.

Soit par prudence ou par pitié,

Le Romain ne tua personne.

Que si Arioste n'a supposé l'extrême amour de Joconde, que pour fonder la maladie & la maigreur qui lui vint ensuite, cela n'étoit point nécessaire, puisque la seule pensée d'un affront n'est que trop suffisante pour faire tomber malade un homme de cœur. Ajoutez à toutes ces raisons, que l'image d'un honnête homme lâchement trahi par une ingrate qu'il aime, tel que Joconde nous est représenté dans l'Arioste, a quelque chose de tragique, qui ne vaut rien dans un Conte pour rire: au lieu que la peinture d'un mari qui se résout à souffrir discrètement les plaisirs de sa Femme, comme l'a dépeint Monsieur de la Fontaine, n'a rien que de plaisant & d'agréable, & c'est le sujet ordinaire de nos Comédies.

Arioste n'a pas mieux réussi dans cet autre endroit, où Joconde apprend au Roi l'abandonnement de sa Femme avec le plus laid monstre de la Cour. Il n'est pas vrai-semblable que le Roi n'en témoigne rien. Que fait donc l'Arioste pour fonder cela? Il dit que Joconde, avant que de découvrir ce secret au Roi, le fit jurer sur le Saint Sacrement, ou sur l'*Agnus Dei*, ce sont ses termes, qu'il ne s'en ressentiroit point. Ne voilà-t-il pas une invention bien agréable? Et le Saint Sacrement n'est-il pas là bien placé? Il n'y a que la licence Italienne qui puisse mettre une semblable impertinence à couvert, & de pareilles sottises ne se souffrent point en Latin ni en François. Mais comment est-ce qu'Arioste sauvera toutes les autres absurdités qui s'ensuivent de là? Où est-ce que Joconde trouve si vite une Hostie sacrée pour faire jurer le Roi? Et quelle apparence qu'un Roi s'engage ainsi légèrement à un simple Gentilhomme, par un serment si exécrationnable? Avoions que Monsieur de la Fontaine s'est bien plus sagement tiré de ce pas, par la plaisanterie de Joconde, qui propose au Roi, pour le consoler de cet accident, l'exemple des Rois & des Césars qui avoient souffert un sembla-

ble malheur avec une constance toute heroïque ; & peut-on en sortir plus agréablement qu'il en fait par ces Vers ?

*Mais enfin il le prit en homme de courage ,
En galant homme ; & pour le faire court ,
En veritable homme de Cour.*

Ce trait ne vaut-il pas mieux lui seul que tout le sérieux de l'Arioste ? Ce n'est pas pourtant qu'Arioste n'ait cherché le plaisant autant qu'il a pu. Et on peut dire de lui , ce que Quintilien dit de Démosthène : *Non displicuisse illi jocos , sed non contigisse* : qu'il ne fuyoit pas les bons mots ; mais qu'il ne les trouvoit pas. Car quelquefois de la plus haute gravité de son stile , il tombe dans des bassesses à peine dignes du Burlesque. En effer , qu'y a-t-il de plus ridicule que cette longue Généalogie qu'il fait du Reliquaire que Joconde reçut en partant , de sa femme ? Cette raillerie contre la Religion n'est-elle pas bien en son lieu ? Que peut-on voir de plus sale que cette métaphore ennuyeuse , prise de l'exercice des chevaux , de laquelle Astolfe & Joconde se servent pour se reprocher l'un à l'autre leur lubricité ? Que peut-on imaginer de plus froid que cette équivoque qu'il emploie à propos du retour de Joconde à Rome ? On croyoit , dit-il , qu'il étoit allé à Rome , & il étoit à Cornetto.

*Credeano che da lor si fosse tolto
Per gire à Roma , è gito era à Cornetto.*

Si M. de la Fontaine avoit mis une semblable sottise dans toute sa pièce , trouveroit-il grace auprès de ses Censeurs ? Et une impertinence de cette force n'auroit-elle pas été capable de décrier tout son Ouvrage , quelques beautés qu'il eût eu d'ailleurs ? Mais certes , il ne falloit pas appréhender ce-

la de lui. Un homme formé , comme je vois bien qu'il l'est au goût de Térence & de Virgile , ne se laisse pas enporter à ces extravagances Italiennes , & ne s'écarte pas ainsi de la route du bon sens. Tout ce qu'il dit est simple & naturel , & ce que j'estime sur tout en lui , c'est une certaine naïveté de langage , que peu de gens connoissent , & qui fait pourtant tout l'agrément du discours. C'est cette naïveté inimitable qui a été tant estimée dans les écrits d'Horace & de Térence , à laquelle ils se sont étudiés particulièrement , jusqu'à rompre pour cela la mesure de leurs Vers , comme a fait M. de la Fontaine en beaucoup d'endroits. En effet , c'est ce *molle* & ce *facetum* qu'Horace a attribué à Virgile , & qu'Apollon ne donne qu'à ses Favoris. En voulez-vous des exemples ?

Marié depuis peu ; Content je n'en sçai rien.

Sa femme avoit de la jeunesse ,

De la beauté, de la délicatesse.

Il ne tenoit qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien.

S'il eût dit simplement , que Joconde vivoit content avec sa femme , son discours auroit été assez froid ; mais par ce doute où il s'embarrasse lui-même , & qui ne veut pourtant dire que la même chose , il enjouë sa narration , & occupe agréablement le Lecteur. C'est ainsi qu'il faut juger de ces Vers de Virgile dans une de ses Eglogues , à propos de Médée , à qui une fureur d'amour & de jalousie avoit fait tuer ses enfans.

Crudelis mater magis , an puer improbus ille ?

Improbus ille puer ; crudelis tu quoque mater.

Il en est de même encore de cette réflexion que fait M. de la Fontaine , à propos de la désolation que fait paroître la femme de Joconde , quand son mari est prêt à partir.

*Vous autres bonnes gens auriez cru que la Dame,
 Une heure après eût rendu l'ame.
 Moi qui sçait ce que c'est que l'esprit d'une fem-
 me, &c.*

Je pourrois vous montrer beaucoup d'endroits de la même force , mais cela ne serviroit de rien pour convaincre votre ami. Ces sortes de beautés sont de celles qu'il faut sentir, & qui ne se prouvent point. C'est ce je ne sçai quoi qui nous charme, & sans lequel la beauté même n'auroit ni grace ni beauté. Mais après tout, c'est un je ne sçai quoi; & si votre ami est aveugle, je ne m'engage pas à lui faire voir clair : & c'est aussi pourquoi vous me dispensez, s'il vous plaît, de répondre à toutes les vaines objections qu'il vous a faites. Ce seroit combattre des Fantômes qui s'évanouissent d'eux-mêmes; & je n'ai pas entrepris de dissiper toutes les chimères qu'il est d'humeur à se former dans l'esprit.

Mais il y a deux difficultés, dites-vous, qui vous ont été proposées par un fort galant homme, & qui sont capables de vous embarrasser. La première regarde l'endroit où ce valet d'hôtellerie trouve le moyen de coucher avec la commune Maîtresse d'Astolfe & de Joconde, au milieu de ces deux Galans. Cette aventure, dit-on, paroît mieux fondée dans l'Original, parce qu'elle se passe dans une hôtellerie où Astolfe & Joconde viennent d'arriver fraîchement, & d'où ils doivent partir le lendemain : ce qui est une raison suffisante pour obliger ce valet à ne point perdre de tems, & à tenter ce moyen, quelque dangereux qu'il puisse être, pour jouir de sa maîtresse ; parce que s'il laisse échapper cette occasion, il ne la pourra plus recouvrer : au lieu que dans la nouvelle de M. de la Fontaine, tout ce mystère arrive chez un Hôte où Astolfe & Joconde font un assez long séjour. Ainsi ce valet logeant avec

celle qu'il aime , & étant avec elle tous les jours , vrai-semblablement il pouvoit trouver d'autres voyes plus sûres pour coucher avec elle , que celle dont il se sert.

A cela je réponds , que si ce valet a recours à celle-ci , c'est qu'il n'en peut imaginer de meilleure , & qu'un gros brutal , tel qu'il nous est représenté par M. de la Fontaine , & tel qu'il devoit l'être en effet , pour faire une entreprise comme celle-là , est fort capable de hazarder tout pour se satisfaire , & n'a pas toute la prudence que pourroit avoir un honnête homme. Il y auroit quelque chose à dire si M. de la Fontaine nous l'avoit présenté comme un amoureux de Roman , tel qu'il est dépeint dans Arioste , qui n'a pas pris garde que ces paroles de tendresse & de passion qu'il lui met dans la bouche , sont fort bonnes pour un Tircis , mais ne conviennent pas trop bien à un Muletier. Je soutiens en second lieu , que la même raison qui dans Arioste empêche tout un jour ce valet & cette fille de pouvoir exécuter leur volonté ; cette même raison , dis-je , a pû subsister plusieurs jours ; & qu'ainsi étant continuellement observés l'un & l'autre par les gens d'Astolfe & de Joconde , & par les autres valets de l'Hôtellerie , il n'est pas dans leur pouvoir d'accomplir leur dessein , si ce n'est la nuit. Pourquoi donc , me direz-vous , M. de la Fontaine n'a-t-il point exprimé cela ? Je soutiens qu'il n'étoit point obligé de le faire , parce que cela se suppose aisément de soi-même , & que tout l'artifice de la narration consiste à ne marquer que les circonstances qui sont absolument nécessaires. Ainsi , par exemple , quand je dis qu'un tel est de retour de Rome , je n'ai que faire de dire qu'il y étoit allé ; puisque cela s'ensuit de là nécessairement. De même , lorsque dans la nouvelle de M. de la Fontaine , la fille dit au valet qu'elle ne lui peut pas accorder sa demande , parce que si elle le faisoit , elle perdrait infailliblement

l'Anneau qu'Astolfe & Joconde lui avoient promis ; il s'ensuit de là infailliblement qu'elle ne lui pouvoit accorder cette demande sans être découverte, autrement l'Anneau n'auroit couru aucun risque.

Qu'étoit-il donc besoin que M. de la Fontaine alât perdre en paroles inutiles, le tems qui est si cher dans une narration ? On me dira peut-être que M. de la Fontaine après tout, n'avoit que faire de changer ici l'Arioste. Mais qui ne voit au contraire, que par là il a évité une absurdité manifeste ; c'est à sçavoir ce marché qu'Astolfe & Joconde font avec leur Hôte, par lequel ce pere vend sa fille à beaux deniers contans. En effet, ce marché n'a-t-il pas quelque chose de choquant, ou plutôt d'horrible ? Ajoutez que dans la nouvelle de M. de la Fontaine, Astolfe & Joconde sont trompés bien plus plaisamment, parce qu'ils regardent tous deux cette fille, qu'ils ont abusée, comme une jeune innocente à qui ils ont donné, comme il dit,

La premiere Leçon du plaisir amoureux.

Au lieu que dans Arioste, c'est une infâme qui va courir le pays avec eux, & qu'ils ne sçauroient regarder que comme une abandonnée.

Je viens à la seconde objection. Il n'est pas vraisemblable, vous a-t-on dit, que quand Astolfe & Joconde, prennent résolution de courir ensemble le pays, le Roi, dans la douleur où il est, soit le premier qui s'avise d'en faire la proposition ; & il semble qu'Arioste ait mieux réussi de la faire faire par Joconde. Je dis que c'est tout le contraire ; & qu'il n'y a point d'apparence qu'un simple Gentilhomme fasse à un Roi une proposition si étrange, que celle d'abandonner son Royaume, & d'aller exposer sa personne en des pays éloignés, puisque même la seule pensée en est coupable ; au lieu qu'il peut fort bien tomber dans l'esprit d'un Roi, qui se voit sensiblement outragé en son honneur, &

qui ne ſçauroit plus voir ſa femme qu'avec chagrin, d'abandonner ſa Cour pour quelque tems , afin de s'ôter de devant les yeux un objet qui ne lui peut cauſer que de l'ennui.

Si je ne me trompe , Monsieur , voilà vos doutes aſſez bien réſolus. Ce n'eſt pas pourtant que de là je veuille inférer que M. de la Fontaine ait ſauvé toutes les abſurdités qui ſont dans l'Histoire de Joconde : il y auroit eu de l'abſurdité à lui-même d'y penſer. Ce ſeroit vouloir extravaguer ſagement , puisqu'en effet toute cette Histoire n'eſt autre choſe qu'une extravagance aſſez ingénieuſe , continuée depuis un bout juſqu'à l'autre. Ce que j'en dis n'eſt ſeulement que pour vous faire voir qu'aux endroits où il s'eſt écarté de l'Arioſte, bien loin d'avoir fait de nouvelles fautes , il a rectifié celles de cet Auteur. Après tout néanmoins, il faut avouer que c'eſt à Arioſte qu'il doit ſa principale invention. Ce n'eſt pas que les choſes qu'il a ajoutées de lui-même, ne pûſſent entrer en parallèle avec tout ce qu'il y a de plus ingénieux dans l'Histoire de Joconde. Telle eſt l'invention du Livre blanc que nos deux Avanturiers emportèrent pour mettre les noms de celles qui ne ſeroient pas rebelles à leurs vœux : car cette badinerie me ſemble bien auſſi agréable que tout le reſte du conte. Il n'en faut pas moins dire de cette plaisante conteſtation qui s'émeut entre Aſtolfe & Joconde , pour le pucelage de leur commune Maîtreſſe , qui n'étoit pourtant que les reſtes d'un valet. Mais , Monsieur , je ne veux point chicaner mal-à-propos. Donnons, ſi vous voulez , à Arioſte toute la gloire de l'invention , ne lui déniions pas le prix qui lui eſt juſtement dû pour l'élégance , la netteté , & la brièveté inimitable avec laquelle il dit tant de choſes en ſi peu de mots ; ne rabaiſſons point malicieuſement , en faveur de notre Nation , le plus ingénieux Auteur des derniers ſiècles. Mais que les graces & les charmes de ſon eſprit ne nous enchan-

tent pas de telle sorte, qu'elles nous empêchent de voir les fautes de jugement qu'il a faites en plusieurs endroits ; & quelque harmonie de Vers dont il nous frappe l'oreille , confessons que M. de la Fontaine ayant conté plus plaisamment une chose très-plaisante, il a mieux compris l'idée & le caractère de la narration.

Après cela, Monsieur, je ne pense pas que vous voulussiez exiger de moi de vous marquer ici exactement tous les défauts qui sont dans la pièce de Monsieur Bouillon. J'aimerois autant être condamné à faire l'Analyse exacte d'une Chanson du Pont-neuf, par les règles de la Poétique d'Aristote. Jamais stile ne fut plus vicieux que le sien, & jamais stile ne fut plus éloigné de celui de M. de la Fontaine. Ce n'est pas, Monsieur, que je veuille faire passer ici l'ouvrage de M. de la Fontaine pour un Ouvrage sans défauts ; je le tiens assez galant homme pour tomber d'accord lui-même des négligences qui s'y peuvent rencontrer : & où ne s'en rencontre-t-il point ? Il suffit pour moi que le bon y passe infiniment le mauvais, & c'est assez pour faire un Ouvrage excellent.

*Ergo ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis* (Hor. Art. poët.

Il n'en est pas de même de M. Bouillon, c'est un Auteur sec & aride, toutes les expressions sont rudes & forcées, il ne dit jamais rien qui ne puisse être mieux dit ; & bien qu'il bronche à chaque ligne, son Ouvrage est moins à blâmer pour les fautes qui y sont, que pour l'esprit & le génie qui n'y est pas. Je ne doute point que vos sentimens en cela ne soient d'accord avec les miens, mais s'il vous semble que j'aille trop avant, je veux bien, pour l'amour de vous, me faire un effort, & en examiner seulement une page.

*Astolse, Roi de Lombardie,
A qui son frere plein de vie;*

Laiſſa ſon Frere glorieux,

Pour ſe faire Religieux :

Nâquit d'une forme ſi belle;

Que Zeuxis, & le grand Apelle,

De leur docte & fameux pinceau

N'ont jamais rien fait de ſi beau.

Que dites-vous de cette longue Periode ! N'est-ce pas bien entendre la manière de conter, qui doit être ſimple & coupée, que de commencer une Narration en Vers, par un enchaînement de paroles à peine ſupportable dans l'exorde d'une Oraison ?

A qui ſon frere plein de vie.

Plein de vie eſt une cheville, d'autant plus qu'il n'eſt pas du texte. M. Boüillon l'a ajoûté de ſa grâce, car il n'y a point en cela de beauté qui l'y ait contraint.

Laiſſa l'Empire glorieux.

Ne ſemble-t-il pas que ſelon M. Boüillon il y a un Empire particulier des Glorieux, comme il y a un Empire des Ottomans & des Romains ; & qu'il a dit *l'Empire glorieux*, comme un autre diroit *l'Empire Ottoman* ? Ou bien il faut tomber d'accord que le mot de *glorieux* en cet endroit là eſt une cheville, & une cheville groſſière & ridicule.

Pour ſe faire Religieux.

Cette manière de parler eſt baſſe, & nullement Poétique.

Nâquit d'une forme si belle.

Pourquoi *Nâquit*? N'y a-t-il pas des gens qui naissent fort beaux, & qui deviennent fort laids dans la suite du tems? Et au contraire n'en voit-on pas qui viennent fort laids au monde, & que l'âge ensuite embellit?

Que Zeuxis, & le grand Apelle.

On peut bien dire qu'*Appelle* étoit un grand Peintre; mais qui a jamais dit *le grand Apelle*? Cette Epithète de *grand* tout simple, ne se donne jamais qu'à des Conquerans, & à nos Saints. On peut bien appeler Ciceron un *grand Orateur*; mais il seroit ridicule de dire *le grand Ciceron*; & cela auroit quelque chose d'enflé & de puerile. Mais qu'a fait ici le pauvre *Zeuxis*, pour demeurer sans Epithète, tandis qu'*Apelle* est *le grand Apelle*? Sans mentir, il est bien malheureux que la mesure du Vers ne l'ait pas permis, car il auroit été du moins *le brave Zeuxis*.

De leur docte & fameux pinceau,

N'ont jamais fait rien de si beau.

Il a voulu exprimer ici la pensée de l'Arioste, que quand *Zeuxis* & *Appelle* auroient épuisé tous leurs efforts pour peindre une beauté douée de toutes les perfections, cette beauté n'auroit pas égalé celle d'Astolfe. Mais qu'il y a mal réussi! & que cette façon de parler est grossière! *N'ont jamais rien fait de si beau de leur pinceau.*

Mais si sa grace sans pareille.

Sans pareille est là une cheville; & le Poète n'a pas pû dire cela d'Astolfe, puisqu'il déclare dans la suite qu'il y avoit un homme au monde plus beau que lui, c'est à sçavoir, Joconde.

Etoit du monde la merveille.

Cette transposition ne se peut souffrir.

Ni les avantages que donne

Le Roïal éclat de son sang.

Ne diriez-vous pas que le sang des Astolfes de Lombardie est ce qui donne ordinairement de l'éclat ? Il falloit dire, *ni les avantages que lui donnoit le Roïal éclat de son sang.*

Dans les Italiques Provinces.

Cette maniere de parler sent le Poëme Epique, où même elle ne seroit pas fort bonne ; & ne vaut rien du tout dans un Conte , où les façons de parler doivent être simples & naturelles.

Elevoient au dessus des Anges.

Pour parler François , il falloit dire , *élevoient au dessus de ceux des Anges.*

Au prix des charmes de son Corps.

De son Corps , est dit baslement pour rimer. Il falloit dire de sa beauté.

Si jamais il avoit vû naître.

Naître est maintenant aussi peu nécessaire qu'il l'étoit tantôt.

Rien qui fût comparable à lui.

Ne voilà-t-il pas un joli Vers ?

Sire je crois que le Soleil

Ne voit rien qui vous soit pareil ,

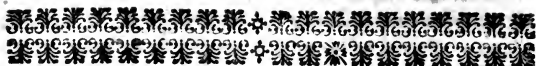
*Si ce n'est mon frere Joconde ,
Qui n'a point de pareil au monde.*

Le pauvre Boüillon s'est terriblement embarrassé dans ces termes de *pareil*, & de *sans pareil*. Il a dit là bas que la beauté d'Astolfe n'a point de pareille; ici il dit, que c'est la beauté de Joconde qui est sans pareille: de là il conclut que la beauté sans pareille du Roi, n'a de pareille que la beauté sans pareille de Joconde. Mais sauf l'honneur de l'Arioste que M. Boüillon a suivi en cet endroit, je trouve ce compliment fort impertinent, puisqu'il n'est pas vrai-semblable qu'un Courtisan aille de bur en blanc dire à un Roi qui se pique d'être le plus bel homme de son siècle: *J'ai un frere plus beau que vous*. M. de la Fontaine a bien fait d'éviter cela, & de dire simplement que ce Courtisan prit cette occasion de louer la beauté de son frere, sans l'élever néanmoins au dessus de celle du Roi. Comme vous voyez, Monsieur, il n'y a pas un Vers où il n'y ait quelque chose à reprendre, & que Quintilien n'envoier rebatre sur l'encume.

Mais en voilà assez; & quelque résolution que j'aie prise d'examiner la page entière, vous trouverez bon que je me fasse grace à moi-même, & que je ne passe pas plus avant. Et que seroit-ce, bon Dieu! si j'allois rechercher toutes les impertinences de cet Ouvrage, les mauvaises façons de parler, les rudesses, les incongruités, les choses froides & platement dites qui s'y rencontrent partout? Que dirions-nous de ces murailles dont les ouvertures baillent? De ces errements qu'Astolfe & Joconde suivent dans les pais Flamans? Surve des errements, juste Ciel! qu'elle langue est-ce là? Sans mentir, je suis honteux pour M. de la Fontaine, de voir qu'il ait pû être mis en parallèle avec un tel Auteur; mais je suis encore plus honteux pour

vosre Ami. Je le trouve bien hardi sans doute, d'oser ainsi hazarder cent Pistoles sur la foi de son jugement. S'il n'a point de meilleure Caution, & qu'il fasse souvent de semblables gageures, il est au hazard de se ruiner. Voilà, Monsieur, la manière d'agir ordinaire des demi-Critiques ; de ces gens, dis-je, qui sous l'ombre d'un sens commun, tourné pourtant à leur mode, prétendent avoir droit de juger souverainement de toutes choses, corrigent, disposent, réforment, loüent, approuvent, condamnent tout au hazard. J'ai peur que vosre Ami ne soit un peu de ce nombre. Je lui pardonne cette haute estime qu'il fait de la pièce de M. Bouillon ; je lui pardonne même d'avoir chargé sa mémoire de toutes les sottises de cet Ouvrage : mais je ne lui pardonne pas la confiance avec laquelle il se persuade que tout le monde confirmera son sentiment. Pense-t-il donc que trois des plus Galans Hommes de France, aillent de gaieté de cœur se perdre d'estime dans l'esprit des habiles gens, pour lui faire gagner cent Pistoles ? Et depuis Midas, d'impertinente mémoire, s'est-il trouvé personne qui ait rendu un jugement aussi absurde que celui qu'il attend d'eux ? Mais, Monsieur, il me semble qu'il y a assez long-tems que je vous entretiens, & ma Lettre pourroit enfin passer pour une Dissertation préméditée ? Que voulez vous ? C'est que vosre gageure me tient au cœur, & j'ai été bien aise de vous justifier à vous-même le droit que vous avez sur les cent Pistoles de vosre Ami. J'espere que cela servira à vous faire voir avec combien de passion je suis, &c.





A MONSEIGNEUR LE DUC
DE VIVONNE,
 SUR SON ENTRÉE
 DANS LE FARE DE MESSINE.

L E T T R E II.

MONSEIGNEUR,

Sçavez-vous bien qu'un des plus sûrs moyens pour empêcher un homme d'être plaisant, c'est de lui dire : Je veux que vous le soyez ? Depuis que vous m'avez défendu le sérieux, je ne me suis jamais senti si grave, & je ne parle plus que par sentences. Et d'ailleurs, votre dernière action a quelque chose de si grand, qu'en vérité je ferois conscience de vous en écrire autrement qu'en stile héroïque. Cependant je ne sçaurois me résoudre à ne vous pas obéir en tout ce que vous m'ordonnez. Ainsi dans l'humeur où je me trouve, je tremble également de vous fatiguer par un sérieux fade, ou de vous ennuyer par une méchante plaisanterie. Enfin, mon Apollon m'a secouru ce matin ; & dans le tems que j'y pensois le moins, m'a fait trouver sur mon chevet deux Lettres, qui, au défaut de la mienne, pourront peut-être vous amuser agréablement. Elles sont datées des Champs Elysées. L'une est de Balzac, & l'autre de Voiture, qui tous deux charmés du récit de votre dernier Combat, vous écrivent de l'autre Monde, pour vous en féliciter.

Voici celle de Balzac. Vous la reconnoîtrez aisé-

ment à son stile, qui ne sçauroit dire simplement les choses, ni descendre de sa hauteur.

MONSEIGNEUR,

Aux Champs Elysées le 2. Juin 1675.

Le bruit de vos actions ressuscite les morts. Il réveille des gens endormis depuis trente années, & condamnés à un sommeil éternel. Il fait parler le silence même. La belle, l'éclatante, la glorieuse conquête que vous avez faite sur les Ennemis de la France ! Vous avez redonné le pain à une Ville qui a accoutumé de le fournir à toutes les autres. Vous avez nourri la Mere-nourrice de l'Italie. Les tonnerres de cette flotte, qui vous fermoit les avenues de son port, n'ont fait que saluer votre entrée. Sa résistance ne vous a pas arrêté plus long-tems qu'une réception un peu trop civile. Bien loin d'empêcher la rapidité de votre course, elle n'a pas seulement interrompu l'ordre de votre marche. Vous avez contraint à sa vûe le Sud & le Nord de vous obéir. Sans châtier la mer, comme Xerxès, vous l'avez rendue disciplinable. Vous avez plus fait encore ; vous avez rendu l'Espagnol humble : Après cela, que ne peut-on point dire de vous ? Non, la Nature, je dis la Nature encore jeune, & du tems qu'elle produisoit les Alexandres & les Césars, n'a rien produit de si grand que sous le règne de LOUIS quatorzième. Elle a donné aux François, sur son déclin, ce que Rome n'a pas obtenu d'elle dans sa plus grande maturité. Elle a fait voir au monde dans votre siècle, en corps & en ame, cette valeur parfaite, dont on avoit à peine entrevû l'idée dans les Romains & dans les Poèmes héroïques. (1) N'en déplaise à

(1) N'en déplaise à un de | pitre en Vers à Monseigneur
vos Poètes.] Voiture, dans l'E- | le Prince, a dit :

Au delà des bords du Cocyte

Il n'est plus parlé de mérite.

un de vos Poëtes, il n'a pas raison d'écrire, qu'au-delà du Cocyte le mérite n'est plus connu. Le vôtre, MONSEIGNEUR, est vnté ici d'une commune voix des deux côtés du Styx. Il fait sans cesse ressouvenir de vous dans le séjour même de l'oubli. Il trouve des partisans zélés dans le pays de l'indifférence. Il met l'Achéron dans les intérêts de la Seine. Disons plus, il n'y a point d'ombre parmi nous, si prévenue des principes du Portogues, si endurcie dans l'Ecole de Zénon, si fortifiée contre la joye & contre la douleur, qui n'entende vos louanges avec plaisir, qui ne batte des mains, qui ne crie, miracle ! au moment que l'on vous nomme, & qui ne soit prête de dire avec votre Malherbe :

A la fin c'est trop de silence

En si beau sujet de parler.

Pour moi, MONSEIGNEUR, qui vous conçois encore beaucoup mieux, je vous médite sans cesse dans mon repos ; je m'occupe tout entier de votre idée, dans les longues heures de notre loisir ; je crie continuellement, le grand Personnage ! & si je souhaite de revivre, c'est moins pour revoir la lumière, que pour jouir de la souveraine félicité de vous entretenir, & de vous dire de bouche, avec combien de respect je suis de toute l'étendue de mon ame,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, & très-obéissant
Serviteur, BALZAC.

Je ne sçai, MONSEIGNEUR, si ces violentes exagérations vous plairont, & si vous ne trouverez point que le stile de Balzac s'est un peu corrompu dans l'autre Monde. Quoiqu'il en soit, jamais à mon avis il n'a prodigué ses hiperboles plus à propos. C'est à vous d'en juger. Mais auparavant lisez, je vous prie, la Lettre de Voiture,

MONSEIGNEUR,

Aux Champs Elysées le 2. Juin.

Bien que nous autres Morts ne prenions pas grand intérêt aux affaires des Vivans, & ne soyons pas trop portés à rire, je ne sçaurois pourtant m'empêcher de me réjouir des grandes choses que vous faites au-dessus de notre tête. Sérieusement, votre dernier Combat fait un bruit de diable aux Enfers. Il s'est fait entendre dans un lieu, où l'on n'entend pas Dieu tonner, & a fait connoître votre gloire dans un pays, où l'on ne connoît point le Soleil. Il est venu ici un bon nombre d'Espagnols qui y étoient, & qui nous en ont appris le détail. Je ne sçai pas pourquoi on veut faire passer les gens de leur nation pour fanfarons. Ce sont, je vous assure, de fort bonnes gens; & le Roi, depuis quelque tems, nous les envoie ici fort humbles & fort bonnêtes. Sans mentir, MONSEIGNEUR, vous avez bien fait des vôtres depuis peu. A voir de quel air vous couvrez la Mer Méditerranée, il semble qu'elle vous appartienne toute entière. Il n'y a pas à l'heure qu'il est, dans toute son étendue, un seul Corsaire en sûreté; & pour peu que cela dure, je ne voi pas de quoi vous voulez que Tunis & Alger subsistent. Nous avons les Césars, les Pompées, & les Alexandres. Ils trouvent tous que vous avez assez attrapé leur air dans votre manière de combattre. Sur tout, César vous trouve très-César. Il n'y a pas jusqu'aux Alarics, aux Genserics, aux Théodoric, & à tous ces autres Conquérans en ics, qui ne parlent fort bien de votre action: & dans le Tartare même, je ne sçai si ce lieu vous est connu, il n'y a point de diable, MONSEIGNEUR, qui ne confesse ingénument, qu'à la tête d'une Armée vous êtes beaucoup plus diable que lui. C'est une vérité dont vos ennemis tombent d'accord. Néanmoins, à voir le bien que vous avez fait à Messine, j'estime pour moi que vous tenez

plus de l'Ange que du diable, hors que les Anges ont la taille un peu plus légère que vous, (1) & n'ont point le bras en écharpe. Raillerie à part, l'Enfer est extrêmement déchaîné en votre faveur. On ne trouve qu'une chose à redire à votre conduite ; c'est le peu de soin que vous prenez quelquefois de votre vie. On vous aime assez en ce pays ici, pour souhaiter de ne vous y point voir. Croyez-moi, MONSIEUR, je l'ai déjà dit en l'autre Monde, (2) C'est fort peu de chose qu'un demi-Dieu quand il est mort. Il n'est rien tel que d'être vivant. Et pour moi, qui sçais maintenant par expérience ce que c'est que de ne plus être ; je fais ici la meilleure contenance que je puis. Mais, à ne vous rien celer, je meurs d'envie de retourner au monde ; ne fût-ce que pour avoir le plaisir de vous y voir. Dans le dessein même que j'ai de faire ce voyage, j'ai déjà envoyé plusieurs fois chercher les parties de mon corps, pour les rassembler : mais je n'ai jamais pu ravoïr mon cœur, que j'avois laissé en partant (3) à ces sept Maitresses, que je servois, comme vous sçavez, si fidèlement toutes sept à la fois. Pour mon esprit, à moins que vous ne l'ayez, on m'a assuré qu'il n'étoit plus dans le monde. A vous dire le vrai, je vous soupçonne un peu d'en avoir au moins l'enjouement. Car on m'a rapporté ici quatre ou cinq mots de votre façon, que je voudrois de tout mon cœur avoir dits, & pour lesquels je donneroïis volontiers le panegyrique de Plin, & deux de mes meilleures Lettres. Supposé donc que vous l'ayez, je vous prie de me le renvoyer au plutôt. Car en vérité, vous ne sçauriez croire quelle incommodité c'est, que de n'avoir pas tout son esprit ; sur tout lorsqu'on

(1) Et n'ont point le bras en écharpe.] Dans l'action qui suivit le fameux passage du Rhin, M. de Vivonne reçut une grande blessure à l'épaule gauche, & demeura estropié du bras, qu'il a toujours porté en écharpe.

(2) C'est fort peu de chose qu'un Demi-Dieu, &c.] Voiture, dans la même Epître à M. le Prince.

(3) A ces sept Maitresses, &c.] Voyez l'Histoire de l'Académie Française, & la Pompe funébre de Voiture.

écrit à un homme comme vous. C'est ce qui fait que mon stile aujourd'hui est tout changé. Sans cela, vous me verriez encore rire, comme autrefois, (1) avec mon compere le Brochet, & je ne serois pas réduit à finir ma Lettre trivialement, comme je fais, en vous disant que je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, & très-obéissant
serviteur. VOITURE.

Voilà les deux Lettres telles que je les ai reçues. Je vous les envoie écrites de ma main : parce que vous auriez eu trop de peine à lire les caracteres de l'autre monde, si je vous les avois envoyées en original. N'allez donc pas vous figurer, MONSEIGNEUR, que ce soit ici un pur jeu d'esprit, & une imitation du style de ces deux Ecrivains. Vous sçavez bien que Balzac & Voiture sont deux hommes inimitables. Quand il seroit vrai pourtant, que j'aurois eu recours à cette invention pour vous divertir, aurois-je si grand tort ? Et ne devoit-on pas au contraire m'estimer, d'avoir trouvé cette adresse pour vous faire lire des louanges que vous n'auriez jamais souffertes autrement ? En un mot, pourrois-je mieux faire voir avec quelle sincérité & quel respect je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre, &c.

(1) Avec mon compere le Brochet.] de Voiture.
Voyez la Lettre 143.]





A MONSEIGNEUR LE MARECHAL
DUC DE VIVONNE.

A MESSINE.

LETTRE III. (1)

MONSEIGNEUR,

Sans une maladie très-violente qui m'a tourmenté pendant quatre mois, & qui m'a mis très-long-tems dans un état moins glorieux à la vérité, mais presque aussi périlleux que celui où vous êtes tous les jours; vous ne vous plaindriez pas de ma paresse.

Avant ce tems-là je me suis donné l'honneur de vous écrire plusieurs fois: & si vous n'avez pas reçu mes lettres, c'est la faute des courriers & non pas la mienne. Quoi qu'il en soit me voilà guéri: je suis en état de réparer mes fautes, si j'en ai commis quelques-unes; & j'espère que cette lettre-ci prendra une route plus sûre que les autres. Mais dites-moi, *Monseigneur*, sur quel ton faut-il maintenant vous parler? Je savois assez bien autrefois de quel air il falloit écrire à *Monseigneur de Vivonne*, General des Galères de France; mais oseroit-on se familiariser de même avec le Libérateur de Messine, le vainqueur de Ruyter, le destructeur de

(1) Cette Lettre n'a point été imprimée dans les éditions qui ont précédé celle-ci. L'original est sans date. L'Auteur n'y en voulut point met-

tre, parce que la Lettre devoit demeurer long-tems en chemin. Elle fut écrite en l'année 1676.

la Flotte Espagnole ? Seriez-vous le premier Héros qu'une extrême prospérité ne pût enorgueillir ? Etes-vous encore ce même grand Seigneur qui venoit souper chez un misérable Poète , & y porteriez-vous sans honte vos nouveaux Lauriers au second & au troisième étage ? Non non , Monseigneur , je n'oserois plus me flater de cet honneur. Ce seroit assez pour moi que vous fussiez de retour à Paris ; & je me tiendrois trop heureux de pouvoir grossir les pelotons de peuple qui s'amasseroient dans les rues , pour vous voir passer. Mais je n'oserois pas même espérer cette joie. Vous vous êtes si fort habitué à gagner des batailles , que vous ne voulez plus faire d'autre métier. Il n'y a pas moyen de vous tirer de la Sicile. Cela accommode fort toute la France ; mais cela ne m'accommode point du tout. Quelques belles que soient vos victoires , je n'en sçaurois être content , puisqu'elles vous rendent d'autant plus nécessaire au pays où vous êtes ; & qu'en avançant vos conquêtes , elles reculent votre retour. Tout passionné que je suis pour votre gloire je chers encore plus votre personne , & j'aimerois encor mieux vous entendre parler ici de Chapelain & de Quinault , que d'entendre la Renommée parler si avantageusement de vous. Et puis , Monseigneur , combien pensez vous que votre protection m'est nécessaire en ce Pais , dans les démêlez que j'ai incessamment sur le Parnasse ? Il faut que je vous en conte un , pour vous faire voir que je ne ments pas. Vous saurez donc Monseigneur , qu'il y a un Médecin à Paris , nommé M. P. . . . très-grand ennemi de la santé & du bon sens ; mais en recompense , fort grand ami de Mr. Quinault. Un mouvement de pitié pour son pais , où plutôt , le peu de gain qu'il faisoit dans son métier , lui en a fait à la fin embrasser un autre. Il a lû Vitruve , il a fréquenté

(1) Mr. le Vau & Mr. Ratabon, & s'est enfin jeté dans l'Architecture, où l'on prétend qu'en peu d'années il a autant élevé de mauvais bâtimens, qu'étant Médecin il avoit ruiné de bonnes fantés. Ce nouvel Architecte qui veut se mêler aussi de Poësie, m'a pris en haine sur le peu d'estime que je faisois des Ouvrages de son cher Quinault. Sur cela il s'est déchaîné contre moi dans le monde. Je l'ai souffert quelque tems avec assez de moderation; mais enfin la bile Satirique n'a pû se contenir: si bien que dans le quatrième Chant de ma Poétique, à quelque tems de là, j'ai inséré la Métamorphose d'un Médecin en Architecte. Vous l'y avez peut-être vuë, elle finit ainsi:

*Notre assassin renonce à son art inhumain;
Et déformais la Règle & l'Equierre à la main,
Laisant de Galien la Science suspecte,
De méchant Médecin devient bon Architecte.*

Il n'avoit pourtant pas sujet de s'offenser, puisque je parle d'un Médecin de Florence: & que d'ailleurs il n'est pas le premier Médecin qui dans Paris ait quitté sa Robe pour la Truelle. Ajoutez, que si en qualité de Médecin il avoit raison de se fâcher, vous m'avouërez qu'en qualité d'Architecte il me devoit des remerciemens. Il ne me remercia pas pourtant. Au contraire, comme il a un frere chez Mr. Colbert, & qu'il est lui-même employé dans les Bâtimens du Roi, il cria fort hautement contre ma hardiesse: jusques-là que mes amis eurent peur que cela ne me fit une affaire auprès de cet

(1) M. le Vau, & M. Ratabon.] Deux fameux Architectes. M. le Vau avoit été Premier Architecte du Roi; & M. Ratabon, qui avoit été

Sur-Intendant des Bâtimens de Sa Majesté, vendit cette Charge à M. Colbert en 1664.

illustre Ministre. Je me rendis donc à leurs rémontrances ; & pour raccommoder toutes choses , je fis une réparation sincère au Médecin , par l'Epigramme que vous allez voir.

Où , j'ai dit dans mes Vers , qu'un célèbre assassin.

Laisant de Galien la science infertile ,

D'Ignorant Médecin devint Masson habile.

Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein

Lubin , ma Muse est trop correcte.

Vous êtes , je l'avouë , ignorant Médecin ;

Mais non pas habile Architecte.

Cependant , regardez , Monseigneur , comme les esprits des hommes sont faits : cette réparation bien loin d'appaier l'Architecte , l'irrita encore davantage. Il gronda , il se plaignit , il me menaça de me faire ôter ma pension. A tout cela je répondis que je craignois ses remèdes , & non pas ses menaces. Le dénouement de l'affaire est , que j'ai touché ma pension ; que l'Architecte s'est broüillé auprès de Mr. Colbert ; & que si Dieu ne regarde en pitié son peuple , notre homme va se rejeter dans la Médecine. Mais , Monseigneur , je vous entretiens là d'étranges bagatelles. Il est tems , ce me semble de vous dire que je suis avec toute sorte de zèle & de respect ,

MONSEIGNEUR ,

Votre , &c.



RE'PONSE A LA LETTRE QUE

*Son Excellence M. le Comte d'Ericeyra m'a
écrite de Lisbonne, en m'envoyant la Tradu-
ction de mon Art Poétique faite par lui en
Vers Portugais.*

L E T T R E I V.

MONSIEUR,

Bien que mes Ouvrages aient fait de l'éclat dans le monde, je n'en ai point conçu une trop haute opinion de moi-même; & si les louanges qu'on m'a données m'ont flaté assez agréablement, elles ne m'ont pourtant point aveuglé. Mais j'avoue que la Traduction que votre Excellence a bien daigné faire de mon Art Poétique, & les éloges dont elle l'a accompagnée en me l'envoiant, m'ont donné un véritable orgueil. Il ne m'a plus été possible de me croire un homme ordinaire en me voyant si extraordinairement honoré; & il m'a paru que d'avoir un Traducteur de votre capacité, de votre élévation, étoit pour moi un titre de mérite, qui me distinguoit de tous les Ecrivains de notre siècle. Je n'ai qu'une connoissance très-imparfaite de votre langue, & je n'en ai fait aucune étude particulière. J'ai pourtant bien entendu votre Traduction pour m'y admirer moi-même, & pour me trouver beaucoup plus habile Ecrivain en Portugais qu'en François. En effet vous enrichissez toutes mes pensées en les exprimant. Tout ce que vous maniez se change en or; les cailloux même, s'il faut ainsi parler, deviennent des pierres précieuses en-

tre vos mains. Jugez après cela si vous devez exiger de moi, que je vous marque les endroits où vous pouvez vous être un peu écarté de mon sens. Quand à la place de mes pensées vous m'auriez, sans y prendre garde, prêté quelques-unes des vôtres, bien loin de m'emploier à les faire ôter, je songerois à profiter de votre méprise, & je les adopterois sur le champ pour me faire honneur. Mais vous ne me mettez nulle part à cette épreuve. Tout est également juste, exact, fidelle dans votre Traduction ; & bien que vous m'y aiez fort embelli, je ne laisse pas de m'y reconnoître par tout. Ne dites donc plus, MONSIEUR, que vous craignez de ne m'avoir pas assez bien entendu. Dites-moi plutôt comment vous avez fait pour m'entendre si bien, & pour appercevoir dans mon Ouvrage jusqu'à des finesses, que je croyois ne pouvoir être senties que par des gens nez en France, & nourris à la Cour de LOUIS LE GRAND. Je vois bien que vous n'êtes étranger en aucun pays, & que par l'étendue de vos connoissances vous êtes de routes les Cours, & de toutes les Nations. La Lettre & les Vers François, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en font un bon témoignage. On n'y voit rien d'étranger que votre nom, & il n'y a point en France d'homme de bon goût, qui ne voulût les avoir faits. Je les ai montrez à plusieurs de nos meilleurs Ecrivains. Il n'y en a pas un qui n'en ait été extrêmement frappé, & qui ne m'ait fait comprendre que s'il avoit reçu de vous de pareilles louanges, il vous auroit déjà récrit des volumes de Prose & de Vers. Que penserez-vous donc de moi, de me contenter d'y répondre par une simple Lettre de compliment ? Ne m'accuserez-vous point d'être ou méconnoissant, ou grossier ! Non, MONSIEUR, je ne suis ni l'un ni l'autre : mais je ne fais pas des Vers, ni même de la Prose quand je veux. Apollon est pour

moi un Dieu bizarre, qui ne me donne pas comme à vous audience à toutes les heures. Il faut que j'attende les momens favorables. J'aurai soin d'en profiter dès que je les rrouverai : & il y a du malheur si je ne meurs enfin quitte d'une partie de vos éloges. Ce que je puis vous dire par avance, c'est qu'à la premiere édition de mes Ouvrages , je ne manquerai pas d'y insérer votre Traduction , & que je ne perdrai aucune occasion de faire sçavoir à toute la Terre , que c'est des extrémités de notre Continent , & d'aussi loin que les Colonnes d'Hercule , que me sont venuës les louanges dont je m'applaudis davantage , & l'Ouvrage dont je me sens le plus honoré. Je suis avec un très-grand respect,

DE VOTRE EXCELLENCE,

Très-humble , & très-obéissant
serviteur. DESPREAUX.





A MONSIEUR
PERRAULT
DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

L E T T R E V. (1)

M O N S I E U R ,

Puisque le Public a été instruit de notre démêlé, il est bon de lui apprendre aussi notre réconciliation, & de ne lui pas laisser ignorer, qu'il en a été de notre querelle sur le Parnasse, comme de ces Duels d'autrefois, que la prudence du Roi a si sagement réprimés, où après s'être battu à outrance, & s'être quelquefois cruellement blessé l'un l'autre, on s'embrassoit & on devenoit sincèrement amis. Notre Duel Grammatical s'est même terminé encore plus noblement, & je puis dire, si j'ose vous citer Homère, que nous avons fait comme Ajax & Hector dans l'Iliade, qui aussi-tôt après leur long combat en présence des Grecs & des Troïens, se comblent d'honnêtetés, & se font des présens. En effet, M O N S I E U R, notre dispute n'étoit pas encore bien finie, que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer vos Ouvrages, & que j'ai eu soin qu'on vous portât les miens. Nous avons d'autant mieux imité ces deux Héros du Poème

(1) Cette Lettre fut faite en l'année 1700. & insérée dans l'édition que l'Auteur donna l'année suivante. C'est proprement une Dissertation, où il fixe le véritable point de la Controverse sur les Anciens & les Modernes.

qui vous plaît si peu, qu'en nous faisant ces civilités nous sommes demeurés comme eux, chacun dans notre même parti & dans nos mêmes sentimens ; c'est-à-dire, vous toujours bien résolu de ne point trop estimer Homère ni Virgile, & moi toujours leur passionné admirateur. Voilà de quoi il est bon que le Public soit informé : & c'étoit pour commencer à le lui faire entendre, que peu de tems après notre réconciliation, je composai une Epigramme qui a couru, & que vraisemblablement vous avez vuë. La voici.

Tout le trouble Poétique

A Paris s'en va cesser :

Perrault l'anti-Pindarique,

Et Despréaux l'Homérique,

Consentent de s'embrasser.

Quelque aigreur qui les anime,

Quand malgré l'emportement,

Comme Eux l'un l'autre on s'estime,

L'accord se fait aisément.

Mon embarras est comment

On pourra finir la guerre

De Pradon & du Parterre.

Vous pouvez reconnoître, MONSIEUR, par ces Vers, où j'ai exprimé sincèrement ma pensée, la différence que j'ai toujours fait de vous, & de ce Poète de Théâtre, dont j'ai mis le nom en œuvre pour égaier la fin de mon Epigramme. Aussi étoit-ce l'Homme du monde qui vous ressembloit le moins.

Mais maintenant que nous voilà bien remis, & qu'il ne reste plus entre nous aucun levain d'animosité ni d'aigreur ; oserois-je, comme votre Ami,

vous

vous demander ce qui a pû depuis si long-tems vous irriter, & vous porter à écrire contre tous les plus célebres Ecrivains de l'Antiquité. Est-ce le peu de cas qu'il vous a paru que l'on faisoit parmi nous des bons Auteurs modernes ? Mais où avez-vous vû qu'on les méprisât ? Dans quel siècle a-t-on plus volontiers applaudi aux bons Livres naissans que dans le nôtre ? Quels éloges n'y a-t-on point donnés aux Ouvrages de M. Descartes, de M. Arnauld, de M. Nicole, & de tant d'autres admirables Philosophes & Théologiens, que la France a produits depuis soixante ans, & qui sont en si grand nombre, qu'on pourroit faire un petit volume de la seule liste de leurs Ecrits. Mais pour ne nous arrêter ici qu'aux seuls Auteurs qui nous touchent vous & moi de plus près, je veux dire, aux Poètes ; quelle gloire ne s'y sont point acquis les Malherbes, les Racans, les Mainards ? Avec quels battemens de mains n'y a-t-on point reçu les Ouvrages de Voiture, de Sarrazin, & de la Fontaine ? Quels honneurs n'y a-t-on point, pour ainsi dire, rendus à M. de Corneille & à M. Racine ? Et qui est-ce qui n'a point admiré les Comédies de Molière ? Vous-même, MONSIEUR, pouvez-vous vous plaindre qu'on n'y ait pas rendu justice à votre Dialogue de l'Amour & de l'Amitié, à votre Epître sur M. de la Quintinie, & à tant d'autres excellentes pièces de votre façon ? On n'y a pas véritablement fort estimé nos Poèmes Heroïques : mais a-t-on eu tort ? Et ne confessez-vous pas vous-même en quelque endroit de vos parallèles, que le meilleur de ces Poèmes est si dur & si forcé, qu'il n'est pas possible de le lire ?

Quel est donc le motif qui vous a tant fait crier contre les Anciens ? Est-ce la peur qu'on ne se gâtât en les imitant ? Mais pouvez-vous nier, que ce ne soit au contraire à cette imitation-là

même, que nos plus grands Poètes sont redevables du succès de leurs Ecrits ? Pouvez-vous nier que ce ne soit dans Tite-Live, dans Dion Cassius, dans Plutarque, dans Lucain & dans Sénèque, que M. de Corneille a pris ses plus beaux traits, a puisé ces grandes idées qui lui ont fait inventer un nouveau genre de Tragédie inconnu à Aristote ? Car c'est sur ce pié, à mon avis, qu'on doit regarder quantité de ses plus belles pièces de Théâtre où se mettant au dessus des règles de ce Philosophe, il n'a point songé, comme les Poètes de l'ancienne Tragédie, à émouvoir la Pitié & la Terreur; mais à exciter dans l'ame des Spectateurs, par la sublimité des pensées, & par la beauté des sentimens, une certaine admiration, dont plusieurs personnes, & les jeunes gens sur tout, s'accoutument souvent beaucoup mieux que des véritables passions Tragiques. Enfin, MONSIEUR, pour finir cette période un peu longue, & pour ne me point écarter de mon sujet, pouvez-vous ne pas convenir, que ce sont Sophocle & Euripide qui ont formé M. Racine ? Pouvez-vous ne pas avouer que c'est dans Plaute & dans Terence que Moliere a appris les plus grandes finesses de son Art.

D'où a pû donc venir votre chaleur contre les Anciens ? Je commence, si je ne m'abuse, à l'apercevoir. Vous avez vrai-semblablement rencontré, il y a long-tems, dans le monde, quelques-uns de ces faux Savans, tels que le Président de vos Dialogues, qui ne s'étudient qu'à enrichir leur mémoire, & qui n'ayant d'ailleurs ni esprit, ni jugement, ni goût, n'estiment les Anciens, que parce qu'ils sont Anciens ; ne pensent pas que la raison puisse parler une autre langue, que la Grecque ou la Latine, & condamnent d'abord tout Ouvrage en langue vulgaire, sur ce fonde-

ment seul, qu'il est en langue vulgaire. Ces ridicules admirateurs de l'Antiquité vous ont revolté contre tout ce que l'Antiquité a de plus merveilleux. Vous n'avez pû vous résoudre d'être du sentiment de gens si déraisonnables dans la chose même où ils avoient raison. Voilà, selon toutes les apparences, ce qui vous a fait faire vos Parallèles. Vous vous êtes persuadé qu'avec l'esprit que vous avez & que ces gens-là n'ont point, avec quelques argumens spécieux, vous déconcerteriez aisément la vaine habileté de ces foibles Antagonistes; & vous y avez si bien réussi, que si je ne me fusse mis de la partie, le champ de bataille, s'il faut ainsi parler, vous demeurait: ces faux Savans n'ayant pû, & les vrais Savans, par une hauteur un peu trop affectée, n'ayant pas daigné vous répondre. Permettez moi cependant de vous faire ressouvenir, que ce n'est point à l'approbation des faux ni des vrais Savans, que les grands Ecrivains de l'Antiquité doivent leur gloire: mais à la constante & unanime admiration de ce qu'il y a eu dans tous les siècles d'hommes sensez & délicats, entre lesquels on compte plus d'un Alexandre & plus d'un César. Permettez-moi de vous représenter, qu'aujourd'hui même encore ce ne sont point, comme vous vous le figurez, les Schrévélius, les Patarédus, les Ménagius, ni, pour me servir des termes de Moliere, les Savans en Us, qui goûtent davantage Homère, Horace, Cicéron, Virgile. Ceux que j'ai toujours vus le plus frappés de la lecture des Ecrits de ces grands Personnages, ce sont des Esprits du premier ordre, ce sont des hommes de la plus haute élévation. Que s'il falloit nécessairement vous en citer ici quelques-uns, je vous étonnerois peut-être par les noms illustres que je mettrois sur le papier; & vous y trouveriez non seulement des Lamoignons, des Dagueffaux,

(1) des Troisvilles, mais des Condez, des Contis, & des Turennes.

Ne pourroit-on point donc, MONSIEUR, aussi galant homme que vous l'êtes, vous réunir de sentimens avec tant de si galans hommes ? Oüi, sans doute, on le peut ; & nous ne sommes pas même, vous & moi, si éloignés d'opinion que vous pensez. En effet, qu'est-ce que vous avez voulu établir par tant de Poèmes, de Dialogues & de Dissertations sur les Anciens & sur les Modernes ? Je ne sçai si j'ai bien pris votre pensée : mais la voici, ce me semble. Votre dessein est de montrer, que pour la connoissance, sur tout des beaux Arts, & pour le mérite des belles Lettres, notre Siècle, ou pour mieux parler, le Siècle de LOUIS LE GRAND, est non seulement comparable, mais supérieur à tous les plus fameux Siècles de l'Antiquité, & même au Siècle d'Auguste. Vous allez donc être bien étonné, quand je vous dirai, que je suis sur cela entièrement de votre avis ; & que même, si mes infirmités & mes emplois m'en laissoient le loisir, je m'offrirois volontiers de prouver comme vous cette proposition la plume à la main. A la vérité j'emploierois beaucoup d'autres raisons que les vôtres, car chacun a sa maniere de raisonner ; & je prendrois

(1) *Des Troisvilles.*] Henri-Joseph de Peyre, Comte de Troisville, qui se prononce *Tréville*, ayant quitté la profession des armes en 1667. vécut ensuite dans la retraite, & s'y appliqua uniquement à l'étude & à la dévotion. Il fit de grands progrès dans l'une & dans l'autre : sur tout par une étude continuelle des Peres Grecs, qu'il préféroit aux Latins. C'étoit un esprit

si juste & si exact, qu'il parloit toujours *comme un Livre*. Aussi disoit-on que cette espèce de proverbe sembloit avoir été faite pour lui. Il avoit eu l'honneur d'être élevé près de la Personne du Roi. Il mourut à Paris au mois d'Août, 1708. âgé de 66. ans ; & fut enterré à Saint Nicolas du Chardonnet sa Paroisse.

des précautions & des mesures que vous n'avez point prises.

Je n'opposerois donc pas , comme vous avez fait , notre Nation & notre Siècle seuls , à toutes les autres Nations & à tous les autres Siècles joints ensemble. L'entreprise à mon sens , n'est pas soutenable. J'examinerois chaque Nation & chaque Siècle l'un après l'autre ; & après avoir mûrement pesé en quoi ils sont au dessus de nous , & en quoi nous les surpassons , je suis fort trompé , si je ne prouvois invinciblement , que l'avantage est de notre côté. Ainsi , quand je viendrois au Siècle d'Auguste , je commencerois par avouer sincèrement , que nous n'avons point de Poètes héroïques , ni d'Orateurs que nous puissions comparer aux Virgiles & aux Cicérons. Je conviendrois que nos plus habiles Historiens sont petits devant les Tite-Lives & les Sallustes. Je passerois condamnation sur la Satire & sur l'Elégie ; quoi qu'il y ait des Satires de Regnier admirables , & des Elégies de Voiture , de Sarrazin , de la Comtesse de la Suze ? d'un agrément infini. Mais en même tems je ferois voir que pour la Tragédie nous sommes beaucoup supérieurs aux Latins , qui ne sauroient opposer à tant d'excellentes pièces Tragiques que nous avons en notre Langue , que quelques déclamations plus pompeuses que raisonnables d'un prétendu Sénèque , & un peu de bruit qu'ont fait en leur tems le Thyeste de Varius , & la Médée d'Ovide. Je ferois voir , que bien loin qu'ils aient eu dans ce siècle-là des Poètes Comiques meilleurs que les nôtres , ils n'en ont pas eu un seul dont le nom ait mérité qu'on s'en souvint : les Plautes , les Cécilius & les Terences étant morts dans le siècle précédent. Je montrerois que si pour l'Ode nous n'avons point d'Auteurs si parfaits qu'Horace , qui est leur seul Poète Lyrique , nous en avons néanmoins un assez grand nom-

bre, qui ne lui sont guères inférieurs en délicatesse de Langue & en justesse d'expression, & dont tous les Ouvrages, mis ensemble, ne feroient peut-être pas dans la balance un poids de mérite moins considérable, que les cinq Livres d'Odes qui nous restent de ce grand Poète. Je montrerois qu'il y a des genres de Poësie, où non-seulement les Latins ne nous ont point surpassé; mais qu'ils n'ont pas même connus: comme par exemple, ces Poèmes en prose que nous appellons *Romans*, & dont nous avons chez nous des modèles, qu'on ne sauroit trop estimer, à la Morale près qui y est fort vicieuse, & qui en rend la lecture dangereuse aux jeunes personnes. Je soutiendrois hardiment qu'à prendre le siècle d'Auguste dans la plus grande étendue, c'est-à-dire, depuis Cicéron jusqu'à Cornille Tacite, on ne sauroit pas trouver parmi les Latins un seul Philosophe, qu'on puisse mettre pour la Physique, en parallèle avec Descartes, ni même avec Gassendi. Je prouverois que pour le grand savoir & la multiplicité de connoissances, leurs Varrons & leurs Plines, qui sont leurs plus doctes Ecrivains, paroîtroient de médiocres Savans devant nos Bignons, nos Scaligers, nos Saumaises, nos Peres Sirmonds, & nos Peres Pétiaux. Je triompherois avec vous du peu d'étendue de leurs lumières sur l'Astronomie, sur la Géographie, & sur la Navigation. Je les défiérois de me citer, à l'exception du seul Vitruve, qui est même plutôt un bon Docteur d'Architecture, qu'un excellent Architecte, je les défiérois, dis-je, de me nommer un seul habile Architecte, un seul habile Sculpteur, un seul habile Peintre Latin: Ceux qui ont fait du bruit à Rome dans tous ces Arts, étant des Grecs d'Europe & d'Asie, qui venoient pratiquer chez les Latins, des Arts que les Latins, pour ainsi dire, ne connoissoient point: au lieu que toute la Terre aujourd'hui est pleine

de la réputation & des Ouvrages de nos Pouffins, de nos Lebruns, de nos Girardons & de nos Mansards. Je pourrois ajouter encore à cela beaucoup d'autres choses : mais ce que j'ai dit est suffisant, je crois, pour vous faire entendre, comment je me tirerois d'affaire à l'égard du siècle d'Auguste. Que si de la comparaison des Gens de Lettres & des illustres Artisans, il falloit passer à celle des Heros & des grands Princes, peut-être en fortirois-je avec encore plus de succès. Je suis bien sûr au moins que je ne serois pas fort embarrassé à montrer, que l'Auguste des Latins ne l'emporte pas sur l'Auguste des François. Par tout ce que je viens de dire, vous voyez, MONSIEUR, qu'à proprement parler, nous ne sommes point d'avis différent sur l'estime qu'on doit faire de notre Nation & de notre siècle : mais que nous sommes différemment de même avis. Aussi n'est-ce point votre sentiment que j'ai attaqué dans vos Parallèles ; mais la maniere hautaine & méprisante, dont votre Abbé & votre Chevalier y traitent des Ecrivains, pour qui, même en les blâmant, on ne sauroit à mon avis marquer trop d'estime, de respect, & d'admiration. Il ne reste donc plus maintenant, pour assurer notre accord, & pour étouffer entre nous toute semence de dispute, que de nous guérir l'un & l'autre ; Vous d'un penchant un peu trop fort à rabaisser les bons Ecrivains de l'Antiquité, & Moi d'une inclination un peu trop violente à blâmer les méchans, & même les médiocres Auteurs de notre siècle. C'est à quoi nous devons sérieusement nous appliquer. Mais quand nous n'en pourrions venir à bout ; je vous répons que de mon côté cela ne troublera point notre réconciliation ; & que pourvu que vous ne me forciez point à lire le Clovis ni la Pucelle, je vous laisserai tout à votre aise critiquer l'Iliade & l'Eneïde, me contentant de les admirer, sans

vous demander pour elles cet espèce de culte tendant à l'adoration, que vous vous plaignez en quelqu'un de vos Poèmes, qu'on veut exiger de vous, & que Stace semble en effet avoir eû pour l'*Enéide*, quand il se dit à lui-même :

nec tu divinam Æneida tenta :

Sed longè sequere, & vestigia semper adora.

Voilà, MONSIEUR, ce que je suis bien aise que le Public sçache : & c'est pour l'en instruire à fond, que je me donne l'honneur de vous écrire aujourd'hui cette Lettre, que j'aurai soin de faire imprimer dans la nouvelle Edition, qu'on fait en grand & en petit de mes Ouvrages. J'aurois bien voulu pouvoir adoucir en cette nouvelle Edition quelques railleries un peu fortes, qui me sont échappées dans mes Réflexions sur Longin ; mais il m'a paru que cela seroit inutile, à cause des deux Editions qui l'ont précédée, auxquelles on ne manqueroit pas de recourir, aussi bien qu'aux fausses Editions qu'on en pourra faire dans les Pais étrangers, où il y a de l'apparence qu'on prendra soin de mettre les choses en l'état qu'elles étoient d'abord. J'ai crû donc, que le meilleur moyen d'en corriger la petite malignité, c'étoit de vous marquer ici, comme je viens de le faire, mes vrais sentimens pour vous. J'espère que vous serez content de mon procédé, & que vous ne vous choquerez pas même de la liberté que je me suis donnée de faire imprimer dans cette dernière Edition, la Lettre que l'illustre M. Arnauld vous a écrite au sujet de ma dixième Satire.

Car outre que cette Lettre a déjà été renduë publique dans deux Recueils des Ouvrages de ce grand homme, Je vous prie, MONSIEUR, de faire réflexion, que dans la Préface de votre Apologie des Femmes, contre laquelle cet Ouvrage me défend, vous ne me reprochez pas seulement

des fautes de Raisonnement & de Grammaire : mais que vous m'accusez d'avoir dit des mots sales, d'avoir glissé beaucoup d'impuretés, & d'avoir fait des médifances. Je vous supplie, dis-je, de considérer, que ces reproches regardant l'honneur, ce seroit en quelque sorte reconnoître qu'ils sont vrais, que de les passer sous silence. Qu'ainsi je ne pouvois pas honnêtement me dispenser de m'en disculper moi même dans ma nouvelle Edition, ou d'y insérer une Lettre qui m'en disculpe si honorablement. Ajoûtez que cette Lettre est écrite avec tant d'honnêteté & d'égards pour celui même contre qui elle est écrite, qu'un honnête homme, à mon avis, ne sauroit s'en offenser. J'ose donc me flater, je le répète, que vous la verrez sans chagrin ; & que, comme j'avoué franchement que le dépit de me voir critiqué dans vos Dialogues m'a fait dire des choses qu'il seroit mieux de n'avoir point dites, vous confesserez aussi que le déplaisir d'être attaqué dans ma dixième Satire, vous y a fait voir des médifances & des saletés qui n'y sont point. Du reste, je vous prie de croire que je vous estime comme je dois, & que je ne vous regarde pas simplement comme un très-bel Esprit, mais comme un des hommes de France qui a le plus de probité & d'honneur. Je suis,

MONSIEUR,

Votre, &c.



 A M O N S I E U R
 L E V E R R I E R.

L E T T R E V I.

N'ÊTES-vous plus fâché, Monsieur, du peu de complaisance que j'eus hier pour vous ? Non sans doute, vous ne l'êtes plus, & je suis persuadé, qu'à l'heure qu'il est, vous goûtez toutes mes raisons. Supposé pourtant que votre colere dure encore, je m'offre d'aller aujourd'hui chez vous à midi & demi, vous prouver le verre à la main, par plus d'un argument en forme, qu'un homme comme moi n'est point obligé de préférer son plaisir à sa santé, ni de demeurer à souper, même avec la meilleure compagnie du monde, quand il sent que cela le pourroit incommoder, & quand il a, pour s'en excuser, soixante & six raisons aussi bonnes & aussi valables, que celles que *la Vieillesse avec ses doigts pesans m'a jettées sur la tête*. Et pour commencer ma preuve, je vous dirai ces Vers d'Horace à Mécénas.

*Quam mihi das ægro, dabis egrotare timenti,
 Mecenas, veniam.*

En cas donc que vous vouliez que j'achève ma démonstration, mandez-moi,

Si validus, si letus eris, si denique pascas.

Autrement ordonnez qu'on ne m'ouvre point chez vous. J'aime encore mieux n'y point entrer que d'y être mal reçu. Au reste, j'ai soigneusement

relû votre plainte, contre les Tuileries, & j'y ai trouvé des Vers si bien tournés, que franchement en les lisant je n'ai pu me défendre d'un moment de jalousie Poétique contre vous. De sorte qu'en la remaniant, j'ai plutôt songé à vous surpasser qu'à vous réformer. C'est cette jalousie qui m'a fait mettre la pièce en l'état où vous l'allez voir. Prenez la peine de la lire.

PLAINTE CONTRE LES TUILERIES.

*Agréables jardins, où les Zéphirs & Flore
Se trouvent tous les jours au lever de l'Aurore,
Lieux charmans, qui pouvez dans vos sombres
réduits,
Des plus tristes Amans adoucir les ennuis,
Cessez de rappeler dans mon ame insensée
De mon premier bonheur la gloire enfin passée.
Ce fut, je m'en souviens, dans cet antique bois
Que Philis m'apparut pour la première fois :
C'est ici que souvent, dissipant mes alarmes,
Elle arrêtoit d'un mot mes soupirs & mes larmes;
Et que me regardant d'un œil si gracieux,
Elle m'offroit le Ciel ouvert dans ses beaux yeux.
Aujourd'hui cependant, injustes que vous êtes,
Je sçai qu'à mes Rivaux vous prêtez vos retraites,
Et qu'avec elle assis sur vos tapis de fleurs,
Ils triomphent contents de mes vaines douleurs.
Allez, jardins dressés par une main fatale,
Tristes Enfans de l'Art du malheureux Dédale,
Vos bois, jadis pour moi si charmans & si beaux,
Ne sont plus qu'un désert, refuge de Corbeaux,*

*Qu'un séjour infernal, où cent mille Vipères
Tous les jours en naissant assassinent leurs Mères.*

Je ne fai, Monsieur, si dans tout cela vous reconnoîtrez votre Ouvrage, & si vous vous accommoderez des nouvelles pensées que je vous prête. Quoi qu'il en soit, faites-en tel usage que vous jugerez à propos. Car pour moi, je vous déclare que je n'y travaillerai pas davantage. Je ne vous cacherai pas même que j'ai une espèce de confusion, d'avoir, par une molle complaisance pour vous, employé quelques heures à un Ouvrage de cette nature, & d'être moi-même tombé dans le ridicule dont j'accuse les autres, & dont je me suis si bien moqué par ces Vers de la Satire à mon Esprit :

*Faudra-t-il de sens froid, & sans être amoureux,
Pour quelque Iris en l'air faire le languoureux;
Lui prodiguer les noms de Soleil & d'Aurore,
Et toujours bien mangeant, mourir par métaphore?*

Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne retomberai plus dans une pareille foiblesse, & que c'est à ces Vers d'Amourettes, bien plus justement qu'à ceux de ma pénultième Epître, qu'aujourd'hui je dis très-sérieusement,

Adieu, mes Vers, adieu pour la dernière fois.

Du reste, je suis parfaitement Votre, &c.



A MONSIEUR RACINE.

LETTRE VII. (1)

JE crois que vous serez bien aisé d'être instruit de ce qui s'est passé dans la visite, que nous avons, suivant votre conseil, renduë ce matin, mon frere le Docteur de Sorbone & moi, au Révérend Pere de la Chaise. Nous sommes arrivés chez lui sur les neuf heures, & si tôt qu'on lui a dit notre nom, il nous a fait entrer. Il nous a reçûs avec beaucoup d'agrément, m'a interrogé fort obligeamment sur l'état de ma santé, & a paru fort content de ce que je lui ai dit que (2) mon incommodité n'augmentoît point. Ensuite il a fait apporter des chaises, s'est mit tout proche de moi, (3) afin que je le pusse mieux entendre, & aussi-tôt entrant en matière, m'a dit, que vous lui aviez lû un Ouvrage de ma façon, où il y avoit beaucoup de bonnes choses, mais que la matière que j'y traitois, étoit une matière fort délicate, & qui demandoit beaucoup de sçavoir. Qu'il avoit autrefois

(1) Cette Lettre a été écrite en 1697. M. Racine étoit à la Cour, en qualité de Gentilhomme ordinaire du Roi.

(2) *Mon incommodité.* Un Asthme, ou une difficulté de respirer, à laquelle M. Despreaux a été sujet presque toute sa vie.

(3) *Afin que je le pusse mieux*

entendre. M. Despreaux avoit peine à entendre, sur tout de l'oreille gauche. C'est ce qui l'obligeoit de prier ceux qui alloient le voir, de se mettre à sa droite, quand même cette place n'étoit pas la plus honorable par la situation où l'on se trouvoit.

enseigné la Théologie , & qu'ainsi il devoit être instruit de cette matière à fond. Qu'il falloit faire une grande difference de l'Amour affectif d'avec l'Amour effectif. Que ce dernier étoit absolument nécessaire ; & entroit dans l'Attrition ; au lieu que l'Amour affectif venoit de la Contrition parfaite , & qu'ainsi il justifioit par lui-même le Pécheur : mais que l'Amour effectif n'avoit d'effet qu'avec l'absolution du Prêtre. Enfin il nous a débité en très-bons termes tout ce que beaucoup d'habiles Auteurs Scholastiques ont écrit sur ce sujet , sans pourtant dire , comme quelques-uns d'eux , que l'Amour de Dieu absolument parlant , n'est point nécessaire pour la justification du Pécheur. Mon frere applaudissoit à chaque mot qu'il disoit , paroissant être enchanté de sa Doctrine , encore plus de sa manière de l'énoncer. Pour moi je suis demeuré dans le silence. Enfin lorsqu'il a cessé de parler , je lui ai dit , que j'avois été fort surpris , qu'on m'eût prêté des charités auprès de lui , & qu'on lui eût donné à entendre que j'avois fait un Ouvrage contre les Jésuites ; ajoutant que ce seroit une chose bien étrange , si soutenir qu'on doit aimer Dieu , s'appelloit écrire contre les Jésuites. Que mon frere avoit apporté avec lui vingt passages de dix ou douze de leurs plus fameux Ecrivains , qui soutenoient en termes beaucoup plus forts que ceux de mon Epître , que pour être justifié , il faut indispensablement aimer Dieu. Qu'enfin j'avois si peu songé à écrire contre les Jésuites , que les premiers à qui j'avois lu mon Ouvrage , c'étoit six Jésuites des plus célèbres , qui m'avoient tous dit , qu'un Chrétien ne pouvoit pas avoir d'autres sentimens sur l'Amour de Dieu , que ceux que j'énonçois dans mes Vers. J'ai ajouté ensuite , que depuis peu j'avois eu l'honneur de réciter mon Ouvrage à Monseigneur l'Archevêque de Paris , & à Monseigneur l'Evêque de Meaux , qui en avoient

tous deux paru , pour ainsi dire , transportés. Qu'avec tout cela néanmoins , si sa Réverence croioit mon Ouvrage périlleux , je venois présentement pour le lui lire , afin qu'il m'instruisît de mes fautes. Enfin je lui ai fait le même compliment que je fis à Monseigneur l'Archevêque , lorsque j'eus l'honneur de le lui réciter , qui étoit que je ne venois pas pour être loué , mais pour être jugé : que je le priois donc de me prêter une vive attention , & de trouver bon même que je lui répetaisse beaucoup d'endroits. Il a fort approuvé ma proposition ; & je lui ai lû mon Epître très-posément ; jettant au reste dans ma lecture toute la force & tout l'agrément que j'ai pu. J'oubliois de vous avertir que je lui ai auparavant dit encore une particularité , qui l'a assez agréablement surpris ; c'est à sçavoir que je prétendois n'avoir proprement fait autre chose dans mon Ouvrage , que mettre en Vers la Doctrine qu'il venoit de nous débiter , & l'ai assuré que j'étois persuadé que lui-même n'en disconviendrait pas. Mais pour en revenir au récit de ma Pièce , croiriez-vous , Monsieur , que la chose est arrivée comme je l'avois prophétisé , & qu'à la réserve des deux petits scrupules , qu'il vous a dits , & qu'il nous a répétés , qui lui étoient venus au sujet de ma hardiesse à traiter en Vers une matière si délicate , il n'a fait d'ailleurs que s'écrier , P U L - C H R E ' , B E N E ' , R E C T E ' . *Cela est vrai. Cela est indubitable ; Voilà qui est merveilleux. Il faut lire cela au Roi. Repetez moi encore cet endroit. Est-ce là ce que M. Racine m'a lû ?* Il a été sur tout extrêmement frappé de ces Vers , que vous lui aviez passés , & que je lui ai recités avec toute l'énergie dont je suis capable.

Cependant on ne voit que Docteurs , même austères,

Qui les semant par tout s'en vont pieusement.

De toute Piété saper le fondement , &c.

Il est vrai que je me suis heureusement avisé d'insérer dans mon Epître huit Vers que vous n'avez point approuvés, & que mon frere juge très à propos de rétablir. Les voici. C'est ensuite de ces Vers,

Où, dites-vous. Allez, vous l'aimez, croïez moi.

Qui fait exactement ce que ma Loi commande,

A pour moi, dit ce Dieu, l'amour que je demande.

Faites le donc ; & sûr qu'il nous veut sauver tous,

Ne vous alarmez point pour quelques vains dégoûts,

*Qu'en sa ferveur souvent la plus sainte Ame
éprouve.*

Marchez, courez à lui. Qui le cherche le trouve ;

Et plus de votre cœur il paroît s'écarter,

Plus par vos actions songez à l'arrêter.

Il m'a fait redire trois fois ces huit Vers. Mais je ne saurois vous exprimer avec quelle joie, quels éclats de rire il a entendu la Prosopopée de la fin. En un mot, j'ai si bien échauffé le Réverend Pere, que sans une visite, que dans ce tems là (1) Monsieur son Frere lui est venu rendre, il ne nous laissoit point partir, que je ne lui eusse récité aussi les deux autres nouvelles Epîtres de ma façon, que vous avez lûes au Roi. Encore ne nous a-t-il laissé partir, qu'à la charge que nous l'irions voir (2) à sa maison de Campagne : & il s'est chargé de nous faire avertir du jour où nous l'y pourrions trouver seul. Vous voyez donc, Monsieur, que si je ne suis

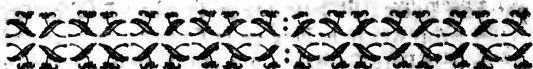
(1) *Monsieur son frere.*] Le Comte de la Chaize, Capitaine de la porte du Roi.

(2) *A sa maison de Campagne.*] A Mont-Louis : maison à une demi-lieue de Pa-

ris qui appartient aux Jésuites de la rue Saint-Antoine. Le R. P. de la Chaize, qui passoit fort embellie, y passoit ordinairement toutes les semaines deux ou trois jours.

pas bon Poëte, il faut que je sois bon Récitateur. Après avoir quitté le Pere de la Chaise, nous avons été voir le Pere Gaillard, à qui j'ai aussi, comme vous pouvez penser, récité l'Épître. Je ne vous dirai point les louanges excessives qu'il m'a données. Il m'a traité d'homme inspiré de Dieu, & m'a dit qu'il n'y avoit que des coquins qui pussent contredire mon opinion. Je l'ai fait ressouvenir du petit Théologien, avec qui j'eus une prise devant lui chez M. de Lamoignon. Il m'a dit que ce Théologien étoit le dernier des hommes. Que si la Societé avoit à être fâchée, ce n'étoit pas de mon Ouvrage, mais de ce que des gens osoient dire que cet Ouvrage étoit fait contre les Jésuites. Je vous écris tout ceci à dix heures du soir, au courant de la plume. Je vous prie de retirer la Copie que vous avez mise entre les mains de Madame de afin que je lui en donne une autre, où l'Ouvrage soit dans l'état où il doit demeurer. Je vous embrasse de tout mon cœur, & suis tout à vous.





A MONSIEUR DE MAUCROIX.

LETTRE VIII. (1)

Les choses hors de vrai-semblance, qu'on m'a dites de M. de la Fontaine, sont, à peu près celles que vous avez devinées : je veux dire, que ce sont ces haïres, ces cilices, & ces disciplines, dont on m'a assuré qu'il affligeoit fréquemment son corps, & qui m'ont paru d'autant plus incroyables de notre défunt Ami, que jamais rien, à mon avis, ne fut plus éloigné de son caractère que ces mortifications. Mais quoi ? La grace de Dieu ne se borne pas à des changemens ordinaires, & c'est quelquefois de véritables métamorphoses qu'elle fait. Elle ne paroît pas s'être répandue de la même sorte sur le pauvre M. Cassandre, qui est mort tel qu'il a vécu ; c'est à sçavoir très-mysanthrope, & non seulement haïssant les hommes, mais ayant même assez de peine à se réconcilier avec Dieu, à qui disoit-il, si le rapport qu'on m'a fait est véritable, il n'avoit nulle obligation. Qui eût crû que de ces deux hommes, c'étoit M. de la Fontaine (1) qui étoit le vase d'élection ? Voilà, Monsieur, de quoi au-

(1) Ceux qui ont connu particulièrement M. de la Fontaine, assurent qu'il pensa sérieusement à se convertir dans les derniers tems de sa vie. L'abyme immense de l'avenir, dans lequel il étoit prêt d'entrer, lui causoit de tems en tems de telles frayeurs, que ses amis crurent qu'il en perdrait la tête. Il se sentoit déchiré de cruels remords d'avoir prêté sa plume à tant de Poësies licentieuses. Son dessein étoit de faire une réparation publique du scan-

gner les réflexions sages & chrétiennes, que vous me faites dans votre Lettre, & qui me paroissent partir d'un cœur sincèrement persuadé de ce qu'il dit.

Pour venir à vos Ouvrages, j'ai déjà commencé à conférer le Dialogue des Orateurs avec le Latin. Ce que j'en ai vu me paroît extrêmement bien. La Langue y est parfaitement écrite. Il n'y a rien de généré, & tout y paroît libre & original. Il y a pourtant des endroits, où je ne conviens pas du sens que vous avez suivi. J'en ai marqué quelques-uns avec du crayon, & vous y trouverez ces marques quand on vous les renvoyera. Si j'ai le tems, je vous expliquerai mes objections : car je doute sans cela que vous les puissiez bien comprendre. En voici une que par avance je vais vous écrire, parce qu'elle me paroît plus de conséquence que les autres. C'est à la page 6. de votre Manuscrit, où vous traduisez, *Minimum inter tot ac tanta locum obtinent imagines, ac tituli & statuae, quæ neque ipsa tamen negliguntur: Au prix de ces talens si estimables, qu'est-ce que la noblesse & la naissance, qui pourtant ne sont pas méprisées.* Il ne s'agit point à mon sens dans cet endroit de la noblesse ni de la naissance, mais des Images, des Inscriptions, & des Statues, qu'on faisoit faire souvent à l'honneur des Orateurs, & qu'on leur envoyoit chez eux. Juvénal parle d'un Avocat de son tems, qui prenoit beaucoup plus d'argent que les autres, à cause qu'il en avoit une équestre. Sans rapporter ici toutes les preuves que je vous pourrois alléguer, Maternus lui-même, dans votre Dialogue, fait entendre clairement la même chose, lors-

qu'il avoit causé ; & la veille de sa mort, il répéta plusieurs fois, que si le Seigneur vouloit bien lui prolonger la vie de quelques jours, il se feroit traîner dans

un Tombereau par les rues de Paris, afin que tout le monde sçût combien il avoit en horreur les vers trop libres qu'il avoit eu le malheur de composer.

qu'il dit que *ces Statues & ces Images se sont emparées malgré lui de sa maison. ÆR A, & imagines, que etiam me nolente in domum meam irruerunt.* Excusez, Monsieur, la liberté que je prends de vous dire si sincèrement mon avis. Mais ce seroit dommage, qu'un aussi bel Ouvrage que le vôtre eût de ces taches où les Sçavans s'arrêtent, & qui pourroient donner occasion de le ravalier. Et puis vous m'avez donné tout pouvoir de vous dire mon sentiment.

Je suis bien-aîsé que mon goût se rencontre si conforme au vôtre, dans tout ce que je vous ai dit de nos Auteurs, & je suis persuadé aussi bien que vous, que M. Godeau est un Poète fort estimable. Il me semble pourtant qu'on peut dire de lui ce que Longin dit d'Hypéride, qu'il est toujours à jeun, & qu'il n'a rien qui remue, ni qui échauffe : en un mot qu'il n'a point cette force de stile, & cette vivacité d'expression, qu'on cherche dans les Ouvrages, & qui les font durer. Je ne sçai point s'il passera à la postérité : mais il faudra pour cela qu'il ressuscite ; puisqu'on peut dire qu'il est déjà mort, n'étant presque plus maintenant lû de personne. Il n'en est pas ainsi de Malherbe, qui croît de réputation à mesure qu'il s'éloigne de son siècle. La vérité est pourtant, & c'étoit le sentiment de notre cher Ami Patru, que la nature ne l'avoit pas fait grand Poète. Mais il corrige ce défaut par son esprit & par son travail. Car personne n'a plus travaillé ses Ouvrages que lui, comme il paroît assez par le petit nombre de Pièces qu'il a faites. Notre Langue veut être extrêmement travaillée. Racan avoit plus de génie que lui ; mais il est plus négligé, & songe trop à le copier. Il excelle sur tout, à mon avis, à dire les petites choses, & c'est en quoi il ressemble mieux aux Anciens, que j'admire sur tout par cet endroit. Plus les choses sont sèches & mal-aîsées à dire en Vers, plus elles frappent quand

elles sont dites noblement, & avec cette élégance qui fait proprement la Poësie. Je me souviens que M. de la Fontaine m'a dit plus d'une fois, que les deux Vers de mes Ouvrages qu'il estimoit davantage, c'étoit ceux où je louë le Roi d'avoir établi la manufacture des Points de France, à la place des Points de Venise. Les voici. C'est dans la première Epître à sa Majesté.

Et nos voisins frustrés de ces tribus serviles,

Que payoit à leur Art le luxe de nos Villes.

Virgile & Horace sont divins en cela, aussi bien qu'Homère. C'est tout le contraire de nos Poètes, qui ne disent que des choses vagues, que d'autres ont déjà dites avant eux, & dont les expressions sont trouvées. Quand ils sortent de là, ils ne sauroient plus s'exprimer, & ils tombent dans une sécheresse qui est encore pire que leurs larcins. Pour moi je ne sçai pas si j'y ai réüssi : mais quand je fais des Vers, je songe toujours à dire ce qui ne s'est point encore dit en notre Langue. C'est ce que j'ai principalement affecté (1) dans une nouvelle Epître, que j'ai faite à propos de toutes les Critiques qu'on a imprimées contre ma dernière Satire. J'y conte tout ce que j'ai fait depuis que je suis au monde. J'y rapporte mes défauts, mon âge, mes inclinations, mes mœurs. J'y dis de quel Pere & de quelle Mere je suis né. J'y marque les degrés de ma fortune ; comment j'ai été à la Cour, comment j'en suis sorti ; les incommodités qui me sont survenues ; les Ouvrages que j'ai faits. Ce sont bien de petites choses dites en assez peu de mots, puisque la Pièce n'a pas plus de cent trente Vers. Elle n'a pas encore vû le jour, & je ne l'ai pas même encore écrite. Mais il me paroît que tous ceux à qui je l'ai récitée, en sont aussi

(1) Dans une nouvelle Epître.] L'Epître X. à ses Vers.

frappés que d'aucun autre de mes Ouvrages. Croiriez-vous, Monsieur, qu'un des endroits où ils se récrient le plus, c'est un endroit qui ne dit autre chose, sinon qu'aujourd'hui que j'ai cinquante-sept ans, je ne dois plus prétendre à l'approbation publique. Cela est dit en quatre Vers que je veux bien vous écrire ici, afin que vous me mandiez si vous les approuvez.

*Mais aujourd'hui qu'enfin la Vieillesse venue ,
Sous mes faux cheveux blonds déjà toute chénuë ,
A jetté sur ma tête avec ses doigts pesans ,
Onze Lustres complets surchargés de deux ans.*

Il me semble que la Perruque est assez heureusement frondée dans ces quatre Vers. Mais, Monsieur, à propos des petites choses qu'on doit dire en Vers, il me paroît qu'en voila beaucoup que je vous dis en Prose, & que le plaisir que j'ai à vous parler de moi, me fait assez mal à propos oublier à vous parler de vous. J'espère que vous excuserez un Poète nouvellement délivré d'un Ouvrage. Il n'est pas possible qu'il s'empêche d'en parler, soit à droit, soit à tort.

Je reviens (1) aux pièces que vous m'avez mises entre les mains. Il n'y en a pas une qui ne soit

(1) Aux pièces que vous m'avez mises entre les mains.] C'étoient la *vieillesse*, l'*amitié*, & la *premiere Tusculane* de Cicéron, avec le *Dialogue de Causis corruptæ Eloquentiæ*. M. de Maucroix vouloit faire un Volume de ces quatre Traductions, & il les avoit données aux Reviseurs ordinaires pour avoir l'Approbation & le Privilège. M. Dubois, de l'Académie Française, qui de son côté avoit traduit les *Traité*s

de la *Vieillesse*, & de l'*Amitié*, obtint des Reviseurs qu'ils garderoient près d'un an le Manuscrit de M. de Maucroix; & pendant ce tems-là il fit imprimer le sien. M. de Maucroix, après avoir bien grondé dans sa Province contre la lenteur des Reviseurs de Paris, apprit enfin le tour que M. Dubois lui avoit joué. C'est à ce sujet que M. Despreaux lui dit ici : le *Devoir* dont vous vous plaignez. Sa co-

nès-digne d'être imprimée. Je n'ai point vu les Traductions des Traités de la Vieillesse & de l'Amitié, qu'a faites au li bien que vous le Devot dont vous vous plaignez, tout ce que je sai, c'est qu'il a eû la hardiesse, pour ne pas dire l'impudence, de retraduire les Confessions de Saint Augustin, après Meilleurs de Port-Royal; & qu'étant autrefois leur humble & rampant Ecolier, il s'étoit tout à coup voulu ériger en Maître. Il a fait une Préface au devant de sa traduction des Sermons de S. Augustin, qui, quoiqu'assez bien écrite, est un chef d'œuvre d'impertinence & de mauvais sens. M. Arnauld, un peu avant que de mourir, a fait contre cette Préface une Dissertation qui est imprimée. Je ne sai si on vous l'a envoiée: mais je suis sûr que si vous l'avez luë, vous convenez avec moi qu'il ne s'est rien fait en notre Langue de plus beau ni de plus fort sur les matières de Rhétorique. C'est ainsi que toute la Cour & toute la Ville en ont jugé, & jamais Ouvrage n'a été mieux réfuté que la Préface du Dévot. Tout le monde voudroit qu'il fût en vie, pour voir ce qu'il diroit en se voyant si bien foudroïé. Cette Dissertation est le pénultième Ouvrage de M. Arnauld, & j'ai l'honneur que c'est par mes louanges que ce grand Personnage a fini, puisque la Lettre qu'il a écrite sur mon sujet a M. Perrault est son dernier Ecrit. Vous sçavez sans doute ce que c'est que cette Lettre qui me fait un si grand honneur; & M. le Verrier en a une copie, qu'il pourra vous faire tenir quand vous voudrez, supposé qu'il ne vous l'ait pas déjà envoiée. Il est surprenant qu'un homme dans l'extrême vieillesse, ait conservé toute cette vigueur d'esprit & de mémoire, qui paroît dans ces deux

lere alla jusqu'à ne vouloir publier ensuite aucune de ces Traductions. On n'a imprimé		après sa mort que celle du Dialogue de <i>Causis</i> , &c.
--	--	---

Ecrits , qu'il n'a fait pourtant que dicter ; la foiblesse de sa vue ne lui permettant plus d'écrire lui-même.

Il me semble , Monsieur , que voila une longue Lettre. Mais quoi ? le loisir que je me suis trouvé aujourd'hui à Auteuil , m'a comme transporté à Rheims , où je me suis imaginé que je vous entretenois dans votre Jardin , & que je vous revoiois encore , comme autrefois , avec tous ces chers Amis que nous avons perdus , & qui ont disparu , *velut somnium surgentis*. Je n'espère plus de m'y revoir. Mais vous , Monsieur , est-ce que nous ne vous reverrons plus à Paris , & n'avez-vous point quelque curiosité de voir ma solitude d'Auteuil ? Que j'aurois de plaisir à vous y embrasser , & à déposer entre vos mains le chagrin que me donne tous les jours le mauvais goût de la plupart de nos Académiciens , gens assez comparables aux Hurons & aux Topinamboux , comme vous savez bien que je l'ai déjà avancé dans mon Epigramme : *Clio vint l'autre jour* , &c. J'ai supprimé cette Epigramme , & ne l'ai point mise dans mes Ouvrages , parce qu'au bout du compte je suis de l'Académie , & qu'il n'est pas honnête de diffamer un Corps dont on est. Je n'ai même jamais montré à personne une badinerie que je fis ensuite pour m'excuser de cette Epigramme. Je vais la mettre ici pour vous divertir ; mais c'est à la charge que vous me garderez le secret , & que ni vous ne la retiendrez par cœur , ni ne la montrerez à personne.

J'ai traité de Topinamboux

Tous ces beaux Censeurs , je l'avoue ,

Qui de l'Antiquité si follement jaloux ,

Aiment tout ce qu'on hait , blâment tout ce qu'on

loue.

Et l'Académie, entre nous,

Souffrant chez soi de si grands fous,

Me semble un peu Topinambouë.

C'est une folie, comme vous voïez, mais je vous la donne pour telle. Adieu, Monsieur, je vous embrasse de tout mon cœur, & suis entièrement à vous,

DISPREAUX.





L E T T R E
DE MONSIEUR
A R N A U L D
DOCTEUR DE SORBONNE.

A M. P * * au sujet de ma dixième Satire.

L E T T R E I X. (1)

VOUS pouvez être surpris, Monsieur, de ce que j'ai tant différé à vous faire réponse, aiant à vous remercier de votre présent, & de la maniere honnête dont vous me faites souvenir de l'affection que vous m'avez toujours témoignée, vous & Messieurs vos Freres, depuis que j'ai le bien de vous connoître. Je n'ai pû lire votre Lettre sans m'y trouver obligé. Mais, pour vous parler franchement, la lecture que je fis ensuite de la Préface de votre Apologie des Femmes, me jetta dans un grand embarras, & me fit trouver cette réponse plus difficile que je ne pensois. En voici la raison.

Tout le monde sçait que M. Despréaux est de mes meilleurs amis, & qu'il m'a rendu des témoignages d'estime & d'amitié en toutes sortes de

(1) Cette Lettre fut écrite à un de ses amis à Paris, afin
au mois de Mai 1694. peu qu'il la fit lire à M. Des-
de tems avant la mort de M. préaux ; & cet ami en garda
Arnauld ; & c'est son dernier une copie, avant que de la
Ouvrage. Il l'envoya ouverte rendre à M. Perrault.

tems. Un de mes Amis m'avoit envoié sa dernière Satire. Je témoignai à cet Ami la satisfaction que j'en avois eüe, & lui marquai en particulier, que ce que j'en estimois le plus, par rapport à la Morale, c'étoit la maniere si ingénieuse, & si vive dont il avoit représenté les mauvais effets que pouvoient produire dans les jeunes personnes les Opera, & les Romans. Mais comme je ne puis m'empêcher de parler à cœur ouvert à mes Amis, je ne lui dissimulai pas que j'aurois souhaité qu'il n'y eût point parlé (1) de l'Auteur de Saint Paulin. Cela a été écrit avant que j'eusse rien sçû de l'Apologie des Femmes, que je n'ai reçue qu'un mois après. J'ai fort approuvé ce que vous y dites en faveur des peres & des meres, qui portent leurs enfans à embrasser l'état du Mariage par des motifs honnêtes & Chrétiens; & j'y ai trouvé beaucoup de douceur & d'agrément dans les Vers.

Mais aiant rencontré dans la Préface diverses choses que je ne pouvois approuver sans blesser ma conscience, cela me jetta dans l'inquiétude de ce que j'avois à faire. Enfin, je me suis déterminé à vous marquer à vous-même quatre ou cinq points qui m'y ont fait le plus de peine, dans l'espérance que vous ne trouveriez pas mauvais que j'agisse à votre égard avec cette naïve & cordiale sincérité, que les Chrétiens doivent pratiquer envers leurs Amis.

La première chose que je n'ai pû approuver, c'est que vous aiez attribué à votre adversaire cette proposition générale : *Que l'on ne peut manquer en suivant l'exemple des Anciens; & que vous aiez conclu, que parce qu'H race & Juvénal ont déclamé contre les Femmes d'une manière scandaleuse, il avoit*

(1) De l'Auteur de Saint Paulin.] Dans la première édition de la Satire X. l'Auteur avoit mis quatorze Vers, contre M. Perrault, Auteur

du Poëme de Saint Paulin. Mais ces Vers ont été retranchés dans les éditions suivantes.

*pensé qu'il étoit en droit de faire la même chose. Vous l'accusez donc d'avoir déclamé contre les Femmes d'une manière scandaleuse, & en des termes qui blessent la pudeur, & de s'être crû en droit de le faire à l'exemple d'Horace & de Juvénal. Mais bien loin de cela, il déclare positivement le contraire. Car après avoir dit dans sa préface, qu'il n'appréhende pas que les Femmes s'offensent de sa Satire, il ajoute, qu'une chose au moins dont il est certain qu'elles le loueront, c'est d'avoir trouvé moyen, dans une matière aussi délicate que celle qu'il y traitoit, de ne pas laisser échaper un seul mot qui pût blesser le moins du monde la pudeur. C'est ce que vous-même, Monsieur, avez rapporté de lui dans votre Préface; & ce que vous prétendez avoir réfuté par ces paroles: *Quelle erreur. Est-ce que des Héros à voix luxurieuse, des Morales lubriques, des rendés-vous chez la Cornu, & les plaisirs de l'Enfer qu'on goûte en Paradis, peuvent se présenter à l'esprit, sans y faire des images dont la pudeur est offensée?**

Je vous avouë, Monsieur, que j'ai été extrêmement surpris de vous voir soutenir une accusation de cette nature contre l'Auteur de la Satire, avec si peu de fondement. Car il n'est point vrai que les termes que vous rapportez soient des termes deshonnêtes, & qui blessent la pudeur: & la raison que vous en donnez ne le prouve point. S'il étoit vrai que la pudeur fût offensée de tous les termes qui peuvent présenter à notre esprit certaines choses dans la matière de la pureté, vous l'aurez bien offensée vous-même, quand vous avez dit, *Que les anciens Poètes enseignoient divers moyens pour se passer du mariage, qui sont des crimes parmi les Chrétiens, & des crimes abominables.* Car y a-t-il rien de plus horrible & de plus infame, que ce que ces mots de *crimes abominables* présentent à l'esprit? Ce n'est donc point par là qu'on doit

juger si un mot est deshonnête, ou non.

On peut voir sur cela une Lettre de Cicéron à Papirius Poëtus, qui commence par ces mots, *Amo verecundiam, tu potius libertatem loquendi*. Car c'est ainsi qu'il faut lire, & non pas *Amo verecundiam, vel potius libertatem loquendi*, qui est une faute visible qui se trouve presque dans toutes les éditions de Cicéron. Il y traite fort au long cette question, sur laquelle les Philosophes étoient partagés : s'il y a des paroles qu'on doive regarder comme malhonnêtes, & dont la modestie ne permette pas que l'on se serve. Il dit que les Stoïciens nioient qu'il y en eût : il rapporte leurs raisons. Ils disoient que l'obscénité, pour parler ainsi, ne pouvoit être que dans les mots ou dans les choses ; Qu'elle n'étoit point dans les mots, puisque plusieurs mots étant équivoques, & ayant diverses significations, ils ne passaient point pour deshonnêtes selon une de leurs significations, dont il apporte plusieurs exemples : Qu'elle n'étoit point aussi dans les choses ; parce que la même chose pouvant être signifiée par plusieurs façons de parler, il y en avoit quelques-unes, dont les personnes les plus modestes ne faisoient point de difficulté de se servir ; Comme, dit-il, personne ne se blessait d'entendre dire, *Virginem me quondam invitam is per vim violat* : au lieu que si on se fût servi d'un autre mot que Cicéron laisse sous-entendre, & qu'il n'a eu garde d'écrire, *Nemo*, dit-il, *tulisset*, personne ne l'auroit pu souffrir.

Il est donc constant, selon tous les Philosophes, & les Stoïciens mêmes, que les hommes sont convenus, que la même chose étant exprimée par de certains termes, elle ne blesseroit pas la pudeur ; & qu'étant exprimée par d'autres, elle la blesseroit. Car les Stoïciens mêmes demeuroient d'accord de cette sorte de convention : mais la croiant déraisonnable, ils soutenoient qu'on n'étoit point obli-

gé de la fuivre. Ce qui leur faisoit dire, *nihil esse obscœnum, nec in verbo, nec in re* ; & que le Sage appelloit chaque chose par son nom.

Mais comme cette opinion des Stoïciens est insoutenable, & qu'elle est contraire à saint Paul, qui met entre les vices, *Turpiloquium*, les mots sales, il faut nécessairement reconnoître, que la même chose peut être exprimée par de certains termes, qui seroient fort deshonnêtes ; mais qu'elle peut aussi être exprimée, par de certains termes, qui ne le sont point du tout au jugement de toutes les personnes raisonnables. Que si on veut en sçavoir la raison, que Cicéron n'a point donnée, on peut voir ce qui en a été écrit dans *l'Art de penser*, première Partie, chap. 13.

Mais sans nous arrêter à cette raison, il est certain que dans toutes les Langues policées, car je ne sçai pas s'il en est de même des Langues sauvages ; il y a de certains termes que l'usage a voulu qui fussent regardé comme deshonnêtes, & dont on ne pourroit se servir sans blesser la pudeur ; & qu'il y en a d'autres, qui signifiant la même chose ou les mêmes actions, mais d'une manière moins grossière, & pour ainsi dire, plus voilée, n'étoient point censés deshonnêtes. Et il falloit bien que cela fût ainsi. Car si certaines choses qui font rougir, quand on les exprime trop grossièrement, ne pouvoient être signifiées par d'autres termes dont la pudeur n'est point offensée, il y a de certains vices dont on n'auroit point pu parler, quelque nécessité qu'on en eût, pour en donner de l'horreur, & pour les faire éviter.

Cela étant donc certain, comment n'avez-vous point vû que les termes que vous avez repris, ne passeront jamais pour deshonnêtes ? Les premiers sont *les voix luxurieuses*, & *la Morale lubrique de l'Opera*. Ce que l'on peut dire de ces mots, *luxurieux & lubrique*, est qu'ils sont un peu vieux : ce

qui n'empêche pas qu'ils ne puissent bien trouver place dans une Satire. Mais il est inouï qu'ils aient jamais été pris pour des mots deshonnêtes, & qui blessent la pudeur. Si cela étoit, auroit-on laissé le mot de *luxurieux* dans les Commandemens de Dieu que l'on apprend aux enfans ? Les rendez-vous chez la Cornu sont assurément de vilaines choses pour les personnes qui les donnent. C'est aussi dans cette vuë que l'Auteur de la Satire en a parlé, pour les faire détester. Mais quelle raison auroit-on de vouloir que cette expression soit malhonnête ? Est-ce qu'il auroit mieux valu nommer le métier de la Cornu par son propre nom ? C'est au contraire ce qu'on n'auroit pû faire sans blesser un peu la pudeur. Il en est de même des plaisirs de l'Enfer goûtés en Paradis. Et je ne vois pas que ce que vous en dites soit bien fondé. C'est, dites-vous, une expression fort obscure. Un peu d'obscurité ne sied pas mal dans ces matières. Mais il n'y en a point ici que les gens d'esprit ne développent sans peine. Il ne faut que lire ce qui précède dans la Satire, qui est la fin de la fausse Dévotion :

*Voilà le digne fruit des soins de son Docteur.
Encore est-ce beaucoup, si ce Guide imposteur,
Par les chemins fleuris d'un charmant Quiétisme
Tout-à-coup l'amenant au vrai Molinisme,
Il ne lui fait bien-tôt, aidé de Lucifer,
Gouter en Paradis les plaisirs de l'Enfer.*

N'est-il pas loüable d'avoir cherché les plus noires couleurs qu'il a pû, pour donner de l'horreur d'un si détestable abus, dont on a vû depuis peu de si terribles exemples ? On voit assez que ce qu'il a entendu par ce que nous venons de rapporter, est le crime d'un Directeur hypocrite, qui aidé du

Démon, fait goûter des plaisirs criminels, dignes de l'enfer, à une malheureuse qu'il auroit feint de conduire en Paradis. Mais, dites-vous, l'on ne peut creuser cette pensée, que l'imagination ne se salisse effroyablement. Si creuser une pensée de cette nature, c'est s'en former dans l'imagination une image sale, quoi qu'on n'en eût donné aucun sujet, tant pis pour ceux, qui comme vous dites, creuseroient celle-ci. Car ces sortes de pensées revêtues de termes honnêtes, comme elles le sont dans la Satire, ne présentent rien proprement à l'imagination, mais seulement à l'esprit, afin d'inspirer de l'aversion pour la chose dont on parle. Ce qui bien loin de porter au vice, est un puissant moyen d'en détourner. Il n'est donc pas vrai qu'on ne puisse lire cet endroit de la Satire, sans que l'imagination en soit salie : à moins qu'on ne l'ait fort gâtée par une habitude vicieuse d'imaginer ce que l'on doit seulement connoître pour le fuir, selon cette belle parole de Terrullien, *si memoria ne me trompe, Spiritualia nequitia non amica conscientia, sed inimica scientia novimus.*

Cela me fait souvenir de la scrupuleuse pudeur du P. Bouhours, qui s'est avisé de condamner tous les Traducteurs du Nouveau Testament pour avoir traduit, *Abraham genuit Isaac*, *Abraham engendra Isaac* ; parce, dit-il, que ce mot *engendra*, salit l'imagination. Comme si le mot Latin, *genuit*, donnoit une autre idée que le mot *engendrer* en François. Les personnes sages & modestes ne font point de ces sortes de réflexions, qui banniroient de notre Langue une infinité de mots, comme celui de *concevoir*, *d'user du mariage*, *de consommer le Mariage*, & plusieurs autres. Et ce seroit aussi en vain que les Hébreux loueroient la chasteté de la Langue sainte dans ces façons de parler, *Adam connut sa femme*, & *elle enfanta Caïn*. Car ne peut-on pas dire qu'on ne peut creuser ce mot, *connoître sa*

femme ; que l'imagination n'en soit salie ? S. Paul a-t-il eu cette crainte ; quand il a parlé en ces termes de la fornication , dans la première Epître aux Corinthiens , chapitre 6. Ne sçavez-vous pas , dit-il , que vos corps sont les membres de Jesus-Christ ? Arracherai-je donc à Jesus-Christ ses propres membres , pour en faire les membres d'une Prostituée ? A Dieu ne plaise. Ne sçavez-vous pas que celui qui se joint à une Prostituée , devient un même corps avec elle ? car ceux qui étoient deux , ne sont plus qu'une même chair , dit l'Ecriture : mais celui qui demeure attaché au Seigneur , est un même esprit avec lui. Fuyez la fornication. Qui peut douter que ces paroles ne présentent à l'esprit des choses qui feroient rougir , si elles étoient exprimées en certains termes que l'honnêteté ne souffre point ? Mais outre que les termes dont l'Apôtre se sert , sont d'une nature à ne point blesser la pudeur ; l'idée qu'on en peut prendre , est accompagné d'une idée d'exécration , qui non seulement empêche que la pudeur n'en soit offensée , mais qui fait de plus que les Chrétiens conçoivent une grande horreur du vice dont cet Apôtre a voulu détourner les fidèles. Mais veut-on sçavoir ce qui peut être un sujet de scandale aux foibles ? C'est quand un faux délicat leur fait appréhender une saleté d'imagination , où personne avant lui n'en avoit trouvé. Car il est cause par là qu'ils pensent à quoi ils n'auroient point pensé , si on les avoit laissés dans leur simplicité. Vous voyez donc , Monsieur , que vous n'avez pas eu sujet de reprocher à votre adversaire qu'il avoit eu tort de se vanter , qu'il ne lui étoit pas échappé un seul mot , qui pût blesser le moins du monde la pudeur.

La seconde chose qui m'a fait beaucoup de peine , Monsieur , c'est que vous blâmiez dans votre Préface les endroits de la Satire , qui m'avoient paru les plus beaux , les plus édifiants , & les plus capables de contribuer aux bonnes mœurs , & à l'hon-

néteté publique. J'en rapporterai deux ou trois exemples. J'ai été charmé, je vous l'avoué, de ces Vers de la page sixième.

*Epouse que tu prens , sans tache en sa conduite ,
Aux vertus , m'a-t-on dit , dans Port-Royal in-
struite ,*

*Aux Loix de son devoir régle tous ses desirs.
Mais qui peut t'assurer qu'invincible aux plaisirs,
Chez toi dans une vie ouverte à la licence ,
Elle conservera sa première innocence ?
Par toi-même bien-tôt conduite à l'Opera ,
De quel air penses-tu que ta Sainte verra
D'un spectacle enchanteur la pômpe harmonieuse ,
Ces danses , ces Héros à voix luxurieuses ;
Entendra ces discours sur l'amour seul roulans ,
Ces doucereux Renauds , ces insensés Rolans ;
Sçaura d'eux qu'à l'Amour , comme au seul Dieu
suprême ,*

*On doit immoler tout , jusqu'à la vertu même :
Qu'on ne sçauroit trop tôt se laisser enflammer ,
Qu'on n'a reçu du Ciel un cœur que pour aimer ;
Et tous ces Lieux communs de morale lubrique ,
Que Lulli réchauffa des sons de sa Musique ?
Mais de quels mouvemens dans son cœur excités ,
Sentira-t-elle alors tous ses sens agités ?*

On trouvera quelque chose de semblable dans un Livre imprimé il y a dix ans. Car on y fait voir par l'autorité des Payens mêmes , combien c'est une chose pernicieuse de faire un Dieu de l'Amour, & d'inspirer aux jeunes personnes qu'il n'y a rien de

plus doux que d'aimer. Permettez-moi, Monsieur, de rapporter ici ce qui est dit dans ce Livre, qui est assez rare. *Peut-on avoir un peu de zèle pour le salut des âmes, qu'on ne déplore le mal que font dans l'esprit d'une infinité de personnes, les Romans, les Comédies, & les Opera ? Ce n'est pas qu'on n'ait soin présentement de n'y rien mettre qui soit grossièrement déshonnête : mais c'est qu'on s'y étudie à faire paroître l'Amour comme la chose du monde la plus charmante & la plus douce. Il n'en faut pas davantage pour donner une grande pente à cette malheureuse passion. Ce qui fait souvent de si grandes plaies, qu'il faut une grace bien extraordinaire pour en guérir. Les Payens mêmes ont reconnu combien cela pouvoit causer de désordres dans les mœurs. Car Cicéron ayant rapporté les Vers d'une Comédie, où il est dit que l'Amour est le plus grand des Dieux (ce qui ne se dit que trop dans celles de ce tems-ci) il s'écrie avec raison : O la belle réformatrice des mœurs que la Poésie, qui nous fait une divinité de l'Amour, qui est une source de tant de folies & de déréglemens honteux ! Mais il n'est pas étonnant de lire de telles choses dans une Comédie : puisque nous n'en aurions aucune, si nous n'approuvions ces désordres : De Comoedia loquor, quæ, si hæc flagitia non approbaremus, nulla esset omnino.*

Mais ce qu'il y a de particulier dans l'Auteur de la Satire, & en quoi il est le plus louable, c'est d'avoir représenté avec tant d'esprit & de force, le ravage que peuvent faire dans les bonnes mœurs les Vers de l'Opera, qui roulent tous sur l'Amour, chantés sur des airs ; qu'il a eu grande raison d'appeler *luxurieux* ; puisqu'on ne sçauroit s'en imaginer de plus propres à enflammer les passions, & à faire entrer dans les cœurs la *Morale lubrique* des Vers. Et ce qu'il y a de pis, c'est que le poison de ces chansons lascives ne se termine pas au lieu où se jouent ces pièces, mais se répand par toute la France, où une infinité de gens s'appliquent à les

apprendre par cœur , & se font un plaisir de les chanter par tout où ils se trouvent.

Cependant , Monsieur , bien loin de reconnoître le service que l'Auteur de la Satire a rendu par là au Public , vous voudriez faire croire , que c'est pour donner un coup de dent à M. Quinault , Auteur de ces Vers de l'Opera , qu'il en a parlé si mal : & c'est dans cet endroit là même , que vous avez crû avoir trouvé des mots deshonnêtes dont la pudeur est offensée.

Ce qui m'a aussi beaucoup plû dans la Satire ; c'est ce qu'il dit contre les mauvais effets de la lecture des Romans. Trouvez bon , Monsieur , que je le rapporte encore ici.

*Supposons toutefois , qu'encor fidelle & pure ,
Sa vertu de ce choc revienne sans blessure ;
Bien-tôt dans ce grand monde, où tu vas l'entraîner,
Au milieu des écueils qui vont l'environner,
Crois-tu que toujours ferme aux bords du précipice,
Elle pourra marcher sans que le pied lui glisse ;
Que toujours insensible aux discours enchanteurs
D'un idolatre amas de jeunes Séducteurs,
Sa sagesse jamais ne deviendra folie ?
D'abord tu la verras , ainsi que dans Clélie ,
Recevant ses Amans sous le doux nom d'Amis,
S'en tenir avec eux aux petits soins permis ;
Puis bien-tôt en grande eau sur le fleuve de
Tendre
Naviger à souhait , tout dire , & tout entendre.
Et ne présume pas que Venus , ou Satan ,
Souffre qu'elle en demeure aux termes du Roman.
Dans le crime il suffit qu'une fois on débute ,
Une chute toujours attire une autre chute :*

L'honneur est comme une Isle escarpée & sans bords ;

On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.

Peut-on mieux représenter le mal, que sont capables de faire les Romans les plus estimés , & par quels degrés insensibles ils peuvent mener les jeunes gens, qui s'en laissent empoisonner, bien loin au-delà des termes du Roman, & jusqu'aux derniers désordres ? Mais parce qu'on y a nommé la Clélie, il n'y a presque rien dont vous fassiez un plus grand crime à l'Auteur de la Satire. Combien, dites-vous, a-t-on été indigné de voir continuer son acharnement sur la Clélie ? L'estime qu'on a toujours faite de cet Ouvrage, & l'extrême vénération qu'on a toujours eue (1) pour l'illustre personne qui l'a composé, ont fait soulever tout le monde contre une attaque si souvent & si légitimement répétée. Il paroît bien que le vrai mérite est bien plutôt une raison pour avoir place dans ses Satires, qu'une raison d'en être exempt.

Il ne s'agit point, Monsieur, du mérite de la personne qui a composé la Clélie, ni de l'estime qu'on a faite de cet Ouvrage. Il en a pû mériter pour l'esprit, pour la politesse, pour l'agrément des inventions, pour les caracteres bien suivis, & pour les autres choses qui rendent agréable à tant de personnes la lecture des Romans. Que ce soit, si vous voulez, le plus beau de tous les Romans : mais enfin c'est un Roman. C'est tout dire. Le caractere de ces piéces est de rouler sur l'Amour, & d'en donner des leçons d'une maniere ingénieuse, & qui soit d'autant mieux reçûe, qu'on en écarte le plus en apparence tout ce qui pourroit paroître de trop grossièrement contraire à la pureté. C'est par là qu'on va insensiblement jusqu'au bord du précipice, s'ima-

(1) Pour l'illustre Personne | de Scuderi.
qui l'a composé.] Mademoiselle

ginant qu'on n'y tombera pas, quoiqu'on y soit déjà à demi tombé par le plaisir qu'on a pris à se remplir l'esprit & le cœur de la douceuse Morale qui s'enseigne au pays de Tendre. Vous pouvez dire, tant qu'il vous plaira, que cet Ouvrage est en vénération à tout le monde. Mais voici deux faits dont je suis très-bien informé. Le premier est que feuë Madame la Princesse de Conti, & Madame de Longueville, aiant sçû que M. Despreaux avoit fait (1) une Pièce en prose contre les Romans où la Clélie n'étoit pas épargnée; comme ces Princesses connoissoient mieux que personne, combien ces lectures sont dangereuses; elles lui firent dire qu'elles seroient bien-aises de la voir. Il la leur récita; & elles en furent tellement satisfaites, qu'elles témoignèrent souhaiter beaucoup qu'elle fût imprimée. Mais il s'en excusa, pour ne pas s'attirer sur les bras de nouveaux ennemis.

L'autre fait est, qu'un Abbé de grand mérite, & qui n'avoit pas moins de piété que de lumière, se résolut de lire la Clélie, pour en juger avec connoissance de cause; & le jugement qu'il en porta, fut le même que celui de ces deux Princesses. Plus on estime l'illustre Personne à qui on attribue cet Ouvrage, plus on est porté à croire qu'elle n'est pas à cette heure d'un autre sentiment que ces Princesses; & qu'elle a un vrai repentir de ce qu'elle a fait autrefois lorsqu'elle étoit moins éclairée. Tous les amis de (2) M. de Gomberville, qui avoit aussi beaucoup de mérite, & qui a été un des premiers Académiciens, sçavent que ç'a été sa disposition à l'égard de son Polexandre; & qu'il eût voulu, si cela eût été possible, l'avoir effacé de ses larmes. Supposé

(1) Une pièce en prose contre les Romans.] C'est le Dialogue, qui est dans ce Volume.

(2) M. de Gomberville.] Marin le Roi, Sieur de Gomberville, de l'Académie Française. Outre son Polexandre, il a composé encore deux autres Romans; sçavoir, la Cythérée & la jeune Alciane.

que Dieu ait fait la même grace à la personne que l'on dit Auteur de la Clélie, c'est lui faire peu d'honneur, que de la représenter comme tellement attachée à ce qu'elle a écrit autrefois, qu'elle ne puisse souffrir qu'on y reprenne ce que les règles de la piété Chrétienne y font trouver de reprehensible.

Enfin, Monsieur, j'ai fort estimé, je vous l'avoue, ce qui est dit dans la Satire contre un misérable Directeur, qui feroit passer sa dévotion du Quiétisme au vrai Molinozisme. Et nous avons déjà vu que c'est un des endroits où vous avez trouvé le plus à redire. Je vous supplie, Monsieur, de faire sur cela de sérieuses réflexions.

Vous dites à l'entrée de votre Préface, que *dans cette dispute entre vous & M. Despreaux, il s'agit non seulement de la défense de la Vérité, mais encore des bonnes mœurs & de l'honnêteté publique.* Permettez-moi, Monsieur, de vous demander, si vous n'avez point sujet de craindre, que ceux qui compareront ces trois endroits de la Satire avec ceux que vous y opposez, ne soient portés à juger que c'est plutôt de son côté que du vôtre, qu'est la défense des bonnes mœurs, & de l'honnêteté publique. Car ils voient du côté de la Satire, 1°. Une très-juste & très-chrétienne condamnation des Vers de l'Opera, soutenus par les airs efféminés de Lulli. 2°. Les pernicieux effets des Romans, représentés avec une force capable de porter les peres & les meres qui ont quelque crainte de Dieu, & à ne les pas laisser entre les mains de leurs enfans. 3°. Le Paradis, le Démon, & l'Enfer, mis en œuvre pour faire avoir plus d'horreur d'une abominable profanation des choses saintes. Voilà, diront-ils, comme la Satire de M. Despreaux est contraire aux bonnes mœurs, & à l'honnêteté publique.

Ils verront d'autre part dans votre Préface, 1°. ces mêmes Vers de l'Opera, jugés si bons, ou au moins si innocens, qu'il y a, selon vous, Monsieur, su-

jet de croire qu'ils n'ont été blâmés par M. Despreaux, que pour donner un coup de dent à M. Quinault qui en est l'Auteur : 2°. Un si grand zèle pour la défense de la Clélie, qu'il n'y a gueres de choses que vous blâmez plus fortement dans l'Auteur de la Satire, que de n'avoir pas eu pour cet Ouvrage assez de respect & de vénération : 3°. Un injuste reproche, que vous lui faites d'avoir offensé la pudeur, pour avoir eu soin de bien faire sentir l'énormité du crime d'un faux Directeur. En vérité, Monsieur, je ne sçai si vous avez lieu de croire que ce qu'on jugeroit sur cela vous pût être favorable.

Ce que vous dites de plus fort contre M. Despreaux, paroît appuyé sur un fondement bien foible. Vous prétendez que la Satire est contraire aux bonnes mœurs ; & vous n'en donnez pour preuve que deux endroits. Le premier est ce qu'il dit, en badinant avec son ami,

Quelle joie , &c.

De voir autour de soi croître dans sa maison

De petits Citoïens , dont on croit être Pere ?

L'autre est dans la page suivante, où il ne fait encore que rire.

On peut trouver encor quelques femmes fidelles.

Sans doute , & dans Paris , si je sçai bien compter ,

Il en est jusqu'à trois que je pourrois citer.

Vous dites sur le premier ; *Qu'il fait entendre par là , qu'un homme n'est gueres fin ni gueres instruit des choses du monde , quand il croit que ses enfans sont ses enfans.* Et vous dites sur le second ; *Qu'il fait aussi entendre , que selon son calcul , & le raisonnement qui en résulte , nous sommes presque tous des enfans illégitimes.*

Plus une accusation est atroce , plus on doit évi-

ter de s'y engager, à moins qu'on n'ait de bonnes preuves. Or ç'en est une assurément fort atroce, d'imputer à l'Auteur de la Satire, d'avoir fait entendre qu'un homme n'est gueres fin, quand il croit que les enfans de sa femme sont ses enfans, & qu'il n'y a que trois femmes de bien dans une Ville, où il y en a plus de deux cens mille. Cependant, Monsieur, vous ne donnez pour preuve de ces étranges accusations, que les deux endroits que j'ai rapportés. Mais il vous étoit aisé de remarquer, que l'Auteur de la Satire a clairement fait entendre, qu'il n'a parlé qu'en riant dans ces endroits, & sur tout dans le dernier. Car il n'entre dans le sérieux, qu'à l'endroit où il fait parler Alcippe en faveur du Mariage, qui commence par ces Vers :

Jeune autrefois par vous dans le monde conduit, &c.

Et finit par ceux-ci qui contiennent une vérité que les Païens n'ont point connue, & que saint Paul nous a enseignée : *Qui se non continet, nubat ; melius est nubere, quàm uri.*

L'Hyménée est un joug ; & c'est ce qui m'en plaît.

L'Homme en ses passions toujours errant sans guide,

A besoin qu'on lui mette & le mors & la bride ;

Son pouvoir malheureux ne sert qu'à le gêner ;

Et pour le rendre libre, il le faut enchaîner.

Que répond le Poète à cela ? Le contredit-il ? Le réfute-t-il ? Il l'approuve au contraire en ces termes :

Ha, bon ! voilà parler en docte Janséniste,

Alcippe, & sur ce point si sçavamment touché,

Desmâres dans S. Roch n'auroit pas mieux prêché.

Et c'est ensuite qu'il témoigne qu'il va parler sérieusement & sans raillerie.

*Mais, c'est trop t'insulter ; quittons la raillerie ;
Parlons sans hyperbole & sans plaisanterie.*

Peut-on plus expressément marquer, que ce qu'il avoit dit auparavant de ces trois femmes fidelles dans Paris, n'étoit que pour rire ; des hyperboles si outrées ne se disent qu'en badinant. Et vous-même, Monsieur, voudriez-vous qu'on vous crût, quand vous dites, *Que pour deux ou trois femmes dont le crime est avéré, on ne doit pas les condamner toutes.*

De bonne foi, croiez-vous qu'il n'y en ait gueres d'avantage dans Paris, qui soient diffamées par leur mauvaise vie ? Mais une preuve évidente, que l'Auteur de la Satire n'a pas crû qu'il y eût si peu de femmes fidelles, c'est que dans une vingtaine de portraits qu'il en fait, il n'y a que les deux premiers qui aient pour leur caractère l'infidélité ; si ce n'est que dans celui de la fausse Dévote, il dit seulement que son Directeur pourroit l'y précipiter.

Pour ce qui est de ces termes, *dont on croit être pere* ; il n'est pas vrai qu'il fasse entendre qu'un mari n'est gueres fin ni gueres instruit des choses du monde, quand il croit que ses enfans sont ses enfans. Car outre que l'Auteur parle là en badinant, ils ne disent au fond, que ce qui est marqué par cette règle de Droit : *Pater est quem nuptiæ demonstrant* ; c'est-à-dire, que le mari doit être regardé comme le pere des enfans nés dans son mariage, quoique cela ne soit pas toujours vrai. Mais cela fait-il qu'un mari doive croire, à moins que de passer pour peu fin, & pour peu instruit des choses du monde, qu'il n'est pas le pere des enfans de sa femme ? C'est tout le contraire. Car à moins qu'il n'en eût des preuves certaines, il ne pourroit croire qu'il ne l'est pas, sans faire un jugement téméraire très-criminel contre son épouse.

Cependant, Monsieur, comme c'est de ces deux endroits, que vous avez pris sujet de faire passer la Satire de M. Despreaux pour une déclamation contre le mariage, & qui bleffoit l'honnêteté & les bonnes mœurs ; jugez si vous l'avez pû faire sans bleffer vous-même la justice & la charité.

Je trouve dans votre Préface deux endroits très-propres à justifier la Satire, quoique ce soit en la blâmant. L'un est ce que vous dites en la page cinquième, *que tout homme qui compose une Satire, doit avoir pour but, d'inspirer une bonne Morale ; & qu'on peut, sans faire tort à M. Despreaux, présumer qu'il n'a pas eu ce dessein.* L'autre est la réponse que vous faites à ce qu'il avoit dit à la fin de la Préface de la Satire, *que les femmes ne seront pas plus choquées des prédications qu'il leur fait dans cette Satire contre leurs défauts, que des Satires que les Prédicateurs font tous les jours en Chaire contre ces mêmes défauts.*

Vous avoïez qu'on peut comparer les Satires avec les Prédications, & qu'il est de la nature de tous les deux de combattre les vices ; mais que ce ne doit être qu'en général, sans nommer les personnes. Or M. Despreaux n'a point nommé les personnes, en qui les vices, qu'il décrit, se rencontrent ; & on ne peut nier que les vices qu'il a combattus, ne soient de véritables vices. On le peut donc louer avec raison d'avoir travaillé à inspirer une bonne Morale ; puisque c'en est une partie de donner de l'horreur des vices, & d'en faire voir le ridicule. Ce qui souvent est plus capable, que les discours sérieux, d'en détourner plusieurs personnes, selon cette parole d'un Ancien,

Ridiculum acri

Fortius ac melius magnas plerumque secut res.

Et ce seroit en vain qu'on objecteroit, qu'il ne s'est point contenté, dans son quatrième portrait,

de combattre l'Avarice en général, l'ayant appliquée à deux personnes connues. Car ne les ayant point nommées, il n'a rien appris au public qu'il ne sçût déjà. Or comme ce seroit porter trop loin cette prétendue règle de ne point nommer les personnes, que de vouloir qu'il fût interdit aux Prédicateurs de se servir quelquefois d'histoires connues de tout le monde, pour porter plus efficacement leurs Auditeurs à fuir de certains vices; ce seroit aussi en abuser que d'étendre cette interdiction jusqu'aux Auteurs de Satires.

Ce n'est point aussi comme vous le prenez. Vous prétendez que M. Despréaux a encore nommé les personnes dans cette dernière Satire, & d'une manière qui a déplû aux plus enclins à la médifance. Et toute la preuve que vous en donnez, est qu'il a fait revenir sur les rangs Chapelain, Cotin, Pradon, Coras, & plusieurs autres : *ce qui est, dites-vous, la chose du monde la plus ennuyeuse, & la plus dégoûtante.* Pardonnez moi si je vous dis, que vous ne prouvez point du tout par là ce que vous aviez à prouver. Car il s'agissoit de sçavoir, si M. Despréaux n'avoit pas contribué à inspirer une bonne Morale, en blâmant dans sa Satire les mêmes défauts, que les Prédicateurs blâment dans leurs Sermons. Vous aviez répondu que pour inspirer une bonne Morale, soit par les Satires, soit par les Sermons, on doit combattre les vices en général, sans nommer les personnes. Il falloit donc montrer, que l'Auteur de la Satire avoit nommé les Femmes dont il combattoit les défauts. Or Chapelain, Cotin, Pradon, Coras, ne sont pas des noms de Femmes, mais de Poètes. Ils ne sont donc pas propres à montrer que M. Despréaux, combattant differens vices de Femmes, ce que vous avoüez lui avoir été permis, se soit rendu coupable de médifance, en nommant des Femmes particulières, à qui il les auroit attribués.

Voilà donc M. Despréaux justifié selon vous-même sur le sujet des Femmes, qui est le capital de sa Satire. Je veux bien cependant examiner avec vous, s'il est coupable de médisance à l'égard des Poètes.

C'est ce que je vous avoué ne pouvoir comprendre. Car tout le monde a crû jusques ici, qu'un Auteur pouvoit écrire contre un Auteur, remarquant les défauts qu'il croioit avoir trouvé dans ses Ouvrages, sans passer pour médisant; pourvu qu'il agisse de bonne foi, sans lui imposer, & sans le chicaner; lors sur tout qu'il ne reprend que de véritables défauts.

Quand, par exemple, le Pere Goulu, Général des Feuillans, publia, il y a plus de soixante ans, deux volumes contre les Lettres de M. de Balzac, qui faisoient grand bruit dans le monde; le Public s'en divertit. Les uns prenoient parti pour Balzac; les autres pour le Feuillant; mais personne ne s'avisa de l'accuser de médisance. Et on ne fit point non plus de reproche à Javersac, qui avoit écrit contre l'un & contre l'autre. Les guerres entre les Auteurs passent pour innocentes, quand elles ne s'attachent qu'à la Critique de ce qui regarde la Littérature, la Grammaire, la Poésie, l'Eloquence; & que l'on n'y mêle point de calomnies & d'injures personnelles. Or que fait autre chose M. Despréaux à l'égard de tous les Poètes qu'il a nommés dans ses Satires, Chapelain, Cotin, Pradon, Coras, & autres, sinon d'en dire son jugement, & d'avertir le Public que ce ne sont pas des modèles à imiter? Ce qui peut être de quelque utilité pour faire éviter leurs défauts, & peut contribuer même à la gloire de la Nation, à qui les Ouvrages d'esprit font honneur, quand ils sont bien faits; comme au contraire, c'a été un deshonneur à la France, d'avoir fait tant d'estime des pitoiables Poésies de Ronsard.

Celui dont M. Despréaux a le plus parlé, c'est

M. Chapelain. Mais qu'en a-t-il dit ; Il en rend lui-même compte au Public dans sa neuvième Satire.

*Il a tort, dira l'un ; pourquoi faut-il qu'il nomme ?
Attaquer Chapelain ! Ah ! c'est un si bon homme.
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il est vrai , s'il m'eût crû , qu'il n'eût point fait
de Vers.*

*Il se tue à rimer : que n'écrit-il en Prose ?
Voilà ce que l'on dit ; & que dis-je autre chose ?
En blâmant ses Ecrits , ai-je d'un stile affreux
Distillé sur sa vie un venin dangereux ?
Ma Muse , en l'attaquant , charitable & discrete,
Sçait de l'homme d'honneur distinguer le Poète.
Qu'on vante en lui la foi , l'honneur , la probité ;
Qu'on prise sa candeur , & sa civilité ;
Qu'il soit doux , complaisant , officieux , sincère ;
On le veut , j'y souscris , & suis prêt de me taire.
Mais que pour un modèle on montre ses Ecrits ,
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux Esprits,
Comme Roi des Auteurs qu'on l'élève à l'Empire ,
Ma bile alors s'échauffe , & je brûle d'écrire.*

Cependant, Monsieur, vous ne pouvez pas douter que ce ne soit être médisant, que de taxer de médisance celui qui n'en seroit pas coupable. Or si on prétendoit que M. Despréaux s'en fût rendu coupable, en disant que M. Chapelain, quoique d'ailleurs honnête, civil & officieux, n'étoit pas un fort bon Poète, il lui seroit bien aisé de confondre ceux qui lui feroient ce reproche. Il n'auroit qu'à leur faire lire ces Vers de ce grand Poète sur la belle Agnès.

*On voit hors des deux bouts de ses deux courtes
manches*

*Sortir à découvert deux mains longues & blan-
ches ,*

*Dont les doigts inégaux , mais tout ronds &
menus ,*

Imitent l'embompoint des bras ronds & charnus.

Enfin , Monsieur , je ne comprends pas comment vous n'avez point appréhendé , qu'on ne vous appliquât ce que vous dites de M. Despréaux dans vos Vers ; *Qu'il croit avoir droit de maltraiter dans ses Satires ce qu'il lui plaît ; & que la raison a beau lui crier sans cesse , que l'équité naturelle nous défend de faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'il nous soit fait à nous-mêmes.* Cette voix ne l'émeut point. Car si vous le trouvez blâmable d'avoir fait passer la Pucelle & le Jonas pour de méchans Poèmes , pourquoi ne le seriez-vous pas d'avoir parlé avec tant de mépris de son Ode Pindarique , qui paroît avoir été si estimée , que (1) trois des meilleurs Poètes Latins de ce tems ont bien voulu prendre la peine d'en faire chacun une Ode Latine. Je ne vous en dis pas davantage. Vous ne voudriez pas sans doute , contre la défense que Dieu en fait , avoir deux poids & deux mesures. Je vous supplie , Monsieur , de ne pas trouver mauvais qu'un homme de mon âge vous donne ce dernier avis en vrai ami.

On doit avoir du respect pour le jugement du Public ; & quand il s'est déclaré hautement pour un Auteur , ou pour un Ouvrage , on ne peut gueres le combattre de front , & le contredire ouvertement , qu'on ne s'expose à en être maltraité. Les vains es-

(1) *Trois des meilleurs Poë- [Lenglet , & de Saint-Remi,
tes Latins.] Messieurs Rollin,*

forts du Cardinal de Richelieu contre le Cid en sont un grand exemple ; & on ne peut rien voir de plus heureusement exprimé que ce qu'en dit votre Adversaire.

En vain contre le Cid un Ministre se ligue :

Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue ;

L'Académie en corps a beau le censurer ;

Le Public révolté s'obstine à l'admirer.

Jugez par là , Monsieur , de ce que vous devez espérer du mépris que vous tâchez d'inspirer pour les Ouvrages de M. Despreaux dans votre Préface. Vous n'ignorez pas combien ce qu'il a mis au jour a été bien reçu dans le monde , à la Cour , à Paris , dans les Provinces , & même dans tous les Pais étrangers , où l'on entend le François. Il n'est pas moins certain que tous les bons Connoisseurs trouvent le même esprit , le même art , & les mêmes agrémens dans ses autres Pièces , que dans ses Satires. Je ne sçai donc , Monsieur , comment vous vous êtes pu promettre qu'on ne seroit point choqué de vous en voir parler d'une manière si opposée au jugement du Public ? Avez-vous crû , que supposant sans raison que tout ce que l'on dit librement des défauts de quelque Poète , doit être pris pour médisance , on applaudiroit à ce que vous dites , *Que ce ne sont que ses médisances qui ont fait rechercher ses Ouvrages avec tant d'empressement. Qu'il va toujours terre à terre , comme un Corbeau qui va de charogne en charogne. Que tant qu'il ne fera que des Satires comme celles qu'il nous a données , Horace & Juvenal viendront toujours revendiquer plus de la moitié des bonnes choses qu'il y aura mises. Que Chapelain , Quinault , Casagne , & les autres qu'il y aura nommés , prétendront aussi qu'une partie de l'agrément qu'on y trouve , viendra de la célébrité de leurs noms , qu'on se plaît d'y voir tournés en ridicule. Que la malignité du cœur humain , qui aime*

tant

*tant la médisance & la calomnie, parce qu'elles élèvent
secrètement celui qui lit, au dessus de ceux qu'elles
rabaisissent, dira toujours que c'est elle qui fait trouver
tant de plaisir dans les Ouvrages de M. Despréaux,
&c.*

Vous reconnoissez donc, Monsieur, que tant de gens qui lisent les Ouvrages de M. Despréaux, les lisent avec grand plaisir. Comment n'avez-vous donc pas vû, que de dire, comme vous faites, que ce qui fait trouver ce plaisir est la malignité du cœur humain, qui aime la médisance & la calomnie, c'est attribuer cette méchante disposition à tout ce qu'il y a de gens d'esprit à la Cour & à Paris?

Enfin, vous devez attendre qu'ils ne seront pas moins choqués du peu de cas que vous faites de leur jugement, lorsque vous prétendez que M. Despréaux a si peu réussi, quand il a voulu traiter des sujets d'un autre genre que ceux de la Satire, qu'il pourroit y avoir de la malice à lui conseiller de travailler à d'autres Ouvrages.

Il y a d'autres choses dans votre Préface que je voudrois que vous n'eussiez point écrites: mais celles-là suffissent pour m'acquitter de la promesse que je vous ai faite d'abord de vous parler avec la sincérité d'un Ami chrétien, qui est sensiblement touché de voir cette division entre deux Personnes, qui font tous deux profession de l'aimer. Que ne donnerois-je pas pour être en état de travailler à leur réconciliation plus heureusement que les gens d'honneur, que vous m'apprenez n'y avoir pas réussi? Mais mon éloignement ne m'en laisse gueres le moyen. Tout ce que je puis faire, Monsieur, est de demander à Dieu qu'il vous donne à l'un & à l'autre cet esprit de charité & de paix, qui est la marque la plus assurée des vrais Chrétiens. Il est bien difficile que dans ces contestations on ne commette de part & d'autre des fautes, dont on est obligé de demander pardon à Dieu. Mais le moyen le plus efficace que

nous avons de l'obtenir , c'est de pratiquer ce que l'Apôtre nous recommande , *de nous supporter les uns les autres , chacun remettant à son frere le sujet de plainte qu'il pouvoit avoir contre lui , & nous entre-pardonnant , comme le Seigneur nous a pardonné.* On ne trouve point d'obstacle à entrer dans des sentimens d'union & de paix , lorsqu'on est dans cette disposition. Car l'amour propre ne régne point où régne la charité ; & il n'y a que l'amour propre qui nous rende pénible la connoissance de nos fautes , quand la raison nous les fait appercevoir. Que chacun de vous s'applique cela à soi-même , & vous ferez bien-tôt bons amis. J'en prie Dieu de tout mon cœur ; & suis très-sincèrement ,

MONSIEUR ,

Votre très-humble , & très-obéissant
Serviteur ,

A. ARNAULD.





REMERCEMENT
A M. ARNAULD,
SUR SA LETTRE A M. PERRAULT,
Où il prend la défense de M. Despréaux.

L E T T R E X.

JE ne sçauois, Monsieur, assez vous témoigner ma reconnoissance, de la bonté que vous avez eüe de vouloir bien permettre, qu'on me montrât la Lettre que vous avez écrite à M. Perrault sur ma dernière Satire. Je n'ai jamais rien lû qui m'ait fait un si grand plaisir ; & quelques injures que ce galant homme m'ait dites, je ne sçauois plus lui en vouloir de mal, puisqu'elles m'ont attiré une si honorable Apologie. Jamais cause ne fut si bien défendue que la mienne. Tout m'a charmé, ravi, édifié dans votre Lettre : mais ce qui m'y a touché davantage, c'est cette confiance si bien fondée avec laquelle vous y déclarez que vous me croyez sincèrement votre ami. N'en doutez point, Monsieur, je le suis ; & c'est une qualité dont je me glorifie tous les jours en présence de vos plus grands ennemis. Il y a des Jésuites qui me font l'honneur de m'estimer, & que j'estime & honore aussi beaucoup. Ils me viennent voir dans ma solitude d'Auteuil, & ils y séjournent même quelquefois. Je les reçois du mieux que je puis : mais la première convention que je fais avec eux, c'est qu'il me sera permis dans nos entretiens, de vous louer à outrance. J'abuse souvent de cette permission, & l'écho des murailles

de mon jardin a retenti plus d'une fois de nos contestations sur votre sujet. La verité est pourtant qu'ils tombent sans peine d'accord de la grandeur de votre génie, & de l'étendue de vos connoissances. Mais je leur soutiens moi, que ce sont là vos moindres qualités ; & que ce qu'il y a de plus estimable en vous, c'est la droiture de votre esprit, la candeur de votre ame, & la pureté de vos intentions. C'est alors que se font les grands cris. Car je ne démords point sur cet article, non plus que sur celui des Lettres au Provincial, que, sans examiner qui des deux partis au fond a droit ou tort, je leur vante toujours comme le plus parfait Ouvrage de Prose, qui soit en notre Langue. Nous en venons quelquefois à des paroles assez aigres. A la fin néanmoins tout se tourne en plaisanterie : *ridendo dicere verum quid vetat ?* Ou quand je les vois trop fâchés, je me jette sur les louanges du R. P. de la Chaise, que je révere de bonne foi, & à qui j'ai en effet tout récemment encore une très grande obligation, puisque c'est en partie à ses bons offices que je dois la Chanoinie de la Sainte Chapelle de Paris, que j'ai obtenue de Sa Majesté, pour mon frere le Doyen de Sens. Mais, Monsieur, pour revenir à votre Lettre, je ne sçai pas pourquoi les amis de M. Perrault refusent de la lui montrer. Jamais Ouvrage ne fut plus propre à lui ouvrir les yeux, & à lui inspirer l'esprit de paix & d'humilité, dont il a besoin aussi bien que moi. Une preuve de ce que je dis, c'est qu'à mon égard, à peine en ai-je eu fait la lecture, que frappé des salutaires leçons que vous nous y faites à l'un & à l'autre, je lui ai envoyé dire qu'il ne tiendrait qu'à lui que nous ne fussions bons amis : que s'il vouloit demeurer en paix sur mon sujet, je m'engageois à ne plus rien écrire dont il pût se choquer ; & lui ai même fait entendre que je le laisserai tout à son aise faire, s'il vouloit, un Monde renversé du Parnasse, en y plaçant les Chapelains & les

Cotins, au dessus des Horaces & des Virgiles. Ce sont les paroles que M. Racine & M. l'Abbé Tallemant lui ont portées de ma part. Il n'a point voulu entendre à cet accord, & a exigé de moi, avant toutes choses, pour ses Ouvrages une estime & une admiration, que franchement je ne lui sçaurois promettre sans trahir la raison, & ma conscience. Ainsi nous voilà plus broüillés que jamais, au grand contentement des Rieurs, qui étoient déjà fort affligés du bruit qui couroit de notre réconciliation. Je ne doute point que cela ne vous fasse beaucoup de peine. Mais pour vous montrer que ce n'est pas de moi que la rupture est venue; c'est qu'en quelque lieu que vous soiez, je vous déclare, Monsieur, que vous n'avez qu'à me mander ce que vous souhaitez que je fasse pour parvenir à un accord, & je l'exécuterai ponctuellement; sçachant bien que vous ne me prescrirez rien que de juste, & de raisonnable. Je ne mets qu'une condition au Traité que je ferai. Cette condition est que votre Lettre verra le jour, & qu'on ne me privera point, en la supprimant, du plus grand honneur que j'aie reçu en ma vie. Obtenez cela de vous & de lui; & je lui donne sur tout le reste la carte blanche. Car pour ce qui regarde l'estime qu'il veut que je fasse de ses Ecrits, je vous prie, Monsieur, d'examiner vous-même ce que je puis faire là-dessus. Voici une liste des principaux Ouvrages qu'on veut que j'admire. Je suis fort trompé si vous en avez jamais lû aucun.

Le Conte de Peau-d'Asne, & l'Histoire de la Femme au nez de boudin, mis en Vers par M. Perrault de l'Académie Française,

La Métamorphose d'Orante en Miroir.

L'Amour Godenot.

Le Labyrinthe de Versailles, ou les Maximes d'Amour & de Galanterie, tirés des Fables d'Esopé.

Elégie à Iris.

La Procession de Sainte Geneviève.

Parallèles des Anciens & des Modernes , où l'on voit la Poësie portée à son plus haut point de perfection dans les Opéra de M. Quinault.

Saint Paulin , Poëme Héroïque.

Réflexions sur Pindare , où l'on enseigne l'Art de ne point entendre ce grand Poète.

Je ris, Monsieur, en vous écrivant cette liste ; & je crois que vous aurez de la peine à vous empêcher aussi de rire en la lisant. Cependant je vous supplie de croire que l'offre que je vous fais est très-sérieuse, & que je tiendrai exactement ma parole. Mais soit que l'accommodement se fasse ou non, je vous réponds, puisque vous prenez si grand intérêt à la mémoire de feu M. Perrault le Médecin, qu'à la première édition qui paroîtra de mon Livre, il y aura dans la Préface un article exprès en faveur de ce Médecin, qui sûrement n'a point fait la façade du Louvre, ni l'Observatoire, ni l'Arc de Triomphe, comme on le prouvera dans peu démonstrativement : mais qui au fond étoit un homme de beaucoup de mérite, grand Physicien, & ce que j'estime encore plus que tout cela, qui avoit l'honneur d'être votre ami. Je doute même, quelque mine que je fasse du contraire, qu'il m'arrive jamais de prendre de nouveau la plume pour écrire contre M. Perrault l'Académicien, puisque cela n'est plus nécessaire. En effet, pour ce qui est de ses Ecrits contre les Anciens, beaucoup de mes amis sont persuadés, que je n'ai déjà que trop employé de papier dans mes Réflexions sur Longin, à réfuter des Ouvrages si pleins d'ignorance, & si indignes d'être réfutés. Et pour ce qui regarde ses Critiques sur mes mœurs & sur mes Ouvrages, le seul bruit, ajoûtent-ils, qui a couru que vous aviez pris mon parti contre lui, est suffisant pour me mettre à couvert de ses invectives. J'avoué qu'ils ont raison. La vérité est pourtant, que pour rendre ma gloire complète, il faudroit que votre Lettre fût publiée. Que ne ferois-je point pour

en obtenir de vous le consentement ? Faut-il se dédire de tout ce que j'ai écrit contre M. Perrault ? Faut-il se mettre à genoux devant lui ? Faut-il lire tout Saint Paulin ? Vous n'avez qu'à dire : rien ne me sera difficile. Je suis avec beaucoup de respect, &c.

E P I T A P H E (1)

DE MONSIEUR RACINE.

D. O. M.

A LA GLOIRE (2)

DE DIEU

Très-bon & très-grand.

HIC jacet nobilis
vir JOANNES
RACINE, Franciæ
Thesauris præfectus, Re-
gi à secretis atque à cu-
biculo, nec non unus è
quadraginta Gallicanæ
Academiæ viris ; qui
postquam Tragediarum
argumenta diu cum in-
genti hominum admira-
tione tractasset, Musas
tandem suas uni Deo con-

CI gist Messire JEAN
RACINE, Trésorier
de France, Secrétaire du
Roi, Gentilhomme de la
Chambre, & l'un des qua-
rante de l'Académie Fran-
çoise. Il s'appliqua long-
tems à composer des Tra-
gédies, qui firent l'admi-
ration de tout le monde.
Mais enfin il quitta ces
sujets profanes, pour ne
plus employer son esprit
& sa plume qu'à louer ce-
lui, qui seul mérite nos

(1) Cette Epitaphe où M. Despréaux a si bien observé les règles de cette noble & élégante simplicité qu'il a établies dans son Discours sur les Inscriptions, parut imprimée en Latin pour la première fois (avec des fautes) en 1723. dans le Nécrologe de l'Abbaye

de Notre-Dame de Port-Royal des Champs.

(2) On a tout lieu de croire que M. Despréaux est lui-même Auteur de cette Traduction. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Religieuses de Port-Royal la tenoient de sa main.

louanges. Les engagements de son état , & la situation de ses affaires le tinrent attaché à la Cour. Mais au milieu du commerce des hommes il sçut remplir tous les devoirs de la piété & de la Religion chrétienne. Le Roi Louis le Grand le choisit lui , & un de ses intimes amis , (1) pour écrire l'histoire & les événements admirables de son règne. Pendant qu'il travailloit à cet Ouvrage , il tomba dans une longue & grande maladie , qui le retira de ce lieu de miseres pour l'établir dans un séjour plus heureux , la cinquante-neuvième année de son âge. Quoiqu'il eût eu autrefois des frayeurs horribles de la mort , il l'envisagea alors avec beaucoup de tranquillité , & il mourut , non abbatu par la crainte , mais soutenu par une ferme espérance & une grande confiance en Dieu. Tous ses amis , entre lesquels il comptoit plusieurs grands Seigneurs , furent extrêmement sensibles à la perte

secravit , omnemque ingenii vim in eo laudando contulit , qui solus laude dignus. Cum cum vite negotiorumque rationes multis nominibus Aula tenerent addictum , tamen in frequenti hominum consortio omnia pietatis ac religionis officia coluit. A Christianissimo Rege Ludovico Magno selectus unà cum familiari ipsius amico fuerat qui res eo regnante præclare ac mirabiliter gestas perscriberet. Huic intentius operi , repente in gravem atque diuturnum morbum implicatus est , tandemque ab hac sede miseriarum in melius domicilium translatus anno ætatis sue quinquagesimo nono. Qui mortem longiori adhuc intervalli remotam valde horruerat , ejusdem præsentis aspectum placidâ fronte sustinuit , obiitque

(1) Cet ami est M. Despréaux lui-même.

spe magis & piâ in Deum fiducia erectus, quam fractus metu. Ea jactura omnes illius amicos, è quibus nonnulli inter Regni Primores eminebant, acerbissimo dolore perculit. Manavit etiam ad ipsum Regem tanti viri desiderium. Fecit modestia ejus singularis & præcipua in hanc Portus-Regii Domum benevolentia, ut in isto cæmeterio piè magis quam magnificè sepeliri vellet, adèoque testamento cavit, ut corpus suum juxta piorum hominum, qui hîc jacent, corpora humaretur.

Tu vero quicumque es, quem in hanc domum pietas adducit, tua ipsius mortalitatis ad hunc aspectum recordare, & clarissimam tanti viri memoriam precibus potius quam elogiis prosequere.

Qui que vous soyez, qui venez ici par un motif de piété, souvenez-vous, en voyant le lieu de sa sepulture, que vous êtes mortel, & pensez plutôt à prier Dieu pour cet homme illustre, qu'à lui donner des éloges.

(2) M. Racine par son Codicile du 10 Octobre 1698. avoit demandé d'être enterré à Port-Royal des Champs dans le Cimetière des Domes-tiques, aux pieds du célèbre M. Hamon, qui avoit autre-fois pris soin de ses études

dans cette retraite. Il y fut enterré le 23 Avril 1699. deux jours après sa mort, non au dessous de M. Hamon, mais au dessus, parce qu'il ne se trouva point de place au dessous.



P R E F A C E

De la premiere édition faite en 1666.

Et des éditions suivantes , jusqu'en 1674.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

CES Satires dont on fait part au Public , n'auroient jamais couru le hazard de l'impression , si l'on eût laissé faire leur Auteur. Quelque applaudissement qu'un assez grand nombre de personnes amoureuses de ces sortes d'Ouvrages, ait donnés aux siens ; sa modestie lui persuadoit , que de les faire imprimer , ce seroit augmenter le nombre des méchans Livres , qu'il blâme en tant de rencontres , & se rendre par là digne lui-même en quelque façon d'avoir place dans ses Satires. C'est ce qui lui a fait souffrir fort long-tems, avec une patience qui tient quelque chose de l'Héroïque dans un Auteur , les mauvaises Copies qui ont couru de ses Ouvrages , sans être tenté pour cela de les faire mettre sous la presse. Mais enfin , toute sa constance l'a abandonné à la vûe (1) de cette monstrueuse édition qui en a paru depuis peu. Sa tendresse de pere s'est réveillée à l'aspect de ses enfans ainsi défigurés & mis en pièces , sur tout lorsqu'il les a vûs accompagnés de cette Prose fade & insipide , que tout le sel de ses Vers ne pourroit pas relever : Je veux dire de ce (2) Jugement sur les Sciences , qu'on a cousu si peu

(1) De cette monstrueuse édition.] Elle avoit été faite à Rouen , en 1665.

(2) Jugement sur les Sciences.] C'est un petit Discours en prose , de M. de Saint-Evremond.

judicieusement à la fin de son Livre. Il a eu peur que ses Satires n'achevaissent de se gâter en une si méchante compagnie : & il a crû enfin, que puisqu'un Ouvrage, tôt ou tard, doit passer par les mains de l'Imprimeur, il valoit mieux subir le joug de bonne grace, & faire de lui-même ce qu'on avoit déjà fait malgré lui. Joint que ce galant homme qui a pris le soin de la première édition, y a mêlé les noms de quelques personnes que l'Auteur honore, & devant qui il est bien aise de se justifier. Toutes ces considérations, dis-je, l'ont obligé à me confier les véritables Originaux de ses Pièces, (1) augmentées encore de deux autres, pour lesquelles il appréhendoit le même sort. Mais en même tems il m'a laissé la charge de faire ses excuses aux Auteurs qui pourront être choqués de la liberté qu'il s'est donnée, de parler de leurs Ouvrages en quelques endroits de ses Ecrits. Il les prie donc de considérer que le Parnasse fut de tout tems un Pais de liberté : que le plus habile y est tous les jours exposé à la censure du plus ignorant : que le sentiment d'un seul homme ne fait point de loi ; & qu'au pis aller, s'ils se persuadent qu'il ait fait du tort à leurs Ouvrages, ils s'en peuvent vanger sur les siens, dont il leur abandonne jusqu'aux points & aux virgules. Que si cela ne les satisfait pas encore ; il leur conseille d'avoir recours à cette bienheureuse tranquillité des grands hommes, comme eux, qui ne manquent jamais de se consoler d'une semblable disgrâce (2) par quelque exemple fameux, pris des plus célèbres Auteurs de l'Antiquité, dont ils se font l'application tout seuls. En un mot, il les supplie de faire réflexion ; que si leurs Ouvrages sont mauvais, ils méritent d'être

(1) *Augmentées de deux autres.*] De la Satire II. sur un festin ridicule, & de la Satire V. sur la Noblesse.

(2) *Par quelque exemple fameux.*] Socrate assista à la

représentation de la Comédie des Nuées d'Aristophane, quoique cette Comédie fût faite contre lui, & qu'il y fût même nommé.

cenfurés : & que s'ils font bons , tout ce qu'on dira contre eux ne les fera pas trouver mauvais. (1) Au reste, comme la malignité de ses ennemis s'efforce depuis peu de donner un sens coupable à ses pensées, même les plus innocentes ; il prie les honnêtes gens, de ne se pas laisser surprendre aux subtilités raffinées de ces petits esprits , qui ne sçavent se vanger que par des voyes lâches, & qui lui veulent souvent faire un crime affreux d'une élégance poétique.

J'ai charge encore d'avertir ceux qui voudront faire des Satires contre les Satires, de ne se point cacher. Je leur réponds, que l'Auteur ne les citera point devant d'autre Tribunal que celui des Muses. Parce que si ce sont des injures grossieres, les Beurrieres lui en feront raison ; & si c'est une raillerie délicate, il n'est pas assez ignorant dans les Loix, pour ne pas sçavoir qu'il doit porter la peine du Talion. Qu'ils écrivent donc librement : comme ils contribueront sans doute à rendre l'Auteur plus illustre, ils feront le profit du Libraire : & cela me regarde. Quelque intérêt pourtant que j'y trouve, je leur conseille d'attendre quelque tems, & de laisser meurir leur mauvaise humeur. On ne fait rien qui vaille dans la colere. Vous avez beau vomir des injures sales & odieuses : cela marque la bassesse de votre ame, sans rabaisser la gloire de celui que vous attaquez : & le Lecteur, qui est de sang froid, n'épouse point les fortes passions d'un Rimeur emporté. Il y auroit aussi plusieurs choses à dire, touchant le reproche qu'on fait à l'Auteur, d'avoir pris ses pensées dans Juvénal & dans Horace. Mais, tout bien considéré, il trouve l'objection si honorable pour lui, qu'il croiroit se faire tort d'y répondre.

(1) *Au reste, &c.*] Tout ce | Préface, fut ajouté dans l'é-
qui suit, jusqu'à la fin de la | dition de 1668.

P R E F A C E

Pour l'édition de 1674. in quarto.

A U L E C T E U R.

J'AvOIS médité une assez longue Préface, où, suivant la coutume reçüe parmi les Ecrivains de ce tems, j'espérois rendre un compte fort exact de mes Ouvrages, & justifier les libertés que j'y ai prises. Mais depuis j'ai fait réflexion, que ces sortes d'Avant-propos ne servoient ordinairement qu'à mettre en jour la vanité de l'Auteur, & au lieu d'excuser ses fautes, fournissoient souvent de nouvelles armes contre lui. D'ailleurs je ne crois point mes Ouvrages assez bons pour mériter des éloges, ni assez criminels pour avoir besoin d'apologie. Je ne me louerai donc ici, ni ne me justifierai de rien. Le Lecteur sçaura seulement que je lui donne une édition de mes Satires plus correcte que les précédentes, (1) deux Epîtres nouvelles, l'Art Poétique en Vers, (2) & quatre Chants du Lutrin. J'y ai ajouté aussi la traduction du Traité que le Rhéteur Longin a composé du Sublime ou du Merveilleux dans le Discours. J'ai fait originairement cette Traduction pour m'instruire, plutôt que dans le dessein de la donner au Public. Mais j'ai crû qu'on ne seroit pas fâché de la voir ici à la suite de la Poétique, avec laquelle ce Traité a quelque rapport, &

(1) Deux Epîtres nouvelles.]
L'Epître II. & l'Epître III. Car
la quatrième, adressée au Roi.
avoit déjà été publiée en

1672.

(2) Et quatre Chants du Lu-
trín.] Le cinquième & le si-
xième Chants ne furent pu-
bliés qu'en 1683.

où j'ai même inséré plusieurs préceptes qui en sont tirés. J'avois dessein d'y joindre aussi (1) quelques Dialogues en Prose que j'ai composés : mais des considérations particulières m'en ont empêché. J'espère en donner quelque jour un volume à part. Voilà tout ce que j'ai à dire au Lecteur. Encore ne sçai-je si je ne lui en ai point déjà trop dit ; & si en ce peu de paroles je ne suis point tombé dans le défaut que je voulois éviter.

(1) *Quelques Dialogues en Prose.*] Il n'a donné dans la suite que le Dialogue sur les Romains. Il en avoit composé un autre , pour montrer qu'on ne sçauroit bien parler , ou du moins s'assurer qu'on parle bien une Langue morte. Mais il ne l'a jamais voulu publier , de peur d'offenser plusieurs de nos Poëtes Latins , qui étoient ses amis & ses Traducteurs. Il ne l'a pas même *confié au papier.* „ Ce „ pendant (dit M. Brossette) „ il m'en récita un jour ce „ que sa mémoire lui put four- „ nir , & j'allai sur le champ „ écrire ce que j'en avois re- „ tenu Quoique je n'aie con- „ servé ni les graces de sa di- „ ction , ni toute la suite de „ ses pensées , peut-être ne se- „ ra-t-on pas fâché de voir „ mon Extrait , pour juger „ à peu près du tour qu'il „ avoit imaginé. „

*Apollon , Horace , des Mu-
ses , & des Poëtes , sont les In-
terlocuteurs.*

HORACE. Tout le monde est surpris , grand Apollon : des abus que vous laissez régner sur le Parnasse.

APOLLON. Et depuis quand , Horace , vous avisez-vous de parler François ?

HORACE. Les François se mêlent bien de parler Latin. Ils estropient quelques-uns de mes Vers : ils en font de même à mon ami Virgile ; & quand ils ont accroché , je ne sçai comment , *disjuncti membra Poëta* , ainsi que je parlois autrefois , ils veulent figurer avec nous.

APOLLON. Je ne comprends rien à vos plaintes. De qui donc me parlez-vous ?

HORACE. Leurs noms me sont inconnus. C'est aux Muses de nous les apprendre.

APOLLON. Calliope , dites-moi , qui sont ces gens-là ? C'est une chose étrange , que vous les inspiriez , & que je n'en sçache rien.

CALLIOPE. Je vous jure que je n'en ai aucune connoissance. Ma sœur Erato sera peut-être mieux instruite que moi.

ERATO. Toutes les nouvelles que j'en ai , c'est par un pauvre Libraire , qui faisoit dernièrement retentir notre Vallon de cris affreux. Il s'étoit ruiné à imprimer quelques Ouvrages de ces Plagiaires , & il venoit se plaindre ici de vous & de nous , comme si nous devions répondre de leurs actions , sous prétexte

qu'ils se tiennent au pied du Parnasse.

APOLLON. Le bon homme croit-il que nous sçachions ce qui se passe hors de notre enceinte ? Mais nous voilà bien embarrassés pour sçavoir leurs noms. Puisqu'ils ne sont pas loin de nous, faisons les monter pour un moment. Horace, allez leur ouvrir une des portes.

CALLIOPE. Si je ne me me trompe, leur figure sera réjouissante, ils nous donneront la Comédie.

HORACE. Quelle troupe ! Nous allons être accablés, s'ils entrent tous. Messieurs, doucement : les uns après les autres.

Un POÈTE, s'adressant à Apollon, *Da, Tymbræ, loqui.*

Autre POÈTE, à Calliope, *Dic mihi, Mæsa, Virum.*

Troisième POÈTE, à Erato. *Nunc age, qui Reges Erato.*

APOLLON. Laissez vos complimens, & dites-nous d'abord vos noms.

Un POÈTE. *Menagius.*

Autre POÈTE. *Perverius.*

Troisième POÈTE. *Sanzolius.*

APOLLON. Et ce vieux Bouquin que je vois parmi vous, comment s'appelle-t-il ?

TEXTOR. Je me nomme *Ravifius Textor*. Quoique je sois en la compagnie de ces Messieurs, je n'ai pas l'honneur d'être Poète ; mais il veulent m'avoir avec eux, pour leur fournir des Epithètes au besoin.

Un POÈTE. *Latona pro-*

les divina, Jovisque.

Jovisque. . . . *Jovisque.*

Heus tu, Textor ! Jovisque. . . .

TEXTOR. *Magni.*

LE POÈTE. *Non.*

TEXTOR. *Omnipotentis.*

LE POÈTE. *Non, non.*

TEXTOR. *Bicornis.*

LE POÈTE. *Bicornis, optimè. Jovisque bicornis.*

Latona proles divina, Jovisque bicornis.

APOLLON. Vous avez donc perdu l'esprit ? Vous donnez des cornes à mon pere.

LE POÈTE. C'est pour finir le Vers. J'ai pris la première Epithète que Textor m'a donnée.

APOLLON. Pour finir le Vers, falloit-il dire une énorme sottise ? Mais vous, Horace, faites aussi des Vers François ?

HORACE. C'est-à-dire, qu'il faut que je vous donne aussi une Scène à mes dépens, & aux dépens du sens commun.

APOLLON. Ce ne sera qu'aux dépens de ces étrangers. Rimez toujours.

HORACE. Sur quel sujet ? Qu'importe ? Rimons, puisqu'Apollon l'ordonne. Le sujet viendra après.

Sur la rive du fleuve amassant de l'arene.

Un POÈTE. *Alte là.* On ne dit point en notre Langue : *sur la rive du fleuve*, mais *sur le bord de la Rivière* ; *Amasser de l'arene*, ne se dit pas non plus ; il faut dire,

du *sable*.

HORACE. Vous êtes plaisant. Est-ce que *Rive & bord* ne sont pas des mots synonymes aussi bien que *Fleuve & Rivière* ? Comme si je ne sçavois pas que dans votre Cité de Paris la Seine passe sous le Pont nouveau. Je sçai tout cela sur l'extrémité du doigt.

Un POËTE. Quelle pitié ! Je ne conteste pas que toutes vos expressions ne soient Françaises ; mais je dis que vous les employez mal. Par exemple, quoique le mot de *Cité* soit bon en soi, il ne vaut rien où vous le placez : on dit, *la Ville de Paris*. De même, on dit *le Pont-neuf*, & non pas *Pont-nouveau* ; Sçavoir une chose *sur le bout du doigt*, & non pas, *sur l'extrémité du doigt*.

HORACE. Puisque je parle si mal votre Langue, croyez-vous, Messieurs les faiseurs de Vers Latins, que vous soiez plus habiles dans la nôtre ? Pour vous dire nettement ma pensée, Apollon devoit vous défendre aujourd'hui pour jamais de toucher plume

ni papier.

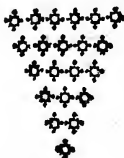
APOLLON. Comme ils ont fait des Vers sans ma permission, ils en feroient encore malgré ma défense. Mais puisqu'il y a des grands abus, il faut des remèdes violens, punissons-les de la manière la plus terrible. Je crois l'avoir trouvée. C'est qu'ils soient obligés désormais à lire exactement les Vers les uns des autres. Horace, faites-leur sçavoir ma volonté.

HORACE. De la part d'Apollon, il est ordonné, &c.

SANTEUL. Que je lise ce galimatias de du Perier. Moi ! je n'en ferai rien. C'est à lui de lire mes Vers.

Du PERIER. Je veux que Santeul commence par me reconnoître pour son Maître, & après cela je verrai si je puis me résoudre à lire quelque chose de son Phébus.

Ces Poètes continuent à se quereller, ils s'accablent réciproquement d'injures ; & Apollon les fait chasser honteusement du Parnasse.





P R E F A C E

Pour l'édition de 1675.

A U L E C T E U R.

JE m'imagine que le Public me fait la justice de croire, que je n'aurois pas beaucoup de peine à répondre aux Livres qu'on a publiés contre moi ; mais j'ai naturellement une espèce d'averfion pour ces longues Apologies qui se font en faveur de bagatelles aussi bagatelles que sont mes Ouvrages. Et d'ailleurs ayant attaqué, comme j'ai fait, de gaieté de cœur, plusieurs Ecrivains célèbres, je serois bien injuste, si je trouvois mauvais qu'on m'attaquât à mon tour. Ajoûtez, que si les objections qu'on me fait sont bonnes, il est raisonnable qu'elles passent pour telles ; & si elles sont mauvaises, il se trouvera assez de Lecteurs sensés pour redresser les petits esprits qui s'en pourroient laisser surprendre. Je ne répondrai donc rien à tout ce qu'on a dit, ni à tout ce qu'on a écrit contre moi : & si je n'ai donné aux Auteurs de bonnes règles de Poésie, j'espère leur donner par là une leçon assez belle de modération. Bien loin de leur rendre injures pour injures, ils trouveront bon que je les remercie ici du soin qu'ils prennent de publier que ma Poétique est une Traduction de la Poétique d'Horace. Car puisque dans mon Ouvrage, qui est d'onze cens Vers, il n'y en a pas plus de cinquante ou soixante tout au plus, imités d'Horace, ils ne peuvent pas faire un plus bel éloge du reste qu'en le supposant traduit de ce grand Poète ; & je m'étonne après cela qu'ils osent com-

battre les règles que j'y débite. (1) Pour Vida dont ils m'accusent d'avoir pris aussi quelque chose, mes amis sçavent bien que je ne l'ai jamais lû, & j'en puis faire tel serment qu'on voudra, sans craindre de bleffer ma conscience

(1) *Pour Vida.*] Marc Jérôme Vida, de Crémone, Evêque d'Albe, Poète célèbre, qui florissoit au commencement du seizième siècle.

Il a composé un Art Poétique en trois Livres, outre plusieurs autres Poësies Latines.



P R E F A C E

Pour les Editions de 1683. & de 1694.

VOICI une édition de mes Ouvrages beaucoup plus exacte que les précédentes, qui ont toutes été assez peu correctes. J'y ai joint cinq Epîtres nouvelles que j'avois composées long tems avant que d'être engagé (1) dans le glorieux emploi qui m'a tiré du métier de la Poësie. Elles sont du même stile que mes autres écrits, & j'ose me flatter qu'elles ne leur feront point de tort. Mais c'est au Lecteur à en juger, & je n'emploierai point ici ma Préface, non plus que dans mes autres éditions, à le gagner par des flatteries, ou à le prévenir par des raisons dont il doit s'aviser de lui-même. Je me contenterai de l'avertir d'une chose dont il est bon qu'on soit instruit. C'est qu'en attaquant dans mes Satires les défauts de quantité d'Ecrivains de notre Siècle, je n'ai pas prétendu pour cela ôter à ces Ecrivains le mérite & les bonnes qualités qu'ils peu-

(1) *Dans le glorieux emploi,* &c.] En 1677. le Roi avoit nommé MM. Despreaux &

Racine, pour écrire son Histoire.

peuvent avoir d'ailleurs. Je n'ai pas prétendu, dis-je, que Chapelain, par exemple, quoiqu'assez méchant Poète (1) n'ait pas fait autrefois, je ne sçai comment, une assez belle Ode ; & qu'il n'y eût point d'esprit ni d'agrement dans les Ouvrages de M. Quinault, quoique si éloignés de la perfection de Virgile. (2) J'ajouterai même sur ce dernier, que dans le tems où j'écrivis contre lui, nous étions tous deux fort jeunes, & qu'il n'avoit pas fait alors (3) beaucoup d'Ouvrages qui lui ont dans la suite acquis une juste réputation. Je veux bien aussi avouer qu'il y a du génie dans les écrits de Saint-Amand, de Brebeuf, de Scuderi, & de plusieurs autres que j'ai critiqués, & qui sont en effet d'ailleurs, aussi bien que moi, très-dignes de critique. En un mot, avec la même sincérité que j'ai raillé ce qu'ils ont de blâmable, je suis prêt à convenir de ce qu'ils peuvent avoir d'excellent. Voilà, ce me semble, leur rendre justice, & faire bien voir que ce n'est point un esprit d'envie & de médisance qui m'a fait écrire contre eux. Pour revenir à mon édition, (4) outre mon remerciement à l'Académie, & quelques Epigrammes que j'y ai jointes, j'ai aussi ajouté au Poème du Lutrin deux Chants nouveaux qui en font la conclusion. Ils ne sont pas, à mon avis, plus mauvais que les quatre autres Chants, & je me persuade

(1) *N'ait pas fait autrefois.... une assez belle Ode*] Chapelain avoit fait une Ode à la gloire du Cardinal de Richelieu, & sur cette Ode seule Chapelain avoit été regardé comme le premier Poète de son tems.

(2) *J'ajouterai même, &c.*] Toute cette phrase, jusqu'à ces mots : *Je veux bien aussi, &c.* fut ajoutée par l'Auteur dans l'édition de 1694.

(3) *Beaucoup d'Ouvrages, &c.*] On voit que notre Au-

teur distingue ici deux tems dans la réputation de M. Quinault : le tems de ses Tragédies, & celui de ses Opera. Il n'avoit encore fait que des Tragédies, quand M. Despréaux le nomma dans ses Satires.

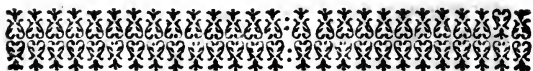
(4) *Outre mon remerciement & quelques Epigrammes que j'y ai jointes.*] Addition faite dans l'édition de 1694.

qu'ils consoleront aisément les Lecteurs de quelques Vers que j'ai retranchés à l'Episode de l'Horlogere , qui m'avoit toujours paru un peu trop long. (1) Il seroit inutile maintenant de nier que ce Poëme a été composé à l'occasion d'un différend assez léger qui s'émêta dans une des plus célèbres Eglises de Paris , entre le Trésorier & le Chantre. Mais c'est tout ce qu'il y a de vrai. Le reste , depuis le commencement jusqu'à la fin , est une pure fiction ; & tous les Personnages y sont non seulement inventés ; mais j'ai eu soin même de les faire d'un caractère directement opposé au caractère de ceux qui déservent cette Eglise , dont la plupart , & particulièrement les Chanoines , sont tous gens non seulement d'une fort grande probité , mais de beaucoup d'esprit , & entre lesquels il y en a tel à qui je demanderois aussi volontiers son sentiment sur mes Ouvrages , qu'à beaucoup de Messieurs de l'Académie. Il ne faut donc pas s'étonner si personne n'a été offensé de l'impression de ce Poëme , puisqu'il n'y a en effet personne qui y soit véritablement attaqué. Un prodigue ne s'avise gueres de s'offenser de voir rire d'un avaré ; ni un dévot de voir tourner en ridicule un libertin. Je ne dirai point comment je fus engagé à travailler à cette bagatelle sur une espèce de défi qui me fut fait en riant par feu M. le Premier Président de Lamoignon , qui est celui que j'y peins sous le nom d'Ariste. Ce détail , à mon avis , n'est pas fort nécessaire. Mais je croirois me faire un trop grand tort , si je laissois échaper cette occasion d'apprendre à ceux qui l'ignorent , que ce grand Personnage , durant sa vie , m'a honoré de son amitié. Je commençai à le connoître dans le tems que mes Satires faisoient le plus de bruit ; & l'accès obligeant qu'il me donna dans son illustre Maison ,

(1) *Il seroit inutile* , &c. | 1701. & placé devant le Poë-
 Tout ce qui suit a été déta- | me du Lutrin , où il sert d'*A-*
 ché d'ici dans l'édition de | *vertissement au Lecteur.*

fit avantageusement mon apologie contre ceux qui vouloient m'accuser alors de libertinage & de mauvaises mœurs. C'étoit un homme d'un sçavoir étonnant & passionné admirateur de tous les bons Livres de l'Antiquité ; & c'est ce qui lui fit plus aisément souffrir mes Ouvrages , où il crut entrevoir quelque goût des Anciens. Comme sa piété étoit sincère , elle étoit aussi fort gaie , & n'avoit rien d'embarrassant. Il ne s'effraya pas du nom des Satires que portoient ces Ouvrages , où il ne vit en effet que des Vers & des Auteurs attaqués. Il me loua même plusieurs fois d'avoir purgé , pour ainsi dire , ce genre de Poésie de la saleté qui lui avoit été jusqu'alors comme affectée. J'eus donc le bonheur de ne lui être pas désagréable. Il m'appella à tous ses plaisirs & à tous ses divertissemens , c'est-à-dire à ses lectures & à ses promenades. Il me favorisa même quelquefois de sa plus étroite confiance , & me fit voir à fond son ame en entier. Et que n'y vis-je point ? Quel trésor surprenant de probité & de justice ! Quel fonds inépuisable de piété & de zèle ! Bien que sa vertu jetât un fort grand éclat au dehors , c'étoit toute autre chose au dedans ; & on voioit bien qu'il avoit soin d'en tempérer les raïons , pour ne pas blesser les yeux d'un Siècle aussi corrompu que le nôtre. Je fus sincèrement épris de tant de qualités admirables ; & s'il eût beaucoup de bonne volonté pour moi , j'eus aussi pour lui une très-forte attache. Les soins que je lui rendis ne furent mêlés d'aucune raison d'intérêt mercénaire : & je songeai bien plus à profiter de sa conversation que de son crédit. Il mourut dans le tems que cette amitié étoit en son plus haut point , & le souvenir de sa perte m'afflige encore tous les jours. Pourquoi faut-il que des hommes si dignes de vivre soient si-tôt enlevés du monde , tandis que des misérables & des gens de rien arrivent à une extrême vieillesse ? Je ne m'étendrai pas davantage sur un sujet si triste : car je sens bien

que si je continuois à en parler , je ne pourrois m'empêcher de mouiller peut-être de larmes la Préface d'un Livre de Satires & de plaisanteries.



AVERTISSEMENT

Mis après la Préface en 1694.

A U L E C T E U R.

J'AI laissé ici la même Préface qui étoit dans les deux éditions précédentes : à cause de la justice que j'y rends à beaucoup d'Auteurs que j'ai attaqués. Je croïois avoir assez fait connoître par cette démarche, où personne ne m'obligeoit, que ce n'est point un esprit de malignité qui m'a fait écrire contre ces Auteurs , & que j'ai été plutôt sincère à leur égard, que médifant. M. Perrault néanmoins n'en a pas jugé de la sorte. Ce galant homme , au bout de près (1) de vingt cinq ans qu'il y a que mes Satires ont été imprimées la première fois, est venu tout à coup , & dans le tems qu'il se disoit de mes amis, réveiller des querelles entièrement oubliées , & me faire sur mes Ouvrages un procès que mes ennemis ne me faisoient plus. Il a compté pour rien les bonnes raisons que j'ai mises en rimes pour montrer qu'il n'y a point de médifance à se moquer des méchans écrits : & sans prendre la peine de réfuter ces raisons, a jugé à propos de me traiter dans un Livre en termes assez peu obscurs, de médifant, d'envieux, de calomniateur, d'homme qui n'a songé qu'à établir sa réputation sur la ruine de celle des

(1) *De vingt-cinq ans.*] Il *ans.*] Car la première édition falloit dire : *de près de trente*] des Satires fut faite en 1666.

autres. Et cela fondé principalement sur ce que j'ai dit dans mes Satires, que Chapelain avoit fait des Vers durs, & qu'on étoit à l'aise aux sermons de l'Abbé Cotin.

Ce sont en effet les deux grands crimes qu'il me reproche, jusqu'à vouloir me faire comprendre que je ne dois jamais espérer de rémission du mal que j'ai causé, en donnant par là occasion à la postérité de croire que sous le règne de Louis le Grand il y a eu en France un Poète ennuyeux, & un Prédicateur assez peu suivi. Le plaisant de l'affaire est, que dans le Livre qu'il fait pour justifier notre Siècle de cette étrange calomnie, il avouë lui-même que Chapelain est un Poète très-peu divertissant, & si dur dans ses expressions, qu'il n'est pas possible de le lire. Il ne convient pas ainsi du desert qui étoit aux prédications de l'Abbé Cotin. Au contraire il assure qu'il a été fort pressé à un des Sermons de cet Abbé; mais en même tems il nous apprend cette jolie particularité de la vie d'un si grand Prédicateur: que sans ce Sermon, où heureusement quelques-uns de ses Juges se trouvèrent, la Justice sur la requête de ses parens, lui alloit donner un Curateur comme à un imbécile. C'est ainsi que M. Perrault sçait défendre ses amis, & mettre en usage les leçons de cette belle Rhétorique moderne inconnue aux Anciens, où vrai-semblément il a appris à dire ce qu'il ne faut point dire. Mais je parle assez de la justesse d'esprit de M. Perrault dans mes Réflexions Critiques sur Longin; & il est bon d'y renvoyer les Lecteurs.

Tout ce que j'ai ici à leur dire, c'est que je leur donne dans cette nouvelle édition, outre mes anciens Ouvrages exactement revûs, ma Satire contre les femmes, l'Ode sur Namur, quelques Epigrammes, & mes Réflexions Critiques sur Longin. Ces Réflexions que j'ai composées à l'occasion des Dialogues de M. Perrault, se sont multipliées sous ma

main beaucoup plus que je ne croïois , & sont cause que j'ai divisé mon Livre en deux volumes. J'ai mis à la fin du second volume les Traductions Latines qu'ont fait de mon Ode les deux plus célèbres Professeurs en Eloquence de l'Université : je veux dire M. Lenglet & M. Rollin. Ces Traductions ont été généralement admirées , & ils m'ont fait en cela tous deux d'autant plus d'honneur , qu'ils sçavent bien que c'est la seule lecture de mon Ouvrage qui les a excités à entreprendre ce travail. J'ai aussi joint à ces Traductions quatre Epigrammes Latines que (1) le Réverend Pere Fraguier Jésuite a faites contre le Zoile Moderne. Il y en a deux qui sont imitées d'une des miennes. On ne peut rien voir de plus poli ni de plus élégant que ces quatre Epigrammes ; & il semble que Catulle y soit ressuscité pour venger Catulle. J'espère donc que le Public me sçaura quelque gré du présent que je lui en fais.

Au reste dans le tems que cette nouvelle édition de mes Ouvrages alloit voir le jour , (2) le Réverend Pere de la Landelle autre célèbre Jésuite m'a apporté une Traduction Latine qu'il a aussi faite de mon Ode , & cette Traduction m'a paru si belle , que je n'ai pû résister à la tentation d'en enrichir encore mon Livre , où on la trouvera avec les deux autres à la fin du second tome.

(1) *Le R. P. Fraguier.*] Claude-François Fraguier , qui ayant quitté la Compagnie des Jésuites , a été de l'Académie Française. Il est mort le 13 Mai 1728.

(2) *Le R. P. de la Landelle.*] Aujourd'hui M. l'Abbé de Saint-Remy , de qui l'on attend une belle Traduction de Virgile.



AVERTISSEMENT.

Pour la premiere Edition de la Satire IX.

Imprimée séparément en 1668.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

VOICI le dernier Ouvrage qui est sorti de la plume du Sieur Despréaux. L'Auteur, après avoir écrit (1) contre tous les hommes en général, a crû qu'il ne pouvoit mieux finir qu'en écrivant contre lui-même, & que c'étoit le plus beau champ de Satire qu'il pût trouver. Peut-être que ceux qui ne sont pas fort instruits des démêlés du Parnasse, & qui n'ont pas beaucoup lû les autres Satires du même Auteur, ne verront pas tout l'agrément de celle-ci, qui n'en est, à bien parler, qu'une suite. Mais je ne doute point que les Gens de Lettres, & ceux sur tout qui ont le goût délicat, ne lui donnent le prix, comme à celle où il y a le plus d'art, d'invention & de finesse d'esprit. Il y a déjà du tems qu'elle est faite : l'Auteur s'étoit en quelque sorte résolu de ne la jamais publier. Il vouloit bien épargner ce chagrin aux Auteurs qui s'en pourront choquer. (2) Quelques libelles diffamatoires que l'Abbé Kautin & plusieurs autres eussent fait imprimer contre lui, il s'en tenoit assez vengé par le mépris que

(1) *Contre tous les hommes*, &c.] Dans la Satire VIII.

(2) *Quelques libelles diffamatoires que l'Abbé Kautin*, &c.] L'Abbé Kautin avoit publié une Satire en Vers, contre M. Despréaux, & un li-

belle en prose intitulé, *Critique désintéressée sur les Satires du tems*. Boursaut avoit fait imprimer la *Satire des Satires* : C'étoit une Comédie où il faisoit la Critique des Satires de notre Auteur.

tout le monde a fait de leurs Ouvrages , qui n'ont été lûs de personne , & que l'impression même n'a pû rendre publics. Mais une copie de cette Satire étant tombée , par une fatalité inévitable , entre les mains des Libraires , ils ont réduit l'Auteur à recevoir encore la loi d'eux. C'est donc à moi qu'il a confié l'Original de sa Pièce ; & il l'a accompagné (1) d'un petit Discours en Prose , où il justifie par l'autorité des Poètes anciens & modernes la liberté qu'il s'est donnée dans ses Satires. Je ne doute donc point que le Lecteur ne soit bien aisé du présent que je lui en fais.

(1) *D'un petit Discours en* | imprimée dans ce volume.
Prose.] *Discours sur la Satire* , |



AVERTISSEMENT,

Pour la seconde Edition de l'Epître I. en 1672.

A V I S A U L E C T E U R.

JE m'étois persuadé que la Fable de l'Huître que j'avois mise à la fin de cette Epître au Roi , pourroit y délasser agréablement l'esprit des Lecteurs qu'un Sublime trop sérieux peut enfin fatiguer , joint que la correction que j'y avois mise sembloit me mettre à couvert d'une faute dont je faisois voir que je m'appercevois le premier. Mais j'avoué qu'il y a eu des personnes de bon sens qui ne l'ont pas approuvée. J'ai néanmoins balancé long-tems si je l'ôteroï , parce qu'il y en avoit plusieurs qui la louoient avec autant d'excès que les autres la blâmoient. Mais enfin je me suis rendu à l'autorité (1) d'un Prince non moins considérable par les lu-

(1) *D'un Prince.*] Le Prince de Condé,

mieres de son esprit, que par le nombre de ses Victoires. Comme il m'a déclaré franchement que cette Fable, quoique très-bien contée, ne lui sembloit pas digne du reste de l'Ouvrage; je n'ai point résisté, j'ai mis une autre fin à ma Pièce, & je n'ai pas crû pour une vingtaine de Vers devoir me brouiller avec le premier Capitaine de notre Siècle. Au reste, je suis bien aisé d'avertir le Lecteur, qu'il y a quantité de pièces impertinentes qu'on s'efforce de faire courir sous mon nom, & entr'autres (1) une Satire contre les maltôtes Ecclesiastiques. Je ne crains pas que les gens m'attribuent toutes ces Pièces; parce que mon stile, bon ou mauvais, est aisé à reconnoître. Mais comme le nombre des fots est grand, & qu'ils pourroient aisément s'y méprendre, il est bon de leur faire sçavoir, que hors les (2) onze pièces qui sont dans ce Livre, il n'y a rien de moi entre les mains du Public, ni imprimé, ni en manuscrit.

(1) *Une Satire contre les Maltôtes Ecclesiastiques.*] Elle commence ainsi :

*Quel est donc ce cahos , &
quelle extravagance
Agite maintenant l'esprit
de notre France ? &c.*

On attribué cette Satire au P.

Louis Sanlecque, Chanoine Régulier de la Congrégation de Sainte Geneviève.

(2) *Onze pièces.* &c.] Le Discours au Roi, neuf Satires, & l'Epître I. l'Auteur ne comptoit pas son *Discours sur la Satire*, quoiqu'imprimé avec le reste, dans le même volume. Mais il ne parloit que des Ouvrages en Vers,





AVERTISSEMENT,

Pour la premiere Edition de l'Epître IV. en 1672.

A U L E C T E U R,

JE ne sçai si les rangs de ceux qui passèrent le Rhin à la nage devant Tolhus, sont fort exactement gardés dans le Poëme que je donne au Public; & je n'en voudrois pas être garand: parce que franchement je n'y étois pas, & que je n'en suis encore que fort médiocrement instruit. Je viens même d'apprendre en ce moment que M. de Soubize, dont je ne parle point, est un de ceux qui s'y est le plus signalé. Je m'imagine qu'il en est ainsi de beaucoup d'autres, & j'espère de leur faire justice dans une autre édition. Tout ce que je sçai, c'est que ceux dont je fais mention ont passé des premiers. Je ne me déclare donc caution que de l'Histoire du Fleuve en colere, que j'ai apprise d'une de ses Naïades, qui s'est réfugiée dans la Seine. J'aurois bien pû aussi parler de la fameuse rencontre qui suivit le passage: mais je la réserve pour un Poëme à part. C'est là que j'espère rendre aux mânes de (1) M. de Longueville l'honneur que tous les Ecrivains lui doivent, & que je peindrai cette Victoire qui fut arrosée du plus illustre Sang de l'Univers. Mais il faut un peu reprendre haleïne pour cela.

(1) M. de Longueville,] de Longueville, tué après le
Charles-Paris d'Orleans, Duc] passage du Rhin, en 1672.





P R É F A C E

Pour la première édition du Lutrin, en 1674.

A U L E C T E U R.

JE ne ferai point ici comme (1) Arioste, qui quelquefois sur le point de débiter la Fable du monde la plus absurde, la garantit vraie d'une vérité reconnue, & l'appuie même de l'autorité (2) de l'Archevêque Turpin. Pour moi je déclare franchement que tout le Poëme du Lutrin n'est qu'une pure fiction, & que tout y est inventé, jusqu'au nom même du lieu où l'action se passe. Je l'ai appelé *Pourges*, du nom d'une petite Chapelle qui étoit autrefois proche de Monlhéry. C'est pourquoi le Lecteur ne doit pas s'étonner que pour y arriver de Bourgogne la nuit prenne le chemin de Paris & de Monlhéry.

C'est une assez bizarre occasion qui a donné lieu à ce Poëme. Il n'y a pas long-tems que dans une assemblée où j'étois, la conversation tomba sur le

(1) *Arioste.*] Louis Arioste, Poëte Italien, qui a composé le Poëme de *Roland le furieux*, & plusieurs autres Poësies. Il mourut l'an 1533.

(2) *De l'Archevêque Turpin.*] Historien fabuleux des actions de Charlemagne & de Roland. L'Auteur de ce Roman ridicule a emprunté le nom de Turpin, Archevêque de Rheims, Prélat d'une grande réputation, qui avoit accompagné Charlemagne dans la plupart de ses voyages, &

qui, selon Trithême, avoit écrit la vie de cet Empereur, en deux Livres que nous n'avons plus. Le sçavant M. Huet, (*Origine des Romans*) croit que le Livre des faits de Charlemagne, attribué à l'Archevêque Turpin, lui est postérieur de plus de 200 ans; & M. Allard, dans sa Bibliothèque de Dauphiné, assure que ce Roman a été composé dans Vienne, par un Moine de Saint André, l'an 1092.

Poème Héroïque. Chacun en parla suivant ses lumières. A l'égard de moi, comme on m'en eût demandé mon avis, je soutins ce que j'ai avancé dans ma Poétique : qu'un Poème Héroïque, pour être excellent, devoit être chargé de peu de matière, & que c'étoit à l'invention à la soutenir & à l'étendre. La chose fut fort contestée. On s'échauffa beaucoup ; mais après bien des raisons alléguées pour & contre, il arriva ce qui arrive ordinairement en toutes ces sortes de disputes : je veux dire qu'on ne se persuada point l'un l'autre, & que chacun demeura ferme dans son opinion. La chaleur de la dispute étant passée, on parla d'autre chose, & on se mit à rire de la manière dont on s'étoit échauffé sur une question aussi peu importante que celle-là. On moralisa fort sur la folie des hommes qui passent presque toute leur vie à faire sérieusement de très grandes bagatelles, & qui se font souvent une affaire considérable d'une chose indifférente. A propos de cela, (1) un Provincial raconta un démêlé fameux, qui étoit arrivé autrefois dans une petite Eglise de sa Province, entre le Trésorier & le Chantre, qui sont les deux premières Dignités de cette Eglise, pour sçavoir si un Lutrin seroit placé à un endroit ou à un autre. La chose fut trouvée plaisante. Sur cela, (2) un des Sçavans de l'Assemblée, qui ne pouvoit pas oublier si-tôt la dispute, me demanda : si moi, qui voulois si peu de matière pour un Poème Héroïque, j'entreprendrois d'en faire un sur un démêlé aussi peu chargé d'incidens que celui de cette Eglise. J'eus plutôt dit, pourquoi non ? que je n'eus fait réflexion sur ce qu'il me demandoit. Cela fit faire un éclat de rire à la compagnie, & je ne pus m'empêcher de rire comme les autres :

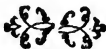
(1) Un Provincial raconta, &c.] Cette circonstance est inventée pour dépaissir les Lecteurs.

(2) Un des sçavans de l'Assemblée.] M. le Premier Président de Lamoignon.

ne pensant pas en effet moi-même que je dût jamais me mettre en état de tenir parole. Néanmoins le soir me trouvant de loisir , je rêvai à la chose , & aiant imaginé en général la plaisanterie que le Lecteur va voir , j'en fis vingt Vers que je montrai à mes amis. Ce commencement les réjouit assez. Le plaisir que je vis qu'ils y prenoient , m'en fit faire encore vingt autres : ainsi de vingt Vers en vingt Vers , j'ai poussé enfin l'Ouvrage à près de neuf cens Vers. Voilà toute l'Histoire de la bagatelle que je donne au Public. J'aurois bien voulu la lui donner achevée ; Mais (1) des raisons très-secretes, & dont le Lecteur trouvera bon que je ne l'instruise pas, m'en ont empêché. Je ne me serois pourtant pas pressé de le donner imparfait , comme il est, n'eût été les misérables fragmens qui en ont couru. C'est un Burlesque nouveau , dont je me suis avisé en notre Langue. Car au lieu que dans l'autre Burlesque Didon & Enée parloient comme des harangères & des crocheteurs ; dans celui-ci une Perruquiere & un Perruquier parlent comme Didon & Enée. Je ne sçai donc si mon Poème aura les qualités propres à satisfaire un Lecteur : mais j'ose me flatter qu'il aura au moins l'agrément de la nouveauté, puisque je ne pense pas qu'il y ait d'Ouvrage de cette nature en notre Langue : (2) la défaite des Bouts-rimés de Sarrazin étant plutôt une pure Allégorie , qu'un Poème comme celui-ci.

(1) *Des raisons très-secretes.* Ces raisons très-secretes sont que le Poème n'étoit pas encore achevé.

(2) *La défaite , &c.* Du lot vaincu , ou la défaite des Bouts-rimés. Poème en quatre Chants, par M. Sarrazin.





P R E F A C E

Pour l'Édition de 1701.

COMME c'est ici vrai-semblablement la dernière édition de mes Ouvrages que je reverrai, & qu'il n'y a pas d'apparence, qu'âgé comme je suis, (1) de plus de soixante & trois ans, & accablé de beaucoup d'infirmités, ma course puisse être encore fort longue, le Public trouvera bon que je prenne congé de lui dans les formes, & que je le remercie de la bonté qu'il a eue d'acheter tant de fois des Ouvrages si peu dignes de son admiration. Je ne sçaurois attribuer un si heureux succès qu'au soin que j'ai pris de me conformer toujours à les sentimens, & d'attraper, autant qu'il m'a été possible, son goût en toutes choses. C'est

(1) *De plus de soixante & trois ans.*] C'est-à-dire, *de plus de soixante & quatre ans* : car M. Despréaux étant né le 1. de Novembre 1636. il couroit sa 65. année en 1701. quand il composa cette Préface. Le Roi lui ayant demandé un jour, en quel tems il étoit né, M. Despréaux lui répondit, que le tems de sa naissance étoit la circonstance la plus glorieuse de sa vie. *Je suis venu au monde, dit-il, une année avant Votre Majesté, pour annoncer les merveilles de son règne.* Le Roi fut touché de cette réponse, & les Courtisans ne manquèrent pas d'y

applaudir. M. Despréaux, qui ne fit peut-être pas alors réflexion sur l'année de sa naissance, s'est cru depuis engagé d'honneur à soutenir un mot qu'il avoit dit en présence de toute la Cour, & qui avoit si bien réussi. C'est ce qui l'a obligé, toutes les fois qu'il a eu occasion de parler de sa naissance, de la mettre en 1637. & c'est ce qui a causé l'erreur sur les dates de tous ses Ouvrages, dans la liste qu'on en avoit donnée au commencement de l'édition posthume de 1713, après la Préface.

effectivement à quoi il me semble que les Ecrivains ne sçauroient trop s'étudier. Un Ouvrage a beau être approuvé d'un petit nombre de Connoisseurs, s'il n'est plein d'un certain agrément & d'un certain sel, propre à piquer le goût général des hommes, il ne passera jamais pour un bon Ouvrage; & il faudra à la fin que les Connoisseurs eux-mêmes avouent qu'ils se sont trompés en lui donnant leur approbation. Que si on me demande ce que c'est que cet agrément & ce sel, je répondrai que c'est un je ne sçai quoi qu'on peut beaucoup mieux sentir que dire. A mon avis néanmoins, il consiste principalement à ne jamais présenter au Lecteur que des pensées vraies & des expressions justes. L'esprit de l'homme est naturellement plein d'un nombre infini d'idées confuses du vrai, que souvent il n'entrevoit qu'à demi; & rien ne lui est plus agréable que lorsqu'on lui offre quelqu'une de ces idées bien éclaircie, & mise dans un beau jour. Qu'est-ce qu'une pensée neuve, brillante, extraordinaire? Ce n'est point, comme se le persuadent les ignorans, une pensée que personne n'a jamais eue, ni dû avoir. C'est au contraire une pensée qui a dû venir à tout le monde, & que quelqu'un s'avise le premier d'exprimer. Un bon mot n'est bon mot qu'en ce qu'il dit une chose que chacun pensoit, & qu'il la dit d'une manière vive, fine & nouvelle. Considérons, par exemple, cette réplique si fameuse de Louis Douzième à ceux de ses Ministres qui lui conseillèrent de faire punir plusieurs personnes, qui sous le règne précédent, & lorsqu'il n'étoit encore que Duc d'Orleans, avoient pris à tâche de le desservir. *Un Roi de France*, leur répondit-il, *ne venge point les injures d'un Duc d'Orleans*. D'où vient que ce mot frappe d'abord? N'est-il pas aisé de voir que c'est parce qu'il présente aux yeux une vérité que tout le monde sent, & qu'il dit mieux que tous les plus beaux discours de Morale : *Qu'un grand*

*Prince , lorsqu'il est une fois sur le Trône , ne doit plus agir par des mouvemens particuliers , ni avoir d'autre vûe que la gloire & le bien général de son Etat ? Veut-on voir au contraire combien une pensée fausse est froide & puérile ? Je ne sçaurois rapporter un exemple qui le fasse mieux sentir , que deux Vers du Poëte Théophile , dans sa Tragédie intitulée , *Pyrame & Thisbé* ; lorsque cette malheureuse Amante ayant ramassé le poignard encore tout sanglant dont Pyrame s'étoit tué , elle querelle ainsi ce poignard ,*

*Ab ! voici le poignard , qui du sang de son Maître
S'est souillé lâchement. Il en rougit , le Traître.*

Toutes les glaces du Nord ensemble ne sont pas , à mon sens , plus froides que cette pensée. Quelle extravagance , bon Dieu ! de vouloir que la rougeur du sang , dont est teint le poignard d'un homme qui vient de s'en tuer lui-même , soit un effet de la honte qu'a ce poignard de l'avoir tué ? Voici encore une pensée qui n'est pas moins fausse , ni par conséquent moins froide. Elle est de Benferade dans ses *Métamorphoses en Rondeaux* , où parlant du déluge envoyé par les Dieux , pour châtier l'insolence de l'homme , il s'exprima ainsi :

Dieu lava bien la tête à son Image.

Peut-on , à propos d'une aussi grande chose que le Déluge , dire rien de plus petit , ni de plus ridicule que ce quolibet , dont la pensée est d'autant plus fausse en toutes manieres , que le Dieu dont il s'agit en cet endroit , c'est Jupiter , qui n'a jamais passé chez les Païens pour avoir fait l'homme à son image : l'homme dans la Fable étant , comme tout le monde sçait , l'ouvrage de Prométhée.

Puisqu'une pensée n'est belle qu'en ce qu'elle est vraie ; & que l'effet infallible du Vrai , quand il est bien énoncé , c'est de fraper les hommes ; il s'en-

suit que ce qui ne frappe point les hommes , n'est ni beau ni vrai , ou qu'il est mal énoncé : & que par conséquent un Ouvrage qui n'est point goûté du Public , est un très-méchant Ouvrage. Le gros des hommes peut bien , durant quelque tems , prendre le faux pour le vrai , & admirer de méchantes choses : mais il n'est pas possible qu'à la longue une bonne chose ne lui plaise ; & je défie tous les Auteurs les plus mécontents du Public , de me citer un bon Livre que le Public ait jamais rebuté : à moins qu'ils ne mettent en ce rang leurs Ecrits , de la bonté desquels eux seuls sont persuadés. J'avoue néanmoins , & on ne le sçauroit nier , que quelquefois , lorsque d'excellens Ouvrages viennent à paroître , la cabale & l'envie trouvent moyen de les rabaisser , (1) & d'en rendre en apparence le succès douteux : mais cela ne dure guères ; & il arrive de ces Ouvrages comme d'un morceau de bois qu'on enfonce dans l'eau avec la main : il demeure au fond tant qu'on l'y retient ; mais bien-tôt la main venant à se laisser , il se relève & gagne le dessus. Je pourrois dire un nombre infini de pareilles choses sur ce sujet , & ce seroit la matière d'un gros Livre : mais en voilà assez , ce me semble , pour marquer au Public ma reconnoissance , & la bonne idée que j'ai de son goût & de ses jugemens.

Parlons maintenant de mon Edition nouvelle. C'est la plus correcte qui ait encore paru ; & non seulement je l'ai revûe avec beaucoup de soin , mais j'y ai retouché de nouveau plusieurs endroits de mes Ouvrages. Car je ne suis point de ces Auteurs fuyans la peine , qui ne se croient plus obligés de rien raccommo-der à leurs Ecrits , dès qu'ils les ont une fois donnés au Public. Ils alléguent pour excuser leur paresse , qu'ils auroient peur , en les trop remaniant ,

(1) *Et d'en rendre le succès douteux.*] *des Femmes* de Moliere , & la *Phédre* de M. Racine.
citoit pour exemples , l'Ecole }

de les affoiblir , & de leur ôter cet air libre & facile , qui fait , disent-ils , un des plus grands charmes du discours : mais leur excuse , à mon avis , est très-mauvaise. Ce sont les Ouvrages faits à la hâte , & , comme on dit , au courant de la plume , qui sont ordinairement secs , durs , & forcés. Un Ouvrage ne doit point paroître trop travaillé ; mais il ne sçau-roit être trop travaillé ; & c'est souvent le travail même , qui en le polissant lui donne cette facilité tant vantée qui charme le Lecteur. Il y a bien de la différence entre des Vers faciles & des Vers facilement faits. Les Ecrits de Virgile , quoiqu'extraordinairement travaillés , sont bien plus naturels que ceux de Lucain , qui écrivoit , dit-on , avec une rapidité prodigieuse. C'est ordinairement la peine que s'est donnée un Auteur à limer & à perfectionner ses Ecrits , qui fait que le Lecteur n'a point de peine en les lisant. Voiture , qui paroît si aisé , travailloit extrêmement ses Ouvrages. On ne voit que des gens qui font aisément des choses médiocres ; mais des gens qui en fassent , même difficilement , de fort bonnes , on en trouve très-peu.

Je n'ai donc point de regret d'avoir encore employé quelques-unes de mes veilles à rectifier mes Ecrits dans cette nouvelle Edition , qui est , pour ainsi dire , mon Edition favorite. Aussi ai-je mis mon nom , que je m'étois abstenu de mettre à toutes les autres. J'en avois ainsi usé par pure modestie : mais aujourd'hui que mes Ouvrages sont entre les mains de tout le monde , il m'a paru que cette modestie pourroit avoir quelque chose d'affecté. D'ailleurs , j'ai été bien aisé , en le mettant à la tête de mon Livre , de faire voir par là quels sont précisément les Ouvrages que j'avouë , & d'arrêter , s'il est possible , le cours d'un nombre infini de méchantes Pièces qu'on répand par tout sous mon nom , & principalement dans les Provinces & dans les Pais étrangers. J'ai même , pour mieux

prévenir cet inconvénient , fait mettre au commencement de ce volume , une liste exacte & détaillée de tous mes Ecrits ; & on la trouvera immédiatement après cette Préface. Voilà de quoi il est bon que le Lecteur soit instruit.

Il ne reste plus présentement qu'à lui dire quels sont les Ouvrages dont j'ai augmenté ce volume. Le plus considérable est une onzième Satire , que j'ai tout récemment composée , & qu'on trouvera à la suite des dix précédentes. Elle est adressée à Monsieur de Valincour , mon illustre associé à l'Histoire. J'y traite du vrai & du faux Honneur , & je l'ai composée avec le même soin que tous mes autres Ecrits. Je ne sçaurois pourtant dire si elle est bonne ou mauvaise : car je ne l'ai encore communiquée qu'à deux ou trois de mes meilleurs amis , à qui même je n'ai fait que la réciter fort vite , dans la peur qu'il ne lui arrivât ce qui est arrivé à quelques autres de mes Pièces , que j'ai vû devenir publiques avant même que je les eusse mises sur le papier : plusieurs personnes , à qui je les avois dites plus d'une fois , les aiant retenues par cœur , & en aiant donné des copies. C'est donc au Public à m'apprendre ce que je dois penser de cet Ouvrage , ainsi que de plusieurs autres petites Pièces de Poësie qu'on trouvera dans cette nouvelle édition , & qu'on y a mêlées parmi les Epigrammes qui y étoient déjà. Ce sont toutes bagatelles , que j'ai la plupart composées dans ma plus tendre jeunesse ; mais que j'ai un peu rajustées , pour les rendre plus supportables au Lecteur. J'y ai fait aussi ajouter deux nouvelles Lettres , l'une que j'écris à M. Perrault , & où je badine avec lui sur notre démêlé Poétique , presque aussi-tôt éteint qu'allumé. L'autre est un Remercement à M. le Comte d'Ericeyra , au sujet de la Traduction de mon Art Poétique faite par lui en Vers Portugais , qu'il a eu la bonté de m'envoyer de Lisbonne , avec une Lettre & des Vers

François de sa composition , où il me donne des louanges très-délicates , & auxquelles il ne manque que d'être appliquées à un meilleur sujet. J'aurois bien voulu pouvoir m'acquitter de la parole que je lui donne à la fin de ce Remercement , de faire imprimer cette excellente Traduction à la suite de mes Poésies ; mais malheureusement (1) un de mes amis , à qui je l'avois prêtée , m'en a égaré le premier Chant ; & j'ai eu la mauvaise honte de n'oser récrire à Lisbonne pour en avoir une autre copie. Ce sont là à peu près tous les Ouvrages de ma façon , bons ou méchans , dont on trouvera mon Livre augmenté. Mais une chose qui sera sûrement agréable au Public , c'est le présent que je lui fais dans ce même Livre , de la Lettre que le célèbre M. Arnauld a écrite à M. Perrault à propos de ma dixième Satire , & où , comme je l'ai dit dans l'Épître à mes Vers , il fait en quelque sorte mon apologie. Je ne doute point que beaucoup de gens ne m'accusent de témérité , d'avoir osé associer à mes Ecrits les Ouvrages d'un si excellent homme ; & j'avoue que leur accusation est bien fondée. Mais le moyen de résister à la tentation de montrer à toute la Terre , comme je le montre en effet par l'impression de cette Lettre , que ce grand Personnage me faisoit l'honneur de m'estimer , & avoit la bonté *meas esse aliquid putare nugas* ?

Au reste , comme malgré une apologie si authentique , & malgré les bonnes raisons que j'ai vingt fois alléguées en Vers & en Prose , il y a encore des gens qui traitent de médisances les railleries que j'ai faites de quantité d'Auteurs modernes , & qui publient qu'en attaquant les défauts de ces Auteurs , je n'ai pas rendu justice à leurs bonnes qualités ; je veux bien pour les convaincre du contraire , répéter encore ici les mêmes paroles que

(1) *Un de mes amis.* J. M. | Secrétaire de l'Académie Française.
l'Abbé Regnier-Desmarais , |

j'ai dites sur cela dans la Préface (1) de mes deux Editions précédentes. Les voici. Il est bon que le Lecteur soit averti d'une chose ; c'est qu'en attaquant dans mes Ouvrages les défauts de plusieurs Ecrivains de notre siècle , je n'ai pas prétendu pour cela ôter à ces Ecrivains le mérite & les bonnes qualités qu'ils peuvent avoir d'ailleurs. Je n'ai pas prétendu , dis-je, nier que Chapelain, par exemple, quoique Poète fort dur, n'ait fait autrefois, je ne sçai comment, une assez belle Ode ; & qu'il n'y ait beaucoup d'esprit dans les Ouvrages de Monsieur Quinault, quoique si éloigné de la perfection de Virgile. J'ajouterais même sur ce dernier, que dans le tems où j'écrivis contre lui, nous étions tous deux fort jeunes, & qu'il n'avoit pas fait alors beaucoup d'Ouvrages, qui lui ont dans la suite acquis une juste réputation. Je veux bien aussi avouer qu'il y a du génie dans les Ecrits de Saint-Amand, de Brébeuf, de Scudéri, de Cotin même, & de plusieurs autres que j'ai critiqués. En un mot, avec la même sincérité que j'ai raillé de ce qu'ils ont de blâmable ; je suis prêt à convenir de ce qu'ils peuvent avoir d'excellent. Voilà, ce me semble, leur rendre justice, & faire bien voir que ce n'est point un esprit d'envie & de médisance qui m'a fait écrire contre eux.

Après cela, si on m'accuse encore de médisance, je ne sçai point de Lecteur qui n'en doive aussi être accusé ; puisqu'il n'y en a point qui ne dise librement son avis des Ecrits qu'on fait imprimer ; & qui ne se croie en plein droit de le faire, du consentement même de ceux qui les mettent au jour. En effet, qu'est-ce que mettre un Ouvrage au jour ? N'est-ce pas en quelque sorte dire au Public, Jugez-moi ? Pourquoi donc trouver mauvais qu'on nous juge ? Mais j'ai mis tout ce raisonnement en rimes dans ma neuvième Satire, & il suffit d'y renvoyer mes Censeurs.

(1) De mes deux éditions précédentes.] De 1683 ; & 1694.



T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans le second Volume.

- A
- A** Cadémiciens comparés aux Hurons & aux Topinamboux , Pag. 342
- Académie Française , son établissement, & ses loix, 274. & suiv.
- Admiration : quelles choses sont capables de nous en inspirer , 98. 99
- Alexandre : Froide louange de ce Prince comparé avec un Rhéteur , 16. Pourquoi appelé le Macédonien, 17. Remarques. Sa réponse à Parménion touchant les offres de Darius, digne de sa grandeur d'ame , 30. 198
- Aloïdes, quels Géans , 27
- Alpinus, critiqué par Horace , 270
- Amand (Saint) défauts de son génie , 160. son Ode de la solitude critiquée , *ibid.*
- Amis ; sincérité que nous devons à nos amis, 4. Utilité qui nous revient de consulter nos Amis sur nos défauts , 129. Exemples singuliers là-dessus , 130. 131
- Amour, portrait ingénieux de cette passion , 3. 40
- Amour de Dieu ; Différence entre l'amour affectif & l'effectif , 332
- Amphicrate, en quoi blâmé par Longin , 13
- Amplification , son usage pour le Sublime , 46. Ce que c'est, & en quoi elle consiste, *ibid.* & suiv.
- Anacreon, cité , 86. Rem.
- Anaxagore, fameux Philosophe Naturaliste ; 174
- Anciens, maltraités par M. Perrault dans ses Dialogues, 319. Abbaisés injustement au-dessous des Modernes par le même Auteur , 142. Eux seuls sont véritablement estimables , 169. Imitation des Anciens, combien utile , 320
- Ane, Le mot qui signifie cet animal n'a rien de bas en Grec ni en Hébreux , 179
- Apollonius, exactitude de son Poème des Argonautes , 93
- Apostrophe, Exemples de cette figure en forme de serment , 63
- Aratus, quel Poète , 43. 78
- Archiloque, grand imitateur d'Homère , 43. 49. Caractère de ses Ecrits , 94
- Arimaspiens, Peuples de Scythie , 42
- Aristote repris , 287
- Aristée, critique de la description d'une Tempête , 42
- Aristophane, caractère de ce Poète , 114
- Aristote, Arrêt burlesque

TABLE DES
pour le maintien de sa doctrine , 262. & *suiv.*

Arnauld , sa Lettre à M. Perrault , où il défend la dixième Satire de Boileau contre cet Auteur , 34. Remerciement que lui en fait Boileau , 369. Dissertation de M. Arnauld contre le Traducteur des Confessions de Saint Augustin , 341. Il avoit la vûë fort foible sur la fin de ses jours , *ibid.*

Arrangement des paroles , combien il contribue au Sublime , 26. 109. & *suiv.*

Art , Deux choses à quoi il faut s'étudier quand on traite d'un Art , 2. S'il y a un Art du Sublime , 7. Quel est le plus haut degré de perfection de l'Art , 72. Ce que nous considérons dans les Ouvrages , 102

Art poétique de Boileau , a été traduit en Portugais , 14. si c'est une traduction de la Poétique d'Horace , 383

Astrate dans les Enfers , 251. Preuve qu'il en apporte , *ibid.*

Astrée , Roman d'Honoré d'Urfé , 221. Suite de ce Roman , *ibid.*

Athéniens , Froide exclamation de Timée à l'occasion des Athéniens qui étoient prisonniers de guerre dans la Sicile , 17

Avarice , Bassesse de cette passion , 124

Aubignac (l'Abbé d') il ne nie point qu'Homere ne soit l'auteur de l'Iliade & de l'Odyssée , 137. Dans les dernières années de sa vie il tomba dans une espèce d'enfance , *ibid.*

Anfidius Lusens , critiqué

MATIERES. 407

par Horace , 269

Aurelian , Empereur , sa lettre à la Reine Zenobie pour la porter à se rendre , v. Il la fait prisonniere , vij

Auteurs , utilité qu'ils peuvent tirer de la censure de leurs amis , 129. Ridicule d'un auteur médiocre , qui critique les plus célèbres Auteurs , 137. Précaution des Auteurs qui ont censuré Homere & quelques autres anciens , 155. Noms de certains Auteurs estimés dans leur tems , & qui ne le sont plus aujourd'hui , 168. Seule raison qui doit faire estimer les Auteurs tant anciens que modernes , 172. Le droit de les critiquer est ancien , & a passé en coutume , 268. & *suiv.* en quel cas un Auteur peut en critiquer un autre sans être accusé de médisance , 364

B

B *Acchylide* , comparaison de ce Poète avec Pindare , 94

Balzac , sa réputation & son génie , pour la langue Françoisè , 170. 171. Défauts de son stile Epistolaire , 171. Son stile sublime , 304. Lettre au Duc de Vivonne dans le stile de Balzac , 305

Baro , Auteur du V. Tome de l'Astrée , 222

Bartas , (du) autrefois estimé , 168

Bassette , voyez *Puérilité*. Ecrivains célèbres tombés dans ce défaut , 117. & *suiv.* Combien la bassesse des termes avilit le Discours , 117. & *suiv.* 178. & *suiv.* Il faut l'éviter dans toutes sortes d'Ecrits , 160. Homere justifié de celle que M. Perrault lui pré-

te & lui attribue, 179. & *suiv.*

Bellay (du) estime qu'on avoit autrefois pour ses Ouvrages, 168

Bernier, fait une Requête pour l'Université sous le modèle de l'Arrêt burlesque de Boileau, 262. *Rem.*

BeZons, Conseiller d'Etat, Prédecesseur de Boileau dans l'Académie Française, 274. *Rem.*

Bible, si la simplicité des termes en fait la sublimité, 202. Auteurs qui ne pouvoient souffrir la lecture de ce divin Livre, 207

Bien, quel est, selon Démosthène, le plus grand bien qui nous puisse arriver, 8. Biens méprisables, & qui n'ont rien de grand, 23

Blondel, Médecin, d'où vient selon lui la vertu du Quinquina, 264. *Rem.*

BOILEAU DESPREAUX, En quel tems il donna au Public sa traduction de Longin, & dans quelle vûe il la fit, *iiij.* Il étoit sujet à l'Asthme ou à une difficulté de respirer, 132. 331. *Rem.* En quelle année & comment il fut reçu à l'Académie Française, 274. Son art Poétique traduit en Portugais, 314. Il avoit peine à entendre sur tout de l'oreille gauche, 331. *Rem.* Sujet de son épître, X. 39. Ses ennemis disoient que son art Poétique est une traduction de la Poétique d'Horace, 383

Boileau (Gilles) de l'Académie Française, 134

Boivin, ses Remarques sur Longin, 1. & *suiv.*

Bossu (Le Pere le) Eloge de son Livre sur le poëme Epique, 142

Bouillon, Méchant Poëte repris, 298. & *suiv.*

Brutus devenu Poëte, & amoureux de Lucrece dans les Enfers, 243

C

C *Allisthène*, en quoi digne de censure, 12

Calprenede, critique d'un de ses Romans, 256

Car, si on en met un mal-à-propos, il n'y a point de raisonnement qui ne devienne absurde, 177

Casaubon, Jugement qu'il porte du Traité du Sublime de Longin, 19

Cassandre, Auteur François, sa mort, 336

Cassiste, on doit toujours écrire ce mot avec deux *s*, 178.

Cecilius, son origine & sa capacité, 2. Livre composé par cet Auteur sur le Sublime, *ibid.* Injustement prévenu contre Platon en faveur de Lyfias, 86

Chaise, (Le Pere de la) approuve l'Epître de l'Auteur sur l'amour de Dieu, 333

Chant, son effet ordinaire & naturel, 116

Chantres de la Branche, pourquoi ainsi appelés, 18

Chapelain. Critique de son Poëme de la Pucelle, 253. la dureté de ses Vers, 144. Une seule Ode qu'il composa le fit regarder comme le premier Poëte de son tems, 385

Charpentier, de l'Académie Française, son stile des Inscriptions critiqué, 281

Chiens, durée de leur vie selon Pline & les autres Naturalistes, 149

Ciceron comparé avec Démosthène, 47. sa Lettre à Pa-

pyrius au sujet de la modestie
& de la pudeur , & en quoi
elle consiste 347

Circonstances, choix & amas
des plus considérables , com-
bien avantageux pour le Su-
blime , 39

Clelie , Roman de Made-
moiselle de Scuderi critiqué ,
223. & suiv. 238. & suiv.

Cléomène , passage d'Hero-
dote touchant ce furieux , 87

Clitarque , ses défauts , 12

Comédie , Dangers qui se
rencontrent dans la Comé-
die , 353

Comparaisons mal appelées
à longue queue dans Homere ,
162. & suiv. Usage des com-
paraisons dans les Odes & les
Poèmes Epiques , 163

Composition , qualités que
doit avoir la composition d'un
Ouvrage pour le rendre par-
fait , 109. Elle est comme
l'harmonie d'un Discours , 111

Conde , Ce qu'il dit en enten-
dant lire un endroit du Traité
du Sublime , 23

Confessions de S. Augustin
traduites en François , 341

Contempler , ce verbe à l'Im-
peratif comment se doit écri-
re , 178

Conti , Eloge de ce Prin-
ce , 188

Coré , critique sur le sens de
ce mot Grec , 19

Corneille , (Pierre) Eloge de
ce grand Poète , 171. 320. Rai-
sons pourquoi les Ouvrages de
ce Poète ne sont plus si bien
reçus , 171. Exemple de su-
blime tiré de son Horace , xvj.
199. Autre exemple tiré de sa
Medée , 200. Auteurs dont il
a tiré les plus beaux traits de
ses Ouvrages , 320

Cornu , (La) infâme dé-

bauchée , 349

Corps , Description merveil-
leuse du corps humain par
Platon , 89. A quoi les corps
doivent leur principale excel-
lence , 112. Sagesse de la Na-
ture dans leur formation , 120

Courrois , Médecin , aimoit
fort la saignée , 264. Acte de
son opposition au bon sens à
lui donné par Arrêt du Par-
nasse , 266

Cyrus , Roman critiqué ,
232. & suiv. Critique de la
Tragédie de Cyrus de Qui-
naut , 236

D

Dacier , ses Notes sur Lon-
gin , comment disposées
dans cette édition , xiv. Quand
parurent pour la première fois ,
xvij.

Dacier , (Madame) Loué , xv

Darius , Roi de Perse , offre
qu'il fait à Alexandre , 29

Dassouci , Poète méprisa-
ble , 181

Déclamation , ridicule d'une
déclamation passionnée dans
un sujet froid , 14. 15

Déesse des ténèbres , comment
dépeinte par Hesiodé , 31. si ce
n'est pas plutôt la tristesse ,
ibid. Rem.

Défauts , rien de plus in-
supportable qu'un Auteur mé-
diocre , qui ne voyant point ses
défauts , en veut trouver dans
les plus célèbres Ecrivains , 137

Démétréne , Belle Sentence
de cet Orateur , 9. comparé
avec Cicéron , son serment
en apostrophant les Atheniens ,
63. Discours sublime quoi-
que simple de cet Orateur ,
67. Figure qu'il emploie dans
son Oraison contre Aristogi-
ton , 81. son sentiment sur
l'usage des Métamorphoses ,

87. Comparaison de cet Orateur avec Hyperide , 95. ses défauts & ses avantages , 97

Denyau , Médecin , nioir la circulation du sang , 264.

Rem.

Denys d'Halicarnasse censeur de Platon en certaines choses , 156

Denys le Tyran , pourquoi chassé de son Roïaume , 18

Denys Phocéén , Hyperbate qui fait la beauté de sa harangue aux Ioniens , 72

Descartes , Eloge des Ouvrages de ce Philosophe , 319

Diafyrme , quelle figure , 108

Dieu , il n'y avoit rien de véritablement sublime en Dieu que lui-même , 210. La foiblesse humaine est obligée de se servir d'expressions figurées pour le louer , *ibid.*

Dieux , avec quelle magnificence dépeints par Homere , 31. 32. 33. Dans les apparitions des Dieux tout se mouvoit & trembloit selon les Païens , 58

Diogene , offre son service à Pluton , 231

Dircé , son histoire , 115

Discorde , Description de cette Déesse , selon Homere , 30. Prise mal-à-propos pour la Renommée , 150

Discours , quelle en est la souveraine perfection , 5. Difficulté qu'il y a de bien juger du fort & du foible d'un Discours , 23. Discours diffus à quoi propre , 47. Comparaison d'un Discours avec le corps humain , 112

Dubois , de l'Académie Française , tour qu'il joua à M. de Maucroix , 340. *Rem.*

Dunois , amoureux de la Puçelle d'Orleans , 255

E

Élévation d'esprit naturel-le , image de la grandeur d'ame , 28. si elle se peut acquérir , & comment , *ibid.*

Elie , mal entendu par M. Perrault , 139. Sentiment de cet Auteur sur les Oeuvres d'Homere , *ibid.*

Empedocle , fameux Philosophe , avoit mis toute la Physique en Vers , 174

Emulation , avantage qu'on tire de celle des Poëtes & des Ecrivains illustres , 49

Enée , quand il dit , *je suis le pieux Enée* , ne se loue point , 183

Enflure de stile , combien vicieuse dans le discours , 12. Ecrivains de l'antiquité tombés dans ce défaut , 12. 13. Rien de plus difficile à éviter , 13

Epithetes d'Homere justifiées , 182. Les épichètes enrichissent beaucoup la Poësie , 183. L'épichète de *Grand* tout simple ne se donne jamais qu'aux Conquérans ou aux Saints , 300

Erasme , grand admirateur de l'Antiquité , 187

Eratosthène , exactitude de son Erigone , 94

Ericcyra , (Le Comte d') Lettre à ce Comte sur sa traduction en Vers Portugais de l'Art Poétique de Boileau , 314

Escigle , Poëte Grec , ses avantages & ses défauts , 57

Eslave , incapable de devenir Orateur , pourquoi ? 122

Esprit , Amusement des grands esprits quand ils commencent à décliner , 34. 39. Vaste étendue de l'esprit de l'homme , 99. Cause de la décadence des Esprits , 120.

& *suiv.*

Etna, Montagne de Sicile, jette des pierres, &c. 100

Eumée, natif de Syros, 147

Eupolis, Poète Comique, 63

Euripide, Poète Grec, son talent & ses défauts, 54. 115.

372

Eustathius, selon lui Aristarque & Zenodote ont contribué à mettre en ordre les Oeuvres d'Homere, 141. Sentiment de cet Auteur sur la signification du mot Grec *τηνισται*, 147. C'est le seul Commentateur qui ait bien entendu Homere, 148

Exagération, ses deux différens effets, 108

Exorde, en quoi consiste la beauté de l'Exorde, 135. Mal comparé au frontispice d'un Palais, *ibid.*

Expression, ce qui en fait la noblesse, 85. Défaut le plus capable de l'avilir, 117

F

F*autes*, on y tombe plus ordinairement dans le Grand que dans le Médiocre, 92. l'aites dans le sublime excusables, 101

Femmes, appelées le mal des yeux, 20

Fèvre, (Tannegui le) Professeur à Saumur, ix

Figures de deux sortes, 26.

Leur usage pour le sublime, *ibid.* & 62. Besoin qu'elles ont d'en être soutenues, 65. Il n'y a point de plus excellente figure que celle qu'on n'aperçoit point, 66. Mélange de plusieurs figures ensemble, 67. Ne les employer qu'à propos & dans les grandes passions, 88. Elles perdent le nom de figures, quand elles sont trop communes, 109

Fils, autrefois en Grèce le fils ne portoit point le nom de son pere, 182

Fleurs, comment appelées, 21. *Rem.*

Flute, différence de celle des Anciens d'avec celle d'aujourd'hui, 12. 13. *Rem.* Effet du son de cet instrument, 110.

Fureur hors de saison, quel vice dans le discours, 15

G

G*assendi*, supérieur pour la Physique aux plus habiles Philosophes de l'Antiquité, 324

Gélais (Saint) pourquoi les Ouvrages de ce Poète sont toujours estimés, 169

Godeau, caractère de sa Poésie, 338

Gomberville, regret qu'a eu cet Auteur d'avoir composé son Poxalexandre, 356

Gorgias, raillé, 11

Goulu, Général des Feuillans, a critiqué Balzac, 363

Gouvernement, si le populaire est plus propre à former les grands génies, 121. Effets attribués au gouvernement Monarchique, 122

Graces, de deux sortes, & leur usage dans la composition, 96. *Rem.*

Grand, en quoi il consiste, 25. Sources du Grand, 26. Il est difficile qu'on n'y tombe en quelques négligences, 93

Guerre, inconvéniens d'une trop longue guerre, 124

Guillaume, Prince d'Orange, opiniâtre ennemi de la gloire de Louis le Grand, 279

H

H*armonie*, sa définition, 109. son effet pour remuer les passions, 110. & *Rem.*

Hector, paroles de ce Heros à ses soldats, 79

Herodote, grand imitateur d'Homere, 49. Caractere & élévation de son stile, 72. 77.

83. 87. Hyperbole dont il s'est servi dans un endroit de ses Ouvrages, 105. Défauts qu'on lui reproche, 117. 179

Heros chimériques, 258. Condamnés à être jetés dans le fleuve de Lethé, 260

Heros, sentimens d'un vrai Heros dans Homere, 35

Hesiodé, Vers de ce Poète sur la Déesse des Ténébres, 31

Heures, comment datées autrefois en Grèce, 166

Homere, estimé pour la sublimité des pensées, 30. 31. Termes majestueux qu'il emploie quand il parle des Dieux, 31. & *suiv.* Homere plus foible dans l'Odyssée que dans l'Iliade, 36. Lequel de ces deux Poèmes il a composé le premier, *ibid.* sens de Longin dans la critique qu'il en a fait, 38. *Rem.* Sentence judicieuse de ce Poète sur l'esclavage, 122. On lui dispute à tort l'Iliade & l'Odyssée, 137. Noms différens donnés à ses Ouvrages, 139. son apologie contre les reproches de M. Perrault, *ibid.* Appellé diseur de sonnettes par Zoïle, 157. Estimé pour ses comparaisons, 163

Homme; Quelle voie il a pour se rendre semblable aux Dieux, 5. Vice de la nature dans sa naissance, 99

Horace, Pere des trois Horaces, sage réponse de ce vieux Romain, xvj. 199

Horace, Poète Latin, amateur des Hellenismes, 42. *Rem.* Il nomme les personnes dont il se raille, 269. Seul

Poète, Lyrique, du siècle d'Auguste, 323

Horatius Coclès, amoureux de Clélie, 237. & *suiv.*

Hydropique, il n'y a rien de plus sec qu'un Hydropique, 14

Hyperbate, définition de cette figure, 71. ses effets, *ibid.*

Hyperbole, ce qu'il faut observer dans l'usage de cette figure, 105. On l'emploie pour diminuer les choses, comme pour les agrandir, 108

Hyperide, excellence de ses Ouvrages, 61. 95. *Rem.* Comparaison de cet Orateur avec Demosthène, *ibid.* en quoi il le surpasse, *ibid.* & *suiv.* ses défauts, 97. 338

J *Aloufie*, noble & utile, 50. Il n'y a point de passion plus violente que la jalousie qui naît d'un extrême amour, 290

Iambe, dans les Poètes Grecs il n'y a point d'exemple d'un Iambe qui commence par deux Anapestes, 14. *Rem.*

Javersac, critique les Ouvrages de Balzac, 363

Iliade, si Homere en est certainement l'auteur aussi bien que de l'Odyssée, 137. 186. Fortune de ces Poèmes, & par qui donnés au Public, 139

Images, ce qu'on entend par ce mot dans le Discours, 53. Usage différent des images dans la Poésie & dans la Rhétorique, 54. & *suiv.*

Impudence, quel en est le siège principal, 19

Inscriptions, Discours sur le stile des Inscriptions, 281

Instrumens de musique, leur

usage pour élever le courage
& émouvoir les passions, 110
Interrogations, usage de ces
sortes de figures dans les dis-
cours sublimes, 67

Joad, Belle réponse de ce
Grand Prêtre à Abner, 217

Joconde, Histoire tirée de
l'*Arioste*, Dissertation sur cer-
te pièce, 284

Ion, Poète de Chio, com-
paré à Sophocle, 94

Isocrate, son panégyrique,
16. A quelle occasion com-
posé, *ibid.* Rem. Défaut de
cet Orateur, 104

Jupiter, nourri par des col-
ombes, 38

Juvenal, comment il parle
des Auteurs de son tems, 270

L

L *A Fontaine*, Raison pour-
quoi ses Ouvrages sont
toujours estimés, 169. En
quelle année & comment il
fut reçu à l'Académie Fran-
çoise, 274. Rem. Eloge des
Ouvrages de ce Poète, 319

Laidcur, beau portrait de
laidcur, 249. 250

Lamoignon, Premier Prési-
dent, son exactitude pour ne
se laisser pas surprendre, 262.
Rem. étoit doux & familier,
ibid. sa mort, 387

Landelle (Le Pere de la)
célèbre Jésuite, a traduit en
Vers Latins l'Ode sur Namur
de notre Auteur, 390

Langue, la chute de plu-
sieurs Auteurs ne vient pas
du changement des Langues,
168. Bizarerie & différence
des Langues sur la bassesse ou
la beauté des mots qui ser-
vent à exprimer une même
chose, 179. 180. On ne sau-
roit s'assurer qu'on parle bien
une langue morte, 380.

381. Remarq.

Langue Française, ingrate
en termes nobles, 180. Capri-
cieuse sur les mots, *ibid.* Peu
propre pour les inscriptions,
283. Rem. Veut être extrême-
ment travaillée, 338

Langue Grecque, Elle ne
souffre pas qu'un seul vers
renferme deux Verbes de mê-
me tems, 76. Rem. Un terme
Grec très-noble ne peut sou-
vent être exprimé en Fran-
çois que par un terme très-
bas, 180

La Place, Professeur de
Rhétorique sous lequel Boi-
leau a étudié, 184

Lecteurs, leur profit doit
être le but de tout Ecrivain, 2

Lelius Consul Romain,
ami du Poète Cecilius, 268

Léthé, fleuve de l'Oubli,
260

Le Van (Louis) premier
Architecte du Roi, 133. Rem.

Liaisons, rien ne donne plus
de mouvement au Discours,
que de les ôter, 69

Liberté, de quel secours elle
peut être pour élever l'esprit,
121. 122.

Lucilius, Poète Latin, li-
cence qu'il se donne dans ses
Ouvrages, 268

Lumière, il y a du sublime
renfermé dans ces mots de la
Genèse, *Que la lumière se fasse.*
&c. xij. 193. 202. 203.

Lupus, raillé par Lucilius,
Luxe, ses mauvaises suites,

126. ses désordres, 182. d'où
passé en Europe, *ibid.*

Lycurgue, apporte d'Ionie
les Ouvrages d'Homere, 241

Lyre, effets du son de cet
instrument, 110

Lysias, comparé avec Pla-
ton, 99

M

M *Ainard*, Poëte François, Eloges des Ouvrages de ce Poëte, 319
Malherbe, consultoit sur ses Vers jusqu'à l'oreille de sa servante, 130. Eloge de ses Ouvrages. 319. 338
Marot, pourquoi ses Ouvrages ne vieillissent point, 169
Maucroix, Lettre à ce Traducteur, 336. & *suiv.*
Meandre; Faute de M. Perrault sur ce fleuve de Phrygie, 148
Medée. Réponse sublime de cette Enchanteresse, 200
Médiocre, Lequel vaut mieux d'un Médiocre parfait, ou d'un Sublime défectueux, 92
Mercur, Dieu de l'Eloquence, les Ecrivains d'aujourd'hui lui préfèrent leur Ithébus, 258
Messène, combien dangereux d'en trop affecter dans les paroles, 116
Messone, le siège de cette Ville dura vingt ans, 17
Métaphores, en quel nombre & comment les employer, 87. Différence des Paraboles & des Comparaisons aux Métaphores, 103
Metellus, raillé par Lucilius, 128
Méthode, il en faut une, même dans le Sublime, pour ne dire que ce qu'il faut & en son lieu, 7. 135
Moyse, Législateur des Juifs, Auteur de la Genèse, loué par Longin, 34. 193. Examen du sentiment de Longin sur un passage de Moyse, 311
Moliere, consultoit sa servante sur ses Comédies, 10.

Eloge de ses Ouvrages, 319.
 Auteurs anciens, où il a puisé les plus grandes finesses de son art, 329
Mollesse, ses mauvais effets, 125
Motte (De la) Réfutation de la Critique que cet Académicien fait d'un endroit de la Tragédie de Phèdre de M. Racine, 212
Mots, de quelle conséquence est le choix des beaux mots dans le Discours, 85. Les beaux mots sont la lumière propre de nos pensées, *ibid.* Grands mots pour exprimer des choses basses à quoi comparés, *ibid.* Quel grand défaut que la bassesse des mots, 117. & *suiv.*
Murer, a le premier traduit en Latin les Ecrits de Longin, viij
Musique, si dans la Musique des Anciens il y avoit des parties, 82
N
Nature, c'est ce qui est le plus nécessaire pour arriver au Grand, 9. Besoin qu'elle a en cela du secours de l'art, 7. 103. Conduite de la Nature dans la formation de l'homme, en quoi imitable, 191.
Nausicaa, passage d'Homere sur un mor de cette Princesse à Ulysse, expliqué, 145
Nombre, changement de nombre dans un Discours, 74. & *suiv.* Nombres Dactyliques, ce que c'est, 113. *Rem.*
Noms, remarques sur leur usage parmi les Grecs, 182.
O
Odyssée, n'est, à proprement parler, que l'Épilogue de l'Illiade, 36
Olympiques,

TABLE DES MATIERES.

422

Olympiques, Jeux olympiques, 174. 175

Opera, Ce mot au pluriel se doit écrire sans s, 178. Dangers de l'Opera, 352

Orateurs, leur différente disposition pour le Panégyrique ou le Pathétique, 27. Première qualité d'un Orateur, 29.

Pourquoi si peu d'Orateurs peuvent s'élever fort haut dans le Sublime, 120. On faisoit faire souvent à leur honneur des Statues, & on les leur envoioit chez eux, 337

Orony (d') fameux architecte, son témoignage sur la façade du Louvre, sur l'Observatoire, &c. 133

Orientaux, fausseté de l'opinion qui leur attribue plus de vivacité d'esprit qu'aux Européens, & sur tout qu'aux François, 164

Orygie, une des Cyclades, maintenant Delos, 147

Ostorius, Tragédie de l'Abbé de Pure jouée à l'Hôtel de Bourgogne, 252

Ouvrages: On juge des ouvrages par ce qu'ils ont de pire, 93. Preuve incontestable de la bonté des Ouvrages de l'esprit, 169. C'est la postérité seule qui y met le prix, 170. si le bon y passe de beaucoup le méchant, c'est assez pour qu'ils soient excellens, 298.

P

Paix, inconvéniens d'une trop longue paix, 124

Panégyriques, leur sublimité détachée pour l'ordinaire des passions, 27

Parabole, définition de cette figure, 103

Paroles, choix des plus propres combien essentiel au Su-

blime, 85. Avantage qui naît de leur juste composition, 112. Il faut qu'elles répondent à la majesté des choses dont on traite, 119

Paul (Saint) qualifié saint dès le tems qu'il gardoit les manteaux de ceux qui lapidoient saint Etienne, 183

Pédant, son caractère, 158

Pénélope, fictions absurdes sur la mort de ses Amans, 39

Pensées, en quoi consiste leur sublimité, 28

Périodes, force qu'elles ont étant coupées & prononcées néanmoins avec précipitation, 69. sur le sublime dans ses périodes à quasi comparé, 116. Quelle en doit être la mesure & l'arrangement, 117

Periphrase, harmonie qu'elle produit dans le Discours, 82. ce qu'il y faut observer, *ibid.* & 83.

Perrault (Pierre) Receveur Général des Finances, ses principaux Ouvrages, 133

Perrault (Claude) Médecin & Architecte, & de l'Académie des sciences, 131. ses médisances contre l'Auteur, 132. C'est lui qui a donné au Public la traduction de Vitruve, 133

Perrault (Charles) de l'Académie Française, a écrit contre les anciens, 318. sa réconciliation avec Boileau, *ibid.* Bévûes & absurdités de ses parallèles des anciens & des modernes, 129. & *suiv.* Plan de cet Ouvrage, 161. Ridicules bévûes de l'Abbé & du Président qui y parlent, *ibid.* & *suiv.* Jugement du Prince de Conti sur ces Dialogues, 188. condamné par M. Arnauld, 344. & *suiv.*

T

Personnes, changement de personnes dans le discours, de quel effet, 78

Persuasion, différence de la persuasion & du sublime, 5

Petra (Gabriel de) Jugement sur sa Version de Longin, viij

Phaëton, avis que son pere le Soleil lui donna en lui mettant entre les mains les rênes de ses chevaux, 55

Pharamond aux Enfers, amoureux de Rosemonde, 256

Phébus, certain Phébus préféré à Apollon, 258

Phédre, Défense d'un endroit de la Tragédie de Phédre de M. Racine, contre M. de la Motte, 212

Philiscus, Poëte comique, 115

Philiste, Caractere de cet Orateur, 115

Philosophe, comment il se perfectionne, 246

Philostate, ce qu'il dit de l'Orateur Isée, 21. Rem.

Phocion, une de ses paroles, 191

Phrynicus, tout le Théâtre se fondit en larmes à la représentation d'une de ses Tragédies, 77

Pindare, critiqué par M. Perrault, 173. loué par Horace, 176. Caractere de Pindare, 94. Mauvaise traduction d'un passage de ce Poëte par M. Perrault, 176

Pisistratus donne au Public les Oeuvres d'Homere, 140. se rend maître d'Athènes, 141

Plaisirs, combien l'amour est dangereux & nuisible à l'esprit, 124

Platon, sur quoi blâmé, 20. 91. Elévation & beautés de son stile dans plusieurs figures, 48. 76. 83. 84. Profit

qu'il a tiré de l'imitation d'Homere, 50. Préférence qu'il mérite sur Lyfias, 91. 99

Pline, faute de M. Perrault sur un passage de cet Auteur, 149

Pluriers pour des singuliers, rien quelquefois de plus magnifique, 75. Exemples de cette figure, & ce qu'il y faut observer, *ibid.* Pluriers au contraire réduits en singuliers, 77

Poëme Héroïque, pour être excellent doit être chargé de peu de matiere,

Poëte, Les méchans Poëtes étoient condamnés autrefois à effacer leurs Ecrits avec la langue, 272. Différence des anciens d'avec les modernes, 339

Politesse, accompagne rarement un grand sçavoir, xv

Porphyre, disciple de Longin, iv

Postérité, quel motif pour nous exciter que de l'avoir en vûe, 52. C'est elle qui établit le vrai mérite de nos Ecrits, 168. & *suiv.*

Prédications, rapport qui se peut trouver entre les Prédications & les Satires, 361

Prix, utilité de ceux qu'on propose dans les Républiques pour aiguïser & polir l'esprit, 121

Provins, Le sieur de Provins raillé par Regnier, 271

Ptolémée, Roi d'Egypte, ce qu'il répondit à un Rhéteur, 153

Puérilité, combien vicieuse dans le stile, & en quoi elle consiste, 14. Ecrivains célèbres tombés dans ce défaut, 15. & *suiv.*

Pythagore, belle sentence de

ce Philosophe , 5. fameux Phi-
losophe Naturaliste , 274. ha-
billé en galant , 245

Quinant , Poète célèbre ,
son unique talent pour
la Poësie , 143. Quel étoit
d'ailleurs son mérite , *ibid.*

Quinquina , d'où vient sa
vertu , selon un célèbre Mé-
decin , 264. *Rem.*

Quintilien , ce qu'il dit de
Démosthène , 292

Racan , Poète célèbre , 319.
comparé avec Malherbe ,
338

Racine justifié sur quelques
endroits de sa Tragédie de Phé-
dre , critiquée par M. de la
Motte , 212. sur quels Au-
teurs anciens il s'est formé ,
320. Lettre de l'Auteur à ce
Poète , 331

Rate , à quoi elle sert , 90.
Rem.

Regnier , Poète satirique ,
il nomme par leur nom ceux
qu'il raille , 271. Beauté de
ses Satires , 323

Renaudot , Avertissement
que cet Abbé a mis au devant
de la dixième Réflexion de
Boileau sur Longin , 189. &
suiv.

Renommée , appelée fille de
l'Espérance , 53. *Rem.* Erreur
de M. Perrault à son occa-
sion , 152

Rhadamanthe , juge des En-
fers , 230

Rapsodies , origine & signi-
fication de ce mot appliqué
aux Ouvrages d'Homere , 138

Richesource , misérable Dé-
clamateur , 174. *Rem.*

Richesses , rien de plus op-
posé au bonheur de l'homme
que d'en avoir un desir excès-

sif , 124. De combien de maux
elles sont naturellement ac-
compagnées , *ibid.*

Rire , passion de l'ame , 108

Romant , Cyrus & la Clélie
sont les deux plus fameux ,
quoique remplis de puérilités ,
223. Critique des Romans ,
227. & *suiv.* Leur lecture
pernicieuse , 352

Rondeau , son vrai tour trou-
vé par Marot , 169

Ronsard , Poète fameux , pour-
quoi ses Vers ne sont plus
goûtés , 169. ç'a été un des-
honneur à la France d'avoir
tant estimé ses Poësies , 363

SApho , son Ode sur les ef-
fets de l'amour , 40. *Rem.*
Inventrice des Vers saphi-
ques , 246. fait de détail de la
beauté de Tisiphone , 249

Sarrazin , beauté de ses Elé-
gies , 323. son Poème de la
défaite des Bout-rimés , 397

Satire , l'Auteur loué d'avoir
purgé ce genre de Poësie de la
saleté qui jusqu'à son tems lui
avoit été comme affectée , 387

Savoyard , fameux chantre
du Pont-neuf , une de ses
Chançons , 238. *Rem.*

Scaliger , (Jules) mépris
que lui attira sa critique d'Ho-
mere , 187

Scipion , ami de Lucilius , 268

Scythes , maladie dont Venus
les affligea pour avoir pillé
son Temple , 83

Sermons , qu'ils ont plus de
force dans le Pathétique &
pour le Sublime , 63

Servitude , ses effets sur l'es-
prit par rapport aux scien-
ces , 122

Siècle , supériorité de notre
siècle sur l'Antiquité , 323

Sonnets , les Anciens

avoient accoutumé d'en mettre aux harnois de leurs chevaux dans les occasions extraordinaires, 77. *Rem.*

Sophiste, signification différente de ce mot parmi les Grecs & parmi nous, 17. *Rem.*

Sophocle, bon mot de ce Poëte, 12. Il excelle à peindre les choses, 59. Préférence qu'il mérite nonobstant quelques défauts, 94. Excellence de ses Ouvrages, 172

Soubize, se signale au passage du Rhin, 394

Stace, vénération de ce Poëte pour Virgile, 326

Stagyre, ville de Macédoine, 262

Stesichore, grand imitateur d'Homere, 49

Stile, Caractere du stile déclamatoire, 4. *Rem.* stile froid combien vicieux, 15. & *suiv.* Il est dangereux de trop couper son stile, 117. stile figuré des Asiatiques, depuis quand en vogue, 163. Stile enflé, *Voyez* Enflure,

Sublime, Ce que c'est dans le sens de Longin, & sa différence d'avec le stile sublime, xij. 193. Exemple tiré du commencement de la Genese, *ibid.* autre exemple tiré de l'Horace de Corneille, xvj. 199. Avantages & effets du sublime, 1. Défauts qui lui sont opposés, 7. & *suiv.* Moyens pour le reconnoître & pour en bien juger, 23. Quel est le propre du Sublime, 24. Quelles en sont les principales sources, 26. L'approbation universelle preuve certaine du Sublime, 25. Préférence due au Sublime, quoiqu'il ne se soutienne pas également, 92. 93. Pourquoi si

peu d'Ecrivains y parviennent, 120. Il devient hors de son lieu une grande puérilité, 135. ce qui fait le sublime, 197. Quatre sortes de sublime, 205. Définition du sublime, 216

Sumen, ou le ventre de la truie étoit défendu parmi les Romains comme étant trop voluptueux, 167

Suzette (Madame la Comtesse de la) beauté de ses Elegies, 323

Syros, situation de cette île, selon le vrai sens d'Homere, 147

T

T*Ableau*, Comparaison du sublime & du pathétique d'un Discours avec le coloris d'un Tableau, 66

Tablettes de Cyprès, comment appelées, 20

Tardieu, Lieutenant Criminel, Equipage de sa femme entrant aux enfers, 229. 230

Le Tasse, Jugement de M. Perrault sur ce Poëte, 142

Tempête, description d'une Tempête, 43

Tems, effets merveilleux du changement de tems dans le Discours, 78

Ténèbres, comment la Déesse des Ténèbres est dépeinte par Hesiodé, 31. si ce n'est pas plutôt la Tristesse, *ibid.* *Rem.*

Thalès, fameux Philosophe Naturaliste, mettoit l'eau pour principe des choses, 174

Théano, fille de Pythagore, 245

Théopompus, emploi des termes trop bas, 118

Themiris, Reine des Massagètes, 236. amoureuse de Cyrus, 237

TABLE DES MATIERES. 419

Thucydide, caractère de ses
Ouvrages, 73

Timée, ses défauts, 15. 16

Tiphonne, beau portrait de
cette furie : 249

Tollius, a donné au Public
une édition de Longin, avec
des Notes très-sçavantes, ix.

Rem.

Traductions, différences des
Traductions qui se font de
Grec en Latin, d'avec les Tra-
ductions en Langue vulgaire,
ix.

Tragédie, ne peut souffrir
un stile enflé, 11. Les Poètes
tragiques modernes sont su-
périeurs aux Latins, 323

Transitions imprévûes, leur
effet dans le Discours, 79.
Véritable lieu d'user de cette
figure, 80

Transposition de pensées ou de
paroles, beauté de cette figu-
re, 71

Troisvilles (Henri-Joseph
de Peyre, Comte de) quitte
la profession des Armes, &
s'attache à l'étude où il fait de
grands progrès, 322. *Rem.*
avoit l'esprit d'une justesse
merveilleuse: *ibid.*

Turpin, Historien fabuleux
des actions de Charlema-
gne, 395

V

Vangelas, mérite de cet
Ecrivain, 130

Vantours, appelés des sé-
pulchres animés, 12

Ventre de certains animaux
étoit un des plus délicieux
mets des anciens, 167

Venus, quelle maladie cer-
te Décès envoie aux Scythes,
83

Verdure, comment appel-
lée, 21. *Rem.*

Verrier (Le) Lettre à lui

adressée, 328. sa plainte con-
tre les Tuilleries, 329

Vida Poète célèbre, 384.

Rem. Boileau n'avoit jamais
lû l'Art Poétique de ce Poète,
384.

Vitrave, Architecte, 324.
Jugement sur la Traduction
de cet Auteur, 153

Vivonne, Maréchal Duc,
Lettres à lui adressées sur son
entrée dans le Farc de Messie-
ne, 304

Ulysse s'attachant à une
branche de figuier, 165

Voiture, Lettre dans son sti-
le, 307. Beauté de ses Elégies,
323

Volupté, c'est l'amorce de
tous les malheurs qui arrivent
aux hommes, 89. Il n'y a
point de vice plus infâme,
124

Vopiscus (Flavius) ce qu'il
dit touchant la mort de Lon-
gin, v. vj.

Urfé (Honoré d') Auteur
du Roman d'Astrée, 221

X

Xenophon critiqué, 19.
X traits excellens de cet Au-
teur, 78. 83.

Xerxès appelé le Jupiter
des Perses, 11. Châtie la mer,
305

Y

Yeux, il n'y a point d'en-
droit sur nous où l'im-
pudence éclate plus que dans
les yeux, 19. Ceux d'autrui
voient plus loin que nous
dans nos défauts, 130

Z

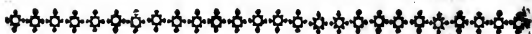
Zénobie, Reine des Palmy-
réniens; estime qu'elle fai-
soit de Longin, v. sa réponse
à l'Empereur Aurelian, vj.
Quelles en furent les suites,
vij.

Zenodote , fameux Gram-
mairien , 141. *Rem.*

Zoile , succès de la liberté
qu'il se donne de critiquer les
plus grands hommes de l'An-
tiquité , 153. son origine ,

155. Depuis lui tous les en-
vieux ont été appelés du nom
de Zoile , 156

Zosime , Historien Grec ,
vij.



A P P R O B A T I O N.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Garde des
Sceaux , les Ouvrages de M. Despréaux , & n'y
ai rien trouvé qui en doive empêcher la réimpres-
sion. Fait à Paris ce 7 Mars 1723.

FONTENELLE.

P R I V I L E G E D U R O Y.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, Roy de
France & de Navarre : A nos amez & féaux
Conseillers , les Gens tenans nos Cours de Parle-
ment , Maîtres des Requêtes ordinaires de notre
Hôtel , Grand-Conseil , Prevôt de Paris , Baillifs ,
Sénéchaux , leurs Lieutenans Civils , & autres nos
Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien
amé BARTHELEMY ALIX , Libraire à Paris ;
Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire
imprimer & donner au Public les *Oeuvres de NICOLAS
BOILEAU DESPREAUX , avec des éclaircissemens hi-
storiques donnés par lui-même , à Paris mil sept cens
vingt-six ; Avec les Traductions en Vers Latins des
Satires & Epîtres du même ;* s'il Nous plaisoit lui ac-
corder les Lettres de Privilege sur ce nécessaires :
offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon
papier & beaux caracteres suivant la feuille imprimee & attachée pour modèle sous le contrescel des

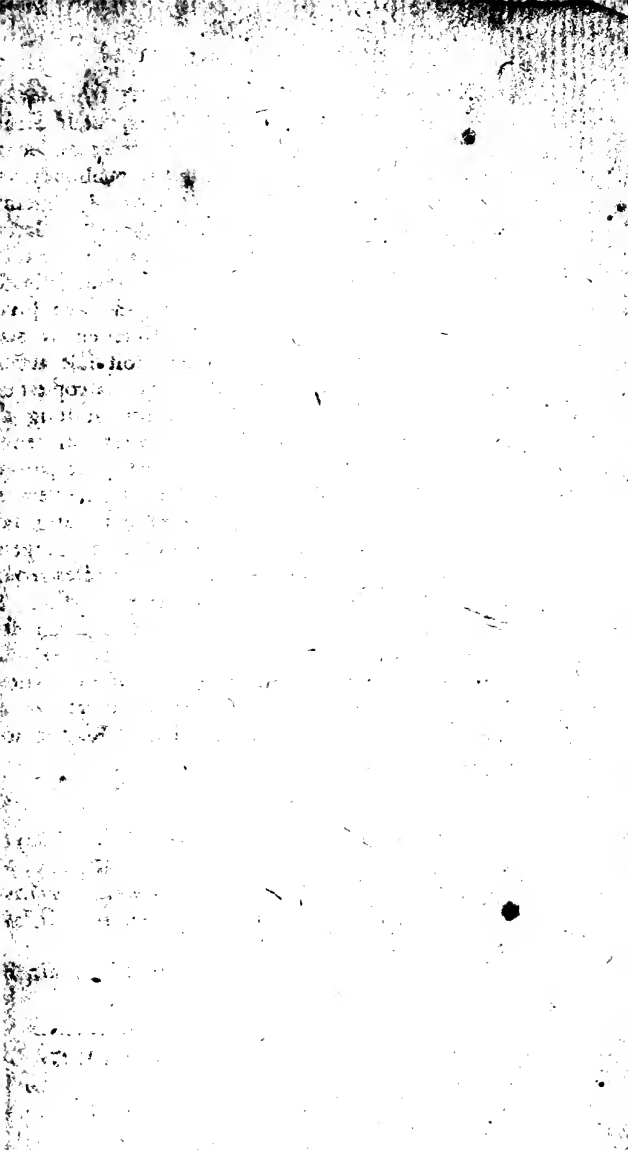
Présentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposéant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiés en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractères conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contrescel, & de les vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus spécifiés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposéant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel - Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposéant, & de tous dépens, dommages, & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie; & notamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant que de les exposer en vente, le Manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression desdits Livres, sera remis dans le même état où les approbations

y auront été données ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN , & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN ; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles nous vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant , ou ses ayans cause , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres , soit tenue pour dûement signifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires , foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles , tous actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant clameur de Haro , Chartre Normande , & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le seizième jour de Juiller , l'an de grace mil sept cens trente quatre , & de notre Regne le dix-neuvième. Par le Roy en son Conseil.

Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris , N^o. 783 , F^o. 767 , conformément aux anciens Reglemens , confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 5 Octobre 1734.

Signé , G. MARTIN, Syndic.







PQ
1719
A1
1735
t.2

Boileau-Despréaux, Nicolas
Les oeuvres de M. Boileau
Despréaux Nouv. éd., rev.
et corrigée

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
